LE THYRSE

Il a été tiré du tome seizième du Thyrse
20 exemplaires numérotés 1 à 20 sur papier couché, réserves

le n° 1 à M. Léon Guinotte
le n° 2 à M. Léon Paschal
le n° 3 à Un souscripteur anonyme
le n° 4 à M. Léopold Rosy
le n° 5 à M. Maurice Gripekoven
le n° 6 à M. Maere
le n° 7 à M. Omer De Vuyst
le n° 8 à M. Léon Wéry
le n° 9 à M. G.-M. Rodrigue
le n° 10 à M. Camille Fabry
le n° 11 à Mlle Scarnière
le n° 12 à M. Édouard Fonteyne

Exemplaire N° 15

IV[e] SÉRIE VINGT ET UNIÈME ANNÉE 1919

le Thyrse

REVUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

bi-mensuelle

TOME SEIZIÈME

DIRECTION :
104, avenue Montjoie, Bruxelles (Uccle).
ADMINISTRATION :
44, rue Aug. Lambiotte, Bruxelles (Schaerbeek).
PUBLICITÉ :
18, rue Eug. Verheggen, Bruxelles (Saint-Gilles).
DÉPOSITAIRE A PARIS :
G. Ficker, 4 et 6, rue de Savoie

le Thyrse



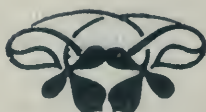
REVUE D'ART ET DE LITTERATURE

BI-MENSUELLE

Année 1919

RÉDACTION :
- Omer De Vuyst;
- G M. Rodrigue, *secrétaire-administrateur ;*
- Léopold Rosy, *directeur ;*
- Léon Wéry.

Le Thyrse, fondé le 1er mai 1899 par Émile Lejeune, Julien Roman †, Léopold Rosy, Pol Stiévenart, Charles Viane, n'a pas été créé pour devenir la Revue d'une école d'art et moins encore d'une secte intransigeante et pontifiante. Son programme de libre arbitre laisse à chacun la plus entière latitude. — Les articles sont insérés sous la responsabilité de leurs auteurs. — Sans citation de source, la reproduction des articles du Thyrse n'est pas autorisée.





C. MONTALD

LES MURS BLANCS : *L'Angélus*

DÉCLARATION

Le 22 novembre 1918, le jour où les troupes rentraient dans la capitale, aux acclamations d'un peuple unanime, nous avons publié un manifeste attestant, malgré l'oppression subie, la persistance de nos enthousiasmes et la vitalité de nos esprits. Depuis, nous nous sommes abstenus presque totalement, pour ainsi dire, de nous mêler à la vie publique. Le *Thyrse* n'a pas reparu. Avouons que la raison primordiale en fut la difficulté matérielle paralysant une action que nous avions annoncée plus immédiate. Cependant, disons aussi que la mélancolie dont nous fûmes atteints ne fut pas étrangère à notre silence.

C'est qu'après le délire réconfortant des spectacles nouveaux devant nos yeux émerveillés, nous eûmes peu à peu la vision plus nette et plus douloureuse des ruines accumulées par une tragédie unique entre toutes. Ruines matérielles et ruines morales. Les premières ont requis, cela se conçoit, l'attention attentive des docteurs empressés à guérir les blessures béantes faites à notre patrimoine tangible. Mais notre santé morale et intellectuelle fut dédaignée. Le silence parut organisé autour d'elle, depuis le discours historique du Souverain jusqu'au dernier papier public. Ce fut presque touchant d'unanimité, et si de timides essais furent tentés, leur modestie témoigna d'autant mieux l'indifférence générale. Sans doute les autres préoccupations étaient inévitables et disons même légitimes. Mais un peuple qui ignore l'intellectualité s'enlise dans la médiocrité et le rayonnement seul des victoires guerrières est impuissant à l'en préserver. Nos vaillants soldats ont magnifié le renom du pays, les écrivains et les artistes doivent lui conserver son éclat.

Est-ce là envisager la situation d'un point de vue intéressé ? On pourrait apparemment en juger de la sorte si une préoccupation égoïste avait créé notre souci. Mais la mentalité publique nous est apparue dans un désarroi qui persiste ; les jugements dénoncèrent un déséquilibre de raison regrettable. Si nous ne retombons pas encore dans les erreurs d'autrefois, nous accordons crédit à des opinions qui vont d'un extrême à l'autre. Le rôle admirable que nous avons joué dans la tragédie mondiale ne nous suffit plus et nous nous grisons des éloges mérités qu'il nous a valus. Le sens des réalités nous fuit et les principes pour lesquels nous avons triomphé semblent déserter les esprits. L'opinion publique, infiniment irritable, prête une oreille complaisante aux excitations que lui prodiguent les marchands de paroles et les fabricants de phrases.

L'héroïsme de la Belgique lui a donné une force morale qui a imposé

le respect de son nom jusqu'aux confins du monde. Toutefois, géographiquement et politiquement, elle restera toujours une « petite puissance ». Pourtant la place éclatante qu'elle a méritée par l'énergie désintéressée de son caractère et qu'elle a conquise au prix du sang de ses enfants, il faut qu'elle la conserve. Et nous affirmons que l'activité intellectuelle est un moyen d'une efficacité sûre pour y parvenir.

En effet, où pourrait-elle puiser, à cette heure décisive qui met en jeu toutes ses futures destinées, quelque principe d'ardeur régénératrice et d'exaltation vitale, si ce n'est dans une intelligence claire autant — et plus peut-être — des conditions spirituelles que des conditions économiques du monde nouveau, à la formation duquel nous assistons! Les formules, les doctrines, les systèmes qui conservaient encore, avant les jours tragiques, quelque apparence de logique et de puissance, se sont montrés, à l'épreuve, de pauvres choses faibles et décevantes, périmées, desséchées, momifiées en verbalismes solennels et creux et en rites purement mécaniques. Il nous faut, aujourd'hui, si nous voulons vivre, nous créer des idées vivantes. Et c'est une tâche ardue, car dans ce domaine nous voici obligés de faire appel, à la seule inspiration improvisatrice. Loin de nous y préparer, les gens dont c'était là le strict devoir, ne nous prêchèrent jamais qu'une indifférence absolue de toute culture mentale sous le prétexte de sauvegarder nos « originalités raciques » ; ils subventionnèrent abondamment l'expression lyrique ou critique d'un particularisme étroit et mesquin, en alléguant les exigences d'un renforcement de notre « conscience nationale » ; cette peur de l'intelligence libre et lucide que manifestent les divers sectarismes avec une violence proportionnée au sentiment même qu'ils ont de leur inconsistance et de leur stérilité, ils la camouflèrent astucieusement et, transmuée en haute vertu patriotique, elle devint la « saine défiance de l'idéologie », le « bon sens robuste de la race » et l'expression ultime de son « vigoureux et clair réalisme ». Et ces admirables théories, au nom desquelles l'excommunication majeure fut lancée aux pauvres hommes à sensibilité et à idées « générales », que nous nous efforcions d'être, opposèrent triomphalement aux « tendances morbides », à « l'immoralisme destructeur », à l'« égoïsme cynique et funeste » des esprits qui osaient croire, avec Pascal, que toute la dignité de l'homme est dans la pensée — opposèrent la « foi saine et forte » du « primitif » et de l'« enraciné », l'optimisme inébranlable de l'« homme du terroir », son instinct sûr, son « profond sens de la vie », sa haute moralité!

A cette heure des reconstructions, s'imposent, impérieusement, le sens aigu des réalités, la faculté organisatrice, le pouvoir d'adaptation immédiate à des circonstances nouvelles et sans cesse changeantes, un génie clair et prompt de direction et de méthode. Et nous voici désemparés, tâtonnant, inquiets ; les plus clairvoyants commencent à se rendre compte de la gravité de nos fautes passées ; ils commencent à comprendre que l'intelligence dont nous devons implorer l'intervention salvatrice ne s'improvise guère, qu'elle ne peut être que le fruit de longues et laborieuses méditations ; que les classiques stratagèmes et les traditionnelles habiletés qui consistent à diminuer moralement et spirituellement les hommes pour les rendre plus maniables, plus dociles et les asservir ainsi par leur propre médiocrité, finissent toujours par se tour-

ner autant contre ceux-là qui les employèrent que contre ceux qui s'y soumirent, et qu'on ne fait pas une grande nation avec de petites individualités...

Si nous ne disons pas que la Belgique n'a rien appris, nous n'hésitons pas à proclamer qu'il lui reste beaucoup à apprendre. Son éducation présente encore bien des lacunes. Le besoin d'expansion que doit avoir un pays désormais majeur, peut se satisfaire autrement que par des fermentations mégalomanes ou par une excitation sans mesures des haines de races et de classes.

Pendant plus de quatre années, nous avons vécu séparés du monde intellectuel avec lequel nous sympathisions, pendant plus de quatre années, nous n'avons pu ni voulu donner cours à une expansion vers la beauté et la pensée. Nous sommes ignorants des autres et de nous-mêmes.

Pendant plus de quatre ans, nous avons vécu sous une discipline morale et intellectuelle que nous nous sommes imposée — en état de légitime défense — pour le salut de tous, avec toute la concentration passionnée que commandait impérieusement le sentiment du devoir national. Et l'on a fait crédit à ceux qui avaient accepté courageusement la responsabilité de sauver le pays.

N'est-il pas nécessaire à présent de relâcher les liens de cette contrainte? Dans l'intérêt du patrimoine commun, n'est-il pas opportun de permettre aux individualités de se manifester en toute indépendance?

Une revue comme la nôtre, éclectique, n'est-elle pas dès lors qualifiée pour permettre à ces individualités de faire entendre leurs voix. La variété des inspirations donnera à l'ensemble un caractère d'autant plus précieux que nous avons pu juger des défectuosités d'une formation d'inspiration unique et commandée.

La revue sera, comme par le passé, accessible à toutes les bonnes volontés qu'un lien commun unit autour de la nécessité d'une intellectualité abondante, source de la santé des esprits et aussi indispensable à la restauration du pays que l'activité matérielle.

Le *Thyrse* aura son franc parler comme par le passé; il dénoncera sans se lasser le danger d'un dédain trop aisé ou d'une indifférence coupable à l'égard de l'intellectualité. Il s'efforcera de secouer la torpeur des esprits. Il luttera contre les trop faciles séductions de l'époque de matérialisme que nous allons vivre. Il élèvera le jugement au-dessus des banalités vulgaires et des passions fanatiques.

C'est son œuvre d'éducation esthétique qu'il compte poursuivre. Pieusement, il entretiendra dans sa grave noblesse le souvenir des années de douleur et de misère. Pieusement, il honorera la mémoire de ceux que la guerre a ravis à son affection confraternelle, et qu'il n'a pu glorifier jusqu'à présent comme il convient. Il dissipera les ténèbres accumulées par quatre années d'emprisonnement moral, en publiant les œuvres préparées dans le silence de la geôle. Attentif à la floraison de la pensée et des arts, ici et à l'étranger, nul ne s'étonnera s'il réserve dans ses préoccupations l'hommage le plus fervent à la France, notre mère spirituelle, dont le rayonnement est aussi nécessaire à la vie de notre pensée que la lumière du soleil l'est à la lucidité de nos regards.

LE THYRSE.

In Memoriam

Au moment où *Le Thyrse* reprend sa publication régulière, ses collaborateurs songent avec émotion à leurs confrères tombés sous les coups de l'ennemi.

Pour honorer la mémoire de nos compatriotes qu'une grande Causea choisis dans le Monde des Lettres, *Le Thyrse* inscrit en tête de ce volume, les noms chers des écrivains

Georges Antoine,
Jean Beaufort,
Louis Boumal,
Adolphe Dejardin,
Jean de Mot,
Gaston de Ruyter,
Prosper-Henri Devos,
Georges Fisse,
Georges Haumont,
Paul Magnette,
Leo Somerhausen,

Morts glorieusement pour la Patrie.

A LA JEUNESSE MUTILÉE

Le printemps qui renaît dans le vent et la sève
Ne raminera plus aux cendres de ton cœur
La flamme dure et haute où s'inscrivait ton rêve
Aux jours où ta jeunesse étincelait d'ardeur.

En débris répandus ta force annihilée
Gît à tes pieds dans le matin clair et strident.
Détourne ton regard, ô face mutilée,
De ce qui fut la foudre et le buisson ardent.

D'un amour dont gémit la plainte inapaisée
N'anime plus le songe au vent fou dispersé,
Mais pleure longuement ta jeunesse brisée
Ton front contre ton bras, visage renversé.

Puis relevant des yeux que la Douleur éclaire
Et dont l'éclat hautain est ton dernier trésor,
En ton cœur déchargé de toutes ses colères
Et de tous ses espoirs, fais oraison encor.

Le monde autour de toi poursuit l'âpre tumulte.
Sa fureur, son élan ne te tenteront plus,
Mais puisque la Nature est ton suprême culte,
Contemple jusqu'au soir la Mer — douce aux vaincus.

LUCIEN CHRISTOPHE.

HISTOIRE DE GUERRE (1)

Cette histoire ne cassera rien. Je me demande même si elle aura l'air d'une histoire et, vraiment, il faut être celui qui n'a rien vu, pour, si longtemps après, vouloir s'en souvenir. Mais enfin quand on raconte...

Il s'agit d'un petit soldat, un pauvre bougre de petit soldat, un « piot » comme on dit. Sa figure ? Ma foi, en ce temps ; on n'était pas encore des poilus ; alors sa figure était fraîche, presque sans moustache, en somme, la figure qu'ils ont tous à leur première année quand ils ne sont guère plus que des gosses. Avec sa figure et son flingot, il passait dans une rue de Bruxelles et dans cette rue il se bousculait ce jour-là beaucoup de monde. Cela arrive ; mais pour le petit soldat il y avait ceci de particulier : qu'on avait déclaré la guerre, que son régiment venait de partir Dieu sait où ! qu'ainsi il se trouvait seul et que, nom de nom ! les Boches allaient venir... C'est même pour voir ces Boches qu'il se pressait dans la rue tant de monde.

Alors, vous comprenez, lui tout seul dans son uniforme, sans le sergent qui vous dit : « Va par là », sans le copain qui vous parle : « Courage, mon vieux », rien qu'avec son fusil qui est un machin pour se battre, il n'était pas à l'aise, le petit soldat. Son régiment, où c'qu'il marchait ? Comment courir après ? Et puis, ces Boches...

Quand on est un bougre de petit soldat, qu'on porte encore sa frimousse de gosse, on ne sait pas grand'chose de toutes ces lois de guerre. Alors, les Boches, ceux qu'on appelle l'ennemi, ceux qu'on tue ou qui vous tuent, quand ils le verraient, qu'allaient-ils faire ? Serait-ce avec leur mitrailleuse ? Serait-ce à coups de baïonnette ? Pour le moins, ils auraient leurs pattes pour l'attraper et l'envoyer prisonnier en Allemagne.

« Godferdoum ! Godferdoum ! » Oh non, il n'était pas à l'aise, le petit soldat. Il montrait cela à sa manière. Il rageait. Il pleurait. Il tournait comme un perdu, et dans cette rue où il y avait tant de monde, il allait à un Monsieur, puis il allait à une Madame, peut-être parce que ce Monsieur, ou mieux encore cette Madame, aurait pu lui dire : « Viens par ici, mon petit, j'ai chez moi un vieux costume, tu leur glisseras entre les pattes... »

Ah ! bien ouitche !

Je ne dis pas qu'en faisant ce qu'on fit, on fit mal. Plus tard, c'est certain, on fit mieux. Pauvre piot ! Il tournait là dans sa tunique, tenant son flingot qui sert à se battre. Hier peut-être, hier bien sûr, on l'aurait acclamé ; à toutes les fenêtres claquaient encore les drapeaux ; de cœur du moins on était avec ceux qui portaient un flingot pour nous. Mais aujourd'hui, ces Allemands qui approchaient, ce qu'on savait de ces gens, plus encore ce qu'on n'en savait pas ! Vraiment avec le rouge de sa culotte, avec le bleu de sa tunique, il tirait par trop l'œil, le petit soldat. On s'en éloignait, on se donnait l'air de ne pas voir.

Tout de même, il se trouva quelqu'un de plus généreux pour dire :

— Moi, à sa place... je me cacherais... Il y a des ambulances pour cela.

ANDRÉ BAILLON.

(1) Souvenirs d'un qui n'a rien vu.

CALME DIMANCHE AU FRONT D'ALSACE

à G.-M. Rodrigue.

C'est dimanche, calme dimanche au front d'Alsace.
La guerre ici paraît presque absente. Je vois
Dans la petite ville apaisée aux grands toits,
Le soleil fou jouer sur le pavé des places.

Lumières, musiques, reflets.
Le vent tapote à l'huys et cliquette aux volets.
Les cloches sonnent; c'est Dimanche.
Fillettes aux yeux de pervenche,
Bas blancs et robes blanches,
Rubans mauves et violets,
Croix d'or et fichus de dentelles.
L'église est pleine de fidèles,
L'orgue gronde et bruit,
Le ciel déborde d'hirondelles —
Mais mon cœur déborde d'ennui.

Les gens passent, indifférents à ma misère.
Oh solitude ! La Dollère
Roule ses calmes eaux.
J'entends, dans le chalet d'en face, un piano;
Et plus loin, du côté des maisons ouvrières,
Un chant de flûte plein de roulades d'oiseaux.

Des couples vont sous des charmilles.
Des bourgeois promènent leurs filles.
Le vent est doux, je me sens seul...
L'odeur mielleuse des tilleuls
Endort dans les jardins la sieste des familles.

Calme heureux et douceur !
Ce spectacle apaisé me navre et me déprime.
Oh dur isolement, douleur,
Et la tendresse qui m'opprime,
Et ce besoin d'aimer — comme une plaie au cœur !

Oh ces longues, longues journées,
Mortes, sans but, abandonnées !
Oh bras tendus vers elle ! oh torture sans fin !
Heureux troupiers, heureux troupiers qui dans le vin
Trouvez l'oubli de vos détresses !...

Hélas, mon mal s'accroît sans cesse !
Je vois au loin venir vers moi
Les sombres mois
Couverts de neige.
L'ennui, le morne ennui m'assiège.

J'ai beau pleurer, j'ai beau prier,
Toujours là-bas je vois sans cesse
Ces tristes rocs de la vieillesse
sur lesquels froide luit la lune des glaciers.

Une révolte me soulève.
Pourquoi ces gens sont-ils heureux ?
Pourquoi dans la douceur des sèves
Et des printemps mystérieux,
Goûtent-ils la ferveur des rêves
à deux ?

Oh durs blasphèmes sur mes lèvres !
Oh l'élan brisé de mes fièvres,
Et tout mon être mis en croix !
Oh pouvoir dire ma souffrance,
Crier mes maux, crier les transes
De mon esprit en désarroi !...

Mais déjà le soir pose son doigt
sur la bouche du monde en signe de silence.

Tais-toi, pauvre soldat de France.
Garde ton mal et place un dur bâillon
sur tout ton cœur en déraison.
Déjà la lune ponctuelle
ascende à l'horizon,
Comme une blanche sentinelle.
Et voici l'heure maternelle
Où lentement la lampe d'or étend ses ailes
Comme un oiseau dans la maison.

NICOLAS BEAUDUIN.

Massevaux (Haut-Rhin), juin 1918.

BALLADE DU PITRE AU BILBOQUET

Sur le théâtre en azur orné d'or — le plafond est peint par le directeur, qui fait tout — s'avance, en saluant à peine — les spectateurs (Hélas pour eux !) de minime importance, — Dieu !

Les anges rubiconds, les élus ahuris, les saints blêmes et les vierges aux lèvres serrées applaudissent en tintamarre obligé.

Dieu, chef baladin, saltimbanque honoraire; ayant appris que l'acrobatie est un raffinement de l'orgueil, se plaît à jongler depuis quelques semaines. Jongler, c'est par là pourtant qu'on commence dans le métier !

Les anges rubiconds, les élus ahuris, les saints blêmes et les vierges aux lèvres serrées, applaudissent en tintamarre intéressé.

L'orchestre a préludé soudain — Luth, violon, banjo, piston, piano, clarinette — sous la direction savante et sereine de Cécile aux yeux clairs cernés de bombance, esthétique !

Les anges rubiconds, les élus ahuris, les saints blêmes et les vierges aux lèvres serrées applaudissent en tintamarre énervé.

Le jongleur a touché du pied la rampe et, suçant sa salive, il annonce avec un accent londonien qu'il va présenter un symbôle — et que c'est sur la Terre, avec lui, qu'il faut partir, en souvenance — pour comprendre !

Les anges rubiconds, les élus ahuris, les saints blêmes et les vierges aux lèvres serrées, frissonnent en songeant à la Terre.

Klopstock, maître tambour, entrepreneur d'orages, a roulé son plus beau tonnerre. Et Dieu commence. Il a pris de la boue et — comme sculpteur il n'a pas son pareil — façonne avec allégresse — un homme !

Les anges rubiconds, les élus ahuris, les saints blêmes et les vierges aux lèvres serrées lèvent les mains, avec inquiétude.

Un homme au grand complet, muni d'intelligence, afin qu'il soit conscient de n'être qu'un jouet, dans la main du Seigneur que le public admire, un homme avec un cœur, une âme et ce qu'il faut !

Les anges rubiconds, les élus ahuris, les saints blêmes et les vierges aux lèvres serrées frémissent devant la grandeur du problème.

En souriant, Dieu fait la femme aussi, d'un tournemain, et la pétrit encore et toujours dans la boue, et la présente aux spectateurs, en la tenant debout dans sa main, gauche.

Les anges rubiconds, les élus ahuris, les saints blêmes et les vierges aux lèvres serrées pensent tout bas qu'il n'y aura jamais rien de nouveau, pas même au-dessus des soleils.

Et voici l'instant pathétique et sublime. Klopstock a repris son tambour, mais plus sourd. L'homme est dans la main droite et chante son espoir, car en face de lui, séparée à peine par un abîme, est — sa femme !

Les anges rubiconds, les élus ahuris, les saints blêmes et les vierges aux lèvres serrées redisent avec émoi les mots de l'homme.

Le jongleur a, soudain, plié le mâle en deux, par un jeu de ses doigts divins. Et voici que, tout hurlant, le mâle a la tête et les pieds qui se touchent — ventre au-dessus bien entendu

— et le bilboquet religieux se tend — de douleur.

Les anges rubiconds, les élus ahuris, les saints blêmes et les vierges aux lèvres serrées se voilent la face avec des gloussements d'horreur.

Le jongleur a lancé dans l'azur — très haut, très haut, pour l'étourdir — car elle entendit les os de l'homme se briser — la femme, en boule accroupie, — et la fait retomber du premier coup — sur sa destinée.

Les anges rubiconds, les élus ahuris, les saints blêmes et les vierges aux lèvres serrées applaudissent le Dieu du bilboquet merveilleux.

Dieu s'incline et sourit doucement, tandis que la musique, en fiévreuse obéissance, souligne avec éclat le symbôle énervant, et que le rideau tombe sur la représentation de l'« Amour ».

Les anges rubiconds, les élus ahuris, les saints blêmes et les vierges aux lèvres serrées applaudissent en criant : « Bis ».

EDOUARD FONTEYNE...

POÈMES

Si les pipeaux d'antan n'animent plus les parcs,
où s'éludait l'aspect des suprêmes orgies,
des dieux aux bandeaux d'or auront tendu des arcs
pour frapper droit au cœur les folles nostalgies.

Ils nous rendront encor l'extase et les réveils,
parmi l'azur vainqueur et les frondaisons vertes,
des roses neigeront toujours en nos sommeils,
les dieux feront pleurer les violes inertes.

Malgré le crépuscule et les teintes d'hiver,
pour nous refleuriront les langueurs attendries,
des doigts effaceront au cœur les mots pervers,
le ciel s'éclaircira d'amours évanouies.

J'ornerai mon orgueil de vos gloires insignes,
jardins mélodieux de mes pays d'exil,
mon rêve glissera sur l'onde avec vos cygnes,
je plongerai mes dents en vos fruits puérils.

Une à une, vos fleurs que caressent les heures
donneront leurs parfums aux défuntes saisons,
j'écouterai le chant des fontaines qui pleurent,
et le vent des étés chanter dans les moissons.

Puis, vers le soir, où le serment de vie est plus aisé,
lorsque, lasse du jour, la vanité se couche,
je verrai apparaître auprès d'un if brisé
la tristesse posant un doigt devant sa bouche.

CHARLES CONRARDY.

HENRY MAUBEL (1)

Dédaigneux du tumulte et des fastes, celui que nous honorons ici ne connut que le fantôme de la gloire.

Les yeux mi-clos, un doigt aux lèvres, il poursuivit son rêve à l'écart des hommes, et si aujourd'hui nous pouvons lui offrir le laurier qui lui est dû, c'est parce qu'il n'est plus là pour nous faire signe et nous imposer silence.

Jamais il ne condescendit à un appel.

Dès ses débuts, loin du monde, il échange avec lui-même de subtils dialogues que nonchalamment et comme à regret il confie parfois aux âmes qu'il se devine fraternelles.

C'est dans un silence plus hermétique encore qu'il assistera plus tard au supplice de sa pensée torturée par l'infini.

Ses livres ne sont que des passe-temps d'aristocrate destinés à fixer les étapes de sa marche vers l'absolu.

Manuels d'une psychothérapie à la fois rigide et passionnée, ils ne seront jamais consultés que par les assoiffés des décevantes et magnifiques utopies.

Il ne manque pourtant pas de commentateurs.

Sa mystérieuse et hautaine figure sollicita la curiosité d'un grand nombre d'écrivains.

Mais, sensible seulement aux précieux ornements sous lesquels, dès ses premières œuvres, Henry Maubel dissimulait ses angoisses, ils ne découvrirent point son secret.

Les uns s'attachent à sa sensibilité, vantent la pénétration de ses analyses... Les autres, parce qu'il consacra plusieurs études à la jeune fille, louent le charme de sa psychologie et la féminité de ses notations... D'autres enfin, plus perspicaces, mais dépourvus d'esprit synthétique, n'aperçoivent dans son œuvre qu'un sens exquis de la méditation.

Personne ne semble s'être douté de l'ascension graduelle de cette volonté vers l'Absolu parce que, rebelle aux vérités essentielles, l'âme de la plupart des hommes n'hospitalise que des vérités relatives.

Ces vérités éphémères y pénètrent directement par les sens qui les revêtent d'images, ou insidieusement par les sentiments qui les historient de souvenirs.

Leur beauté aimable nous écarte de leurs sœurs éternelles qui règnent sur les hauteurs.

Celles-là ne se glissent en nous que sur les ailes de l'Intelligence.

H. Maubel, sensible un instant à la séduction des premières, trahit ses émois dans quelques œuvres frémissantes d'images et de souvenirs.

Miette et *Etude de jeune fille* datent de cette époque.

Mais bientôt, on le trouve effeuillant son âme aux pieds des secondes, dans une retraite métaphysique inaccessible à nos bonnes volontés.

Quelqu'un d'aujourd'hui, *L'Eau et le Vin*, *Les Racines*, *Ames de couleur*, *Dans l'Ile*, marquent les étapes de cette lumineuse ascension.

Dans un conte admirable qui se trou-

---

(1) Conférence prononcée le 7 juillet 1917, à la séance commémorative organisée en l'hôtel de M. Stoclet.

va prophétique, un poète, peut-être le plus pur poète qui ait chanté sous notre ciel, commenta sans s'en douter la vie d'Henry Maubel et magnifia de ses symboles les beautés ignorées de cette pathétique féerie.

Le conte est intitulé : *Sélection surnaturelle.*

Le poète est Charles Van Lerberghe.

Le Prince de Cynthie et son vieux serviteur Saturne se sont retirés dans la solitude.

Le Prince s'ennuie parce que son âme ne trouve pas de paroles.

Saturne, qu'inquiète cette mélancolie, construit alors un grand bateau d'ivoire dans lequel il amène tous les mots, puis il met à la voile, et le Prince et lui s'embarquent pour un voyage en pleine mer.

Dans le calme et le recueillement, le Prince cherchera parmi les mots ceux qui ressemblent à son âme.

Au cours du voyage, on procède à un triage.

Les mots grossiers et vils sont jetés par-dessus bord.

Puis, un jour, comme le bateau roule sur une mer houleuse, on débarque les verbes du mouvement qui sont devenus dangereux.

Les mots concrets suivent bientôt les verbes du mouvement, parce que l'âme du Prince n'a rien de concret en elle.

Mais restés seuls, les mots abstraits ne tardent pas à se quereller.

— Débarquez-les ! commande le Prince.

Et parce que les adverbes, lourds et prétentieux, encombrent la cale et empêchent le batéau de démarrer, on les jette aussi à la mer.

Le Prince commence à voir plus clair dans son âme. Demain on enlèvera tout ce qui est laid, vieux, décrépit ou malade, gémit ou souffre, car sa souffrance ne peut s'exprimer par rien de ce qui souffre. C'est plutôt une joie amère : on ne gardera que ce qui est pur et radieux, taciturne et calme.

Le lendemain, le Prince visite la cale. Il en trouve l'air irrespirable à cause des parfums... qui flottent comme des âmes.

— Qu'ai-je besoin de parfumeries ? dit le Prince. Ouvrez les hublots, Jamais mon âme ne s'exprimera dans un parfum.

Non loin de là, il aperçoit les propositions, les conjonctions, les interjections, toute la ferraille qui sert à ajuster, à visser, à boulonner les pensées.

— Je ne suis pas architecte, dit le Prince.

Mais voilà qu'une intense clarté l'attire au bout de la galerie.

Elle émane d'un amoncellement de richesses.

— Ce sont les adjectifs, déclare Saturne.

— Suis-je orfèvre ou joaillier ? répond le Prince.

Et les pauvres adjectifs rejoignent leurs compagnons infortunés au fond de l'eau.

Lorsque le Prince remonte sur le pont, il s'aperçoit que le bateau allégé ne s'est pas moins élevé que son âme.

Et, cependant, cette âme désire encore...

Les quelques mots qui survivent, subissent le sort des autres.

L'Amour, le Bonheur, l'Espérance sont noyés.

Dieu même est jeté aux vagues.

— Il ne nous reste donc rien, soupire Saturne.

— Allez, cherchez encore, fouillez dans la poussière, riposte le Prince.

Tout à coup, dans l'éternel silence, le Prince entend une voix inouïe. Elle

vient des profondeurs de son être et monte sur ses lèvres en chantant.

C'est son âme.

Et il est aussi plein de frissons et de chansons qu'une forêt qui s'éveille.

En ce moment, Saturne reparaît, son visage sourit. Il tient dans ses mains, comme dans une coupe, quelque chose qui scintille.

— Maître, dit-il, c'est tout ce qu'il nous reste, ce petit verbe qui tremble dans mes mains comme une larme et bat comme le cœur d'un oiseau de paradis, c'est « J'aspire ».

Voyez, je le lève dans la lumière.

Et le Prince, s'agenouillant, joint les mains et doucement répète :

— Dans la lumière, j'aspire.

Comme le Prince de Cynthie, Henry Maubel, au cours de ses voyages, libérera peu à peu son esprit de toute vaine apparence.

« Regarder d'abord des images, dit-il quelque part, causer et méditer, puis chanter, voilà donc l'ordre selon lequel se graduerait notre méditative ascension de la beauté connue à la beauté inconnue, de l'humaine beauté à la divine qui nous sollicite. »

Voilà le schéma de toute son œuvre.

Dans *Miette* et *Etude de jeune fille*, nous le voyons, en effet, regarder des images.

Dans *Quelqu'un d'aujourd'hui*, *Les Racines*, l'*Eau et le Vin*, il cause et médite.

Dans *Ames de couleur* et dans l'*Ile*, il chante.

Essayons maintenant de le suivre dans son idéal voyage.

Le port où il va s'embarquer est baigné de soleil.

Un beau jardin le précède : il en franchit le seuil.

La vie est là, la vie qu'il aime et qu'il appelle, au milieu de fruits éclatants et de fleurs innombrables.

« Il écoute venir à lui les bruits parfumés; il écoute pousser au soleil la musique du paysage. » (*Quelqu'un d'aujourd'hui*, p. 11.)

Une enfant tresse des guirlandes de roses et de lumière au bord d'une fontaine qui reflète son visage.

Des songes entrelacent leurs rondes autour de sa pensée.

Elle sourit, et son sourire s'indécise aux caresses de l'eau.

Un oiseau se pose sur la vasque pour y boire. Et voilà qu'il aspire avec l'eau ensoleillée une parcelle de la souriante effigie.

L'âme du voyageur a frémi. Elle aussi voudra connaître la fraîcheur de cette eau enchantée.

Spectacle délicieux, émois indicibles, que Maubel fixera en notations légères et lumineuses.

Entre ces fleurs, cette onde, cet oiseau, cette enfant et son âme, il a découvert de magiques correspondances.

La vie chante ici, et ce chant éveille en lui des harmoniques qui se prolongent en vibrations chastement passionnées.

Miette et *Etude de jeune fille* sont nées de cette visite au jardin féerique.

C'est la période des sensations et des images, l'instant où le poète regarde autour de lui... Et c'est l'été dans son cœur.

Mais on est entré dans le jardin ; des hommes sont venus dont les cris effarouchent le silence...

L'enfant et l'oiseau ont fui.

« Qu'importe, module une voix..., il te reste les fleurs et les fruits. »

Hélas! il a suffi d'une brise pour effeuiller les unes, et du hasard d'un coup de dent irrité pour révéler l'amertume des autres.

« L'isolement, soupire le voyageur, c'est le seul remède à cette heure-ci, c'est le seul refuge..., l'isolement est un rapatriement..., on peut s'isoler des hommes sans s'isoler de la vie. » (*Quelqu'un d'aujourd'hui*, p. 34.) Dans le port, le navire appareille... Il part...

Ah! quel fructueux, mais quel mélancolique voyage!

Les cités lointaines confrontent leur nudité à la tristesse de la mer. Le ciel est bas.

D'une île brusquement entrevue surgit parfois, dans une éclaircie, l'hymne viride d'un feuillage...

Mais rares sont les nuits où s'allument les étoiles et les aubes ont la longueur des crépuscules.

Un phare érige au loin son aveugle détresse...

Etranger à toute chose, sauf à soi-même, le voyageur en qui frissonne l'inquiétude d'Hamlet, s'est penché vers son âme qui s'effare comme une enfant blessée et, d'une lame inflexible, la fouille et la dissèque fibre à fibre.

Son œil interroge les spasmes, son oreille recueille les sanglots et les soupirs de ses rêves et de ses illusions, marionnettes tragiques qui, sous la morsure du scalpel impitoyable, se tordent, pantelantes, avant de choir dans les flots.

Pourtant les ténèbres s'écartent quelquefois au glissement d'une forme voilée qui les illumine.

Ange ou larve?... Esprit divin ou puéril fantôme?

Une lueur effleure de sa caresse bénévole le phare abandonné...

Serait-ce le bonheur qui passe et, dans cette brise survenue, est-ce le frémissement de son aile qui s'attarde?

Le voyageur a levé les yeux... Mais non. Tout est rentré dans l'ombre...

Le phare a clos sa paupière... L'apparition s'est confondue avec l'écume des flots.

Déçu, le poète murmure: « Quel fou a tenté d'amener le bonheur à soi en croyant que c'était un objet à saisir? Quel fou a tenté de passer la main dans un rayon qui l'a retirée vide?

« Je sens en moi une petite mare de tristesse qui ne se voit que de tout près et qui grossit les jours d'orage et m'inonde l'être. Un soleil nouveau aurait beau l'assécher toute, la place en demeurerait aride et noire et aucune fleur n'y repousserait plus.

« C'est ma place de sensibilité et de perfectibilité; je l'ai reconnue, je prétends l'entretenir, car ceux qui ne sont plus capables de tristesse ne sont plus capables de vie. La tristesse est un accord permanent avec la nature. Elle est le suprême état de la vie. Je ne veux pas que le bonheur m'entraîne. J'aime mieux ma tristesse; elle me calme et m'éclaire.

« Le bonheur est mauvais, le bonheur est faux... » (*Quelqu'un d'aujourd'hui*, pp. 63-64.)

Le bonheur est faux, le bonheur est mauvais!...

Cri désespéré qui se démentira sitôt que Psyché reflétera à nouveau son grave sourire dans cette petite mare de tristesse..., profonde comme la mer!

C'est au bord de cette petite mare qu'en rêve, chaque soir, après les heures d'autopsie spirituelle, il viendra guetter la fière et tendre immortelle.

C'est là qu'il verra quelquefois, dans l'ombre, s'allumer la torche terrible de l'amour.

C'est là, enfin, qu'il se réveillera chaque matin les bras vides, un peu de la poudre d'une aile de papillon aux

loigts, de plus en plus pauvre de cer-itudes, mais de plus en plus riche aussi l'aspirations confuses et de désirs ina-paisés.

« Quand les idées filent, dit-il, quand les mots nous échappent, quand a chose que nous pensons tenir est tou-ours l'autre chose, bien heureux som-nes-nous de pouvoir saisir une image, auf à l'encadrer pour contenter notre ertitude. »

Et il ajoute :

« Je me suis nié moi-même, à force de m'abstenir et de m'effacer; mieux que ne vouloir plus agir, je prétendais ne plus être. N'est-ce pas la règle imposée à ceux qui veulent s'infiniser. J'ai noté ce qui m'est venu : peut-être est-ce la vie, des pensées, des aspirations, un peu de tout ce qui est en nous, mis en regard de ce qui est au-dessus de nous..., si cela faisait... une oraison par exemple. » (*Quelqu'un d'aujourd'hui*, pp. 99 et 100.)

(*A suivre.*) GEORGES MARLOW.

CONSTANT MONTALD & LA SYNTHÈSE

Rien d'admirable et de propice à la naissance des pensées fertiles, comme le pectacle d'un pur artiste dont la vie est ne perpétuelle recherche, un renouvel-ement sans arrêt et l'évolution persé-érante vers un but de plus en plus pro-ond.

Les expositions du maître Montald, la Galerie Sneyers, en décembre 1917, égitimèrent cet enthousiasme grave. 'e fut comme de voir, en un site d'élec-ion, se renouveler les aspects, selon qu'aux détours de la route s'aperçoi-ent, dans la lumière imprévue, d'au-res horizons.

La critique n'était pas alors celle qu'ont le droit de souhaiter les artistes. Mais les peintres, eux-mêmes, s'étaient aits de l'art de Montald une idée déci-ive. Et rien n'est plus déroutant pour eux dont l'admiration s'adresse à une orme, une seule fois réalisée, que 'abandon de cette forme et l'apport l'une conception transformée.

Rien de plus déroutant; et rien de plus désagréable aux fervents de la classification et de l'étiquette. Mais, pour qui voit dans la vie, et recherche par conséquent dans toutes ses manifestations, un perpétuel devenir — une effervescence qui ne cesse pas — rien ne peut être un plus cher réconfort. Il faut en scruter avec joie les aspects nouveaux.

Nous connaissions de Montald les nobles développements décoratifs qu'il intitula : « Sous l'Arbre Sacré », la « Fontaine de l'Inspiration », la « Barque de l'Idéal », l'« Ile de Beauté ». Nous en avions admiré la chatoyante richesse de couleurs, l'idéale perfection plastique, l'ordonnance toute de calme et qu'imprégne la sérénité classique. Ces arbres d'or, d'azur et d'émeraude en des paysages de paradis terrestres; ces hommes, ces femmes aux gestes divinement reposés et aux proportions musicales sous la chanson du ciel et dans la polyphonie d'un décor somptueux, nous émurent d'un émerveillement où s'enlaçaient le respect religieux et la nostalgie des beaux regrets. Il semblait bien que ces grandes pages traduisissent un idéal absolu et que les œuvres du peintre dussent en continuer l'expression.

Il n'en fut rien. Les privilégiés que C. Montald recevait dans son exquise demeure de Woluwe prévoyaient un changement, dont ils parlaient avec des gestes prometteurs. Mais le public ignorait cela. D'où sa surprise qu'on le mît en présence d'un changement aussi radical, à première vue.

Certains déplorent que les magistrales tonalités des compositions allégoriques aient cédé la place aux teintes sobres, un peu grises, à la peinture sévère des panneaux récents. C'est mettre la fanfare des couleurs au-dessus de tout...

De même, des regrets ont été formulés que la symbolique pleine de grandeur de « Vers l'Idéal », ait été remplacée par des notations toutes simples, de scènes d'aspects réels. Mais quoi ? le maître coloriste de tant de travaux parfaits pouvait-il, sans raison profonde et autant dire par suite d'un sortilège, abdiquer bonnement les attraits de la couleur ? Et l'harmonie universelle ne se révèle donc pas autant à l'observateur des réalités quotidiennes, à celui qui note les états journaliers de la matière et de l'esprit, qu'aux éloquents paginateurs des mythologies ordinaires ?

Bien au contraire, et qui pense a pu s'en convaincre, il se dégage des instants les plus coutumiers, des visions les plus simples de la vie, mille raisons de citer les lois générales qui dominent la réalité.

Tout se tient et les manifestations les plus humbles des choses, si elles sont notées et traduites par un compréhensif, illustrent la vie universelle au même titre et d'une manière plus vraie que les allégories, chapitres d'une langue morte. Des scènes qui traduisent en langage conventionnel nos aspirations et nos regrets, après avoir traduit ceux de peuples aujourd'hui disparus, ne peuvent plus nous émouvoir grandement. Une impression rétrospective et l'appréciation des talents de l'artiste, nous n'en tirons rien de plus. C'est pourquoi le secret de rendre vivante une symbolique moderne, se trouve dans l'étude patiente et supérieure des aspects de la vie, tels que nous les donnent les sciences et les lois, la nature et son interprétation.

Il est aventureux de prévoir ces nouveaux symboles dès maintenant, ou d'imaginer qu'ils se puissent créer d'un seul jet. Il a fallu combien de siècles aux Grecs pour synthétiser, en une mythologie, leur conception de l'univers ? Nous ne nous flattons pas d'édifier sans péril ou d'une étape, la nôtre.

Pour réunir et peu à peu ordonner les matériaux des simplifications futures, un seul moyen se présente donc, et c'est l'étude, faite dans un esprit de profonde observation, des formes et des mouvements actuels. Dès lors, il sied d'admirer C. Montald d'avoir, en ses nouvelles œuvres, pousuivi sérieusement les notations du réel et sacrifié à ce labeur les beautés de surface, domaine des talents vite fatigués. Ses portraits d'Emile Verhaeren et les croquis qu'il en a crayonnés, voilà des documents d'un intérêt supérieur, et préférables à bien des articles sur le poète. Et leur importance psychologique se hausse de ce que le peintre s'est moins soucié des attitudes favorables de son modèle, et d'en donner de «beaux portraits» — que de saisir les mouvements et les manières d'être où le rythme essentiel du grand lyrique se révèle le mieux ; où son tempérament et sa personnalité surgissent avec le plus de vigueur.

Il reste entendu, et cela n'échappe à personne, que l'exécution de compositions décoratives telles que la « Barque de l'Idéal » exigeait déjà une lon-

gue intimité avec la nature, forêt, campagne, horizon. Les arbres en sont dessinés avec science et la main qui les traça dût en faire de scrupuleuses esquisses, pour leur garder à ce point une physionomie propre et de la personnalité végétante. Mais les panneaux que nous eûmes récemment sous les yeux, mettent en relation *directe* avec la vie qui se crée et se défait autour de nous. A cela se borne leur rôle, et ils contiennent, en conséquence, de quoi nous intéresser supérieurement.

D'un stylisateur puissant et d'un synthétiste qui est un penseur, ces panneaux continuent et parfont l'œuvre, en soumettant à l'élaboration de conceptions nouvelles tout l'acquis d'un métier éprouvé.

Dans la surprenante série des «Murs Blancs», autour desquels rôdent et cheminent tant de passants rustiques ou de nos extrêmes faubourgs, quelle forte réalité ! Un jardinier raidi de rhumatismes émonde ou taille un espalier, avec le geste séculaire de ceux de son métier. Un aveugle, triste face levée passe, tandis que toute son attention est concentrée dans le bras qui tient la canne directrice, et s'apparente aux inquiètes antennes des colimaçons. Un bossu déambule, hirsute et cahoté, sarcasme vivant. Un geste indicible de ruse et d'attente sournoise tient immobile l'homme du guet-apens. Tous ces hères ont laissé dans les panneaux du maître leur marque propre, la quintessence de leur silhouette, la vérité même de leur « moi » fruste et primitif.

En n'importe lequel de ces errants glisseurs, attardés le long des murs blancs que dépassent des branches, c'est mieux qu'une individualité pittoresque, c'est la synthèse devenue sensible de l'Aveugle, du Bossu, de toute une catégorie sociale qui se découvre. Gestes, allure et expression que de patientes études vérifient être communs à la catégorie entière, nous sont restitués mieux que fidèlement : comme seul peut les rendre celui qui pénètre la réalité profonde et permanente sous les aspects de surface et passagers.

Il est de lui bien d'autres études frappantes de la Vie. Je ne les cite plus, toutes appelant les mêmes épithètes et dignes des mêmes louanges : Unité parfaite de conception et force dans la réalisation. Quoi d'observé comme l'oblique mouvement de bras de ses faucheurs? Il y réside toute la cadence annonçant l'éclair de la faux qui va coucher les blés.

Et, certes, C. Montald est un poète. Ses « Paysages d'Eté et d'Automne », ses « Paysages tragiques » et « Paysages poétiques », ses « Impressions d'hiver » nous content la vie intime des choses, l'âme singulière des maisons et des sites, la leçon variée des heures. Et ces séries révèlent une admirable sensibilité. Elles sont des poèmes, tout autant qu'une élégie ou une pastorale de Jammes, un hymne panthéiste de Verhaeren, une somptueuse chanson d'automne comme en profère avec une mélancolique solennité Henri de Régnier.

Il est devenu banal de citer, à propos de peintres qui recréent à leur image les aspects qu'ils choisissent, le mot d'Amiel. Toutefois, ceux qui unissent dans leurs toiles, en une harmonie exquise, l'âme du site évoqué et la leur, sont rares. Montald nous offre cela.

Ses arbres, combien ils vivent! Maintenant surtout on s'en aperçoit, qu'il nous les présente croissant en notre terre du Nord, se découpant sur les murs de nos fermes ou les nuages de nos ciels capricieux.

C'est par l'union de ces hautes qualités, une pénétration de penseur, une belle

simplicité de vision et, à leur service, un métier parfait que Montald comprend et nous donne de toute chose et de chaque être le *caractère;* cette essence profonde d'un homme ou d'un site ou d'une habitation, ce rythme particulier qui naît aux sources secrètes et originalise toute vie.

Montald s'est tourné vers la vie d'aujourd'hui. S'il n'en a pas choisi les aspects que certains disent être les plus caractéristiques, peu importe. Ces aspects divers ne sont que des parties chacune intéressante, d'un tout, dont il importe que l'entièreté nous soit familière. Et il y a plusieurs façons d'« être de son temps ».

Cette expression a été banalisée, elle aussi. Je sais qu'on est toujours de son temps, même en le méprisant, en se réfugiant dans la louange et la nostalgie des temps écoulés. Soit ! Mais être de son temps ainsi, n'est-ce pas être plus mort que ceux dont on regrette la vie d'autrefois ? L'œuvre entièrement puissante et efficace ne peut être le regret, en strophes nobles ou en formes irréprochables, des beautés passées. Elle exige la volonté persévérante de scruter ce monde où nous agissons; d'y chercher, au prix d'erreurs inévitables et fécondes malgré tout, ce qu'il promet de beauté particulière et de séduction nouvelle.

Cette séduction et cette beauté existent. Elles ne se dégageront que peu à peu, et seulement pour qui a la foi et met tout son amour et tout son motif d'exister à en formuler un aspect. Et elles se créeront d'elles-mêmes par sélection, à mesure que l'époque prendra mieux conscience de ce qu'elle a de réelle esthétique et de splendeur.

Ce n'est pas l'œuvre d'un jour, ni de quelques années. Ce sera l'aboutissement d'une évolution complète de notre sensibilité et l'énoncé des conclusions —momentanées— de notre esprit. C'est pourquoi, tous ceux qui prennent une part, la plus discrète même, à la modification de nos habitudes visuelles, ont droit à notre gratitude. Et point n'est besoin que cette part soit un changement brutal dans la technique d'un art; il suffit qu'elle soit en concordance avec l'esprit du moment, ou qu'elle s'y ajoute en précisant ces notions éparses dans l'air et que chacun ressent sans les formuler.

M. Montald nous a précisément dit, à son tour, que l'Idée de Synthèse, toujours approfondie, est la force directrice de notre temps.

LEON CHENOY.

NOTES

Nous sommes heureux d'apprendre le retour en bonne santé, à Paris, de Nicolas Beauduin, l'ancien directeur des *Rubriques nouvelles* et de la belle revue *La Vie des Lettres.*

Mobilisé en 1914 comme simple soldat d'infanterie, il a participé à toutes les grandes attaques et a conquis sur le champ de bataille successivement ses galons de caporal, de sergent et d'adjudant. Ce fut un vrai prodige s'il en revint. Evacué une première fois pour typhoïde, il a été bien près de mourir ensuite d'une intoxication par obus à l'ypérite. Détaché à l'armée d'Italie, il partit en mission comme officier en Bohême, Pologne et Haute-Hongrie.

Il revient, couvert de décorations

(croix de guerre française, croix de guerre tchéco-slovaque, médaille militaire et fourragère).

Pendant son séjour à l'hôpital en 1915, il a écrit un petit livre de vers : *L'Offrande héroïque,* dont nous connûmes ici à Bruxelles la parution par le *Nieuwe Rotterdamsche Courant,* qui en citait quelques belles strophes extraites du poème : *J'imagine un printemps.*

N'allez pas croire que ce soient des « poèmes de guerre » à l'accoutumée depuis quatre ans. Non, c'est à peine si le volume en contient trois : *L'Empereur fourbe, L'Anathème au peuple allemand* et un hommage à notre souverain, *Le Roi héros.* Plût au ciel que tous les poèmes inspirés par la guerre aient cette envolée !

Le livre s'ouvre par un hymne à la France, qui semble écrit avec facilité mais contient de très beaux passages. C'est ensuite, comme en un livre de piété, une longue série de prières (acte de foi, crédo, acte de bon propos, acte de louange, secrète, collecte, oblation, offertoire, oraisons, etc.) en l'honneur de la France, à laquelle le poète dit :

C'est toi le pain des nations, sel des
[hommes.
L'hostie ardente offerte aux cœurs pour
[les guérir.
Tu tiens tout ce qu'ici l'on vénère et
[renomme,
Tu vis pour empêcher les peuples de
[mourir.

C'est sans déclamation patriotique, sans coups de clairon, le don entier de soi à la patrie, la simple offrande d'un poète chrétien à la France, source de lumière et de justice, pays d'amour et de vaillance.

Le livre contient aussi un beau poème *Pensée vers ceux qui sont morts,* à la fin duquel Beauduin évoque les écrivains qui avaient déjà payé de leur sang leur tribut à la France éternelle

Pour qu'au règne du mal succède un peu
[d'amour.

C'étaient Péguy, Psichari, Charles Perrot, André Lafon, Marcel Drouet, Guy de Cassagnac, Lionel des Rieux, Paul Drouot, Jacques Nayral, Henri Gonnelle, Olivier Hourcade, Robert Prunier, Emile Despax.

Hélas ! à ces noms sont venus s'en ajouter bien d'autres. Le dernier numéro du *Bulletin des écrivains* qui vient de paraître mentionne les noms de 380 écrivains morts pour la France. Parmi ceux qui nous étaient chers, qui figuraient parmi nos collaborateurs ou nous adressaient leurs livres, citons : Jean-Marc Bernard, Henri Chassin, Emile Clermont, Charles Dumas, André Dupont, Jean Florence, Henri Lagrange, Lucine Rolmer, G. Apollinaire, Belval-Delahaye, Paul Cornu, Pierre Fons, Alain Fournier, Jules Leroux, Louis Pergaud, Sylvain Royé, etc.

Quelle douloureuse hécatombe !

Et dire qu'il faudrait encore ajouter tous les jeunes qui naissaient à l'art et n'ont pu se révéler.

L'on ne saura jamais l'immense perte subie par la pensée française pendant cette horrible guerre.

Théâtre du Parc. — Après une pièce de Van Zype, le Parc se devait de nous donner une pièce de Spaak : il n'a pas manqué à son devoir. On dit — « on » est si médisant en Belgique — qu'après les 4 actes de l'auteur de *Kaatje* passeront 3 actes de Van Zype, ensuite une pièce de Spaak, puis une de Van Zype, et ainsi de suite. Comme cette histoire amuse M. Reding, il aime la recommencer.

Ce n'est pourtant pas que M. Reding se préoccupe beaucoup d'assurer une carrière aux œuvres de ses auteurs pré-

férés. On ne voit pas, dans les faubourgs, d'affiches en annonçant les représentations : il faut passer rue de la Loi ou trouver un compte rendu dans un journal, ouvert par hasard, pour savoir qu'on joue une nouvelle pièce au Parc; encore, les représentations en sont-elles limitées à neuf ou dix, par suite du rappel des artistes à Paris.

« C'est, d'après l'*Eventail*, le sort des interprétations extraordinaires. »

Heureux donc les auteurs qui jouissent d'une interprétation extraordinaire !

Pourtant, la dernière pièce de Spaak, *Malgré ceux qui tombent*, méritait un sort plus enviable : si ce n'est pas encore le chef-d'œuvre rêvé, elle n'en est pas moins intéressante à plus d'un titre. Le conflit qu'elle présente — la lutte entre la religion catholique romaine et la théorie du libre examen à l'époque si tragique de notre histoire, celle de l'inquisition — ne manque pas de pathétique, surtout que l'opposition des croyances des deux sœurs se complique d'un amour pour le même homme.

L'œuvre est habilement conçue, les situations dramatiques bien amenées, l'intérêt soutenu pendant toute l'action, le public est ému presque tout le temps. N'étaient les deux caractères de la mère et de l'aînée — les deux catholiques — qui ne sont pas tout à fait ce qu'ils devraient être, et la facture — ce n'est souvent qu'une prose rimée — il faudrait louer sans réserve l'auteur. Il y a même de ci de là de très, très beaux vers, que les spectateurs n'ont pas manqué de souligner d'applaudissements.

G.-M. R.

Le Bout de Table

Adrien Mithouard, le président du Conseil municipal de Paris, récemment décédé était, chacun le sait, un fin lettré, un écrivain érudit, un poète délicat. Mais les belles-lettres lui laissaient des loisirs et ce curieux de toutes les manifestations littéraires et artistiques l'était aussi des choses de la vie et même de la mort. C'est ainsi qu'il délaissait la calame du poète pour présider la... Commission des pompes funèbres.

La Pucelle d'Orléans qu'un lent concile vient de canoniser n'était pas une sainte confite en dévotion comme on pourrait le croire. Elle aimait rire, la bonne Lorraine, et elle trouvait la joie dans un flacon de clairet. Ne disait-elle pas en manière de serment :

« Dussé-je ne pas boire de vin jusqu'à Pâques! »

Et l'on ne sait vraiment ce qui lui sied mieux : de l'auréole de la canonisée ou de son geste de vaillante vidant la coupe de pinard, droite sur ses étriers !

Ève, la charmante et la charmeuse, non satisfaite de régner en souveraine sur les cœurs, régnera bientôt électoralement si les aspirations de l'un de nos partis politiques se réalisent. On ne sait s'il faut augurer du bien, on ne sait quel mal sortira d'un avènement assez inattendu. En tout cas il s'en dégage d'ores et déjà une certitude : Eve, moins subjective qu'objective, estimera digne d'élection non l'insipide bavard — Eve n'aime d'autre faconde que la sienne — mais le candidat dont l'élégance vestimentaire aura l'heur de flatter son goût des lignes impeccables. Nous tenons le pari le plus fou que la redingote de M. Carton de Wiart restera élue, ses plis dussent-ils se conserver deux siècles. Mais elle ne tardera pas à connaître une concurrence effrénée, car la tenue de nos parlementaires en acquerra une coupe jusqu'ici inconnue.

Quoi qu'il en soit il est évident aux yeux du parti promoteur de la proposition féministe et révolutionnaire, que la femme, que l'Eve adorable, cause première de notre perdition, est appelée au rôle de salvatrice de la chrétienté en Belgique; et c'est un rachat qui compte.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

---

758. — Soc. an. M. Weissenbruch, imprimeur du Roi, 49, rue du Poinçon, Bruxelles.

LA DÉFENSE DE LA LANGUE FRANÇAISE (1)

Mesdames, Messieurs,

C'est un honneur pour les membres du Conseil Général que vous venez d'élire d'être mis à la tête d'une association qui s'est donné pour mission de veiller sur l'une des plus précieuses libertés et qui veut défendre la langue française, non par la contrainte, non par des vexations mesquines autant que révoltantes, mais en la plaçant tout simplement sous l'égide du droit constitutionnel. Cette tactique, qui est la plus droite est aussi la plus sûre. Car nous le savons tous : sur le terrain de la liberté, la langue française est invincible. Bien plus, sur ce terrain de la liberté, elle est certaine de faire des conquêtes nouvelles, conquêtes légitimes et pacifiques tout ensemble et qui ne sauraient léser les droits de personne.

Avant la guerre, la querelle des langues en Belgique n'avait qu'un bien faible retentissement au delà des frontières. Elle était peu connue, même en France, où l'on faisait parfois entre Flamands et Wallons des confusions bien explicables, mais qui nous faisaient sourire.

Les Allemands se sont chargés d'attirer l'attention du monde entier sur nos désaccords linguistiques. Ils se sont efforcés, mais en vain, de les envenimer. A cette fin, ils ont eu recours aux moyens ignobles, répugnants qui leur sont familiers. Au début, il y a eu un peu d'émoi surtout chez les Belges qui avaient quitté le pays et ne savaient plus bien ce qui s'y passait. De loin, c'est quelque chose... Quelques-uns même, au Havre ou ailleurs, saisirent avec empressement cette occasion de faire de la surenchère en opposant à l'activisme un flamingantisme aussi intransigeant que « patriotique ». D'autres, intimidés, se demandaient s'il ne serait pas plus sage d'emboîter le pas. Inspirations malencontreuses et qui eussent été de nature à produire les plus fâcheux effets, si l'arrestation de quelques activistes, sur l'ordre de la Cour d'appel de Bruxelles n'était venue à propos éclairer le monde extérieur sur l'état des esprits en Belgique. N'était-il pas, dès lors, évident que l'activisme était répudié par l'immense majorité de la population représentée par une magistrature aussi intègre que courageuse ?

A partir de ce moment, la surenchère du dehors était devenue sans excuse. De fait, elle s'est atténuée, surtout après la libération du territoire et le retour au pays de tous ceux qui l'avaient quitté durant la guerre par devoir ou pour d'autres causes. Le contact rétabli, on a compris à quel point l'activisme était odieux à la nation tout entière, et la question flamande que l'on avait paru vouloir mettre à l'ordre du jour a cessé bientôt d'y figurer.

Est-ce à dire cependant que le flamingantisme soit définitivement abattu ? Qu'il ait beaucoup souffert du patronage teuton, c'est ce dont ne disconviendra personne. L'opinion publique a condamné la plus outrecuidante de ses prétentions : la flamandisation de l'Université de Gand. Faut-il rappeler l'attitude admirable du barreau gan-

(1) Discours prononcé à l'Assemblée générale de la Ligue nationale pour la défense de la langue française.

tois ? Cette mémorable autant qu'énergique protestation a rappelé au moment opportun que les avocats sont avant tout les défenseurs du Droit et combien est efficace l'éloquence mise au service d'idées justes et claires. Le corps professoral de l'Université de Gand a également protesté par l'organe de ses maîtres les plus savants et les plus autorisés. Qui n'a lu l'interview de Pirenne ? Après cela, vraiment, il ne reste rien des thèses spécieuses et révoltantes des partisans forcenés de la suppression d'une université française en Flandre. Osons le proclamer : l'Université de Gand est sauvée !

La victoire n'est pourtant pas complète. En tant que *doctrine,* le flamingantisme n'a pas désarmé. Il y a plus : son esprit et les lois regrettables qu'il a inspirées au cours des vingt années environ qui ont précédé la guerre empestent encore la vie publique et l'enseignement national, l'enseignement moyen surtout. L'heure a sonné des restaurations nécessaires ou, pour mieux dire, du retour à la liberté.

Un pas a été fait dans cette voie : c'est la suppression du guide bilingue. C'est un véritable et franc succès pour notre Ligue, dont la lutte si bien menée contre le *Treinboek* avait été l'un des plus intéressants épisodes du conflit des langues avant la guerre. L'administration a compris que nous avions le bon bout ! Je tiens à féliciter de ce succès mon prédécesseur à la présidence et tous ses collaborateurs.

Dans l'enseignement se posent des problèmes d'une réelle gravité. Au nom de la liberté, nous réclamons que l'on ouvre toutes grandes les portes des sections wallonnes, dans les athénées du pays flamand, aux jeunes gens de toute origine. Aujourd'hui n'ont accès à ces sections — que l'on devrait appeler françaises pour éviter tout arrière-goût séparatiste — que ceux-là seuls qui sont nés en Wallonie. Un fonctionnaire wallon est nommé à Anvers ; ses enfants y naissent, sont élevés au foyer en langue française : la loi décide qu'ils sont Flamands et qu'ils doivent être instruits en néerlandais. Ainsi l'on fait dépendre du hasard du lieu de naissance la possession et l'usage d'un droit sacré.

Ici se dévoile du reste toute la doctrine flamingante : *In Vlaanderen vlaamsch.* Vieille devise mensongère, anticonstitutionnelle et surtout réactionnaire, abominablement réactionnaire !

Au XVI[e] siècle, on avait l'obligation de professer la religion du chef de l'Etat dont on était sujet. Telle était du moins la règle dans l'Empire germanique déchiré par les querelles sanglantes des catholiques et des luthériens. *Cujus regio, ejus religio.* Aujourd'hui, sans doute, le régime politique n'est plus autocratique. Nous sommes en démocratie. Mais de la démocratie, les Flamands se font une conception purement territoriale, régionale. Ils font complètement fi de la liberté individuelle.

Il est permis de se demander cependant — et la question vaut la peine d'être examinée — si le principe des nationalités ne peut être invoqué en faveur de la thèse qu'ils soutiennent et si, par conséquent, on ne leur fait pas tort en les accusant de vouloir nous ramener en arrière alors qu'en réalité ils seraient tout à fait « dans le mouvement ». Mais à cela, il faut répondre d'abord qu'aussi longtemps que la Belgique est *une* et *indivise,* il n'y a point de nationalité flamande, il n'y a qu'une nationalité belge. N'est-ce pas une véritable hérésie constitutionnelle que de parler d'un peuple flamand ?

Admettons cependant que la question

se pose précisément de savoir s'il ne faut pas couper la Belgique en deux et libérer du même coup deux nationalités réciproquement asservies à la faveur d'une union tout artificielle.

Mais alors, une simple remarque doit être faite qui rend tout débat superflu. Le seul fait que les Allemands ont prétendu réaliser la séparation administrative doit nous mettre en garde contre pareil déchirement de notre pays. La politique allemande n'a-t-elle pas été pour nous un trait de lumière ? De ceux qui n'ont pas encore compris, il faut dire ce qu'on disait des Bourbons sous la Restauration : ils n'ont rien appris et rien oublié. La guerre a été pour nous un précieux enseignement à bien des égards, enseignement rude, cruel, qui a coûté cher, mais enseignement quand même et dont il importe de recueillir tous les fruits. Il est désormais démontré, sauf pour ceux qui n'ont point d'yeux pour voir, qu'il y a péril infiniment grave pour les Belges, au point de vue de la sécurité internationale, à dépecer de leurs propres mains leur patrie si petite déjà et si difficile à défendre.

Veut-on cependant poursuivre le débat jusqu'au bout, écarter les questions préalables, si décisives soient-elles, et affronter les arguments de ceux qui, de propos délibéré, préfèrent mille désastres à l'abandon d'une chimère ? Voyons donc si les Flamingants — et certains Wallons aussi — ont vraiment le droit d'invoquer le principe des nationalités en faveur de leur thèse séparatiste.

Mesdames et Messieurs, saluons avec respect le principe des nationalités qui préside aujourd'hui aux destinées de l'Europe et du monde. Qu'est-il autre chose que la liberté même transportée dans le domaine international ? Que dit-il, sinon que les peuples doivent être leur propres maîtres, qu'ils ont le droit et le devoir non seulement de secouer le joug des tyrans individuels, des autocrates, mais encore de s'affranchir de celui des nations despotiques et dominatrices ? Roumains et Croates, désormais, ont le droit de vivre leur vie et de se soustraire à la servitude magyare comme les Polonais, les Alsaciens-Lorrains et les Danois du Schleswig à la servitude allemande.

Mais ce principe libérateur dont l'humanité célèbre le triomphe qui fut si long à venir, n'est pas d'une application aisée. Et rien ne serait assurément plus dangereux que d'en donner une interprétation simpliste et littérale.

Il n'est un secret pour personne que la Conférence de la Paix se trouve aux prises avec des difficultés énormes. Comment délimiter les frontières de l'Italie et de l'Yougo-Slavie ? Comment partager le Banat ? Comment dessiner les frontières de la Pologne ressuscitée, tout en respectant les droits de ses voisins ? Et les Arabes et les Syriens, tant d'autres peuples encore, comment les organiser, satisfaire leurs aspirations souvent contradictoires ? Tous ces problèmes qui se dressent aujourd'hui devant les hommes d'Etat de l'Entente sont véritablement redoutables.

Et encore, dans tous ces pays orientaux, la question de principe qu'il faut trancher est-elle relativement simple et claire. Car en Orient, race et langue vont généralement de pair et constituent les bases véritables de la nationalité. Il n'y a guère, je pense, que les Saxons de Hongrie qui acceptent la nationalité hongroise et les Koutzo-Valaques de Macédoine dont les préférences vont à l'Albanie.

Mais en Occident, chez des nations plus civilisées et tout particulièrement chez les habitants d'Alsace et de Flan-

dre, le concept de nationalité est chose bien plus complexe. La race y est singulièrement mêlée et la langue n'y est certes pas tout le peuple. Ici se produit un phénomène tout à fait remarquable : c'est que les éléments de la population dont le degré de civilisation s'élève changent insensiblement de langue maternelle. La substitution du français aux patois flamands et alsaciens marche de pair avec le développement intellectuel et le progrès économique. Partout c'est la bourgeoisie qui montre la voie, à Mulhouse comme à Courtrai, à Strasbourg comme à Gand ou à Bruges. En Suisse, dans la capitale allemande de la Confédération, le français s'est fortement répandu et tend visiblement à refouler le patois germanique si rude à l'oreille. Il en est de même et dans une mesure bien plus grande encore à Luxembourg. Et pour en revenir à la Belgique, n'oublions jamais que la capitale, qui représente le dixième de la population du pays, est essentiellement mixte au point de vue ethnique et que le français y domine manifestement chez tous les gens cultivés même d'origine flamande.

Voulez-vous d'ailleurs que nous examinions ce qui se passe en une contrée où la langue française n'est pas en jeu? Considérons les Etats-Unis. L'anglais s'y répand parmi des gens de toute race et parlant toute espèce de langues et jargons. Il y est l'organe du Gouvernement, des affaires, de la haute culture. L'assimilation se fait avec une rapidité singulière. La nationalité de tous ces assimilés n'a plus rien de racique ni de linguistique. M. André Chevrillon écrit dans la *Revue de Paris* que les Germano-Américains sont venus se battre contre l'Allemagne, témoignant ainsi de leur fidélité absolue à leur nouvelle patrie.

Et si j'osais dire toute ma pensée, j'ajouterais que le principe des nationalités, dans son application presque automatique aux populations appartenant à une race déterminée et parlant un idiome déterminé, est sans doute bienfaisant et libérateur au moment présent, mais qu'il est à souhaiter cependant que dans l'avenir les sociétés européennes s'élèvent à un stade supérieur. Car si la conception actuelle était destinée à persister sans modification aucune, elle aboutirait à la longue à établir des cloisons étanches entre groupes ethniques et entraverait le développement des peuples dont la langue n'a qu'un faible rayonnement. Tout au moins doit-on avoir le souci d'apporter des correctifs à l'application d'une règle politique susceptible, si elle était trop rigoureusement interprétée, d'enrayer l'évolution du vieux monde vers un internationalisme éminemment progressif.

En ce sens, il est permis de croire que l'emploi du français comme langue auxiliaire internationale serait on ne peut plus favorable à l'essor de la civilisation. L'Institut de sociologie, par l'intermédiaire de son éminent fondateur Ernest Solvay, vient précisément de prier la Conférence de la Paix de prendre à cet égard une résolution de principe, accompagnée de mesures d'application, telles que l'enseignement du français dans tous les établissements d'instruction du monde. Ce serait un pas énorme vers le rapprochement universel des hommes que tous nous souhaitons.

Mais, encore une fois, il faut en revenir à la Belgique, objet de nos préoccupations les plus directes et les plus pressantes. N'hésitons point à l'affirmer : notre pays, qui avait heureusement dépassé le stade du patriotisme oriental purement ethnique et linguistique ne doit à aucun prix y être ramené. Le fait est maintenant démon-

tré : ce serait une réaction dans l'acception la plus fâcheuse de ce terme.

C'est à la liberté, non à l'exclusivisme, que nous devons demander le remède aux difficultés et aux frottements désagréables qu'entraîne la pluralité des langues. Remarquez que la liberté a permis aux sociétés civilisées de résoudre un certain nombre de problèmes analogues et probablement plus épineux encore. Et l'on constate que plus la liberté entre dans les mœurs, plus complètement ces problèmes sont résolus. Je vous parlais tout à l'heure des Etats-Unis : la liberté religieuse y a produit des résultats admirables. Elle a réalisé ce miracle de faire vivre paisiblement côte à côte des gens qui diffèrent du tout au tout sur les questions qui, aux yeux des croyants, sont les plus importantes de l'existence humaine. En Belgique même, malgré la persistance si regrettable des luttes confessionnelles, la liberté de conscience accomplit peu à peu son œuvre pacifiante dans le domaine des croyances et des opinions. Pourquoi ne réussirait-elle pas aussi à établir des relations cordiales et pacifiques entre citoyens dont la langue maternelle diffère ? Si l'on voit les choses largement, n'est-ce pas là le régime normal des nationalités complexes qui fondent leur unité non sur le sang, non sur la langue, mais sur une base toute différente : traditions historiques, communauté d'intérêts économiques, démocratie, libertés politiques, franchises municipales, que sais-je encore ? En dehors de la liberté des langues, il n'y a point de salut pour la Belgique. La contrainte ne pourrait que ramener les plus mauvais jours de l'occupation allemande ; elle produirait des résultats bien plus funestes encore, elle provoquerait un irrémédiable déchirement.

MAURICE ANSIAUX.

ÉLÉVATION

A HENRI DUBOIS,
mon ami fraternel.

Femmes, qui souriez dans mon rêve
De lumière,
Et vous, roses, mystère
De beauté, de grâce, de lumière,
Mon cœur d'homme, mon cœur émouvant,
En vous mêlant
Vous achève...

O femmes, dans vos yeux adorables,
Pleure une pure clarté.
Vos lèvres, comme dans les fables,
Se tendent vers des baisers,
Vers des bonheurs impérissables
Malgré leur fragilité ;
O roses, votre corolle
Est lumineuse, et le vent frais
Emporte au loin, en brises molles,

Tous vos soupirs, tous vos souhaits,
Et vos ardentes paraboles;
O femmes, ô roses, je vous mêle
Dans un décor que j'ai créé;
Soyez donc la volupté
De ce pays de songe et de clarté,
Fleurissez-le de vos âmes jumelles.

Le golfe est calme, la mer bleue
Bruit doucement, ainsi qu'on chante
Pour apaiser le gros tourment
D'un enfant qui se lamente...
Le vaste ciel est lumineux.
Le bois de pin, là-bas, descend
Jusqu'au sacré rivage d'or,
Qui vit un jour les dieux ardents
Aborder, souples et forts.
Au loin, on voit se profiler
Sur le bel azur éternel,
L'archipel
Aux villes blanches, aux oliviers.
Tout est si pur, tout est si clair!...
— Dans un esprit qui se libère,
Tout est harmonie et lumière!

Là, parmi les marbres blonds
Près des temples, sous les portiques,
Les femmes de mon rêve font
Des guirlandes symboliques
De roses pourpres, roses, blanches...
L'une après l'autre elles se penchent
Vers les fleurs pour les cueillir;
Toutes les roses de la terre
Semblent, là, se réunir.
Toute la beauté triomphante
Que j'ai formée avec mon cœur,
Je la goûte avec ardeur
Dans ces roses si poignantes,
Et dans ces mains qui les arrangent...
Voici qu'elles m'ont enseigné
L'héroïque bonheur de vivre;
Et que tout ce qui n'est pas laid
Est bon et juste et vous enivre...
J'ai tout quitté pour la colline
Que leurs parfums embaumaient,
Me voici donc près des cyprès,
Parmi les roses divines...

Et je m'exalte, et je m'enfièvre,
Je tends mes lèvres
Vers vous, ô femmes, vers vous, ó fleurs,
Est-il donc un buisson plus ardent que mon cœur,
Lorsque je vous contemple et lorsque je vous baise,
O pathétique image de langueur,
O sensuel esprit qui ne laisse
Rien après lui que du bonheur...?
— O sensualité des roses et des femmes,
Qui touchez au divin par votre âme de flamme,
Acceptez ma ferveur de pèlerin charmé !
O femmes de mon rêve, ô roses de mon songe,
Roses, plus belles fleurs du monde,
Femmes, plus belles roses des jardins parfumés,
Acceptez l'homme fou que vous avez grisé,
Et souffrez qu'au milieu de vos senteurs pâmées,
Je sois le Danseur ivre et la Victoire ailée !

Femmes, caressez mes yeux
De vos gestes, de votre harmonie,
Multipliez pour moi les extases ravies,
Les bras levés vers le ciel bleu
Dans la lumière infinie,
Tous les sourires de la vie...
Et vous, roses, fleurissez,
Suspendez vos guirlandes et tressez vos couronnes,
Harmonisez
Au chaud parfum qui courut sur la mer,
La pure odeur qui fait tressaillir les hommes,
Et soupirer la brise passagère
De volupté.
Et dans le paysage inondé de lumière,
Tombez roses, tombez du ciel en une apothéose,
Tombez sans bruit, en joie, en gloire, en amour, en beauté,
En lumière!...

RAOUL HAUTIER.

(Hors de *La Morale de la Rose.*)

POUSSIÈRES DU CHEMIN (1)

Florence. Piazza S. Lorenzo.

Un paysan a accroché le licou de son âne au piédestal du *Popolano*. L'animal mange gravement le foin placé en tas devant lui, tout en essayant d'attirer à lui les épluchures de légumes jetées aux alentours. De loin, Giovanni delle

(1) Pages détachées d'un volume qui devait paraître, chez Lamertin, à l'automne de 1914, et qui, depuis, attend et attendra, longtemps encore, sans doute, sur le marbre, que la victoire nous apporte du papier, des machines, de l'encre !..

Bande Nere, le corps pris dans sa cuirasse bossuée d'ornement en relief, a l'air, avec sa grosse tête, d'une urne funéraire étrusque. Les villageois devant leurs paniers étalés, les femmes qui circulent, en achetant ou en marchandant, les gamins qui jouent parmi les éventaires ou taquinent les chiens, personne ne prend garde au pauvre Médicis dont le monument est là, à un des angles de la place, plutôt comme une borne que comme un mémorial honorable...

Hommage des Médicis qui trafiquaient au Médicis — presque unique — qui se battait ! Mais la vie passe à côté de lui, ardente, légère, sans s'arrêter, insoucieuse des marbres usés et des héros qui sont morts... La vie, c'est ici le va et vient du marché, ce sont les colloques animés des marchands qui veulent vendre cher et des clients qui veulent acheter à bon compte ; c'est le chat qui rôde et se glisse entre les jambes des passants, en quête d'un bon coup à faire ; c'est l'âne de Giovanni qui chasse les mouches en secouant ses longues oreilles... C'est la douceur de l'air matinal, c'est l'horloge de l'église qui sonne, c'est le manège et les roucoulements des pigeons logés dans les trous de la façade inachevée de S. Lorenzo... C'est nous enfin, qui rions à tout cela, aux spectacles menus de la vie quotidienne ; nous, délivrés pour un moment de la hantise du passé, de ce passé qui, partout, se soulève sous nos pas, pour envahir notre pensée et faire de nous les prisonniers des morts, ceux de l'art et ceux de l'histoire...

Les siècles que ces morts ont ressuscités dans notre imagination sont comme rien, poussière de grimoires, fresques qui vont s'effaçant dans la solitude d'une chapelle désertée, devant l'aspect frais et plaisant de ce marché, de cette foule occupée, dans le cadre d'ombre et de soleil de la place, des petits soins, humbles et éternels, de chaque jour.

Ce marché, ici ou ailleurs, n'était pas différent lorsque Brunelleschi et Donatello le parcouraient, à la recherche des fruits et du fromage de leur déjeuner. Alors comme aujourd'hui, chaque aube voyait les paysans du *contado* descendre du haut des monts ou venir à la ville en longeant l'Arno avec leurs charrettes chargées de produits de la campagne... Quelquefois, dans les rues qu'ils traversaient, il y avait triomphe, fête ou deuil, cortège qui faisait orgueil, joie ou douleur dans la cité... Evénement d'un jour !... Eux, ils étaient de tous les jours, comme le travail, patient et modeste personnage qui chemine tranquillement et auquel personne ne fait attention parce qu'il est toujours là...

Fiesole.

Mon amie et moi étions assis dans un jardin de campagne, sous la charmille d'une guinguette... C'était charmant et, d'ailleurs, comme partout... Il y avait une maison rustique où entraient et d'où sortaient des servantes affairées. Par les fenêtres ouvertes, on entendait des bruits de vaisselles. Il y avait des tables de fer, des chaises incommodes et mal d'aplomb, des garçons en veste noire qui, la serviette sous le bras, portaient avec adresse des plateaux chargés de verres et de victuailles... Les consommateurs étaient installés, par couples ou en troupes bruyantes, autour des tables de la terrasse ou sous la tonnelle, mangeant et buvant. Des enfants couraient en jetant des cris, des chiens aboyaient joyeusement. On entendait des propos vulgaires et le grincement d'un tram électrique, comme partout. Et, comme partout aussi, on faisait de la musique et on

buvait du vin — mais la musique était douce et le vin sauvage — comme nulle part...

Nous écoutons vaguement la musique en savourant le vin âpre et frais ; le dos tourné à la maison, nous regardons vers le vide... Les cimes pâles ou sombres des oliviers et des ifs plantés sur la déclivité de la montagne émergent au-dessus de la balustrade auprès de laquelle nous sommes placés. Au delà, c'est la vallée profonde, abîme de lumière et de silence, où gît Florence, avec les siècles de sa fière histoire, ses nobles monuments et toutes ses gloires. En face de nous, de l'autre côté de la vallée, se profilent délicatement sur l'horizon une succession de collines ondulées...

Il faudrait aller aussi là-bas, pensons-nous, aller partout, partout s'asseoir, partout rêver... Partout !... Mais nous sommes las, las de contempler et de scruter la beauté faite par les hommes, las de nous nourrir de la pensée immortelle des morts, si vaste, si secrète, si obsédante qu'elle finirait par offusquer en nous le goût et le sens de la vie...

Un petit nuage flotte dans le ciel pur, un petit nuage qui intercepte un instant la clarté chaude du soleil, et couvre Florence tout entière de son ombre... Le jardin s'est vidé, la maison est silencieuse, nous sommes seuls avec le petit mendiant qui, assis sur une marche d'escalier, continue pour lui-même son concert doux et monotone...

ARNOLD GOFFIN.

ADOLPHE DEJARDIN

(sous-lieutenant au 12e de ligne.)

Né à Verviers, Ad. Dejardin a publié : *Frissons* (poèmes, 1910) ; *Au gré des heures* (poèmes, 1911) ; *Histoires tragiques* (nouvelles, 1911) ; *Dolly, danseuse* (roman bref, sentimental et ironique, 1913). Car ce fut surtout un poète, à la manière fine, pleine d'une douce et mélancolique tendresse. Ses *Histoires tragiques* se déroulaient en des paysages de Wallonie évoqués avec une sobre fidélité.

Et le voilà, lui aussi, troisième de ce *Cri de Liége* dont onze rédacteurs furent soldats, dont trois sont morts), le voilà entré dans « l'ombre apaisante », le sous-lieutenant au masque énergique, au regard droit. Car il fut un chef, et ses hommes l'aimaient pour sa calme vaillance. : « Nous étions à la digue de l'Yser, écrit l'un d'eux ; nos batteries avaient exécuté un tir de destruction, auquel les Boches ripostèrent par un bombardement de bombes et de torpilles sur nos avant-postes. Nous jouions à cache-cache avec les marmites. Le lieutenant, avec son sang-froid habituel, allait de l'un à l'autre des postes qu'il avait sous ses ordres. Tout à coup, une torpille a entamé le parapet derrière lequel il était. Le bombardement était terminé lorsqu'on s'est aperçu qu'il manquait ; c'est grâce à une de ses mains qui émergeait de la boue, que son ordonnance l'a retrouvé... »

O mort aveugle ou cruellement ironique, ils t'ont cherchée en face, dans l'ardente mêlée. Tu les renverses d'un coup imprévu, dans la boue ; tu étouffes tant d'espoir, et de chansons, et de jeunesse, dont il ne reste que cette main, tendue vers nous, comme un appel, ou, comme une leçon, vers le ciel.

JULIEN FLAMENT.

TOUS LES MOTS QUE J'AI DITS...

Tous les mots que j'ai dits me reviennent parfois,
Tous les mots que l'amour a conduits sur mes lèvres
Me reviennent avec le parfum d'autrefois,
Le parfum qui calmait le feu de nos fièvres.

Tous les baisers que j'ai donnés, par de beaux soirs
Aux parterres fleuris de songes extatiques,
Tous les baisers donnés aux reines des espoirs,
Me reviennent, au son de troublantes musiques.

Me reviennent aussi les éternels serments,
Les éternels serments murmurés à voix basse,
Durant le court éclair de ces tendres moments
Que la nuit emporta sur son aile un peu lasse.

Et par cette autre nuit amoureuse de mai,
Mots, serments et baisers ont une voix commune;
Une voix sourde qui demande : « As-tu aimé ?
Toi qui nous gaspillas jadis, au clair de lune. »

AD. DEJARDIN.

HENRY MAUBEL (1)

(*Suite et fin.*)

Je prétendais ne plus être...

J'ai noté ce qui m'est venu : de la vie..., des pensées..., des aspirations.

C'est l'aveu de la faillite...

Ce n'est donc pas en scrutant son âme, en l'épurant de la troupe tumultueuse des sensations et des images qu'il aboutira à la conquête de l'essentielle vérité.

Il faut chercher ailleurs et plus loin.

Mais quelle route choisir.

Aurait-il méconnu les hommes? Serait-ce parmi eux qu'elle s'est cachée?

Et la vision du jardin quitté naguère, du jardin où rêvait la jeune fille et où des étrangers sont venus, repasse dans sa mémoire.

Brusquement, le navire atterrit. Un pâle soleil d'automne déchire les nuées : une cité inconnue profile ses clochers et ses dômes sur un ciel émaillé de feuillages. Des jets d'eau s'échevèlent dans un parc.

Assis sur le quai, le voyageur lassé en contemple l'ascension tôt brisée, symbole de sa récente aventure. Il se précipite devant ces « jets d'eau de la pensée mortelle dont une main fatidique brise le rayon obstiné, de ces jets d'eau condamnés à retomber vers la terre ». L'amertume voilée de cette image le frappe.

« Est-ce que notre esprit qui voudrait régner sur le monde n'en saisit pas très mal l'harmonie? Pourquoi re-

---

(1) Voir le *Thyrse* du 15 avril 1919.

garder comme un point de mort le point où le jet d'eau se brise?... » C'est s'il dépassait sa hauteur sacrée que le jet d'eau se perdrait... Il y a de la tristesse dans ce retour. Mais la tristesse est quelque disposition des choses, une phase de l'évolution de la vie, la plus belle!... Il faut que la tristesse se détache de toutes choses et vienne nous intéresser à nos rêves.

« Pourquoi nous plaindre de ce que nous appelons la chute ? La vie dépasse notre pensée. Eh bien ! Nous ne sommes qu'au passage de la vie.

« Nous n'en sommes pas le but. Mais l'instant du départ n'est-il pas celui où l'on s'attache le plus, et l'heure où la vie cesse n'est-elle pas la plus intense de la vie ? Peut-être que la vie essentielle est dans la chute, dans ce retour de nos rêves sur nous-mêmes. Les rêves qui ont vécu retombent sur ceux qui vont vivre. Le jet d'eau en venant arroser la terre la fertilise.

« L'eau rejaillira demain d'une source plus puissante... Elle retombera plus tard et sa chute sera plus belle. Retarder la chute : nos efforts ne tendent qu'à cela. D'où nous viendrait la jouissance d'une ascension si ce n'était de la beauté pressentie de la chute ? » (*Quelqu'un d'aujourd'hui*, p. 268.)

Et le voyageur, halluciné naguère par les jets d'eau qui ne retomberaient jamais, se réinflige le spectacle de la vie quotidienne.

Quelqu'un d'aujourd'hui, Les Racines, l'*Eau et le Vin* sont nés de ce premier voyage. C'est la période des idées. Celle où Maubel ne regarde plus autour de lui mais en lui.

Les aspirations le dominent, mais à l'image du jet d'eau, résignées à ne pas atteindre l'absolu qu'elles ont entrevu, elles retombent en acceptant la chute.

C'est l'Automne dans le cœur du poète.

L'escale est de courte durée : une flamme nouvelle allume des brasiers dans cette âme inassouvie.

De son nouveau séjour parmi les hommes qu'a-t-elle retenu, sinon «qu'il y a vraiment trop de pauvres âmes fêlées qui ne rendent aucun son».

« Qu'on leur apprenne à retrouver en elles une patrie spirituelle, à tirer d'elles une force intime, une vertu. »

Le poète s'y appliquera.

Mais une hésitation lui vient :

« Peut-on dire tout cela ? On diminue les pensées en les faisant descendre dans les mots. Des sentiments sont si délicats, si frêles, qu'on craint de les toucher par des mots.On les observe sans mouvement, sans bruit, comme un oiseau que le moindre souffle étranger ferait s'envoler.

« Les sentiments aussi s'envolent avec le demi-sommeil du rêve qui les a conçus. Il ne faut pas trop s'éveiller dans le langage pour les dire. Les hommes et leur langage sont cruels à la vie. Parler déchire l'être. Fixer les sentiments, c'est les désunir, c'est choisir, c'est exclure, c'est tuer. Ce qui fait vivre les choses hors de nous les fait mourir en nous. » (*Quelqu'un d'aujourd'hui*, pp. 98 et 99.)

Renonçant à un apostolat qu'il sent vain, le voyageur se réembarque.

Fuir ! là-bas, fuir !

Et sourd aux échos du passé qui s'éveillent aux enclos les plus secrets de sa pensée, épuré par les incessants combats livrés avec lui-même, toujours hanté par l'image d'un jet d'eau qui ne retomberait pas, il part à la recherche de l'île élue où « il sentira germer dans son cœur les pensées infinies qui feront tomber d'elles-mêmes les pensées finies ».

Cette île, il la découvre enfin. C'est le royaume du Prince de Cynthie.

Sol vierge d'inutiles paysages, elle inscrit sur la mer paisible l'image acerbe de ses rives.

De loin, il l'a reconnue :

« Appuyé à la poupe, il voit diminuer les images qui ont nourri son enfance. Il voyage sous le regard du passé, et la beauté de ce qu'il quitte magnifie l'essor du voyage. » (*Dans l'Ile*, p. 60.)

« Tout son effort est pour saisir ce qui germe au fond de son être.

« Il est hanté de son mystère et son esprit attentif demeure au bord de son âme toujours prêt à éclairer ce qui montera du fond de l'eau. » (*Dans l'Ile*, p. 60.)

Il débarque : « Autour de lui s'essorent les petites êtres subtiles qui viennent à chaque printemps semer l'amour par la contrée.

« Vouées aux jeux sacrés du désir, elles réalisent innocemment la destinée. Mélancolique ou rieuse, leur théorie serpente à travers l'île.

« Elles viennent de la mer, elles y retournent. »

Ce sont les Psychélides, les esprits de l'éternel devenir.

Elles chantent.

Il les écoute et murmure :

« Le Rêve... la Réalité..., des mots. Le rêve est réel, ou il faudrait nier le cerveau d'où il émane.

« Le Rêve est la lumière des flammes qui nous consument. Il est l'épanouissement de nos désirs purifiés dans l'esprit, et il ne paraît si étrange, et il n'est si puissant que parce qu'il reflète des désirs que le corps ne saisit pas. » (*Dans l'Ile*, p. 79.)

Tout à l'ivresse sacrée du songe, cette lumière de la flamme qui le consume depuis tant de jours, guidé par les esprits, il se recueille en des palais mystérieux, où les pensées aimées, par les Avenues de silence et de méditation, descendent à sa rencontre et l'invitent.

Elles habitent réellement ce palais. La grande salle ronde avec sa couronne de fenêtres sous la coupole en est hantée. Ceux qui y viennent avec un regard fervent distinguent leur corps élancé, leur visage tourné vers l'éternel. Pleines de grâce, de calme, et de gaîté et de fidélité, tristes ou joyeuses, sans secousse, elles circulent autour des têtes qui s'inclinent et leurs caresses émeuvent ceux qui s'y abandonnent.

Il y a là beaucoup d'hommes qui se passionnent pour elles.

Ils laissent entrer le silence autour des pensées, car chaque fois qu'on le brise on brise un peu de leur vie.

Chaque matin, immobiles et groupées elles se serrent à lui.

De temps en temps, une d'elles lui renverse le front sous la lumière...

Elles entretiennent en lui la plaie du désir de connaître.

Elles versent sur la plaie un baume qui la parfume. (*Dans l'Ile*, p. 90.)

Cette fois, le poète a connu les suprêmes délices. Son âme est vraiment en état de grâce. Plus rien d'humain ne l'effleure. Elle est l'asile sacré de la vérité. Libérée, elle rayonne dans la lumière qui la consume et elle s'exhale, confondue avec l'Absolu, dans une ineffable aspiration.

Ames de couleur et *Dans l'Ile* sont nés de ce voyage suprême.

C'est la période où la pensée du poète s'est affinée au point de ne plus être que l'exhalaison passionnée d'un esprit délivré de ses limbes. « Le Rêve est une seconde vie », a dit Gérard de Ner-

val, qui précéda Maubel dans ces idéales régions.

Ames de couleur et *Dans l'Ile* sont les témoignages de cette seconde vie.

***

Ici s'arrête l'œuvre littéraire d'Henry Maubel.

Elle exprime, exalte et magnifie le sentiment de la vie aspirant à un état supérieur.

Si parfois elle hésite et reste ambiguë, si souvent elle révèle une extrême tension et rentre dans la catégorie des lectures difficiles, c'est à cause de l'imperfection de l'instrument que l'artiste s'est choisi :

« On diminue les pensées en les faisant descendre dans les mots », avoue Maubel dans *Quelqu'un d'aujourd'hui.*

Aussi, ses dernières années furent-elles orientées vers la musique qu'il jugeait plus adéquate à l'expression de ses pensées et de ses rêves.

Outre des travaux de composition, son œuvre musicale comporte un volume de critique intitulé *Préface pour des musiciens,* qui renferme, en des pages d'une fermeté d'écriture admirable, des études sur Schumann, Grieg, César Franck, Richard Wagner, et quelques autres.

Jamais l'œuvre de ces compositeurs n'a été étudiée avec plus d'acuité.

Et, contraste singulier, les mots si rétifs quand il veut les asservir à son rêve, s'assouplissent et se disciplinent d'extraordinaire façon quand il leur fait exprimer celui des autres.

On dirait que, revenu des régions abstraites où il a failli se briser les ailes, son esprit trouve une sorte d'apaisement à vivre dans l'orbite de quelques âmes fraternelles, revenues elles aussi, de l'impossible voyage, mais qui, plus fortunées, ont choisi pour exprimer leurs songes, une forme moins éloignée de l'Absolu.

Maubel le confesse, du reste, dans ces lignes qui clôturent son livre :

« Le théorème de la vie, dit-il, n'est sans doute qu'un théorème d'harmonie, et ceux qui entendront intimement la musique entendront les accords de l'être. »

Une communauté d'aspirations les réunissant, il ne faut pas s'étonner si la vie des musiciens que Maubel a retracée ressemble par plus d'un côté à la sienne même.

L'étude sur Schumann,, entre autres, abonde en notations qu'on jurerait auto-biographiques, et n'est-ce pas son image qui transparait à travers ce souvenir qu'il consacre à César Franck ?

« Pour César Franck, l'heure est venue de l'apothéose tranquille et sereine qui convient à une âme pure de mystique.

La lumière de douceur qu'irradiait son génie se propage insensiblement maintenant que son corps et son visage d'homme ont disparu sous l'horizon de la terre...

Son âme a quitté le port où des hommes grossiers, bruyants, étouffaient ses sonorités et ses clartés ; elle s'est embarquée sur l'Océan spirituel et les étoiles aux yeux souriants se penchent favorablement vers le navire qui la porte à travers la nuit lucide du Rêve.

Henry Maubel est mort le 6 avril 1917, à l'âge de 54 ans.

Son œuvre est le témoignage d'une admirable conscience d'artiste.

Elle fut élaborée dans le silence et la solitude. C'est chose trop rare aujourd'hui.

Elle n'eut qu'une raison d'être : l'exaltation de la vie par l'idée... Qu'un souci : l'entretien des rêves les plus altiers au cœur des hommes.

Maubel a refusé le baiser de la Gloire, de cette gloire qui ne se donne qu'à ceux qui la sollicitent.

Le laurier ombragea cependant son tombeau, car il est de ceux dont il a dit :

« C'est quand ils disparaissent que nous nous sentons illuminés du rayonnement de leur âme. »

GEORGES MARLOW.

LES LIVRES

PAUL SABATIER. — *Lettres d'un Français à un Italien.* — Paris, Fischbacher, 1916.

Ce sont deux lettres que l'illustre historien adressait, la première, en décembre 1914; la seconde, en mai 1915, à M. Mariano Falcinelli, président de la *Société Internationale d'Etudes franciscaines* à Assise. Celle-ci acclame l'entrée de l'Italie dans la guerre; celle-là, qui eut un retentissement considérable dans tous les pays de l'Entente, dit les raisons pour lesquelles le mouvement en faveur de la paix « pure et simple », dont la *Société franciscaine* avait pris l'initiative, ne pouvait rencontrer d'adhésions en France :

Un Français ne peut pas, en ce moment, prononcer le mot de paix. Le prononcer serait quelque chose qui ressemblerait à une trahison. On peut faire la paix sans amoindrissement spirituel, quand on se dispute pour de l'argent ou un bout de territoire; la faire, quand il s'agit d'un idéal, c'est déchoir; y penser, c'est déjà trahir la voix qui nous dit que l'homme est né pour autre chose que pour jouir de l'héritage matériel et moral de ses ancêtres C'est l'honneur de la Belgique, de la France et de leurs alliés d'avoir vu tout de suite le caractère spirituel de cette guerre. Nous luttons pour nous, sans doute, mais nous luttons aussi pour tous les peuples. L'idée de nous arrêter avant d'être arrivés au but ne peut pas nous venir, et nous avons quelque peine à comprendre qu'elle puisse venir à des spectateurs. Nous leur sommes reconnaissants de leur intention, mais nous sommes quelque peu déconcertés en pensant qu'ils sont plus préoccupés de notre vie physique que de notre vie morale...

Puissances du verbe français !... Il apporte avec lui la clarté, non point seulement parce qu'il est logique, mais aussi parce qu'il est sentiment du droit, sensibilité profondément humaine, conception fraternelle de la vie... Combien de fois, durant les années enténébrées de l'occupation, dans l'atmosphère asphyxiante de mensonge que nous respirions, sommes-nous retournés, pour affermir nos espoirs et illuminer notre pensée, reprendre contact avec ces créateurs de grandeur et de beauté—Hugo, Balzac, Taine, Renan, France et Sabatier lui-même, maîtres admirés qui nous sont, en même temps, comme des amis tendrement aimés.

La brochure de Sabatier nous arrivait au lendemain de l'armistice. C'était le premier message qui nous venait de France... de cette France, pour laquelle nous avions tant craint, à certaines heures, et de laquelle nous avions tant attendu, toujours... Et, à sa première page, nous lisions cette dédicace : *A l'ami... ineffablement uni à lui et à son héroïque patrie par des liens spirituels tels que l'histoire n'en avait pas connus avant août 1914...*

A. G.

ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — Pasteur Vallery Radot : *Pour la Terre de France par la douleur et la mort.* — Alix Pasquier : *Le Secret de ne jamais mourir*, roman fantastique — José Hennebicq : *Aux Morts.* — Noël Ruet : *Le Printemps du Poète.* — Eug Lecat : *Les Étapes* (poèmes). — Oscar Henry : *Le Joug.* — F. Jean Desthieux : *La Guerre et l'Amour*, poème. — Maurice Gauchez : *Ainsi chantait Thyl.* — Ch. Govaert : *Nos Soldats.*

NOTES

Salut aux vivants. — Dans notre uméro précédent, nous avons évoqué a mémoire de nos confrères belges ombés sous les coups de l'ennemi. Saluons à présent ceux des nôtres qui sont evenus vivants de la tragique aventure, où, modestes soldats du Devoir, ils ont ffronté la mort, pour l'amour de la Patrie :

Lucien Christophe, Charles Conardy, Maurice Drapier, Franz Dohy, Edouard Fonteyne, Maurice Gauchez, Marcel Paquot, J.-J. Van Dooren, Marcel Wyseur.

Notre fraternel salut aussi à Léon Wéry et à Oscar Liedel, André De Ridder, qui s'exilèrent et s'employèrent pour le pays, à l'étranger; à Camille Mathy, qui fut déporté pendant de longs mois; à Richard Dupierreux, le compagnon de Jules Destrée dans ses périlleuses missions.

William Crookes, le physicien anglais qui vient de mourir à quatre-vingt-sept ans, laisse des œuvres dont s'inspire et dont s'inspirera longtemps encore la foule de ses successeurs. La hardiesse de ses conceptions était vaste. Chimiste et physicien, il était, à vingt ans, professeur au Collège royal. Les expériences sur les solénoïdes, sa découverte du thallium, son invention du radiomètre qui permit de mesurer l'intensité des rayons lumineux, lui valurent de multiples honneurs. Le tube de Crookes, sans lequel la radioscopie ne serait pas, fit que Rœntgen dota l'humanité de la merveille des rayons X.

On doit au savant disparu de nombreux ouvrages dont quelques-uns traitent de travaux de réelle praticité, et qui font autorité. Même les sciences occultes ne le laissèrent pas indifférent, car ce haut esprit, lucide et attentif, s'attarda longuement aux phénomènes du spiritisme.

L'Association belge des Ecrivains et le *Thyrse* examinent un projet de commémoration des écrivains morts au front pendant la guerre. Une séance solennelle sera organisée, ainsi qu'une exposition de portraits, manuscrits, éditions, illustrations, etc.

A la gloire d'Emile Verhaeren. — Une manifestation solennelle aura lieu à Bruxelles vers le 27 novembre, anniversaire de la mort de notre grand poète : on parle d'une séance dans la salle du Sénat, de représentations de *Hélène de Sparte*.

La Ligue nationale du Souvenir organise un concours pour l'élaboration d'une *petite histoire de la guerre et de l'occupation en Belgique* (prix : 2,500, 600 et 400 francs) et d'une *histoire populaire de la guerre et de l'occupation en Belgique* (prix : 5.000, 1,500 et 1,000 francs. On peut obtenir les conditions détaillées en s'adressant à M. Arthur De Rudder, *secrétaire de la Ligue*, 130, avenue du Diamant, Bruxelles.

Nous remercions nos confrères de la presse qui ont annoncé notre numéro du 15 avril : l'*Etoile belge*, l'*Indépendance belge*, le *Soir*, le *Peuple*, et même le *XXe Siècle*, qui nous jette le mouchoir tant il est vrai que pour cet organe il est des choses qu'il ne saurait voir. Voici ce qu'il nous décoche :

Le Thyrse. — Nous signalons à l'inattention déterminée de nos lecteurs une revue *Le Thyrse*, que ses éditeurs ont eu la complaisance de nous adresser. Il y a là-dedans un « conte » d'une pornographie tellement plate et d'une expression tellement idiote que nous

ne savons quelle est celle de ces qualités qui l'emporte sur l'autre.

Merci pour « qualités ». Peut-être y a-t-il là quelque ironie, mais il n'y paraît guère. O vertueux confrère, notre ingénuité est en défaut! Eclairez-nous ! vous qui devez vous y connaître, pour en parler avec tant d'assurance, dites-nous ce qu'il faut entendre par pornographie...



A NOTRE PROCHAIN SOMMAIRE : *Les revues littéraires au front,* par G.-M. RODRIGUE; un article de EDMOND PILON sur *un jeune poète belge; La trente-deuxième cantate de Bach* (Maubel), par VICTOR HALLUT.



Nos anciens abonnés recevront dans quelque temps le numéro d'août 1914 qui ne put paraître à cette époque.



Nous mettons en recouvrement nos quittances d'abonnement. Nous espérons qu'il y sera fait bon accueil. Par anticipation, merci.

Le Bout de Table

En l'église de Grimberghe, en l'an d'oppression 1917, il y eut une séance mémorable à laquelle était conviée une foule d'âmes férues d'archéologie Fierens-Gevaert y conférenciait; Monseigneur Mercier y apportait le prestige et de l'homme et de la pourpre cardinalice. La conférence fut ce que vous pensez, mes frères : dite brillamment et supérieurement mimée. Les voûtes du vénérable édifice, encore sonores de chants liturgiques, ouïrent ce jour-là ce qu'un front d'esthéticien peut contenir de splendeurs linguistiques, car Fierens, dans sa modeste ferveur, cita le latin, scanda l'italien, éructa le flamand et se ressaisit en français : et quand il termina, le silence en était devenu polyglotte.

Alors le prince de l'Église se leva et, avec sa finesse et son onction coutumières, il félicita le conférencier et dit ce qu'il fallait dire :

— Vous avez, Monsieur, parlé toutes les langues et joué tous les rôles?



Cet ineffable touriste du front mérite les honneurs du cadre. Il avait quitté nos bords inhospitaliers et nous nous disions que, sans doute, il sacrifiait tout à l'impérieux devoir. Il en fut presque ainsi : il prit une apparence militaire en endossant un complet kaki, vola vers les champs de bataille et... se mit à éjaculer de l'encre avec une prodigalité exemplaire. Il est rentré et déclare à tout venant avec une boraine candeur

— Me voici, je suis démobilisé!



Le cycle belge annoncé par la direction du Théâtre du Parc fut une manifestation des plus patriotique. Elle s'imposait d'ailleurs; aussi nous eûmes Van Zype, Maubel, Verhaeren et Spaak On en était là lorsque la Ville de Bruxelles valida jusqu'en 1922 le contrat d'exploitation du théâtre. Encouragé par cette insigne faveur, la direction reprit son cycle, et nous eûmes Fabre, Rostand, nous aurons peut-être Dumas, voire Soulié, car « la Closerie des Genêts » est d'or.



Le spirituel Sem expose à Paris un portrait de Georges Clemenceau. Au bas du cadre s'étale cette inscription :

VENDU.



Donc l'Académie de Belgique se propose d'ouvrir ses flancs à l'Écrivain. Mais vous verrez qu'il y aura sursis. Pour que l'Écrivain y élise domicile il faut que meure Giraud comme sont morts Lemonnier et Verhaeren.

Alors? Les aspirants?

On voit bien des coudes merveilleusement doués, mais...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

ART POÉTIQUE

Ecoute l'esthète avec ironie !
Ris de son jargon qui te fait pitié !
Le talent tout seul n'est pas le génie :
Non, mon cher enfant, c'en est la moitié.

Brandis, si tu peux, la lourde massue,
Mais sache avec art cacher ton effort !
Etre violent n'est pas être fort :
Jamais, quoiqu'il fasse, Apollon ne sue !

Le cœur par l'esprit doit être éclairé.
Sans avoir cherché, personne ne trouve.
La difficulté que ton verbe éprouve
Ne la nomme pas délire sacré !

Tout dans la nature et dans l'âme humaine
Contient en puissance un peu de beauté :
Tout flot porte en soi l'Anadyomène,
S'il est dans son jeu d'écume argenté.

Un mot, un regard, un geste, un sourire
Exprime en entier l'objet contemplé.
Compte-t-on les grains d'un épi de blé ?
Quand on a tout dit, on n'a rien su dire !

Du « subconscient » sois émerveillé !
Nul ne te défend de chanter ton rêve,
Mais il faut, mon fils, être réveillé
Lorsque ton labeur le fixe et l'achève !

Innover est bien, mais créer vaut mieux.
Pourvu que ton vers demeure un vers, ose !
Mais le vieux est neuf, le neuf est très vieux
Et ne t'en va point découvrir la prose !

Apprends à choisir : tout le reste est vain !
Recherche le style et fuis la manière,
Et retiens ceci : le vrai don divin
C'est la force souple et la grâce fière !

Puis, si le pédant plein de vanité
Te dit : « Qu'est-ce donc que la poésie ? »
Soulevant ta toque avec courtoisie
Réponds à mi-voix : « Une volupté ! »

LE FAUNE DANSANT

Loin de la foule des statues,
Dans un tourbillon de clarté,
Un faune aux oreilles pointues
Danse la danse de l'été.

Aux jours de la fable, en Sicile,
Il naquit, produit singulier,
D'une déesse un peu facile
Et d'un fauve trop familier.

Son corps qui nous offre une fête
Mêle en son jeu capricieux
La sombre beauté de la bête
A la claire beauté des Dieux.

Ses jambes souples et ses hanches
Qu'emporte un tournoiement sans frein
Et son sourire aux lèvres blanches
Nous obsèdent comme un refrain.

Ce petit faune qui s'enivre
De vitesse et de changement
Célèbre le désir de vivre
De la nature en mouvement.

Ainsi que le ramier roucoule,
Que le blé lève et l'astre luit,
Que le feu flambe et que l'eau coule,
Que le son vibre et l'heure fuit,

La flûte à la bouche, il jubile
En dansant son ébriété,
Et semble parfois immobile
A force de rapidité.

Aspirant l'odeur de la terre,
Des plantes, des flots et du vent,
Il a l'air, danseur solitaire,
D'être le vertige vivant !

Dieu dédaigné, presqu'anonyme,
Loin des Dieux aux noms éclatants,
La force obscure qui l'anime
Vivra jusqu'à la fin des temps.

Il dansait quand, nés de l'aurore,
Les Immortels peuplaient l'éther :
Il dansait, il dansait encore
Quand du ciel tomba Jupiter.

Dans sa solitude profonde
Il dansait au creux d'un ravin,
Quand la croix jeta sur le monde
L'ombre de son geste divin.

Il dansera sa danse agile
Lorsque les ensevelisseurs
Feront du Dieu de l'Evangile
L'égal de ses prédécesseurs.

Il dansera, force indomptable,
Quand les Dieux de demain naîtront,
Et puis à l'heure inévitable
Il dansera quand ils mourront !

Sa cordace, impudique exemple,
Suscite par son seul aspect
Dans le lycée et dans le temple
L'indiscipline et l'irrespect.

Et par sa gambade ironique
Il enseigne d'un geste osé
Le mépris de la règle unique
Et de l'ordre réalisé !

C'est la matière inasservie
Se moquant du maître vaincu;
Le bondissement de la vie
Par-dessus ce qu'elle a vécu;

C'est la tentation du sage,
Le doute du contemplateur;
L'autre face, l'autre visage
Et l'éternel contradicteur;

L'ardeur des forces primitives,
La volonté des éléments,
Et sous les formes fugitives
Le jeu des recommencements !

Danse, ô petit faune anonyme !
Loin des Dieux aux noms éclatants;
La force obscure qui t'anime
Vivra jusqu'à la fin des temps !

Danse, ô danseur aux belles jambes !
Comme les flots, comme le vent,
Comme les rapides ïambes,
Danse en rond, vertige vivant !

Danse sur nos lois abolies
Jusqu'au soleil des derniers soirs,
Sur nos rêves, sur nos folies,
Sur nos orgueils, sur nos espoirs,

Jusqu'au moment où notre globe
Inclinera vers le néant,
Danse sans couronne ni robe,
Danse aux bords du gouffre béant,

Danse encor, force à l'agonie,
Danse dans un suprême effort,
Au seuil de la nuit infinie,
La pâle danse de la mort !

ALBERT GIRAUD.



L'INQUIÈTE MÉTAMORPHOSE

CONTE

O nymphes, regonflons des SOUVENIRS *divers.*
S. MALLARMÉ.

Comme je m'en allais vers la campagne, par cette belle fin d'après-midi d'été, je rencontrai un ami que de longtemps je n'avais vu. Il m'aborda. Je le trouvai changé. Son visage avait une expression on eût dit aiguë et ses allures étaient contraintes. De m'en voir étonné, il sourit, presque content, et voulut me donner, de cet air étrange qu'il avait, une explication, selon lui toute naturelle. « Oui, me dit-il, il est vrai je ne suis plus celui que vous avez connu et que j'étais naguère encore. Il me paraît que depuis peu mes songes habituels m'ont rétabli dans quelque état antérieur, qui doit être ma personnalité véritable. » Il désira me conter comment il avait cru pouvoir faire cette constatation, tout à l'heure même. Je ne l'interrompis pas une seule fois, me gardant bien de prendre pour une hallucination, ou pour un vain mirage du Temps, ce que je comprenais à merveille, nourri que j'avais été des mêmes enseignements que mon ami. Il me plut extrêmement qu'il évoquât tout d'abord l'ombre de celui qu'on a pu appeler *un héros*, de Mallarmé, dont une estampe de Rops a lumineusement symbolisé la païenne poésie, sous les

traits d'un bel androgyne tenant une lyre grandiose, aux cordes rejoignant là-haut les étoiles...

Pamphile me fit ce récit :

« J'ai longtemps pensé à l'Enchanteur, dont le prénom même est léger, aérien, comme l'eût été la caresse d'une femme byzantine à mes tempes. Et, je ne sais pourquoi, je m'imagine semblable au Faune, dont il a si musicalement conté l'idyllique et ineffable *Après-Midi*. Ce matin même, à l'aube, n'aurais-je pas enfin retrouvé une sorte d'âme ancienne ?... Oui, peu à peu, le ressouvenir me vient de ce que je fus autrefois : un jeune faune agile et voluptueux, dont toute la vie se bornait à sacrifier à Pan, mon maître, en captant en mes sens, au gré du moment et de mon caprice, les parcelles de joie que m'apportaient les minutes, merveilleusement diverses et nuancées. Peut-être ai-je, en ce temps, déplu au dieu : toujours est-il qu'après une possible longue errance de mon ombre dans je ne sais quelles constellations, j'ai été condamné à vivre quelques années en homme, parmi les hommes. Mais à présent, si j'ai toujours forme humaine, il est vrai, j'ai sûrement retrouvé mon âme de faune...

Et même, je me rappelle comment se passa la dernière journée, dans mon état primordial. Aux incertaines lueurs de l'aube, m'étant éveillé dans la caverne qui me servait d'asile, je m'étais pris à méditer. Je sentais un trouble en moi et comme l'annonce du changement qui devait m'advenir... J'entendais le murmure d'une source proche. Un rais de lumière perçait à l'entrée de ma grotte. Je me dirigeai de ce côté, tâtonnant dans l'obscurité, et me frayai un passage entre les roches, masquées de ronces, qui fermaient l'issue de ma retraite. Je me mis debout, dans la clarté. Le jeune soleil de juin apparaissait à l'horizon. Quelque mystérieuse prescience me tourmentait, toutefois. Comme d'habitude, je parcourus mon domaine familier.. Rien n'y était encore changé à mes sens. Comme chaque matin, une rumeur formée du bruit des insectes et de celui des feuilles nonchalamment bercées par la brise, vibrait. Une même symphonie verte faisait belles la forêt et la plaine. Les valérianes et les sauges-des-bois parfumaient les fourrés d'aromes pénétrants... Et soudain, le grand soleil m'éblouit, et me fit ivre d'une joie ingénue, qui éclata en rire sonore. Echo m'appela... Une petite angoisse m'avait, un instant auparavant, serré la gorge ; mais à présent, c'était fini. Cessant mon jeu entêté de vouloir regarder longtemps en face le soleil, je me mis à danser, dans la lumière et la musique variée de la nature harmonieuse. Après avoir dressé un moment ma silhouette à la crête d'une colline, je dévalai la pente, bondissant et cabré. Tout le jour, je parcourus les bois, comme j'avais accoutumé de faire, et ne devinant pas d'une façon claire ma fin proche. Vers le soir, à la lisière d'un bois de pins, bornant la lande, des dryades m'apparurent et fuirent devant moi, éperdues. Je les poursuivis en vain. Puis, comme j'étais lassé de la course, mon désir inapaisé me fit mordre avec obstination dans l'écorce blanche d'un bouleau. Je m'endormis, grisé sans doute par le suc amer de l'arbre... Je ne devais plus me réveiller qu'après une totale métamorphose...

J'ai vécu parmi les hommes. Et, bien qu'à présent j'aie retrouvé mon âme de faune, il me reste le corps d'un homme et aussi, à vrai dire, un peu de sa nature intime. Eux, les hommes, ils ont écrit, pour en transmettre la mémoire à leurs fils, ce qui s'est passé au

cours des siècles ; et leurs poètes ont chanté, sur la foi de récits véridiques ou fabuleux, la beauté d'autrefois et les souvenirs de l'âge ancien. Ils ont parlé de mes frères, les faunes et les satyres, les sylvains et les centaures, et des divinités femmes que nous aimions : les belles nymphes aux longues cuisses amoureuses et les dryades pudiques. Les hommes ont dû regretter nous avoir fait la guerre, jadis, et que nous ayons disparu de la forêt. Souvent, un peu de sang que notre race unit autrefois à celui des compagnes de leurs ancêtres, revit en leurs fils. Et quand le printemps fait bondir toute leur ardeur vers la femme, ou que l'automne, en excitant le vent, fait des musiques tristes et belles dans les arbres, ils pensent à nous et souhaitent nous égaler pour l'audace amoureuse ou la sensibilité. Il en est, parmi eux, qui, nimbés d'extase, chantent aux sons d'une lyre. D'autres ont comme nous de fragiles syrinx. Je les aime tous, et je sais de leurs chants évocateurs. Je ne regrette pas mon passage chez les hommes. Quelques-uns de ceux que j'ai connus sont bons et simples...

Mais je suis faune, dans la forêt !

En ce juin magnifique, je vais la revoir enfin, la grande forêt ; et la rivière, et les saules qui se penchent sur elle pour la préserver des caresses brutales du soleil. Dans les fourrés, mille bruits que distingue mon oreille subtile, révèlent la vie secrète et inlassée d'un monde d'insectes. Et que j'aime, peuplant les branches, les oiseaux aux chants divers, qui se répondent. Ecoutez !... N'ai-je pas entendu glapir un renard, près d'ici ? Je ne sais pourquoi, une peur indicible me poigne le cœur à ce cri un peu fantastique d'une bête... Et si j'allais rencontrer tantôt, dans le sentier, quelque menu rongeur aux yeux aigus et envoûteurs et qui s'arrêterait un moment à me regarder, pour fuir ensuite, preste et apeuré, peut-être n'oserais-je plus, à cause de ce seul petit signe tragique, m'aventurer dans les halliers... »

...Mon ami se tut, longtemps, pendant que je cheminais à son côté, moi-même silencieux à réfléchir sur son étrange révélation. Puis il reprit : « Mais puisque j'ai toujours mon corps d'homme, je puis bien, un moment encore, me hasarder parmi eux. »

Je l'accompagnai du côté d'un petit village, par un sentier abrité de grandes haies, qui versaient sur nous une ombre douce. Aux premières maisons dont les toits de chaume doré ou verdi se dispersaient dans la vallée, nous vîmes quatre jeunes filles pâles et frêles venant de la ville proche, et se tenant la main : « les enfants des hommes », murmura mon ami. Puis il me conduisit vers la rivière et s'arrêta à la vanne d'un ruisseau qui dérivait vers le moulin. Debout sur un petit pont de bois, il regarda longtemps couler l'eau, dans les jeux de l'ombre et du soleil qui descendait. Elle avait des reflets bleus, et charriait des paillons d'or. Le regard de Pamphile paraissait se brouiller au jeu puéril de compter les milliers de moucherons dansant et se croisant, pour tisser d'invisibles réseaux ou nouer le fil d'un beau lendemain. D'une tige de prêle, il se fit un sifflet et en tira un son strident... Cependant, nous vîmes tout à coup, à l'abri de hauts buissons d'aulnes, se baigner de belles dames de la ville. Pamphile un instant s'émut. Mais il dit avec tristesse : « Ah ! ce ne sont pas là les nymphes qui réjouirent ma vie de faune, autrefois. Elles sont mi-vêtues, à présent. Comme je les eusse aimées dans la nudité de leurs hanches, ondoyant à fleur d'eau, et leur impudique candeur émerveillant mon désir. Et je

ne suis plus seul à contempler, caché, leurs bonds et leur joie. »

Les baigneuses riaient de la caresse lascive de l'eau à leurs seins roides et à leurs cuisses enamourées. Mais la rivière redevenait calme après son baiser aux formes tièdes et courbes qu'elle avait épousées. De basses branches s'allongeaient au-dessus de l'eau. Le courant emportait une feuille comme une minuscule barque affolée. Parmi les grands pas-d'âne étalés, il y avait des fleurs, en ombelles blanches et roses, en thyrses droits ou en corolles d'or. « J'en cueillerai, dit Pamphile, pour faire des guirlandes à quelque nymphe rencontrée et qui ne s'effaroucherait pas de moi... » Nous restâmes tous deux à rêver... Des martins-pêcheurs passaient, joyaux ailés. Plus loin, nous écoutâmes longtemps le bruit monotone et berceur du moulin, en regardant les vaguelettes apparaître sous la roue à aubes. Dans le chemin, deux petites filles qui revenaient de l'école, se mirent à chanter des rondes :

« Le petit Jésus s'en va-t-à l'école,
En portant sa croix dessus son épaule... »

Ce n'était qu'une menue chanson naïve, que deux enfants balbutiaient. Mais Pamphile les regarda, les yeux grandis d'un rappel à la réalité. « Ah ! me dit-il soudain, voici qu'elles m'ont fait songer au Galiléen à la face amère qui se prétendit le fils d'un Dieu et qui, selon ses propres paroles, vint apporter au monde, non la paix, mais le glaive. Et j'ai peur d'être reconnu, dans les chemins des hommes. Je vais regagner la grande forêt, qui me possédera entier et où je pourrai, sans doute, être heureux et libre encore, en exil du Temps... »

Parce qu'il avait compris que je l'aimais, mon ami m'embrassa... Et je le regardai s'éloigner.

ALBERT CALAY.



RÉSURRECTION

Lorsque coulaient encor votre sang et vos larmes,
Ma sœur Anne est montée au sommet de la tour;
Et déjà sa voix claire annonce le retour
Des étendards sans tache et des loyales armes.

Les morts, en grand arroi, des tombes sortiront.
Ils vont cavalcader à l'heure la plus belle,
Etincelants, sur l'alezane et l'isabelle,
De la crête du casque aux dents de l'éperon.

Le village natal, que vous verrez renaître,
Redira l'ancien rêve à l'écho bleu des nuits.
Les seaux rouillés regrimperont du fond du puits.
Les roses reviendront embaumer la fenêtre.

Vous entendrez le pâtre éveiller son flûteau,
Se ranimer la faux, l'enclume et la mailloche,
Et derechef, aux sons du cor et de la cloche,
Soupirer la chapelle et rire le château.

Et l'air de la victoire ayant gonflé les voiles,
D'adolescents pêcheurs au filet palpitant
Remonteront le golfe et le fleuve en chantant
Sur les nouvelles nefs, sous les vieilles étoiles.

FERNAND MAZADE.



GEORGES FISSE

(soldat au 7e de ligne.)

Nous croyions connaître ceux qui sont morts et qui vivaient si près de nous. Nous ne savions d'eux qu'une apparence; nous voyons leur âme, dépouillée des ombres de la matière.

« Fisse ? Un *rigolo !* », disaient ses intimes; il était la joie de nos réunions; chaque semaine, il donnait à notre *Cri de Liége* une fantaisie débordante d'esprit et de gaieté; il avait fait jouer avec succès plusieurs revues. Le 31 juillet 1914, il m'envoyait, avec une lettre drôle, un dialogue pour... le prochain numéro du *Cri*.

Aux heures douloureuses de la campagne de 1914, il réconfortait ses camarades. Il riait aux balles et rêvait, sous le feu, d'une danse nouvelle qui se serait appelée le *Shrapnellinette*.

Au fond, ce grand garçon à l'âme ouverte, au rire franc, et qui disait n'avoir jamais connu la mélancolie, était un tendre. Son carnet de campagne dégage, comme un parfum amer et pénétrant, la mélancolie des regrets, le souvenir des êtres chers, de la douceur quittée du foyer : « Liège, m'écrivait un de ses compagnons d'armes, il en parlait souvent avec enthousiasme; il désirait, il espérait tant la revoir... »

Follement brave, « admiré de ses chefs, aimé de tous les soldats de sa compagnie », il se battit à Liége, à Haecht, sur l'Yser. Le 12 décembre 1914, on demanda, pour une mission périlleuse, des hommes de bonne volonté; Georges Fisse se présenta — comme d'habitude. La petite patrouille, le lendemain soir, se dirigeait de la gare de Pervyse vers le château de Vicogne. Un petit poste les avertit qu'il y aurait danger à pousser plus loin. Les braves persistent; près d'un bouquet d'arbres, les premiers sont abattus, presque à bout portant, par des sentinelles allemandes. Blessé au ventre, Fisse ne tarda pas à expirer.

Ses chefs et ses compagnons se cotisèrent pour faire élever sur sa tombe, au cimetière de Pervyse, un modeste monument.

...Pour nous, tombé le masque du visage, nous voyons l'âme de ceux qui sont morts; et nous les aimons mieux qu'autrefois... (1)

JULIEN FLAMENT.

---

(1) Trois collaborateurs du *Cri de Liége* sont morts pour la Patrie. Dejardin, Fisse, Paul Dumont, jeune et brillant étudiant à l'Université de Liége, dessinateur spirituel. Soldat du 11e de ligne, Paul Dumont fut tué à Rhées (Herstal) comme il soignait de ses camarades tombés autour de lui; il n'avait pas vingt-deux ans.

DE LA GUERRE & DE LA LITTÉRATURE

Le cœur encore poigné d'avoir vu toutes ces douloureuses photographies de guerre réunies au Palais d'Egmont, j'erre triste et sans rien voir dans le parc ensoleillé, car devant mes yeux reviennent obstinément certaines photos désolantes qui, dans ma mémoire, déjà s'identifient avec des souvenirs du *Feu* de Barbusse.

Comment les soldats ont-ils pu supporter, pendant quatre années, les misères dont cette exposition du service de l'armée ne nous donne certes qu'une faible idée, mais suffisante cependant pour nous alourdir le cœur ?

Le poète Lucien Christophe, lieutenant au 3[e] chasseurs, qui a vécu l'émouvante épopée dans les boues de l'Yser, a, en quelque sorte, répondu à cette question, à la Maison du Livre, devant une assemblée enthousiaste à laquelle il n'a manqué que des journalistes.

D'après Christophe, nos soldats trouvaient au découragement qui les assaillait parfois, un réconfort dans leurs aspirations vers le foyer paisible d'avant la guerre, vers le tranquille bonheur de vivre parmi l'humble beauté des choses familiales.

Georges Duhamel a fait cette constatation que l'on peut douter de tout, mais pas de la souffrance des hommes, la douleur donc est caution de notre excellence. C'est parmi les plus simples que l'on trouve les plus résignés ; si les personnages de *Civilisation* ou de *Vie des Martyrs* supportent leurs souffrances, c'est presque toujours avec l'espoir d'un retour à leurs anciennes occupations. Et pourtant, tous ne connaissaient pas le bonheur !

Pour le poète Léo Larguier, ce qui soutient, c'est la pensée de ce que l'on a aimé.

André Dupont, mort pour la France, dans une lettre à un ami, faisait mention de l'attachement du troupier à ses chères habitudes ; il est des heures, dit-il à peu près, où le soldat, dans un pressant besoin d'idéalisme, se replie sur lui-même et sculpte pour lui seul une *Marseillaise*, de Rude. Vivre et transmettre sa vie, voilà un idéal de soldat français bien conforme à la tradition.

Pour Christophe, le héros est celui qui satisfait le moins aux conditions humaines, car l'homme dépasse le héros. Pour corroborer son dire, Christophe nous a lu une sorte de méditation qu'il a écrite dans la tranchée : *La maison en ordre.*

Une ferme est non loin du poste d'observation ; un éclat d'obus, un jour, a traversé la porte, tuant la fermière ; des marmites allemandes chaque jour tombent aux environs, et pourtant, les deux filles de la morte restent là, faisant leur besogne quotidienne ; les carreaux sont bien lavés, les vitres transparentes et les meubles luisants. Ces deux filles de Flandre font de l'héroïsme à leur façon en tenant la maison bien en ordre sous la menace constante de la mitraille.

Cet amour de l'ordre, cet attachement profond au foyer, n'est en somme qu'une manifestation de l'amour de la patrie.

Qu'on nous permette à présent quelques réflexions.

Ce sentiment, c'est celui qui anime Paul Lintier, l'auteur de ces deux livres admirables : *Ma pièce* et *Le Tube 1233*, deux livres tout pénétrés d'une flamme de charité et d'humanité.

Mais les soldats en sont-ils pénétrés?

Les poilus aiment la France, certes; mais ils aiment aussi la ration quotidienne; ils attendent avec impatience leur quart de pinard; ils aspirent surtout de toute leur âme à voir finir la guerre, à rentrer chez eux; mais ils savent que pour cela il leur faut vaincre et ils vont au combat avec conscience, sans cependant rien aliéner de leur gaieté.

Tels nous apparaissent aussi les poilus de Roland Dorgelès, auteur de ces pages si vives, si colorées : *Les croix de bois,* un livre de guerre qui restera à côté de ceux de Duhamel, Barbusse, Benjamin, Lintier et Fribourg.

Ainsi les soldats avaient une raison de vivre et de mourir; ils avaient, pour les soutenir, un aliment moral; ils sculptaient quelquefois, chacun pour soi et pas toujours identique, une *Marseillaise* de Rude.

La guerre, si elle a réveillé parfois les bas instincts des peuples, a suscité également les nobles vertus endormies dans le cœur des hommes.

Marcel Wyseur, soldat poète, dans le numéro de septembre 1918 des *Chants de l'Aube,* parle d'un effet de réaction contre ce que la guerre avait de trop brutal et de trop matériel. Croyons-le, puisqu'aussi bien il fut là-bas pour le savoir. La lecture au front servait de dérivatif aux heures lentes : on y cherchait surtout l'oubli des réalités. De la lecture à l'écriture, il n'y a qu'un pas pour l'intellectuel. D'aucuns notèrent leurs impressions, d'autres s'attachèrent à des essais littéraires.

« Les affinités, écrit Wyseur, se recherchaient; des groupements se formaient peu à peu, et bientôt, d'une division d'armée à l'autre, s'établissaient des rapports et des entr'aides, qui devaient finir par s'étendre à l'arrière d'abord, puis loin, beaucoup plus loin ensuite. »

Voilà qui explique la naissance de revues d'art et de littérature au front. Des revues au front ?

Parfaitement, et des revues de belle tenue littéraire et artistique !

La première revue belge en date est *Le Claque à fond,* qui parut en mai 1916 au poste de secours de Pypegaele, sur une double feuille autographiée au cyclostyle.

Elle voyait le jour dans la tranchée où l'on emportait l'appareil duplicateur. Tirés chacun à 250 exemplaires, les quinze premiers numéros étaient faits plus particulièrement pour entretenir la bonne humeur des hommes. Vendus dans les tranchées et au cantonnement, le *Claque à fond* offrait aux jasses des fantaisies sur le « claque à fond » (claquer à fond, vider complètement sa gamelle), sur les sacs de terre, le ciel de Flandre, etc.; des blagues aussi empruntées parfois aux feuilles françaises des tranchées.

Même dans la blague, il a cependant quelque chose de mélancolique, d'amer aussi.

« Vous êtes un héros », m'a dit emphatiquement un Monsieur.

« Je préférerais n'être qu'un homme, un pauvre homme. »

Dans chaque numéro, il y a au moins deux dessins de Massonet, très beaux : des formes impeccables d'une grande simplicité de lignes.

Peu à peu, le *Claque à fond* se fait plus littéraire; aux sommaires des numéros qui nous sont parvenus nous trouvons les noms de Gauchez, Paquot, Wyseur, Herman Grégoire, Théo Fleischman, A. Eggermont, Georges Haumont, Léo Somerhausen, Gaston de Ruyter, E. Buisseret, etc.

Il faut le lire pour savoir que notre collaborateur Gauchez a obtenu de

l'Académie française un prix de poésie (Prix Davaine) pour un volume titré : *Les Rafales,* que Ch. Conrardy a publié *Les Exodes,* etc.

Le *Claque à fond,* qui avait eu pour parrain le général Delobbe (du 7e de ligne, actuellement — peut-on le dire ? — sous-chef d'état-major au G. Q. G.), continua à donner satisfaction à son papa Massonet; il vit ses pas encouragés par la presse tant belge qu'alliée et bientôt, tirant à 1,700, il voyagea en France, en Angleterre, aux Etats-Unis, au Canada, au Congo et que sais-je, distribuant aux soldats du régiment ses bénéfices qui se sont élevés à plus de 1,500 francs : de quoi faire rêver les administrateurs de revues littéraires.

Ne devant chanter qu'au son du canon, il n'a, paraît-il, plus de raison d'être; il veut du moins mourir en beauté : son numéro 29, sous presse, sera son chant du cygne.

Nous n'avons donc hélas trouvé le *Claque à fond* que pour le perdre définitivement.

L'exemple de Massonet, sans doute, ne fut pas étranger au réveil des *Chants de l'Aube* qui, timide et jeune revue avant la guerre, reparaît tout à coup en exil sous un aspect plus viril. Le premier numéro, très beau, sortit de presse en avril 1917 avec comme collaborateurs Franz Hellens, Gauchez, Wyseur, Paquot, Conrardy, Marteau et Vanderauwera. Dans la suite, outre ces noms, nous trouvons ceux de F. Séverin, A. Fontainas, L. Christophe, S. Bonmariage, signant de beaux poèmes, A. Mockel, avec un fragment d'étude sur Verhaeren; le regretté Louis Boumal, avec une méditation sur Liége et son fleuve.

Faute de place, il faut bien nous borner à cette simple citation, car nous n'en finirions pas; c'est qu'à côté des pages anthologiques, il y a, surtout pour ceux qui restèrent ici, des pages de critique et des notes intéressantes parce qu'elles renseignent sur l'activité littéraire de nos compatriotes. Notons en passant qu'il a paru à Londres, avec une préface de H. Carton de Wiart, une anthologie « Les Poètes soldats, » et que, tout comme autrefois au *Thyrse,* on trouvait moyen au front de réunir les littérateurs en un banquet cordial : celui d'août 1917 fut consacré à M. Gauchez.

Après une éclipse de quelques mois, les *Chants de l'Aube* reparurent en août 1918 avec de nouvelles collaborations : ils continuent aujourd'hui à Bruxelles (1) l'œuvre entreprise là-bas, « voulant être de ceux qui font sonner les cloches d'allégresse et voulant que vivent dans les mémoires ceux qui ont été sacrifiés par le destin ».

Dans l'entretemps, Louis Boumal, Lucien Christophe et Marcel Paquot unissaient leurs efforts pour publier au front une revue mensuelle de littérature pour la défense et l'illustration de la langue française en Belgique.

Cette revue, titrée simplement *Cahiers de...,* avec le mois de la parution, fut la première qui nous parvint après l'armistice. Nous avons dit dans la *Bataille littéraire* l'émotion que nous en eûmes. Quelle belle tenue ont ces cahiers ! Il faut louer la rédaction qui, malgré les inquiétudes de l'heure troublée, sut garder une telle sévérité dans le choix des pièces à insérer : rien n'est à dédaigner dans ces *Cahiers.* On y mène aussi le bon combat contre les fausses célébrités et les arrivistes de la littérature et on le fait avec esprit et courtoisie : l'un des éclopés l'a bien voulu reconnaître dernièrement en public. Peut-être est-ce consolant d'être

---

(1) Rédaction, 20, rue Américaine à Bruxelles.

blessé du coup d'une lance à laquelle des roses sont nouées !

Encore une fois, nous nous excuserons de ne pas citer, car il faudrait faire un palmarès des noms de tous les collaborateurs.

Nous croyons utile de mentionner une critique du *Feu,* de Barbusse, faite par un soldat belge, un jasse, comme il se désigne lui-même, Jean Hubaux ; il nous paraît que cette étude peut apporter quelque lumière dans, ma foi, écrivons « l'affaire Barbusse », car on se dispute autour du *Feu* comme autrefois au sujet de Dreyfus. Des gens qui reviennent de l'arrière, plus chauvins que Deroulède et d'autres, qui ont tremblé ici pendant l'occupation, ne veulent absolument pas reconnaître les grandes qualités de l'œuvre de Barbusse, traitant simplement ce dernier de défaitiste.

Nous n'avons pas qualité pour plaider ce procès, car, à notre avis, il faudrait pour cela savoir un tas de choses que nous ignorons ici : l'époque à laquelle fut écrit le volume, celle de sa sortie de presse, les motifs qui ont incité la censure à le laisser paraître, etc., etc., il semble que l'accusation de défaitisme n'ait été lancée qu'après coup, ensuite de la propagande faite par les Allemands au moyen de certains passages de l'œuvre. Quoi qu'il en soit, Jean Hubaux signe aux tranchées, le 15 juin 1918, un éloge du *Feu,* déclarant que ce livre est lu par les soldats avec ferveur et réconfort. Si pour un civil habitué à se figurer la guerre d'après le chiqué en rose des fantaisistes et des romanciers de l'arrière, « la saine brutalité de Barbusse peut avoir quelque chose d'effarant, il faut bien se dire qu'un soldat qui a trois ou quatre ans de guerre sur le dos, n'a pas besoin de lire des romans pour avoir conscience de sa grande misère ».

Ainsi pour les soldats, le *Feu* serait « un livre de vérité sanglotante, un livre de bonne foy » et « restera l'épopée, l'Iliade de la grande guerre du XXe siècle ».

Nous croyons pouvoir souscrire à ce jugement. Le livre nous a pris aux moëlles : nous nous sommes laissés emporter plus frissonnants qu'à travers les cercles de l'*Enfer* du Dante, et nous sommes restés en admiration devant la sublime endurance des combattants, de simples hommes plus grands que des héros.

Et nous voici retombés à la conférence de Christophe « Avec les héros parmi les hommes ». Restons-y, puisque aussi bien Christophe n'a pu s'empêcher d'avouer en guise d'exorde : « Dès qu'on veut parler de la guerre, un livre barre tout l'horizon, celui de Barbusse ». Il fera toutefois cette restriction qu'exactitude n'est pas vérité et qu'il manque quelque chose à ce livre dont les héros ne goûtent pas le pain quotidien du devoir ; Barbusse, d'après lui, n'explique pas suffisamment pourquoi le soldat s'est battu.

Etait-ce nécessaire ? Les soldats le savaient-ils ? Les poilus et les jasses se sont-ils battus pour un idéal traditionaliste, pour des patrimoines ancestraux ? Nous croyons qu'ils ne comprenaient guère ce langage ! S'ils l'ont fait, ce fut à peu près inconsciemment : pour la France et l'idée de liberté. Il nous paraît qu'on oublie trop que Barbusse ne décrit qu'une période de la guerre, qu'on aurait tort de vouloir généraliser ce qui n'est qu'un fragment du journal d'une escouade, une sorte de tragédie lyrique de la guerre de tranchées avec comme motifs conducteurs l'hiver, la pluie et la boue.

En tout cas, nous croyons que plus tard, quand nous le relirons, ce livre exaltera encore : nous oublierons alors

le côté subjectif de l'œuvre; les boursouflures romantiques que d'aucuns reprochent présentement à l'auteur aideront peut-être à garder au *Feu* son titre *d'épopée*.

Mais nous voilà loin des *Cahiers :* Christophe nous a assurés qu'ils paraissaient encore; nous ne pouvons que les recommander à nos lecteurs; de même il faut nous contenter de signaler *Le Bulletin des gens de lettres et artistes belges du front,* publié mensuellement sous la direction de Vinicius Martial, *L'Yser* (hebdomadaire), le *Bulletin de guerre des anciens normalistes de Bruxelles,* dirigé par A. Eggermont.

Nous ne pouvons non plus parler en détail de toutes les publications plus ou moins littéraires qui paraissaient au front français : elles sont trop. Notre charmant confrère Massonet a bien voulu nous passer sa collection; c'étaient surtout des journaux spirituels tous abondamment illustrés et destinés à combattre le «cafard» et à dissiper les heures grises. Le plus intéressant est certes le *Petit Echo du 18e Territorial.* Très curieux aussi le *Poilu du 37.* . . . .

Citons parmi les plus amusants, l'*Echo des Marmites,* le *Bochofage,* le *Plus-que-Torial,* le *Pepère,* la *Bourguignotte, Face aux Boches,* le *Périscope,* dont la devise était « Jusqu'au bout, Et avec le sourire » ; le *Diable au cor* (journal des chasseurs alpins).

Et dire que nous n'avons pas parlé des revues paraissant à l'arrière, nombreuses aussi à en juger par les citations que l'on en fait dans les journaux du front ! Cela ne nous console guère de la prison de verre où nous avons dû vivre pendant quatre années, loin de toute manifestation littéraire, loin de la pensée latine.

3 mai 1919. G.-M. Rodrigue.



LA MUSIQUE

Maubel critique musical

Maubel a connu les joies profondes de l'émotion musicale. Les quelques écrits qu'il a laissés sur la musique en font foi. Religieusement, en esthète profond, en musicien fervent, il a déposé au pied des maîtres l'offrande de son amour.

Ses « Préfaces pour des musiciens », et en particulier son « Etude sur la XXXIIe cantate de Bach », sont à ce point de vue des témoignages de son admiration et du trouble profond que la musique a jeté dans son âme. En psychologue subtil, il a su en dégager l'essence lyrique et poétique, en caractériser la beauté. Le sentiment religieux et mystique qu'éveillait en lui l'œuvre de Bach principalement, lui fait dire : « Je ne sais si le lyrisme est autre chose qu'un accord de l'esprit religieux avec le sentiment de la nature».

Les cantates d'église, les plus expressives et les plus poignantes des œuvres du célèbre « Cantor », ont fait l'objet, chez Maubel, d'une étude consciencieuse et réfléchie. Il a pénétré le sentiment qui a guidé le maître, dans ces pages immortelles qui sont des paraphrases musicales d'un texte évangélique. « La cantate, dit Maubel, n'est peut-être qu'un Lied qui a desserré sa corolle. »

En effet, chacune possède son carac-

tère propre, son nœud sentimental ou tragique. Le Doute, la Mort, l'Espérance, le Désir, la Foi, l'Amour en sont les bases poétiques : et malgré l'exiguité des orchestres de l'époque, réduits au simple quatuor à cordes accompagné d'un hautbois et soutenu par un orgue rudimentaire ou un clavecin, Bach a édifié un monument qui apparaît gigantesque surtout par la puissance de l'invention mélodique et rythmique. « L'ornement, chez Bach, dit Maubel, a la valeur d'une métaphore », tant la richesse en est somptueuse, tant l'efflorescence en est ingénieuse et hardie.

C'est en psychologue expert et en savant musicien que Maubel a analysé la belle « cantate du Désir ». J'oserais dire que, comme critique musical, il a poussé si loin le culte de l'art, et l'émotion qu'il ressent paraît si intime et contenue, que jamais il ne lui arrive, comme à tant d'autres, de substituer sa personnalité à celle de l'artiste. Dédaignant le vain fracas du dithyrambe, et les somptuosités verbales dont la critique musicale s'est enrichie (?) en ces dernières années, Maubel se contente d'un éloge discret et voilé, d'une image juste et frappante qui révèle mieux que les plus sonores épithètes combien son âme a su vibrer sous l'influence mystérieuse de la musique.

Il sut aimer l'Art et respecter le Génie. V. HALLUT.

Franciscus d'Edgard Tinel

Sous les auspices de l'« Assistance Discrète », nous avons pu, dimanche 4 mai dernier, réentendre l'œuvre maîtresse d'Edgar Tinel.

La facture volontairement classique de *Franciscus,* où la personnalité de l'auteur ne s'accuse que par la mysticité qui se dégage de l'œuvre, lui a attiré les critiques des amateurs d'art nouveau ; l'ouvrage n'en est pas moins méritoire et digne d'intérêt, et si, au concert, son audition intégrale comporte des longueurs, il faut convenir qu'il renferme de fort belles pages que le temps n'a certes pas entamées.

M. Martin Lunssens, dont le talent de compositeur est connu de tous, nous en a donné une exécution remarquablement mise au point. Sa direction souple et bien rythmée à la fois, son expérience de l'instrumentation servie par une rare probité artistique, le désignent à notre attention comme l'un de nos meilleurs chefs d'orchestre. Sachons lui gré du bel effort qu'il a réalisé si heureusement et souhaitons qu'il ne s'en tienne pas là.

M. Plamondon (Franciscus) a chanté de sa voix toujours jeune et agréablement timbrée ; les autres rôles, chœurs et orchestre étaient en tous points parfaits. Ce fut une belle séance d'art que S. M. la Reine avait tenu à rehausser de sa présence. A. S.

LETTRE DE PARIS

Les tendances nouvelles

On a souvent posé la question : « Quelle sera l'influence de la guerre sur la littérature ? » Elle n'en a guère eu jusqu'à présent, aussi étrange que cela paraisse ; le formidable cataclysme social n'a pas laissé une empreinte nette sur l'art. Tant de privations, tant de souffrances et tant d'horreurs n'ont pas eu le pouvoir de changer l'esprit de

l'homme qui pense alors qu'elles modifiaient profondément l'homme qui travaille. L'évolution que nous allons essayer de noter dans les moyens d'expression de la pensée ne se serait-elle pas produite de la même façon si la guerre n'avait pas eu lieu ?

Le roman est, il me semble, la seule forme littéraire à laquelle le public prête quelque attention aujourd'hui. Les volumes de vers n'ont plus aucune vogue en France; les contes, les nouvelles sont délaissés, les essais philosophiques rejetés, les volumes de pensées devenus impossibles.

Le roman populaire, le roman-cinéma, sont les plus demandés sur le marché. Frémissez, mânes de Flaubert, cendres des Goncourt : les stylistes n'auraient plus un lecteur. La littérature d'imagination sévit. Les romans de cette sorte sont les plus agréables à écrire; il est si plaisant de s'extérioriser ! Cependant, il est quelquefois dangereux de « faire le monsieur qui passe », comme disait Faguet. Tout ce qui est imaginé n'est pas *juste;* puis, cette prétendue imagination n'est au fond qu'une restitution de connaissances acquises, souvent même un résidu de lectures antérieures.

Au milieu du torrent fangeux de ces productions, il existe un courant plus pur : c'est celui qui est formé par le roman merveilleux, un genre hybride qui se recommande de Jules Verne et de Wells. L'*Atlantide*, par Pierre Benoît, le *Péril bleu*, par Maurice Renard, sont des « œuvres ».

Le théâtre, lui, est en pleine décadence. La Société des auteurs dramatiques l'a en quelque sorte avoué, le jour mémorable où ces messieurs ont voté la résolution de rompre avec le passé et de ne plus produire que des chefs-d'œuvre. Le souci de ne pas ennuyer les innombrables alliés civils et militaires qui ne comprennent pas le français a forcé les directeurs à négliger le texte et à ne rechercher dans un spectacle que le charme des yeux. Ils y réussissent ordinairement, et la mise en scène à Paris est devenue aussi soignée qu'à Londres. Les directeurs connaissent depuis l'armistice des chiffres de recette imposants qu'ils n'ont jamais atteints avec autant de continuité. Cette affluence provient du besoin de détente et du surpeuplement de Paris. Les pièces en vers tombent, tout comme autrefois, au bout de dix ou quinze représentations (témoin : *La jeune fille aux joues roses,* de F. Porché, œuvre un peu puérile mais si gracieuse). Cela provient de ce que les spectateurs ne *comprennent* pas quand on leur parle en vers, c'est-à-dire dans un langage dont ils n'ont pas l'habitude : la syntaxe un peu changée les déconcerte; ils ne suivent plus la construction des phrases.

Le cinéma, évidemment, est plus à la portée de la foule et c'est une des raisons de sa vogue. On ne peut nier, toutefois, qu'il est en train de devenir un art. On commence à citer des auteurs de films vraiment beaux. Malheureusement, la conviction s'est emparée de cet art à peine né. Les mêmes jeux de physionomie traduisent les mêmes états d'âme : l'œil fixe signifie la réflexion; grand ouvert, l'évocation; mi-fermé, la malice; de coin, la traîtrise. Les attitudes correspondent toujours aux mêmes situations. Les détails de la toilette ont aussi leur signification, toujours la même.

Par suite de l'importance des événements politiques, la presse a pris l'influence que l'on sait sur l'homme d'aujourd'hui. Il n'est pas exagéré de dire qu'elle tend à remplacer la religion. Ses dévots y joignent jusqu'à l'attrait du blasphème... Qui n'a entendu les ouvriers désigner leur journal

ainsi : « Passe-moi le *Menteur* », avec une tendresse respectueuse, une familiarité craintive. Qui dira le rôle à la fois sublime et ridicule de la presse pendant la guerre? Ce qu'on a nommé : le bourrage de crâne, ces récits invraisemblables sur les faiblesses et les malheurs de l'ennemi auxquels personne ne croyait, nous aidaient quand même à tenir. Il n'y avait plus de chats en Allemagne : ils avaient tous été transformés en civets ! — Le choléra est à Berlin. « Les germes étant véhiculés par l'Oder et la Sprée, les habitants sont invités à faire bouillir l'eau de ces deux rivières. » La naïveté de cette dernière phrase montre à quelles inexpériences était confiée la rédaction des grands journaux pendant la guerre !

GEORGES VITRY.



NOTES

A L'ACADEMIE. — Mercredi 7 mai, séance solennelle, honorée de la présence de L. M. le Roi et le Reine. M. Pirenne, directeur de la classe, traite le *Pangermanisme et la Belgique*. Notre grand historien lit, malheureusement; il est beaucoup plus éloquent quand il n'est pas absorbé par son texte. Il développe son sujet avec l'érudition qui caractérise tous ses travaux. Mais ici peut-être n'est-il pas aussi original que dans les œuvres historiques qui font sa gloire. Le pangermanisme a inspiré tant de commentateurs ! M. Descamps, après lui, expose un sujet ingrat : *Le Droit international et la nécessité*.



M. RENÉ BENJAMIN, l'auteur de *Gaspard*, *Sous le ciel de France*, a conférencié à la « Ligue Nationale pour la défense de la langue française ». Son sujet : Le moral français pendant la guerre. Son succès : prodigieux. Ses mérites : parfaits. Le conférencier parle d'abondance, sans une note, une langue simple, claire, imagée, interprétant en artiste spirituel chacune des phases de la guerre. Moyens simples : un mot banal parfois, populaire, mais dit avec l'intonation qu'il faut. L'orateur frémit quand il dit : Verdun ! Et son émotion est communicative; l'auditoire s'émeut d'une angoisse rétrospective et l'on sent croître dans son cœur l'amour pour cette nation qui a inscrit dans son histoire : *Verdun*, comme le prononce René Benjamin, à mi-voix, vibrant presque dans un sanglot...



A la liste de nos confrères quotidiens qui ont annoncé la réapparition du *Thyrse* et que nous avons publiée dans notre dernier numéro, ajoutons (S. E. O. O.), en Belgique : la *Province de Mons*, la *Nation Belge*, la *Flandre Libérale*, le *Journal de Gand*, le *Journal de Charleroi*; à Paris : la *Petite République*, l'*Avenir*, la *Vérité*.

Tous nos remerciements.



ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — *Poèmes* : P. Palgen : *Les seuils noirs*. — Paul Neuhuys : *Loin du tumulte*. — *Revues* : *Demain*, *Hélianthe*, *Au volant*, *Les Chants de l'Aube*, *La Bataille littéraire*. *Le monde renversé*.

Le Bout de Table

Pourquoi pas? nous désigne à l'attention de Marinetti comme de virulents futuristes. Nous le voulons bien quoique notre loufoquerie ne soit pas encore légendaire. Notre désir de nous imposer à la foule nous a fait commettre, confessons-le, maintes folles extravagances qui nous attirent aujourd'hui — et c'est bien fait — les flèchettes caustiques d'un spirituel chroniqueur.

Cependant, si folles qu'elles soient, nous n'avons guère réussi nos pantalonnades mais, Dieu merci ! nous partageons cette déveine avec bon nombre de célébrités contemporaines. Ainsi en est-il, disons-le froidement, de Georges Garnir, qui voulut doter notre Opéra de libretti biscornus avec trames cubiques et adjectifs-atmosphère, futuristes enfin, d'un futurisme échevelé ; et voyez comme le résultat fut décevant : il n'avait fait que verser dans un futurisme à rebours, celui de Xavier de Montépin.

Le *Deus ex machina* d'un parti puissant entre, enfin, dans l'ombre propice aux morts politiques. Le comte Woeste connaît aujourd'hui l'ostracisme dont il frappa les hommes assez audacieux pour s'élever contre son éminence. La disparition de ce rigide conducteur d'hommes coïncide avec l'éclipse totale d'une autre éminence, combien tapageuse, celles de l'illustre Gaudissart de toutes les professions : avocat verveux, politicien ondoyant, écrivain pléthorique, dramaturge médiocre et poète désolant. Tous deux, le Puritain et le Tabarin, octogénaires dont la verdeur persiste, riront en se rencontrant, non d'eux-mêmes, mais de la foule inepte qui subit, du premier, une domination cinquantenaire et funeste, peut-être sans exemple dans l'histoire d'un parti et, du second, les dix lustres de voltige sur les perchoirs politiques. Ami des contradictions violentes, il fut l'inventeur de l'âme belge, mais d'une âme faite à l'image de la sienne, médiocre ou *middelmatig*, selon l'expression dont nul ne songe à lui ravir la paternité.

En guise d'adieu on offrit au premier son buste *d'une superbe patine verte* dit le « Soir ». Et nous le croyons sans peine car, sans le vert qui lui sied à ravir, aucune ressemblance ne pouvait être garantie. L'adieu fait à l'Oncle multiforme, que les maintes défaites du dramaturge avaient préparé au défaitisme final, eut le caractère d'une « reconduite » de visiteur désormais indésirable. Oyez ! Après cinq ans de dispersion, les *Amis du Palais* étaient convoqués sous la présidence de l'Oublieux. Or, 15 des 235 « Amis », se présentèrent. Si l'illustre auteur de *Trimouillat* et *Méliodon* a conservé de l'ouïe il aura compris que, s'il est encore possible, ce n'est plus qu'à distance.



Pour ne pas emboîter le pas aux quotidiens dénigreurs, ne le nommons pas Kamiel, mais Camille ; nous éviterons ainsi des imprécations.

Car il s'agit de Huysmans, pas celui de *Là-bas*, mais celui dont vous connaissez le doux sourire voltairien. Fixons un point d'histoire.

Il y a vingt-cinq ans on reçut à la Ligue ouvrière de Saint-Josse-ten-Noode l'inscription d'un grand diable d'homme qui avait l'air d'un savant allemand — je vous jure que cette opinion en est une d'avant-guerre — plutôt que d'un prolétaire. C'était Lui. Docteur en philologie, il savait que les destins sont l'œuvre des hommes, et il se fit le camarade charmant de ses frustes compagnons. Et pourquoi non ? Sachez qu'au cours des fêtes de la Ligue, c'était ce futur Incorruptible qui divertissait l'assistance par son entrain ; il organisait, stimulait et chantait. Oui, il était déjà barnum, éveilleur d'énergies et baryton.

Tant de dévouement à la cause populaire devait trouver sa récompense, aussi la voulut-il belle : habitant les confins de Saint-Josse — un village — il fit un bond vers Bruxelles lorsqu'il se sentit éligible, d'où son entrée au Conseil. Un autre bond, magistral celui-là, le porta à la Chambre. Il vient d'en faire un dans l'inconnu en déclinant prudemment une candidature législative à Bruxelles. Vous pâlissez !... que craignez-vous pour lui ? Cet échassier connaît la mare !



Ils étaient deux poètes humant avec emphase un succédané d'alcool et, stimulés, ils prononçaient des mots profonds et définitifs. Ils se disaient que les mythes étaient flétris, que la poésie était morte et que la splendeur des périodes ne touchait plus l'âme des barbares. Puis il y eut un silence et ce fut, pour eux, le silence éternel, car, en feuilletant le fascicule 2 de l'*Ingénieur-Conseil*, ils eurent un soudain et violent soubresaut, ils se raidirent et « tournèrent de l'œil ». Pleurez, doux alcyons ! Ils venaient de lire au sommaire ce titre terrifiant : « Machine à fabriquer les alexandrins. »

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

LA FLAMANDISATION SOURNOISE DE L'UNIVERSITÉ DE GAND

Parmi les institutions nationales que l'Allemand avait tenté de ruiner, l'Université française de Gand mérite nos plus douloureuses préoccupations. Non pas que l'ennemi l'ait touchée mortellement; elle a résisté à ses entreprises criminelles. Mais ce sont nos compatriotes mêmes qui, sciemment ou non, complotent sa perte. Souvenons-nous : Le discours du Roi, le 22 novembre 1918, devant l'assemblée de toutes les notabilités du pays, annonçait : « le Gouvernement proposera au Parlement de créer dès à présent les assises d'une Université flamande à Gand, sauf à réserver aux Chambres qui suivront la consultation électorale, le soin d'en régler les modalités définitives ».

Ce fut une stupéfaction et l'on se demanda quels conseillers imprévoyants avaient pu aussi imprudemment mettre dans la bouche du Souverain semblables paroles inquiétantes. Ce n'était pas le moment de ressusciter cette irritante question, ni surtout de lui indiquer une solution aussi contestable! L'émoi fut profond. Les protestations ne manquèrent pas de vigueur. On se rappelle celle du barreau de Gand. Puis le silence se fit. Et l'on crut que le danger était écarté. On croit toujours cela dans notre pays. L'interpellation récente de trois représentants flamingants nous montre que nous nous étions trompés : non seulement le danger n'est pas écarté, mais il est irrémédiable, peut-on dire.

Qu'on nous entende : nous ne tranchons pas la question de l'*Université flamande;* nous parlons du danger de l'Université flamande à Gand. Celle-ci s'y fera. Sans doute, M. le Ministre Masson a déclaré qu'il fallait permettre au « gouvernement qui sortira des élections prochaines et qui aura une autorité que nous n'avons pas, de résoudre cette question », ce qui semblerait être le langage de la raison; mais voici comment s'exprime M. le Ministre des sciences et des arts :

> On ne peut donc sérieusement nous reprocher de ne pas encore avoir jeté les bases d'une université flamande.
>
> Je signale, d'ailleurs, qu'il y a déjà actuellement à l'Université de Gand un nombre important de cours donnés en langue véhiculaire flamande; 26 cours, dont 22 sont des cours obligatoires.
>
> J'ai pensé que la seule chose qui pût être faite pour préparer l'enseignement supérieur en langue flamande — quel que fût le système adopté — était de choisir comme membres du corps enseignant des hommes ayant connaissance des deux langues.

« Flamandisation sournoise », a dit M. Feron; et M. Pepin : « On sacrifie la science à la langue ».

Et plus tard, M. le premier Ministre a déclaré : « Il faut une Université de langue flamande. J'ajoute qu'elle peut très bien coexister à Gand avec l'Université de langue française. »

Résumons la situation. Le Roi annonce le 22 novembre 1918 que le gouvernement proposera au Parlement de créer dès à présent les assises d'une Université flamande à Gand. Le 22 mai

1919 — rien n'a été proposé au Parlement — on apprend que le gouvernement prépare l'enseignement supérieur flamand à Gand et que dans l'idée du premier Ministre cet enseignement y coexistera avec l'enseignement supérieur français.

On croit avoir trouvé la solution: une Université flamande à Gand, maintien de l'Université française à Gand. Et l'on se dit: les Flamingants seront contents sans doute, les partisans de la langue française aussi. L'agitation autour de cette déplorable question cessera et nos hommes d'Etat pourront vaquer à d'autres préoccupations. Erreur. Les Flamingants ont répondu d'avance. Voici comment s'est exprimé un de leurs leaders, M. Vermeylen, dans une brochure éditée par le *Peuple:*

« Nous n'admettrons pas que l'Etat « maintienne au cœur du pays flamand, « je ne dis pas un foyer d'influence « française, mais un instrument de francisation qui incite la bourgeoisie à « négliger son devoir social, son devoir « national, qui permet à une élite d'ac-« quérir son *développement complet* « exclusivement en une autre langue « que celle de l'immense majorité de la « population ». Nous ne discutons évidemment pas maintenant l'opinion de M. Vermeylen sur le devoir de la bourgeoisie ni cette abomination d'acquérir son *développement complet* exclusivement en français. Notre but est de prouver que la solution en voie de réalisation ne satisfait pas les Flamingants. Savez-vous ce qui va se passer? C'est encore M. Vermeylen qui nous l'a prophétisé:

Nous aurions deux universités également anémiques, et autour desquelles on se battrait, n'en doutons pas. Car ces deux universités seraient concurrentes. Pour ces aristocrates de la langue, qui ne manquent pas une occasion d'exprimer leur mépris et leur haine du flamand, qui ne font de concessions que contraints et forcés, et qui deviendront plus acerbes à mesure que la poussée démocratique rendra leur position en Flandre moins assurée, pour ces esprits simplistes qui ne conçoivent nul salut pour un peuple en dehors de la culture française, unique et exclusive, tout progrès de l'institution flamande sera un empiètement. L'existence de l'université française sera mise en péril; ils voudront la défendre plus que jamais — il faut un optimisme de commande pour ne pas s'en rendre compte — jusqu'au moment peut-être où l'une des deux universités mangerait l'autre. Mais dans quelle agonie l'Université vaincue se traînera-t-elle? Agonie fort coûteuse, etc.

Donc, la flamandisation « sournoise » ne satisfait pas les Flamingants. Ils en prédisent les plus grands maux et naturellement ceux-ci seront, en raison directe du rapprochement des deux établissements.

On conçoit que les gouvernants aient cherché à résoudre un problème irritant en donnant satisfaction aux deux parties; mais on peut être surpris que, sans autorité, comme dit M. Masson, ils aient choisi précisément la solution qui présente le plus de risques pour la concorde nationale.

LEOPOLD ROSY.



NOTRE PAIN

Petite fille, est-ce bien vous
Qui franchissiez un jour, dans la petite ville,
Le seuil du four banal, où sur la tiède argile,
Levait la pâte aux contours mous?
Au dehors, c'était juin, avec ses parfums tendres;
C'étaient, dans le jardin, le vif éclat du jour,
Les rosiers qui neigeaient sur le buis lisse et court,
Et les pommiers où tout l'azur semblait descendre.
Tout-à-coup, vous entriez dans le réduit obscur.
Dans le silence ardent, le four béant ronronne;
Vous écoutez chanter sa rumeur monotone,
Vous regardez couler la cendre qu'abandonne
La flamme au cœur lucide et pur.
De grands gestes très lents traversent la pénombre,
La braise qu'on remue, les miches que l'on sort
L'une après l'une des coins d'ombre
Vers le feu captif qui les mord...
C'était l'instant! Vous étiez grave et attendrie
Devant les rites familiers
Qui transforment la gerbe mûre, et multiplient
La joie secrète des foyers.
Vous retrouviez ici, exaltée, frémissante,
La senteur du champ blond, de pollen alourdi
Que le soleil chauffait sur la colline ardente.
L'odeur des lys, au seuil du jardin ébloui,
Glorifiait, en s'y mêlant, la vie clémente...
Et maintenant les pains, les bons pains roux s'en vont
De porte en porte, au long des venelles fleuries.
Ils surchargent les bras des femmes. Les maisons
Qu'emplit l'heure du pain, s'animent, enrichies,
Et dans leur étroit horizon,
L'humble plaisir se renouvelle et s'amplifie.

C'était l'âge de paix! La plaine et le coteau
Etaient pesants de fruits, de plantes, d'animaux.
Les cris et les chansons montaient jusqu'aux nuages
Avec le bruit que font l'enclume et le marteau.
Les hommes fraternels avaient, dans le feuillage,
Des demeures qu'ouvrait l'instant du nonchaloir.
Il faisait bon s'y rassembler souvent, le soir,
Et ensemble y goûter le froment de l'année.
Mille objets séduisants occupaient nos pensées
En ce temps-là. Nous étions candides et doux.

Nos ennemis étaient la grêle et le courroux
Qui sommeille en été dans les lourdes nuées;
C'était le gel aigu et la taupe embusquée,
L'insecte niveleur et la bête au poil roux.
Nous n'avions pas dressé de rigides barrières
Dans nos champs où s'ouvraient de larges golfes d'or.
Parfois il nous plaisait qu'une nef étrangère
Parcourût notre fleuve et touchât notre bord.
Même n'avons-nous pas, ô Rhin triste et perfide,
Traversé ton flot vert, et sur ta rive humide,
Voulu d'autres plaisirs, rêvé d'autres départs?
N'avons-nous pas un jour, ô Danube, ô Neckar,
Voulu fouler le sol que votre cours arrose?
N'avons-nous pas goûté, amusés, indulgents,
L'âpre blé qui mûrit sous vos sapins moroses,
Ce blé que vous gardez dans vos vallées encloses,
Et qui met tant de haine au cœur de vos enfants?

Mais je veux désormais, ô ma terre romane,
T'aimer uniquement d'un cœur dévotieux.
Ce froment tendre et frais qui de ton sol émane
Et jaunit mieux qu'un fruit à la chaleur des cieux,
Je veux en recevoir ma vertu et ma force
Et ne devoir qu'à lui ma robuste vigueur.
Sous les bouleaux légers et sous les chênes torses,
Quand la terre apaisée se couvrira de fleurs,
J'irai voir les champs blonds rythmer aux brises molles
La vague qui soulève et abaisse l'épi.
J'aurai pour les loisirs et les soins agricoles
L'amour du paysan penché sur le sol gris;
J'épierai le grain vert, si ténu dans sa gaine,
J'irai le voir durcir au soleil des midis,
Jusqu'à ce que, sonore et bruissante, la plaine
Chante unanimement sous les cieux infinis.
Alors j'évoquerai, pieuse et recueillie,
Les rustiques aïeux, dont la haute raison
Fit autrefois jaillir du cœur de la patrie
Le pain quotidien de nos générations.

JEANNE MAYEUR.



LE CLOWN

O Billy Bob, je te revois sous la haute voûte ronde, avec ta perruque aux trois pointes rousses et au grand front blanc.

Ta face copieusement enfarinée est marquée de violents sourcils noirs au-dessus de tes yeux de jais; un rire rouge semble frémir sur ta bouche exagérée, bien que ton vrai visage soit supérieurement impassible, et tu es vêtu d'un maillot bleu sombre constellé d'argent.

J'entends ta voix; elle est fausse, glapissante, c'est une suite de notes de ventre et de notes de tête qui s'opposent de la plus cocasse façon; mais comme elle nous enchante ta voix, nous autres enfants!

La piste est de sciure sous le lustre où tu déroules ton petit tapis inutile, car pas une fois tu ne le fouleras, même quand tu viendras respirer, dans une paradoxale girouette, la fleur qui en occupe le milieu.

Tu vas, criant, sautant, gesticulant, plus souvent sur les mains que sur les pieds, ne cessant d'encaisser les giffles sonores du sévère Maître du cirque, que pour courir après un papillon imaginaire, et tu t'appliques — ô faux maladroit — à ne pas le prendre.

Et nous sommes là, autour de toi, plusieurs centaines d'enfants suspendus à ton cou, comme un collier à multiples rangs d'âmes attentives et charmées. Quel vieux sorcier t'a bercé sur ses genoux et t'a ainsi appris le chemin de nos esprits et de nos cœurs, ô clown sans âge qu'on se figure mal avoir été enfant ?

C'est là ton grand secret, et je n'insiste pas.

Ce que je sais, c'est que tu n'agis que pour nous plaire; tu ne cherches qu'à déchaîner notre joie et tu y arrives aussi souvent que tu le veux. Ta verve est la source intarissable du rire innocent qui s'échappe de nos bouches comme celui d'une eau qui te couvre de fraîcheur. Là, il me semble surprendre, venant du fond de ton âme, l'aubade d'une flûte merveilleuse... Où n'irions-nous pas si elle nous invitait à te suivre!...

Mais une fanfare retentit; elle n'est pas pour toi. Vite, tu roules ton tapis et le mets sous ton bras, modestement. Ton règne s'efface.

Un magnifique cheval blanc caparaçonné de pourpre apparaît. Et voici l'écuyère qui salue d'un entrechat sous l'arc de sa cravache. Elle saute en selle, et tu n'es plus rien que l'obscur servant qui, ainsi que les autres valets, lui tend banderolles et cerceaux, et assiste humblement à sa danse et à ses grâces soulevées par un trot altier.

La musique cesse et ta voix renaît. L'écuyère est au repos, souriante, jambes croisées, sur son siège de velours éclatant; sa jupe courte à plis roides rayonne autour de sa taille fine. Et tu lui offres, galamment, le grand cerceau de papier de soie, où tu trempes ton doigt comme dans une crême, en la conviant à t'imiter; mais elle t'ignore : dédaigneuse, elle flatte l'encolure de son cheval.

De nouveau, tu es roi de la sciure et du tapis, et ta fantaisie, riche de toutes les lumières qui s'accrochent aux cristaux du lustre, se prodigue sur tous les objets qui te passent par les mains; tu nous montres ce que l'on peut faire avec un fouet, une flèche de papier, un chapeau, quand on a de l'esprit et du cœur, — oui, du cœur!

Tes exploits se compliquent et tout à

coup se simplifient, se totalisent en une fable d'où, par la franchise de tes dons, tu aurais banni la rhétorique.

Et sans fin tu triomphes dans nos rires et nos battements de mains, ô vrai fils de cette déesse qui n'aime pas les hésitants : l'Adresse.

Vingt fois, peut-être, je fus le témoin de tes mêmes farces ; elles m'étaient chaque fois nouvelles et plus ingénieuses. J'ai fait depuis d'autres connaissances. J'ai approché des hommes qui, doctoralement, me parlèrent au nom de la Vérité ; ils ne possédaient pas ton art délié et sûr qui emplissait mon esprit d'une certitude si heureuse ; ils ne m'en ont jamais tant appris que toi, ô Billy Bob, au hasard d'une pirouette, d'une nasarde, d'une culbute. J'ai vu, enfin, des poursuiveurs de chimères qui marchaient vers un but dont tous se gaussaient : c'est grâce à toi que je les ai chéris.

Tu fus aimé, fêté comme un dieu ; or, qui pense à toi de tous ceux qui, un à un, s'en sont allés vers l'âge grave et n'en sont pas revenus ? Qu'importe, puisque je te chante, moi qui t'ai le plus idolâtré.

O Billy Bob, je te revois sous la haute voûte ronde qui fut si longtemps le temple de tes prodiges ; mais tu es immobile, dominant ton œuvre accomplie avec le sourire figé de ta propre statue. Tu n'es plus là, vivant, que pour moi seul ; un autre qui ne te vaudra jamais accapare la foule. C'est peut-être ton tapis dont il se sert, mais toi, vraiment, tu n'y es plus.

J'imagine mal ce que tu es devenu. Vis-tu au rancart, dans un coin poussiéreux, tel un pantin usé, occupé à dénombrer mélancoliquement tes cerceaux crevés ,ou a-t-on conduit au cimetière tes os enfin dessoudés ? Réjouis-toi, l'heure de ton génie n'est pas morte : elle brûle dans ma mémoire comme un papillon enflammé.

Je songe au joueur de flûte de la ballade rhénane...

Par quel charme irrésistible et vers quelle montagne de délices entraînas-tu nos âmes ? Dans quel antre as-tu mené celles de tous ceux qui te laissèrent sans s'en apercevoir le meilleur d'eux-mêmes ?

Moi, je n'ignore pas quel trésor tu m'as dérobé, ô mon maître ; c'est pourquoi, si tu vis encore, dis-moi vite avant que la mort ne t'emporte, Billy Bob, mon vieil ami, ce que tu as fait de mon âme d'enfant.

HENRI STRENTZ.



POÈME POUR L'ÉTÉ

A la mémoire de l'écrivain
P. H. DEVOS,
mort pour la Patrie.

Eté, vous êtes plus émouvant il me semble
A l'heure où vous parez un feuillage qui tremble
Des légères caresses d'un rayon mourant;
Vos silences me sont précieux, et vos couchants
Plus chers, laissant traîner leur agonie splendide
Dans l'harmonie des eaux, lumineuses, sans rides,
Et des prés odorants où pèse un lourd sommeil.

Eté ! J'aime l'ardeur vivante du soleil
Agile et bondissant qui jongle avec les ors
Des blés inclinés aux brises de Messidor,
Vos horizons houleux de mouvantes blancheurs
Aux clairs matins joyeux d'odorante fraîcheur,
Le calme de vos soirs, lorsqu'un oiseau module
L'oraison quotidienne du crépuscule...

Eté, pardonnez-nous ! Nous avons offensé
Le noble accablement des feuillages froissés,
Nous avons brisé l'arbre droit dans la lumière,
Insulté la paix des choses familières,
Nous avons, sans pitié pour vos nuits de silence,
Fait retentir sans fin l'effroyable cadence
Des bronzes irrités clamant aux horizons.
Nous avons fait surgir de sombres floraisons
Parmi les blés hâchés et les seigles foulés;
Eté! Pardonnerez-vous d'avoir exilé
Le mystère charmant des campagnes désertes?
D'oublier, dédaigneux de vos douceurs offertes,
La grâce qui jadis enchantait nos jeunesses,
La joie de découvrir en vos lourdes promesses
La beauté de la Vie, du Rêve et de l'Amour,
De profaner la Nuit et d'attenter au Jour,
D'avoir chassé les Dieux de leurs forêts sanglantes,
De ne plus savourer — ivres de la tourmente —
Vos silences légers, bel Eté romantique,
Et les chants alternés des pipeaux bucoliques?...

THÉO FLEISCHMAN.

Devant Dixmude,
juillet 1917.



LÉO SOMERHAUSEN

Léo Somerhausen a été tué le 28 septembre devant Dixmude, lors de la dernière offensive, de l'offensive victorieuse qu'il avait tant rêvé vivre. Trois jours après, il a été inhumé à Saint-Ricquiers près d'Hoogstaede. Né artiste et bohème, curieux de toutes choses, enthousiaste et magnifique, il allait dans la vie sans souci des entraves matérielles. Voyageur, visiteur des cités réelles et des villes de rêves et de pensée, il n'avait pas encore écrit l'Œuvre. Dans des journaux divers, dans les jeunes revues, des essais de lui affirmaient déjà ses dons, sa personnalité certaine. Maigre, nerveux, poète échevelé, prosateur prolifique, Somerhausen était un espoir. Dans les tavernes littéraires de Bruxelles avant la guerre, il parlait de vers, de gloire,

ébauchant des œuvres, rêvant théâtre, voyages, travail. Toujours pressé, il courait par les rues les bras chargés de livres et de journaux, les cheveux au vent, suivant des yeux quelque folle nuée. Il aimait la vie et la volupté. Délicat, il accepta cependant sans hésitation la misère des soldats. Il s'engagea dès août 1914. Il fit toute la guerre; il connut le courage et le magnifia. C'est dans l'*Indépendance belge* de Londres qu'il publia ses croquis verveux, ses impressions vigoureuses, qu'il signait tantôt « Le Jas matricule 4 », tantôt le « Piotte de la tranchée 24 », et qui assurèrent sa réputation. A la *Patrie belge* il signa « Léon Bing » des portraits actuels, donna des vers à l'*Anthologie des poètes soldats,* au *Bulletin des gens de lettres et artistes belges au front,* collabora au *Claque à Fond,* aux *Chants de l'Aube,* qu'il avait contribué à fonder et à plusieurs journaux français des tranchées et de l'arrière.

La *Grande Revue* venait de s'assurer sa collaboration. L'avenir l'attendait. La mort n'a pas épargné ce caractère libre, cet esprit nerveux, cet artiste sincère et unique. Nous ne l'oublierons pas.

CHARLES CONRARDY.



CAUSERIE

. . . .

Ce qui m'a particulièrement touché, c'est la louange si spontanée que vous m'avez témoignée à l'égard de quelques-uns de mes poèmes. Un éloge sincère a pour ma faculté de travail des conséquences étonnantes; c'est un aiguillon sous lequel mon esprit prend le mors au dent.

Voilà une phrase bien alambiquée. Je m'explique en termes plus « tempérés »; cela m'insuffle un goût plus ardent de travail. C'est un levain. Aussi depuis hier soir des tas de conceptions nouvelles fermentent dans ma «kephelè».

Ah! si j'avais tous loisirs nécessaires, je sens que je pourrais « œuvrer » fertilement.

Vous voyez, je passe en ce moment une période de fièvre. La réaction est inévitable. La vie est une vraie piste de montagnes russes.

Néanmoins, quelle admirable chose. Tenez : un sourire de femme, un flanc, un sonnet! quelle synthèse de joies! Vous ne me comprenez pas ?

En revenant de La Panne, j'étais dans une auto où j'eus l'heur de voisiner avec une infirmière qui avait des yeux un peu ovalisés, gris perle et moites, *et ils étaient sertis d'un sourire (je dis « sertis », car le sourire illuminait tout le visage) mobile comme du vif argent, c'est-à-dire, si je puis dire, un sourire avec des harmoniques. Une autre image. Vous jetez une pierre dans l'eau. Vous avez un cercle. Un instant après, un autre, un autre encore. Elle, elle souriait. On lui parlait et, suivant les modalités du ton de la conservation, son sourire se transformait. C'était exquis!*

En rentrant, je trouvais au « mess »; un dessert dominical. Un flan

fondant comme une glace. D'abord, au point de vue plastique, un flan est déjà une merveille. Cette masse jaune d'or caparaçonnée de sucre et teint de confiture. Et la gustation alors : la fraîcheur sucrée dans le palais. Quelle joie !

A propos, ne trouvez-vous pas fort judicieux d'appeler l'intérieur de notre orifice buccal : palais. Palais, cela évoque des gestes, des fêtes, des réjouissances. Le passage des mets durant un bon dîner, au travers du palais, n'est-il pas pour celui-ci une réjouissance continue.

Enfin, le poème :

« Apporte les cristaux dorés
« Et les verres couleur de songe,
« Et que notre amour se prolonge
« Dans les parfums exaspérés. »

Un simple quatrain. Mais quelle « résonnance ». Rappelez-vous la théorie du « timbre » en musique : « un son riche et chaud est naturellement accompagné d'harmoniques ». Ne peut-on dire : « quel dégagement d'harmoniques dans ces quatre vers! » Ah! ce Samain! A propos d'harmoniques, ceci n'est-il qu'un simple symbole : « un violoncelle, par exemple, vibrera si une voix bien timbrée fait entendre à quelque distance *un son correspondant à l'une de ses cordes ayant seulement quelque affinité par les harmoniques ». N'est-ce pas le symbole de ces sympathies mystérieuses s'établissant entre deux cœurs. Affinités d'harmoniques psychiques.*

Et l'orgue, cette synthèse de tous les instruments. Souffles grandioses et grêles. Lyriques et mutins. Chants célestes, guerriers, amoureux.

Et par association d'idées (ah! cet enchaînement des idées dont a glosé si subtilement Platon), je pense à « Antoine et Cléopâtre » de Shakespeare, vu chez Gémier durant ma dernière perm.

Synthèse prodigieuse de haute poésie et de gaillardises, de concettis douteux, de transcendances vertigineuses; d'amour, de guerre, de politique, de philosophie. Shakespeare! Un « orgue » de la littérature.

...J'espère que cette causerie à bâtons rompus ne vous effarouchera pas trop.

C'est une conséquence sans doute de la « fermentation cervicale » dont je vous ai causé tantôt.

. . . .

SOLILOQUES CYNIQUES

— Si jamais on n'a autant tué d'êtres humains, jamais non plus on n'a autant massacré cette pauvre langue française. Mais oui, Madame ! Au jour d'aujourd'hui, tout le monde écrit ou vaille que vaille : écrivaille ! On vit des heures si mouvementées qu'on ne peut résister au désir d'en noter les affres dans son carnet de poche. Hélas ! un beau jour, ce carnet découche de sa poche : il veut vivre sa vie; s'afficher en public...

...Et voilà comme chaque jour apporte en librairie tout un stock de « carnets de campagne ». Le flux qui l'apporta recule épouvanté, puis récidive le lendemain dans son sinistre ouvrage.

— *Le Feu :* prodigieuse fresque !

Du Dante. Mais non plus l'enfer divin : l'enfer humain. Le *Feu :* ce devrait être le livre d'heures du civil afin qu'il communie chaque jour en pensée — quel pléonasme ! — avec « ceux des cagnas et des sapes » !

— Entre la nuque et l'arrière, le *Feu* est communément lu. Cela permettra à ces « Messieurs » dans les salons, après la guerre, d'en gloser avec compétence et réalisme...

— J'imagine fort bien un drame héroï-comique sur la « Grande Guerre ». Un panaché de pathétique et de haute bouffonnerie à l'instar du « Cyclope » d'Euripide. Dans une même promiscuité : héros et rats de bureaux ; rats de casernes, mercantis. Des corbeaux, des vers et des fournisseurs clamant en chœur : « O Dieu compatissant qui nous dispense la guerre, ne cesse pas de sévir. C'est notre âge d'or que nous vivons ! »

— Dans ce « no man's land », dont parlent les Tommys, les vers grouillent en tas dans les chairs blêmes de ceux qu'on a dû laisser pourrir ainsi que des lépreux. Ces vers : il en est de grêles et de pâles ; il en est de roses et de gris, et, tel que dans les poèmes d'un auteur décadent, on en trouve de 2 pieds, de 4, de 12 ! Et tous ces vers, Madame, ont plus d'une ressemblance avec les vers de nos poètes.

Il en est qui frétillent dans les doigts tel du vif-argent. Ils sont élégants, souples, ondoyants comme des vers de M. Rostand. Il en est d'efflanqués, de blafards ; il semble que la famine les mine, tels ceux de M. Jean Aicard. Se trémoussant pleins de suffisance, il en est d'un rouge assassin comme ceux de M. Jean Richepin. Puis si gorgés d'aliments, ventripotents et bedonnant, pouvant à peine mouvoir leur panses, il en est de très essouflés, tels des vers de M. Fabié !...

— Ah ! que je plains ces pauvres bardes de l'arrière : Zamacoïs, Aicard, Fabié, et autres birbes et barbacoles.

A terme fixe, l'estimable magazine qui les stipendie réclame de leur verve imaginative une ample décoction d'héroïques alexandrins.

Est-ce donc par nécessité financière que ces larbins de Pégase et de Calliope se livrent à de tels petits jeux, ou bien n'est-ce que simple gymnastique intellectuelle, exercice d'assouplissement, comme d'autres font des gammes ou des haltères ?...

— Tout comme pour Schopenhauer, la femme n'est qu'un dépotoir de notre sensualité ; les vers, pour certains hommes de lettres, ne sont qu'un dépotoir de leur verbosité.

Léo Somerhausen.



LA PEINTURE

Alphonse Asselberghs

Cercle Artistique. — Une pensée pieuse a incité les amis d'Asselberghs à réunir un ensemble important de son œuvre. Les musées et les collections privées possèdent les toiles marquantes. Découronnées, les rétrospectives croient ne pouvoir rien sacrifier. Est-il étonnant qu'elles paraissent singulièrement démodées ? L'artiste, confronté non pas avec ses contemporains mais avec les éléments les plus audacieux, à moins d'être un créateur de grande allure, perd beaucoup du prestige acquis.

Asselberghs, vu sa longévité, a passé

par les formules nombreuses de l'art moderne. Parti de l'esthétique réaliste de ses maîtres (Huberti et Boulenger), il a tâché de suivre les conquérants de la clarté. Sa vision manquait de la souplesse requise, de l'audace nécessaire pour se dégager des règles désuètes. Asselberghs fut un artiste probe et consciencieux, sans forte originalité, intéressé par la forme plutôt que par la couleur ou la lumière. Les détails le perdirent; il crut ne rien devoir omettre. Aussi, faute de synthèse, il n'arriva jamais à transcrire l'impression directe. Ses ombres, d'abord opaques, s'allégèrent. Cependant, même à Alger et dans le Midi, il garda ses gris néfastes et fatigués, il ne put saisir la précieuse fluidité de la lumière. Parmi ses bonnes productions, il faut noter le *Rocher du Gurnigel*, très juste d'évocation, de composition et d'atmosphère. Je puis citer aussi les *Vergers d'Uccle*, *Automne* (*Kinroy*), *Village d'Esden*, *Mare à Fontainebleau*. Les dessins et les aquarelles, par leurs notations rapides ou fraîches, valent souvent plus que les tableaux trop poussés.

Maurice Wagemans

STUDIO. — Maurice Wagemans fit partie de la section d'art au front belge. Il y fut l'un des artistes en vogue. Plusieurs de ses productions ont été vues au Cercle Artistique. Elles gagnent à être présentées isolément, car la section d'art réunissait des peintres de tendances si différentes qu'ils se faisaient mutuellement tort.

Wagemans a rassemblé un choix aussi divers que varié de toiles, d'aquarelles, de pastels, de fusains, de sanguines. Toutes ses œuvres valent par leur grande allure décorative. Ce sont mieux que des documents, ce sont des pages frémissantes, très nobles de style, sans romantisme. Les ruines pourtant se prêtent peu à notre esthétisme; il est difficile de ne pas les rendre conventionnelles et par conséquent banales. Wagemans les a vues en peintre amoureux de fines colorations, de lumière riche, de métier souple, aisé et puissant. Ces toiles — dont plusieurs parfaites — ne formeront, je l'espère, qu'un épisode dans la vie de l'artiste. Celui-ci sait qu'aux spectacles de désolation, il faut préférer les spectacles qui réconfortent, qui enthousiasment, qui provoquent des émotions de beauté.

Le souffle de la guerre passe plus tragique sur les fusains où agonisent les moignons héroïques des halles d'Ypres et de l'église Saint-Martin. Très noble de proportions, d'une évocation presque antique, le péristyle resté debout (n° 6).

Wagemans ne s'est pas borné à décrire les lieux blessés par le sombre drame; il a tenu à en silhouetter les acteurs. Les attitudes des soldats au guet, au repos, sont exprimées avec un souci de style qui dépasse la réalité. L'artiste n'a pas — comme Verdegem — traduit la psychologie du vrai « jass », il en a fait un acteur d'épopée, il lui a donné le galbe et l'immortalité des statues. Telles figures, largement décoratives, sont parmi les plus belles de notre art. Elles ouvrent à Wagemans des voies nouvelles.

ARMAND EGGERMONT.

Le Cardinal Mercier, par Franz Gailliard

Il est aussi malaisé pour un artiste de reproduire les traits d'un personnage illustre que pour un écrivain de le mettre à la scène, ou d'en faire un acteur de roman. La réalisation est souvent si différente des conceptions imaginées. Lorsqu'il s'agit d'une célébrité actuelle, comme celles du cardinal Mercier, dont le rôle fut si marquant, la difficulté

s'accroît en raison des « documents » et « souvenirs » que chacun possède. Franz Gailliard a écarté ce danger dans le grand portrait en pied qu'il vient de terminer du cardinal de Malines. Il n'a point entouré du faste auquel sa renommée mondiale et sa situation de haut dignitaire de l'Eglise lui donnaient droit, celui que d'aucuns ont appelé le véritable souverain de la Belgique pendant la guerre (pauvre Roi !). Gailliard l'a représenté dans un décor de simplicité claustrale, qui ne manque pas de grandeur, entouré d'attributs de la plus sobre éloquence. Et le contraste de cette austérité avec la physionomie réellement puissante du primat de Belgique donne à l'œuvre un caractère de gravité sacerdotale saisissant. La longue robe rouge y ajoute la note somptueuse. Mais ce qui attire, c'est ce regard profond, ombré sous une arcade sourcillière proéminante, ce regard où l'on sent de la pénétration adroite et volontaire que voile cependant la mélancolie douloureuse des années de misère que nous avons vécues. Le portrait est une grande œuvre, traitée par Gailliard dans sa dernière manière de pointilliste. Il a employé avec un rare bonheur le procédé qui eût pu paraître un peu rebelle peut-être à une page de facture ample comme celle-ci. L. R.



LA MUSIQUE

Les Œuvres du compositeur L. M. Rogowski à la Salle Æolian

Evidemment, ce n'est pas un auteur « facile ». M. L.-M. Rogowski n'appartient pas non plus à une école, il n'est pas impressionniste à la Debussy et il ne s'est pas plus laissé séduire par les inventions géniales des musiciens russes. Les jugements *tout faits* ne peuvent donc convenir à la musique de ce compositeur polonais dont l'art nous paraît éminemment nouveau et par cela même d'une analyse ingrate et déroutante. C'est, du reste, ce qui doit nous le rendre particulièrement sympathique. Il y a des recherches toute nouvelles dans ces compositions, tant au point de vue du rythme qu'à celui de l'harmonie. On s'étonne de n'y trouver aucune trace de contrepoint et l'emploi de certaines gammes d'un chromatisme est aigu et curieux ; et de là proviennent certains effets extrêmement attirants.

Quelques critiques de la presse quotidienne ont remarqué fort justement qu'il serait hasardeux de donner une opinion définitive de ces œuvres après une première audition, parce qu'on ne peut appliquer à cette musique absolument nouvelle une formule de jugement qui convient à des œuvres classées. M. Bosquet, qui joua avec sa maîtrise habituelle des pièces pour piano (Réflexions musicales, Préludes), nous disait qu'à première lecture ces pages l'avaient choqué ; il ne pouvait s'habituer à certains rythmes qui lui paraissaient heurtés et décousus. Mais il saisit bientôt l'émouvante valeur de contraste qu'il y avait dans ces rythmes, et en les étudiant de plus près, il se sentit profondément troublé. Ce jugement peut s'appliquer aux autres compositions de Rogowski, que nous entendîmes dans le même concert, au *Quatuor à cordes* (« Dans les plaines de Mazovie »), admirablement inter-

prété par le quatuor « Pro Arte », au *Conte merveilleux* pour alto, détaillé par l'habile alto de M. Prévost, et surtout aux *Bibelots Chinois* pour flûte, piano et clochettes, que M. Absil fit très artistement valoir. Il faudrait ajouter encore que dans les mélodies (Récitatifs tragique et lyrique, et chansons d'automne avec accompagnement d'alto) M. Rogowski se montre, avec des qualités nouvelles et très fermes, aussi profond lyrique qu'ailleurs il s'était révélé harmoniste consommé, mais rebelle aux formules jusqu'ici maîtresses de l'art musical. Mlle Lina Pollard en rendit toute la couleur et en dessina d'une voix grave et prenante le contour étrange.

E. V.



LETTRE DE PARIS

« Le Vol de la Marseillaise » par Edmond Rostand (1)

Je vais faire une chose énorme, dangereuse, presque indécente tant elle va scandaliser mes lecteurs, Je vais essayer de défendre Rostand contre ses innombrables détracteurs.

Il est d'usage parmi les lettrés de considérer Rostand comme « un poète pour personne pâle », un auteur aimé des collégiens et des jeunes filles. Les profanes, eux — et ceci est plus extraordinaire — prétendent que Rostand n'écrit pas en français; ils appuyent leur assertion sur quelques incorrections grammaticales, comme il en échappe aux plumes les plus illustres.

Les uns et les autres ont conscience du charme indéniable qui se dégage de ces œuvres si vivantes et si captivantes, mais ils ne veulent pas se laisser séduire; ils auraient peur du ridicule s'ils admiraient cette ardeur légère et gracieuse, cette jeunesse toujours renaissante, cet héroïsme un peu grandiloquent, — en un mot, ils ont peur d'être Français.

Car nul n'est plus intégralement Français que Rostand. Il a su comprendre que toutes ces provinces soudées entre elles depuis tant d'années formaient un tout bien homogène. S'il réserve quelque faveur au pays basque, son pays d'adoption, il n'en célèbre pas moins les pommiers de Normandie, ou les mirabelliers de Lorraine. On l'appelait : notre poète national; il avait bien mérité ce nom. Beaucoup, pendant la guerre, ont célébré le culte de la Patrie; mais aussi abondamment que lui, je ne crois pas; aussi éloquemment, avec une émotion aussi profonde et vraie, j'en doute fort.

Il nous paraît avoir eu deux sources principales d'inspiration : la haine du Kaiser et de ses proches, l'admiration (une admiration particulière mêlée de tendresse, sinon de pitié) pour le soldat de France.

La lecture de deux ou trois lignes de journal — qu'il met en épigraphe — lui a fourni souvent l'idée d'un poème. Mais quels magnifiques commentaires de cette indigente prose il nous offre! Il ne pense pas que le peuple allemand tout entier ait voulu la guerre. Il n'accuse que Guillaume II, qu'il appelle le Responsable, et son entourage immédiat. Quelle fureur surtout le possède quand il nous parle de l'empereur; quelle puissance d'invectives dans : *Le crime de Postdam, L'Ile des chiens,*

(1) Eugène Fasquelle, éditeur.

Guillaume à sa tour monte! Sa verve, héroï-comique dans *La Charge*, devient franchement burlesque dans *Von Klück se baigne,* et prend un ton railleur, symbolique et mélancolique dans *Le vieil Hidalgo.*

Mais ce sont de brefs éclairs de gaîté et de bonne humeur. Ce livre de guerre ne pouvait être qu'un livre de souffrance, et quand il parle des souffrances, Rostand va droit aux plus terribles : la mort, les blessures affreuses. D'autres poètes ont chanté sur une corde émouvante aussi, mais plus monotone, la boue des tranchées, l'ennui, la nostalgie, le manque de sommeil, les privations, tout ce que le soldat désigne d'un mot triste, un peu honteux : *le cafard.*

Ce mot ne fait pas partie du vocabulaire de Rostand. De la guerre, il ne comprend que la bataille. Cependant, il ne la voit pas constamment sous ses aspects furieux. A ces moments-là, il ne délaisse pas le panache (son sujet s'y prêtait trop pour qu'il y renonçât), mais on découvre soudain, à côté d'une exaltation de l'héroïsme, une certaine note de tendresse humaine qui nous fait aimer l'auteur davantage. Ainsi, dans *La Vitre,* un soldat quitte ses Landes pour rejoindre son régiment au front. C'est toute la France qu'il parcourt en diagonale, et, peu à peu, la splendeur des contrées qu'il traverse, leur variété agréable et continue, lui inspirent tant d'amour pour la patrie, qu'il baise le paysage sur la vitre du wagon. Plus loin, les jeunes filles de Lille arrachées à leur foyer s'en vont en chantant la *Marseillaise* de leurs voix suaves, encore enfantines. Dans un autre poème, un jeune lieutenant partant pour une mission périlleuse où il va trouver la mort adresse de la main un baiser d'adieu à son capitaine.

Et pour perpétuer le souvenir de ceux qui sont morts pour nous, Rostand expose des projets... projets qu'on n'a pas exécutés, bien entendu : la voix d'un poète a si peu d'influence.

Voici quelques-unes de ces idées aussi grandioses et généreuses qu'elles sont raisonnables et réalisables pratiquement :

Qu'on inscrive le nom des « morts au champ d'honneur » sur les maisons d'où ils partirent pour la guerre, et chaque maison de France aura au fronton de sa porte un ou plusieurs noms glorieux qu'on lira pieusement.

Que le jour béni du retour victorieux chaque soldat, en passant sous l'arc de triomphe, murmure le nom d'un camarade tué en combattant.

Que, dans les cimetières, on crée un enclos qui sera l'enclos des disparus et où les parents de ces déshérités qui n'ont laissé aucune trace pourront venir prier.

Pauvre Rostand ! On ne vous a guère écouté. Votre voix fut étouffée par les clameurs de l'intérêt, de l'égoïsme, de l'ambition, de la soif de lucre déchaînés par l'âpre curée.

Votre brève agonie passa même inaperçue dans l'immense joie de l'armistice. Vous vous êtes en allé sans phrases, de la mort du loup et de celle du poète. Vous qui aviez inventé la mort de Cyrano, debout, l'épée à la main, les yeux brillants de fièvre, adossé au grand platane qui se dépouille, vous êtes plutôt disparu ainsi que l'Aiglon, bien résigné, bien sagement, enveloppé d'indifférence et de frivolité, dans cette atmosphère de fête, au moment où l'énorme soupir de délivrance montait de Paris, pour mieux vous faire oublier.

Du moins, êtes-vous mort dans ce grand Paris que vous aimiez tant. Il me plaît à revivre tristement cette journée du 2 décembre : le beau fleuve endigué dans ses quais de pierre coule, tran-

quille et prompt, sous vos fenêtres closes; les canons pris aux Allemands, traînés par un peuple en délire, ébranlent les pavés; un groupe de jeunes gens passe en clamant un chant de victoire: *La Marseillaise vole!* Elle vole de bouche en bouche, elle fait retentir les rues, les ateliers, les halls des gares depuis trois semaines, et, par larges vagues, cet hymne qui, pour les poètes, est devenu un peu votre hymne, ô Rostand, tellement vous l'avez aimé, cet hymne pénètre jusque dans la chambre où votre souffle déjà vacille et se ralentit.

Quelques jours avant, vous rêviez d'aller l'entendre à Strasbourg le plus vite possible, « serait-ce en faisant le voyage sur un caisson ». Pour clore votre livre, vous vouliez décrire comment il a repris possession de sa ville natale, ce chant qui naquit à Strasbourg et revient s'y poser cent-vingt-six ans plus tard. Vos forces vous ont abandonné. Le sort n'a pas voulu que vous composiez cette page qui ne pouvait être écrite que par vous. *La Marseillaise vole...* Elle ne s'est point posée.

Il n'y a que vous, semble-t-il, qui pouviez l'arrêter dans sa course. Elle vole!... Peut-être a-t-elle encore des peuples à délivrer, des libertés à reconquérir de par le monde.

GEORGES VITRY.



NOTES

HYMÉNÉE. — *Tous nos compliments à notre collaborateur Camille Mathy, qui s'est marié le 19 mai.*



GEORGE LAMBERT : *Rondels des Temps présents* (Jouve et Cie, éditeurs, Paris). — L'auteur a composé, en effet, des poèmes nouveaux sur un mode désuet si pas antique. Pourtant, s'il adopte la forme du rondel, il ne souscrit nullement à la prosodie rigoureuse que cette forme suppose, et, à lire ces poèmes bien venus, on serait tenté de lui reprocher de l'avoir négligée.

Car ces rondels sont écrits avec une fougue juvénile et enthousiaste. Ils dénotent non seulement un métier très sûr, mais aussi une inspiration saine, sans apprêt ni artifice. O. D.



LE MONUMENT MAX WALLER. — Le comité se réunit dimanche 1er juin, afin d'envisager les dispositions à prendre pour l'achèvement du mémorial et son inauguration. On sait que le monument, qui a pour auteur Victor Rousseau, s'élèvera au square Ambiorix. L'architecture, due à M. Van Neck, est déjà construite.



DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO paraîtront un article de *Jean Delville* sur « Léonard de Vinci »; une étude de *Philéas Lebesgue,* sur la « Nouvelle loi universelle »; une lettre de Paris de *Nicolas Beauduin,* sur les « pertes de la littérature française pendant la guerre ». Cette lettre sera illustré de dessins allégoriques de MM. Thielemans et Massonet. Nous rendrons compte dans ce numéro des livres reçus et nous continuerons la publication des articles consacrés à nos confrères belges morts pour la patrie : Maurice Gauchez évoquera Georges Haumont.



Le Bout de Table

Il est des œuvres qu'il faut noyer de silence comme il est des morts qu'il faut qu'on tue. Au seuil de sa vieillesse, voici le terrible Ivan Gilkin qui nous tend un péché de jeunesse mais qui n'en est pas moins un péché mortel. Le *Roi Cophétua* est un drame qui fera bondir d'aise M. Reding, le loueur du Théâtre du Parc, parce qu'il renforce étrangement l'éternel argument de ce Protecteur des Arts : Recette ! recette ! recette ! — Après ce cri de bravoure, nous n'avons plus qu'à attendre son ami le *Maître des Forges*, ou d'autres prouesses de la Maison.

Le *Roi Cophétua*? — On ne s'arrête pas, aux dieux ne plaise, à une œuvre à peine née et déjà enveloppée de ténèbres. A voir Ivan, le nourrisson baudelairien, s'enlizer dans sa panade, un malaise abdominal prend le lecteur et s'accentue si bien qu'il oublie l'œuvre pour ne plus penser qu'avec tourment au dramapurge.



M. André Arnyvelde publie dans un fascicule de la Revue *Lutetia*, les réponses à sa question : que faut-il entendre par les mots de poète national? Ces réponses forment une mosaïque qui ne manque ni de lignes ni de couleurs. Poètes et journalistes, romanciers, critiques et éditeurs y vont, les uns d'une phrase lapidaire ou d'une chronique piquante, les autres d'un article grave doctoralement. Lucien Descaves jette laconiquement : « un poète national ? Hugo. » Marcel Boulanger emmitoufle son candidat d'une vaine rhétorique, au point de l'étouffer, et cite enfin Henri de Régnier.

Évidemment on ironise ici à plaisir. S'il en était autrement, l'esprit français y trouverait-il son compte? Beaucoup ont saisi l'occasion d'un ingénieux paradoxe, d'un trait spirituel, d'une pasquinade irrévérencieuse. Ce que ce plébisciste démontre sans conteste, c'est que, par cinquante citations, Paul Fort peut prétendre — ce qu'il ne fera pas — au titre de poète national, distançant Mme de Noailles et Paul Claudel qui n'obtiennent que trois suffrages; M. T. Botrel qui en réunit deux et l'auteur de la ... *Madelon* dont les quatre voix sont supposées goguenardes.



Lorsque Rodin, en compagnie de Mirbeau, de Clemenceau et de Geffroy, rencontra le peintre Cézanne chez Monet, il le félicita chaleureusement au sujet de ses œuvres. Au cours de l'éloge, Cézanne, confus, trouvait une contenance à regarder la rosette de Rodin et, le silence tombant, il ne trouva rien de mieux à répondre que ceci :

— Oh! que je vous remercie; c'est bien élogieux qu'un monsieur décoré me fasse des compliments!



Le Faubourg, une revue indépendante française, pose à ses lecteurs cette question criminelle : Si vous pouviez supprimer un académicien, lequel choisiriez-vous?

On aime à croire que cette suppression ne signifie vraiment que le renvoi d'un quelconque immortel dans sa famille.



Lorsque Flaubert, qui avait l'Académie en grande aversion, apprit que Renan s'y présentait, Renan, dont il aimait le talent majestueux, il dit simplement :

— Quelle modestie!



Le vieux monsieur qui s'approchait aimablement d'une accorte marchande de journaux en disant :

— Mademoiselle, avez-vous le *Temps*?

devait montrer des intentions non équivoques pour s'attirer cette réponse vigoureuse :

— Sale type, que vous êtes !...



Poète, prends ton luth. . Le bureau des Poèmes rend public le concours poétique de cette année. Le sujet imposé est : *La neige du matin clair*.

Eh bien, non, poète. laisse-là ton luth; ceci se passe au Japon!



Dans le prétoire retentit la voix véhémente de l'avocat défenseur. Pour prouver l'innocence d'un client, d'ailleurs très peu intéressant, de nobles paroles sont dites; elles émeuvent des auditeurs, ici gens du peuple, là élégants oisifs, venus pour éprouver le délicieux frisson que leur refuse la veulerie quotidienne de leur existence. Placides, les ongles rentrés les juges écoutent De violente qu'elle était la voix du défenseur s'apitoie, ses inflexions caressent : elle dénombre les qualités, la belle âme, l'équité de celui qui s'étonne de les posséder. Un assistant tend le cou, cherche des yeux l'homme de bien des cellules, puis se prend à rêver. Il n'oserait pas prétendre, ce spectateur intègre et libre sous la coupole du ciel, aux hottées de vertus que prête à l'accusé le maître camoufleur.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

DEUX SONNETS ESPAGNOLS

A CERVANTÈS

Toi, Cervantès, viens voir! Je t'évoque et t'adjure :
Hidalgo, lève-toi de la terre où tu dors!
Car voici l'heure où nous crions: «Debout, les morts!».
A la rescousse! Au nom des peuples qu'on torture!

Notre France en appelle au Redresseur de torts :
Don Quichotte est parti pour la grande aventure
D'arracher à l'Enfer l'humanité future
Et d'affronter les droits du faible au droit des forts.

Justicier! Ton livre a commencé la tâche;
Donnant l'assaut, depuis trois siècles, sans relâche,
Ton héros est le frère aîné de nos soldats.

Et nous t'aimons d'avoir prêché ta foi d'apôtre,
Ce culte dont on meurt mais qui ne périt pas,
Ce dogme d'équité qui doit vaincre, — le nôtre!

EDMOND HARAUCOURT.



LA STATUE

Dans l'oubli, sur un bloc de roche volcanique,
Parmi des étendards de sang éclaboussés,
Au milieu d'une salle aux rideaux noirs baissés,
Se dresse une statue ancienne, au charme unique.

C'est Rodrigue! Le temps ébrécha sa tunique.
Un des éperons manque, et deux doigts sont cassés.
Mais, malgré l'abandon et huit cents ans passés,
Le casque reste intact sur la tête héroïque.

« Salut, Ruy Diaz! » L'infante, une torche à la main,
Entre, pâlie un peu, solennelle et suave,
Avec à son corsage un parfum de jasmin.

« Cher Cid! » Elle a grimpé sur le socle de lave;
Et dans la clarté blonde et chaude du flambeau,
Elle sourit longtemps à celui qui fut brave.

Elle rougit soudain parce qu'il était beau.

FERNAND MAZADE.

MESSER LEONARDO DA VINCI

PEINTRE FLORENTIN

Tout de suite, dès que l'on évoque le Vinci, le nom de Peladan s'y ajoute maintenant. C'est que le grand écrivain français, le plus grand des esthètes d'aujourd'hui, a consacré, en effet, à l'auteur de la *Joconde* et du *Saint-Jean* des pages vraiment révélatrices. Avec la fécondité un peu fébrile et hâtive qui caractérise son œuvre littéraire prodigieuse, Peladan a publié plusieurs livres consacrés à la glorification de Leonardo. Aux études documentaires et biographiques connues des Richter, des Ravaisson-Mollien, des P. Müller Walde, des Muntz, des Gabriel Séailles, il est venu ajouter cinq ouvrages qui ont eu pour effet non seulement de compléter le chœur des admirations, mais qui semblent avoir montré le Vinci dans toute la profondeur magnificente de son incomparable et déroutant génie. A l'esthète génial, au penseur subtil, à ce grand passionné de l'esprit, ce profond amoureux de beauté qu'est Peladan, une figure aussi éblouissante que celle du Maître florentin ne devait pas rester indifférente. Nul mieux que lui ne pénétra dans les arcanes leonardesques. L'on peut dire qu'il fut le premier à attirer définitivement l'attention des intellectualités contemporaines sur toute la valeur transcendentale de l'œuvre du Maître et qui en a le mieux fait ressortir la haute et pure esthétique. Rarement, un littérateur a eu, autant que Peladan, le don de l'art, le sens de la beauté, l'amour des grands artistes. Et ce sera l'une des gloires de l'écrivain français d'avoir ainsi, avant sa mort prématurée, rendu un hommage vibrant à l'une des gloires les plus merveilleuses de l'art italien et de la civilisation latine. Non seulement il a montré l'exemple suprême du Vinci à nos artistes trop ignorants, mais il a fait connaître à la fois et le savant et le philosophe. Dans la préface de son livre *La Philosophie de Leonard de Vinci d'après ses manuscrits,* il débute par cette phrase polie et insinuante : « Je viens demander une place dans l'histoire de la philosophie pour Messer Leonardo da Vinci, peintre florentin. Et cette place est si haute et de telle importance que je suis contraint pour la légitimer à des considérations étendues. »

Dans l'introduction des *Textes choisis,* d'après les manuscrits originaux, il commence ainsi : « Quelle aventure comparable à celle de Leonard de Vinci ? Aimé et admiré de son vivant, célébré d'âge en âge, selon une progression ininterrompue d'enthousiasme, considéré comme un des trois plus grands génies de la Renaissance, précurseur et pair de Michel-Ange et de Raphaël, il conquiert, cinq siècles après sa mort, une gloire nouvelle. L'inventeur du clair obscur se trouve avoir été l'inventeur de la loi de gravitation et de la circulation du sang. Le peintre de l'*Androgyne* a vraiment précédé Galilée, le portraitiste de la *Joconde* apparaît un nouvel Archimède ; et la science moderne salue en lui le fondateur de la méthode expérimentale. Une seconde immortalité l'enveloppe d'une auréole, imprévue. Le même homme qui poussa la peinture à sa perfection, commence l'évolution de la science moderne. »

Dès les premières pages de son ex-

quis petit livre, *La Dernière leçon de Leonard de Vinci,* dans l'étude sur le Maître qui précède, Peladan déclare : « En face d'un Leonard, l'admiration abandonne ses superlatifs et s'efforce à caractériser plutôt qu'à louer. L'analyse, difficile en soi, se complique de timidité : il semble qu'on doive se courber devant un homme si supérieur à l'humanité, et qu'il y ait effronterie à le regarder en critique. Il le faut cependant, pour le magnifier et convier autrui au saint mystère de son génie. »

Il aurait suffi de reproduire à cette place quelques passages des écrits de l'auteur de la *Prométhéide* sur Leonard pour rendre hommage au Maître comme il convient. Mieux aurait valu laisser la parole à celui qui l'a tant aimé et qui a tant écrit sur lui.

Et cependant, l'on me prie d'écrire ces quelques lignes, à moi qui ne suis pas digne de prendre la plume pour magnifier le plus parfait des artistes, le plus troublant des peintres !

Que dire à propos de lui, après tout ce qui en a été déjà dit ? Rarement, il est vrai, un artiste a pu parler de Leonard de Vinci. Il semble, d'ailleurs, que l'homme merveilleux qui résume en lui la puissance de l'Art et celle de la Science appartient surtout aux intellectuels purs, aux auteurs encyclopédiques, aux historiens de l'art et de la science.

Je vous le dis, vous qui me lisez, ma pensée hésite, ma main tremble un peu. Le portrait du Maître est là devant moi. Son beau visage d'omniscient, cette face où éclatent la force et la grâce du génie, ce front où Dieu a mis son étincelle, et ces yeux pénétrants où se reflétèrent tant de pures et divines formes, sont si pleins de mystère que j'ose à peine, comme s'il était lui-même présent, balbutier quelques mots admiratifs. Tant de belles et véridiques idées ont vibré dans cette tête majestueuse, qu'elle semble, en la contemplant, rayonner de vie idéale.

Est-ce Platon, ou Aristote, ou Archimède, ou Pythagore ? N'est-ce point plutôt l'un de ces mystérieux Adeptes, l'un de ces «Maîtres» de la Sagesse orientale dont il m'a été donné de contempler les traits à la fois lucides et virils et dont le monde profane ignore l'existence ? Je ne sais. Mais la majestueuse et douce beauté de ce masque n'est point celle de l'artiste ni du savant ordinaires, car à travers sa perfection physique des traits se perçoivent des harmonies intérieures comme seuls les véritables élus — les archanges — sont capables d'en recéler en eux.

Le Vinci est l'homme du mystère. Nul, aussi parfaitement que lui, n'a su extérioriser en des images parfaites, l'immatériel, l'inexprimable, l'essentiel, le divin. Ses visages semblent l'expression humaine du monde de l'indéfini. Vinci, qui était la personnalité la plus complète, au sens humain du mot, a passé sa vie à vouloir exprimer l'*impersonnel.* Sa personnalité est elle-même une sorte de chef-d'œuvre de la nature. Chez elle, la beauté physique est égale à la beauté de l'esprit. Dans ce corps admirable de forme, une âme plus admirable encore habite et en qui s'ordonnancient la vie et l'idéal, l'art et la science.

En cet homme surhumain, qui est le porte-flambeau de la civilisation latine et qui en restera la gloire éternelle, se trouve résumée quelque chose comme l'unité des grandes forces créatrices en action dans le monde.

C'est pourquoi, chaque fois que je me trouve devant l'une de ses œuvres, je suis saisi de respect sacré, comme lorsque je pénètre dans une forêt crépusculaire, ou dans un temple, et que le

grand mystère des silences révélateurs hausse mon âme jusqu'aux altitudes du rêve dans le rayonnement de la vie intérieure.

Et à notre époque de transition où l'Art traverse une crise grave, où règne une véritable épidémie du goût et où la sensibilité se trouve à l'état de morbidesse anarchique confinant à la folie et à l'impuissance, le haut souci de perfection esthétique d'un Leonard apparaît, de plus en plus, comme l'exemple d'art le plus extraordinaire, comme la plus définitive leçon de probité et de connaissance artistique qui se puisse concevoir. L'art du Vinci est le grand remède. Si j'étais maître de l'Enseignement, j'ordonnerais volontiers que toutes nos écoles d'art, nos académies, s'ornent partout de toutes les reproductions des dessins et peintures du Maître de Florence, non pour les faire pasticher, mais simplement pour que, sans cesse, l'exemple de sa profonde idéalité inspire davantage nos jeunes générations d'artistes et les rappelle au sens du beau, à la nécessité d'une culture morale et intellectuelle, afin qu'ils apprennent à comprendre ainsi le rôle supérieur de l'Art, qui doit non pas uniquement amuser ou distraire les rétines, mais guider les consciences. J'ordonnerais aussi qu'il soit fait de même dans nos universités, nos instituts, nos établissements d'éducation scolaire, où l'on pourrait ajouter des fragments de copie des textes originaux et traduits de ses cinq mille pages manuscrites où s'attestent la philosophie et la science du plus lucide des cerveaux d'où sont sortis la fresque incomparable du *Cenacolo* et les formules de science mécanique qui laissent rêveurs les plus grands mathématiciens de nos temps.

Si les hommes de génie ne doivent point servir d'exemple constant aux générations, à quoi servent-ils donc? N'est-ce point d'ailleurs pour servir de guide, d'instructeurs, d'éclaireurs qu'ils naissent parmi les gens de la terre? Et n'avons-nous pas le devoir de prendre pour guide et éponyme de la civilisation latine un génie créateur de l'envergure de ce grand et immortel Leonardo da Vinci, incarnation la plus subtile de l'humanité civilisée, et d'opposer sa lumière et sa beauté à cette grossière « kultur » venue des bas fonds les plus impurs de l'instinct germanique?

Même Gœthe, l'illustre humaniste allemand, malgré la majesté olympienne de son génie, pâlit devant l'Artiste et le Savant qu'est le Vinci. Il n'a point, certes, la puissance de rayonnement créatif de ce dernier. Il n'en a point non plus toute la rayonnante sensibilité d'âme. En un mot, il n'est pas aussi complet. Gœthe, comme homme, était inférieur à son œuvre, ainsi que la plupart des grands poètes d'ailleurs. Tel n'est point le cas de Leonardo, car l'on peut dire, lorsque l'on analyse sa vie, que l'homme chez lui était supérieur encore à son œuvre.

Une seule chose cependant m'étonne et me déconcerte un peu chez le Vinci. Lui qui avait tout pour ressembler à un magicien, qui en avait l'âme et le cerveau, qui semblait fait pour l'Adeptat, tant il était doué de l'esprit de synthèse, lui dont les facultés pensantes et toutes les sensibilités supérieures s'accordaient harmonieusement dans l'unité spirituelle de sa vaste intuition scrutatrice, s'est arrêté au seuil de l'Invisible. Il n'a pas exploré les régions de l'Au-delà. Lui qui avait, plus que nul autre, le sens du Mystère, a eu le dédain trop rationaliste de l'Inconnu! Sa réfutation des sciences occultes ne s'explique pas autrement qu'elle visait sans doute cer-

taines pratiques inférieures, dangereuses, des nécromants et des goëtes de son temps, car il n'a pas méconnu la science des Mages, ce positivisme spirituel qu'on a appelé, à juste titre, la Haute-Science, puisqu'il a dit : « Si la Magie était vraie, elle serait la plus utile à l'homme de toutes ses connaissances. »

Quoiqu'il en soit, en réfutant systématiquement comme il l'a fait, au nom de la science ou de la religion, la réalité des manifestations psychiques qu'il traite, assez enfantinement, «d'imaginaires», le grand Leonardo s'est trompé.

« O mathématiciens, faites lumière sur cette erreur ! », s'écrie-t-il. Et plus loin : « de telles chimères n'ont aucun fondement scientifique » ; « on ne doit pas désirer l'impossible ».

Chaque fois que je relis ce passage de ses précieux manuscrits, je ne puis m'empêcher de bouder un peu le Maître vénéré, car les faits scientifiques expérimentés aujourd'hui démontrent que ces « chimères » ont, au contraire, un « fondement scientifique ». J'en veux pour preuve les affirmations absolues de l'un des princes de la science moderne, l'un des plus probes génies scientifiques des temps modernes, sir William Crookes, que j'eus l'honneur de rencontrer à Londres peu de temps avant sa mort et qui voulut bien me montrer, au cours d'un entretien où il déplorait le scepticisme maladroit et aveugle de beaucoup de ses confrères en science, une photographie qu'il venait d'obtenir lui-même dans des conditions expérimentales rigoureuses et montrant, sans qu'il puisse subsister le moindre doute, l'effigie fantômale et très nette d'un être cher décédé un an auparavant.

Mais l'erreur du Vinci ne diminue en rien la puissance et la grâce de son vaste et adorable génie.

Il reste pour moi le Maître par excellence. Ma dévotion pour cet archétype du monde latin, pour le plus beau spécimen de l'humanité pensante et créatrice, dont l'Italie peut, à bon droit, s'enorgueillir éternellement, ne fait que s'accroître devant le spectacle des hideux barbarismes de la néfaste kultur allemande.

Et je suis reconnaissant à cette noble et claire intellectualité, si méconnue, d'un Peladan, de m'avoir, mieux encore que nulle autre, fait connaître et aimer « Messer Leonardo da Vinci, peintre florentin ».

JEAN DELVILLE.



HYMME DÉDICATOIRE

A mon neveu Marcel Pompon,
mort pour la France.

Dans la prairie astrale où fulgure au zénith,
Lys inane, le nimbe attardé de Léandre,
Héro multipliée aux prismes de la nuit
Scintille, viduité florale, lueur tendre.

Fantôme de l'azur, la rose du Parvis
Immole à l'occident bleuâtre ses pétales
Et fiance aux reflets des jours ensevelis
Les tropes envolés de corolles spectrales.

Penché sur l'horizon flamboyant de midi,
Un rythme aérien de formes et de signes,
Miraculeux écho du néant reverdi,
Expire sous le tain d'un mirage de cygnes.

Mais du lotus de l'aube illusoire flambeau
Si gloire il n'a germé de votre mort féale,
S'allume ravivé de la cendre du beau
Le vers surnaturel que vous gardez, Vestale.

Jean Royère.



RYTHMES OUBLIÉS DE LA VIEILLE FRANCE

VILLANELLE DU CŒUR BAFOUÉ

Le bon grain meurt sous l'ivraie;
Fléau du tendre vallon,
Le vent rugit et balaie.

Mon âme aimante était vraie;
Ton cœur sec était félon :
Le bon grain meurt sous l'ivraie.

Jeune, ma chanson fut gaie :
Tu cassas mon violon.
Le vent rugit et balaie.

Bien lente à guérir, la plaie
Que fit le dard d'un frelon !
Le bon grain meurt sous l'ivraie.

Le long des murs et des haies,
Quoi donc m'aboie aux talons ?
Le vent rugit et balaie.

Les roses des roseraies
Gisent parmi les grêlons...
Le bon grain meurt sous l'ivraie;
Le vent rugit et balaie.

VILLANELLE DE LA NEIGE ET DES ROSES

pour Jean Dorsenne

Aimons la neige et les roses :
Dans nos cœurs et pour nos yeux
Tout n'est que métamorphoses.

Sur les études moroses
Tinte le grelot des jeux...
Aimons la neige et les roses.

Puis l'Amour passe et se pose,
Bel oiseau mystérieux...
Tout n'est que métamorphoses.

Les vers se mêlent aux proses,
Les jeunes fronts aux fronts vieux.
Aimons la neige et les roses.

Prions sur les tombes closes :
En nous vivent nos aïeux;
Tout n'est que métamorphoses.

Nids d'âmes fraîches écloses,
Les berceaux viennent des cieux...
Aimons la neige et les roses;
Tout n'est que métamorphoses.

Emile Cottinet.

LE MESSAGER DES MORTS

De temps en temps, les rideaux d'arbres s'ouvraient, les coulées de terre ou de roche s'aplanissaient, et on pouvait apercevoir un soldat qui courait, comme poursuivi.

Il dégringola la côte du Poivre, et commença à gravir celle de Froide-Terre.

Un petit vent frais soufflait sur la lune, comme pour crever cette bulle de savon ironique qui s'obstinait à argenter la misère terrestre. Le silence succédait aux fureurs de la canonnade, et cela élargissait l'espace de tout le vague, vaguement funèbre, d'un mystère indéfini.

Et toujours, par échappées, reparaissait, seul en ce désert, l'homme qui courait.

Où courait-il ?... Quel vide !... Est-ce qu'il y a encore des hommes vivants de ce côté ?

Pourtant, le soldat s'arrêta devant le gourbi du capitaine, — un trou au fond duquel il disparut.

* * *

Lorsque la toile de la tente se souleva, le capitaine aperçut Morin essoufflé, blanc comme linge, la bouche ouverte comme pour parler. Mais ses lèvres n'articulaient aucun son. Et l'homme, appuyé au boisage, restait immobile, les yeux fixes, avec un regard qui faisait douter que ce fût lui.

Le capitaine, surpris, voulut l'interroger. Inutile. Morin restait muet. On voyait, au tremblement de sa moustache, que toute sa volonté était tendue dans un effort demeuré vain. Les paroles qu'il voulait prononcer ne sortaient pas. L'horreur avait paralysé sa langue.

Le capitaine regardait ce masque effrayant, où la bouche était grande ouverte, en se demandant si l'homme allait tomber mort devant lui ou s'il allait continuer à vivre, à jamais muré dans le silence.

Et tout à coup il eut peur.

Morin parlait, — et c'était comme si, à l'improviste, la mort elle-même se fût fait entendre.

« Mon capitaine, le lieutenant Galtier m'envoie vous dire que tous les hommes engagés à la côte du Poivre ont été massacrés. Il ne reste que moi.

— Toi, et le lieutenant Galtier.

— Non, mon capitaine. Après m'avoir donné l'ordre de venir vous avertir, le lieutenant m'a dit : « Tu seras le messager des morts », il a soupiré, et j'ai senti qu'il était froid... Mais... je ne suis pas bien sûr de vivre, moi non plus...

Florian-Parmentier.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES DE LA GUERRE

Il faut admirer les gens qui connaissent le bonheur de se faire une idée simple et déjà définitive de la grande guerre. Ils condamnent les documents qui leur déplaisent et choisissent ceux qui répondent le mieux à leur désir, puis proclament : c'est ça, la guerre ! Pour M. Rency, par exemple, les livres de M. Barbusse sont du goût le plus déplorable. Imagine-t-on que la

guerre puisse être cette horreur repoussante, alors que d'autres écrivains nous en ont donné des évocations d'une lecture moins continuement exacerbante? Pourquoi non? La sincérité de vision que révèle le *Feu* commande le respect pour l'artiste qui a montré l'épique réalité de la vie d'une escouade dans les tranchées. L'héroïsme tranquille et obscur y est aussi permanent que l'orgie des plus plates et décevantes matérialités. Ce sont celles-ci qui offusquent les «délicats»... Plaignons-les, car ils ne comprennent pas ce qu'un livre comme le *Feu* était nécessaire, indispensable pour rappeler aux générations à venir et pour lesquelles on «nettoyera» la vision de la guerre, que celle-ci fut un effroyable enfer. Méfions-nous d'ailleurs des illusions. L'humanité oubliera ses malheurs. Elle verra plus tard la guerre autrement que nous. Puisse le *Feu* rester un témoin authentique qui la mettra en garde contre les exaltations dangereuses. C'est un témoin parmi tant d'autres, de mérites divers. Sachons les apprécier dans leur complexité, sans parti pris, pour percer les ténèbres où nous errons.

Le personnage du *Feu,* c'est l'escouade tout entière, qui y vit à l'avant-plan et c'est là un des principaux mérites du roman. La portée en est étendue singulièrement, car si dans la grande tragédie mondiale d'admirables individualités se sont accusées, les collectivités ont été les agents d'exécution et parmi eux les groupes militaires requièrent particulièrement notre intérêt avide.

Celui-ci est sollicité par des «documents» de la guerre les plus variés. A côté du *Feu,* au personnage collectif, *Gaspard* est le roman d'un «type». Le pittoresque de son humeur le rend éminemment sympathique. C'est le Parigot populaire avec toute sa faconde spirituelle; le bon mot à la bouche, il a quitté le dépôt, il a été blessé en Lorraine, puis évacué dans l'Anjou, rétabli, revenu au dépôt, il a été renvoyé au front, puis blessé à nouveau, amputé, a regagné Paris, aussi bon enfant qu'il l'avait quitté. M. Benjamin a communiqué à son livre la vie de son héros. L'on comprend son succès. Roman à personnage central, il est émaillé de traits d'esprit, et aussi de tableaux émouvants, de scènes presque satiriques, d'autres dramatiques, où Gaspard figure toujours avec sa bonté goguenarde si réconfortante. C'est d'une observation fine, nuancée, avec un sens mesuré de l'effet saisissant. Et malgré la bonne humeur qui émane de cette œuvre, M. Benjamin n'a pas pu s'empêcher de noter quelques vérités mélancoliques comme celle-ci: «Le premier acte de la guerre, c'est un éteignoir sur l'imagination». Et quelle justesse dans l'observation quand il rapporte la manière dont Gaspard embellit la mort de son ami Burette dans le récit qu'il en fait à la veuve: « J'y ai fait avaler avec une sauce à moi», confie-t-il à un de ses copains. Gaspard est du peuple; mais il subit la loi fatale qui domine les hommes depuis toujours: malgré ses horreurs, ils sont toujours disposés à idéaliser la guerre.

C'est que sans doute la guerre est parfois une atroce nécessité. Parlant de la philosophie à laquelle appartenait Robespierre, Lamartine écrit dans son *Histoire des Girondins :* « La guerre faite avec le sang du peuple était aux yeux de cette philosophie ce qu'elle sera toujours aux yeux des sages, le meurtre en masse pour l'ambition de quelques-uns, *glorieuse seulement quand elle est défensive.*». Ce que P. et V. Margueritte, dans les *Tronçons du glaive,* expriment ainsi : « La guerre,

sacrilège en dehors des frontières, est sacrée en dedans. Vaste et colossal assassinat, lorsqu'elle poursuit un but de conquête, c'est le premier, le plus beau des devoirs, aussitôt qu'elle défend les champs, les villes, la race même, les trésors et le passé d'un peuple, la patrie.»

Ainsi donc, si d'instinct — la lutte est d'essence humaine — l'homme est entraîné à exalter la beauté du combat, moralement parfois il doit le considérer comme une terrible obligation avec toute la grandeur sacrée d'un devoir! Et c'est avec son cœur alors qu'il se confie à l'inéluctable:

« Ah! Patrie, que la raison s'épouvanterait de telles immolations, si le cœur ne te les donnait», s'écrie M. Pasteur Vallery Radot dans le livre (1) où il a réuni ses souvenirs, ses impressions, notés au jour le jour.

Médecin auxiliaire dès le début de la guerre, le petit-fils de Pasteur a vu de près les grandes choses qui se sont accomplies sur la Marne, connu des heures d'inexprimable angoisse et de sublime espoir. Puis, avec nos soldats, il s'est enfoncé dans les tranchées du Nord, ligne infranchissable opposée à la barbarie, et a assisté à l'épopée légendaire qui se déroula autour de la colline de Notre-Dame-de-Lorette.

On chercherait en vain dans ce «journal» émouvant les traces de composition. Il n'y a aucun art de disposition, car il est tout spontané et c'est avec une sincérité ingénue que ce savant raconte ses impressions. Car il s'agit d'un livre très subjectif et personnel. L'auteur confie ses peines, ses angoisses, les troubles de son cœur et de son esprit devant les spectacles dont il est le témoin et l'acteur. Sa foi en la terre de France ne chancelle jamais, elle éclaire sa conscience. Mais il sent battre son cœur, son pauvre cœur d'homme qui s'émeut devant la souffrance et tant de misère. Il est parti plein d'enthousiasme: c'était la guerre «sacrée». « Et je n'avais pas songé qu'il y aurait du sang sur notre route.» Et c'est avec son cœur pitoyable qu'il lit, dans la main d'un soldat ennemi mort, une lettre avec cette phrase: «Quand reviendras-tu? Nous n'avons que toi au monde.» C'est d'une plume émue qu'il note :

« Une nuit — ce devait être une nuit — des chasseurs amenaient des prisonniers blessés qu'ils traitaient comme des frères d'armes. » « Pourquoi tant d'égards pour ces brutes? » s'écria un brancardier en arrachant les pattes d'épaules et les parements des soldats bavarois. « On n'est tout de même pas des sauvages », répondit avec un ton de reproches un chasseur de vingt ans à peine qui, le fusil à la main attendait que ses captifs fussent pansés. La voix de cet enfant avait une douceur infinie, ses yeux étaient voilés de pitié. Nous tous qui étions là, même les plus violents, nous baissâmes la tête, le silence se fit, et nous nous sentîmes envahis de la même pitié.

Mais la pitié ne peut être qu'incidente en guerre: aujourd'hui on fraternisera de tranchée à tranchée et demain on échangera des torpilles et des grenades. Une fatalité pèse sur le monde; « par des fils, immenses réseaux qui se croisent et s'enchevêtrent, par des antennes qui vibrent aux ondes hertziennes, l'action scientifique se noue et la mort automatiquement se règle». Et dans toute cette horreur, il y a parfois des moments de merveilleuse grandeur. Un régiment qui arrive devant la mer se met à chanter spontanément, étrangement ému: «l'âme moderne rejoignait par la beauté l'âme antique».

(1) *Pour la Terre de France par la Douleur et la Mort*, Pasteur Vallery Radot (Plon-Nourrit), Paris.

Cette guerre aura eu, comme dit l'écrivain, « une beauté grave, austère et douloureuse». Cette résistance dans les tranchées aura eu une signification symbolique: c'est la terre maternelle qui nous aura défendus, abrités, la terre pour laquelle tant des nôtres sont héroïquement morts.

Vivant dans ces murs de glaise environné par la mort multiple, l'écrivain a recueilli les vibrations de sa sensibilité au choc des événements de toute importance. Et ces notes forment un ensemble impressionnant, révélateur d'un esprit d'observation expert et d'une âme pitoyable. Les blessés qui ont erré, abandonnés, pendant plusieurs jours parmi leurs camarades morts; le blessé dont une partie du cerveau sort du crâne fendu et qui parle encore; une vie humaine que l'on sauve parmi tant de vie qui chavirent; l'homme qu'on fusille, le mirage d'une ville habitée qu'on traverse après tant de villages déserts; l'amputé fou qui chante: « il avait une jambe de bois» ; les cercueils réservés à MM. le s officiers avant l'attaque; autant de visions horribles parmi tant d'autres notées au cours de ces deux cents pages. Et parmi les angoisses, les déceptions, l'oubli absolu de la mort a trempé les cœurs d'une volonté stoïque pour un but à atteindre, malgré tout!

Beauté douloureuse de cette épopée, c'est l'impression qui domine à la lecture de ce livre. Un fatalisme fut en nous, fils de chrétiens, qui nous aida à triompher malgé les atrocités, les ruines accumulées... Et malgré la victoire, le cœur se serre devant la vérité de ces lignes que M. Vallery Radot écrit avant d'achever:

«Après cette guerre, l'Humanité s'éveillera douloureuse de sa nuit.

«Elle se lèvera pour reprendre sa route. Mais elle chancellera, ivre des crimes commis.

«Alors elle brisera la lance par laquelle le sang fut versé, et d'un bandeau elle couvrira ses yeux.»

Oh! beauté douloureuse de cette guerre que l'écrivain nous a si bien évoquée et qui nous laisse meurtris et désemparés...

Mais ne nous laissons pas abattre et disons avec lui ces paroles réconfortantes:

«Cependant, le jour viendra où, régénérée, l'humanité arrachera ce bandeau pour regarder enfin les sereines clartés.

«Elle abattra les murs qui depuis son origine la retenaient captive.

«Les hommes percevront le rythme harmonieux de toutes les âmes humaines. Ils auront l'enthousiasme d'une vie «nouvelle, heureuse, ardente, sacrée ». Et de la terre s'élèvera un hymne à la joie, à l'amour, à la paix.»

Léopold Rosy.



LETTRE DE PARIS

Les pertes de la Littérature française pendant la guerre.

Trois cent cinquante-sept écrivains français tombés au champ d'honneur; trente-cinq disparus. Tel est le douloureux bilan de la Grande Guerre.

Ces chiffres accablent la pensée. Ils sont pourtant réels. Et combien ils révèlent, pour ceux qui l'ignoraient encore, l'étendue des sacrifices innombrables consentis par la France, pour la

liberté du monde, pendant ces longues années de lutte sans merci.

Notre patrie a perdu les meilleurs de ses enfants ; la fleur de la jeunesse intellectuelle a été fauchée. Qui dira les pertes de l'Ecole des Chartes, de l'Ecole des sciences politiques, de l'Ecole normale, des Beaux-Arts, des facultés, etc.

Plus encore, peut-être, la jeune littérature a souffert. Nous avons ici l'impression d'une véritable hécatombe. Le cœur se serre en y songeant. Tant de ces poètes, tant de ces jeunes romanciers, critiques, essayistes avaient une part de notre affection !

Nous avons là à déplorer parmi eux tant de nos compagnons enthousiastes, tant de lettrés, de fervents de l'Art, tant d'adeptes de la divine Poésie ! Notre souffrance est d'autant plus grande que bien peu parmi ces glorieux immolés ont pu traduire en une forme adéquate et définitive ce qu'ils sentaient vivre si frénétiquement en eux.

C'est surtout l'anéantissement des belles choses promises que l'on pleure. C'est tout ce qu'ils devaient donner, c'est tout ce qu'ils auraient sûrement donné, qui rend si douloureuse à notre esprit leur fin sanglante et prématurée.

Charles Péguy, plus heureux que tant de ces jeunes ombres, a pu réaliser une œuvre nombreuse et viable. Je ne m'étendrai pas sur le fondateur des *Cahiers de la quinzaine;* celui-ci jouit



d'une réputation plus que nationale. Qui n'a lu ces compositions lyriques : *Le mystère de Jeanne d'Arc, Eve,* et ces petits poèmes qui s'intitulent *La tapisserie de Notre-Dame!* Ils vivent en nous, éveillent ces « puissances de sentiment » dont Péguy douait ce qu'il appelait si bien la « mystique républicaine ». D'abord socialiste, grand admirateur de Jaurès, au temps de *La métaphysique des sons et des couleurs,* humanitaire, du parti des « intellectuels », à l'époque déjà lointaine de «l'Affaire», ce normalien était devenu, peu à peu, laborieusement, sous l'influence des événements extérieurs et des crises expérimentales de la pensée, traditionaliste, et comme son ami, le professeur Joseph Lotte, et comme François Laurentie, cet autre échappé de Normale, catholique pratiquant. Daniel Halévy, son collaborateur et principal biographe, a noté avec une vive compréhension les multipes phases de cette évolution idéologique qui est une des plus curieuses de notre époque — curieuse, parce que caractéristique d'un courant, nous ne dirons pas général, ce serait singulièrement exagérer, mais véritablement réel.

Ernest Psichari, le petit-fils de Renan, devait lui aussi, ainsi que son frère Michel, tomber parmi les tout premiers. C'était sa destinée, c'était ce qu'il souhaitait depuis longtemps. Que l'on relise *L'Appel aux armes* et cet étonnant *Voyage du Centurion,* on y retrouvera plusieurs fois exprimé ce désir d'immolation pour une cause juste.

Qui dira par quel prestigieux rétablissement de valeurs morales le petit-fils de l'auteur de *La Vie de Jésus,* l'héritier de ce scepticisme renanien, élégant et dilettante, qui donna si longtemps le ton à la société française, en était arrivé à écrire ces livres de véhémente et péremptoire affirmation ! Psichari affirmait; il affirmait avec énergie. Il possédait la joie de la certitude — et cette certitude, il la voulait créatrice d'œuvres belles, créatrice d'héroïsme, exaltatrice et propre à susciter le plus complet sacrifice.

Lui-même s'est sacrifié. Il est mort un jour de bataille, comme Baratier, comme Driant, le héros du Bois des Caures, comme le noble Guy de Cassagnac, le mousquetaire de *l'Autorité.*

Parmi les « partis littéraires », le plus éprouvé fut sans contredit celui des écrivains d'*Action Française.* La liste est longue : Léon de Montesquiou, Octave de Barral, de la Barre de Nanteuil, Joseph de Bonne, Pierre Gilbert, ce critique d'une subtilité toute stendhalienne, Jean Marc Bernard, le poète bucolique de *Sub terminal fagi;* Raoul Monier, le satirique des *Guêpes*; Thellier de Poncheville, Lionel des Rieux, le poète de *La Ronde des Muses,* etc. Vingt autres encore figurent sur la liste héroïque.

Emile Clermont, l'auteur de ce délicat roman de *Laure,* est également tombé au champ d'honneur.

Paul Acker est mort sous les drapeaux, comme André Lafon, le poète de la *Maison Pauvre,* comme Paul Cornu, Belval-Delahaye, Georges Bannerot, Pierre Fons, l'auteur de l'*Offrande au mystère* et de la *Divinité quotidienne,* comme Guillaume Apollinaire.

Guillaume Apollinaire, esprit curieux, ultra-moderne, humoriste à ses heures, et plus souvent qu'on ne le pensait, est mort de la grippe le 9 novembre dernier. Grièvement blessé à la tête à Verdun, il dut, en 1916, subir la trépanation. Mis en réforme, il avait publié successivement *Le poète assassiné, Vitam impendere amoris* et deux pièces de théâtre : *Les mamelles de Tirésias* et *Couleur du temps.*

Parmi les nombreux « disparus » figurent : Alain-Fournier, l'auteur de ce roman féerique *Le grand Meaulnes;* André du Fresnois, lettré et critique averti, Jules Leroux, le poète de la *Muse Noire;* Sylvain Royé, Charles Mokel, et ce bon Louis Pergaud, l'auteur de *Goupil à Margot* et de tant d'autres histoires de bêtes, écrites avec une précision toute scientifique et une documentation digne de notre grand entomologiste Fabre.

Lucien Rolmer, le poète botticellien de la *Flora,* de l'*Ecole de la Grâce,* a eu, lui aussi, comme Robert d'Humières, une fin héroïque à Verdun.

Parmi les morts, il nous faut encore citer : Charles Muller, l'auteur de *A la manière de...;* Charles Perrot, le jammiste Olivier Hourcade, Gauthier-Ferrières, Paul Drouot, René Dalize, Adrien Bertrand, Maurice Bertrand, Gabriel Arbouin, Marcel Drouet, Henri Chassin, Henri Gonnelle, Théodore Mercadier, Louis Darmet, Robert-E. Prunier, René Tautain et Marcel Tautain; « disparu », l'essayiste et bergsonien Jean Florence, Paul Fiolle, le barde breton et rénovateur du celtisme Jean-Pierre Calloc'h, Emile Despax, l'élégiaque de *La Maison des Glycines,* Jacques Nayral et Gabriel Tristan Franconi, l'auteur de ce livre de guerre, écrit dans la tranchée *Un tel, de l'Armée française.*

Franconi, au front depuis le début de la campagne, a eu la tête emportée par un obus lors de la poursuite des troupes allemandes, en octobre dernier. Chronologiquement, l'héroïque Franconi clôt la longue liste funèbre.

Comme on le voit, de Charles Péguy à Franconi, les pertes de la littérature française sont irréparables. Notre génération est presque anéantie. L'arbre qui portait déjà des fleurs magnifiques ne donnera pas tous les fruits attendus. Le cœur saigne. Beaucoup trop d'entre les meilleurs sont morts. Jeunes encore, il nous faut maintenant avancer presque seuls dans la vie sur un chemin plein d'inconnu entre deux rangées de tombes.

NICOLAS BEAUDUIN.

Neuilly, ce 2 mai 1919.



LES ARTS PLASTIQUES

Le Salon de Printemps à Bruxelles

I. — LES PEINTRES.

Voici la première exposition importante ; les circonstances l'ont empêchée d'être plus complète ; elle se sent à l'étroit dans les locaux du Cercle artistique. Les artistes se sont bornés généralement à l'envoi de deux œuvres. Pas de grand panneau décoratif. Abstention de Delville, de Fabry, de Jacob Smits et d'autres. Il faut le dire, on s'attendait à mieux. La première grande manifestation se devait plus décisive. On retrouve beaucoup de noms connus et je dirai presque d'œuvres connues. Claus, Ciamberlani, Baes, Gilsoul, Swyncop, Smeers, Anna De Weert, Frémerie, Edmond Verstraete n'ajoutent rien à ce que nous savions déjà d'eux. Les tendances contradictoires se heurtent, il en résulte un malaise dont triomphe facilement le groupe des jeunes. Peu d'œuvres rappellent la guerre, aucune n'est signée de peintres du front. On

est transplanté dans un salon d'avant-guerre et cela semble étrange de voir que rien n'est changé quand on s'attendait à un bouleversement général des idées et des valeurs. Parmi les toiles exécutées en marge du drame européen se présente le paysage désolé de maisons en ruines, de terres creusées en tranchées. Laermans en donne une évocation synthétique et juste; il n'insiste pas; il laisse parler les choses. Langaskens a résumé ses heures de captivité en des œuvres bizarres, inédites, qui font mal. Ses quatre soldats couchés sur une butte et laissant passer les heures derrière les fils de fer semblent guettés — comme le spectateur aussi — par l'hallucination du treillis et de ses boucles qui s'incrustent dans les yeux et finissent par les brouiller. C'est une œuvre très curieuse, d'une psychologie profonde. Sans avoir perdu ses qualités décoratives, son souci de style et de dessin, Langaskens va vers un réalisme de tons et d'impressions qui pourrait nous réserver des surprises.

Il faut évidemment signaler le portrait en pied du cardinal Mercier, par Richir: œuvre d'allure officielle, un peu nue; les soies rouges sont traitées en maître; la physionomie, très vivante, est humaine. Richir a su se garder du déclamatoire.

Montald reste épris de recherches. Il se renouvelle sans cesse. Il indique des tendances, mais n'en approfondit aucune. Cette fois, il voisine l'art de Valérius de Sadeleer, de Van de Woestyne, de Jacob Smits. Il nous livre deux épisodes d'une vie de Jésus. Il y abandonne toute recherche de couleur. Sa vision, autrefois sobre de dessin, presque linéaire, délaisse les rythmes tranquilles de Puvis de Chavannes et devient familière et rustique; il s'y mêle même une pointe satirique inattendue, je songe au bossu qui accompagne les bergers, de braves vieux en adoration devant Marie étendue sur la paille à côté de l'Enfant. Autour, la neige, les arbres, les moutons. La conception est nouvelle; elle est certes intéressante, comme aussi celle de ce Christ mort soutenu par trois femmes, trois blocs de deuil.

L'émotion est surtout forte et concentrée dans les œuvres d'Anto Carte. L'artiste est arrivé à une synthèse psychologique d'une intensité telle que ses deux toiles pourraient faire date dans la production actuelle. Je reconnais en lui un esprit apparenté au peintre espagnol de Zubiaurre, par la confession pathétique des personnages intérieurs, par les types de simples, par l'emploi de quelques accessoires qui ajoutent un caractère singulier. Les paysages, les proportions, les perspectives, l'optique spéciale rapprochent plutôt Carte de Van de Woestyne. Voici une vieille assise sur un banc tournant le dos à l'églisette rose tassant du bonheur parmi les vergers en fleurs. On s'attarderait à étudier le style presque gothique du visage et des mains; le contraste avec la fraîcheur et la justesse du coloris est frappant.

Dans sa seconde toile, Carte révèle les régions inexplorées des douleurs les plus profondes. Un ouvrier, torse nu, tête et pieds noircis, mort, s'allonge sur le suaire. Le dessin, le style rappellent *Les ouvriers tragiques* de Levêque. Ce corps à lui seul constitue un chef-d'œuvre de savante technie. Mais il y a la veuve agenouillée et l'enfant qui l'embrasse avec effusion; ce groupe est sublime; jamais on n'a exprimé le malheur avec telle puissance d'analyse, telle profondeur d'émotion; ce groupe devient un cri sculptural.

Les jeunes, ou mieux les partisans des esthétiques nouvelles, présentent

généralement des œuvres lumineuses, synthétiques, fêtes de couleurs, taches somptueuses, grands plans sonores. Schirren avec sa *Femme au piano;* Paerels avec ses *Intérieurs* aérés; De Roy avec ses richesses orangées, puis les peintres de natures mortes : Frison, Oleffe, Verbrugh, Glansdorff illustrent ce mouvement. Maurice Blieck abandonne son ancienne manière; il recherche une nouvelle voie; attendons.

Je signale la *Cueillette de pommes,* de Jules Van de Leene; les tableaux de Baltus très artistes, aux chairs un peu sombres, dans le goût d'Emile Motte; les types de paysannes, de Hageman; un hospice très caractéristique de Dumoulin; un portrait par Jamotte; le jardin charmant et doux de Lantoine; les visions hollandaises d'Opsomer; l'oranger décoratif de Vanden Eeckhoudt; les *Femmes au jardin,* de Gailliard; un nu de Colin, un autre de Godfrinon; la *Kermesse de Melsen* et un baptème très personnel près d'une rivière d'or, de Servaes.

ARMAND EGGERMONT.

EXPOSITION FRANS HUYGELEN. — Dans l'intimité de l'atelier, sous la lumineuse caresse printanière, le sculpteur Huygelen exposait il y a quelques jours un heureux ensemble offrant la synthèse de ce talent sobre qui se murit en un isolement à la fois grave et souple.

A noter parmi les bustes, celui de M. v. d. D., évoquant sous le voile de l'inachevé certaine ampleur rodinienne, tandis que l'image de l'économiste de Laveleye trouble par son acuité ferme, et affirme le miracle des yeux vivants, perpétuel écueil de la statuaire. Des bustes de femmes et d'enfants lumineux avec une grâce aisée et qui sait.

Des groupes décoratifs enfin, d'une généreuse idéalité, affirment à côté du sens des «valeurs tactiles» celui de la ligne et des douces proportions. Un lot trop restreint de sanguines délicates complète l'aspect si humain de ce vrai talent, qui sans réclamer le buccin des panégyristes bruyants, laisse dans le souvenir une vision nette, pacifique et charmée.

G. VAN WETTER.



NOTES

Nous saluons le retour miraculeux à la vie de notre confrère FLORIAN PARMENTIER qui, après cinquante mois de front et quatre mois d'hôpital, nous envoie ses compliments cordiaux. Ses malheurs n'ont point émoussé sa vaillance et nous lui adressons nos chaleureuses félicitations. Il nous a confié de la copie et nos lecteurs peuvent prendre à nouveau plaisir à le lire.

Nous avons également d'excellentes nouvelles de PAOLO BUZZI, qui envoie de Milan son « salut au *Thyrse* renaissant sur la montagne de la gloire » (merci !) et « tous ses souhaits et une poignée de main lombarde». A toi, nos mains brabançonnes, Ami. Et vive l'Italie, Monseigneur!



AU CONSERVATOIRE DE LIÉGE. — M. Sylvain Dupuis prépare pour un dimanche de juillet une audition des œuvres de Georges Antoine, le jeune compositeur mort au front.

Le Bout de Table

D'un article de Valbelle, dans *Excelsior :*
« M. Emile Bergerat sourit sous ses longs cheveux de neige, derrière ses lunettes et au-dessus de sa barbiche blanche. »
L'ubiquité du sourire, quoi !



Il est prouvé que la réputation d'un poète ou d'un romancier qui, par vingt volumes et trente années de labeur, se croyait tout de même quelque chose, ne résiste pas trois minutes aux attaques d'un poète frais émoulu dont toute l'œuvre consiste en trois poèmes, si tant est qu'on nomme « poèmes » ces primes vagissements. Oui, les usages, paraît-il, exigent qu'il en soit ainsi : dès que la tarentule poétique a piqué un jeune homme, il sent le besoin de s'asseoir sur des démolitions. Il faut entendre sa voix de tête : il faut voir ses lippes méprisantes, lorsqu'il émet ses jugements sans appel : Victor Hugo, une barbe; Lamartine, une urne lacrymatoire; Leconte de Lisle, un glacier; de Hérédia, un jongleur; Verlaine, Samain, rimailleurs. Seulement, il y a ceci à noter : c'est qu'après son immense effort, soit dans des palabres dont on devine l'ampleur, soit dans la revuette qui compte de lecteurs autant que de rédacteurs, l'enfantin Zoïle gît en poussière aux pieds des Poètes debout !



Le Touriste du front qui, depuis l'armistice, remplit le « *Soir* » de ses P., écrit dans ce journal ces mots effarants : « Qu'on m'excuse de me citer ou plutôt de me résumer moi-même ». — Je vous le dis, en vérité, cette modestie est effarante ! Songez donc : elle est telle que, dans ce journal où l'article n'est signé qu'exceptionnellement, cet éminent pisseur ne peut exercer la mission fluante de ses faits-divers sans y apposer sa griffe sonore !



Le ministre juché au pinacle, l'académicien sous la coupole, le maréchal et son bâton, le candidat et sa timbale, le gagnant et son lot, le nabab et ses splendeurs, vous ont souvent de ces airs détachés par lesquels ils témoignent que tant de grandeurs et de chances participent du fardeau Ils font se souvenir d'Aristodème — un jeune ! — disant, après avoir considéré le diadème qu'on lui présentait : O noble bandeau ! si l'on te connaissait bien, si l'on savait combien d'inquiétudes et de misères t'accompagnent et que l'on te vît traîner à terre, on ne daignerait pas te ramasser !

Oui, mais voilà : le diadème ne traînait pas sur le sol. Alors, ayant dit, Aristodème se l'enfonça jusqu'aux oreilles !



Mesdames, qui vous plaignez de la vie chère, vous évoquez avec regret les affriolantes dînettes d'autrefois, et vous confrontez de vos beaux yeux étonnés les prix d'aujourd'hui et ceux de naguère.

Eh bien, en des naguères que vous n'avez pas connus, la vie fut plus doulce encore à vos aïeules. Sachez que jadis, le roi Charles V voulut dîner au collège de Beauvais et que son repas *splendide* coûta cinq sous !

D'autre part, on lit dans les archives de Saint-Jacques-de-l'Hôpital qu'étant venue poser la première pierre de cet édifice, en 1312, « la reine fut traitée avec toute sa cour. La dépense monta à 5 livres 18 sous » soit cinq francs quatre-vingt-dix centimes de notre monnaie.

Mais appréciez-vous les avantages que vous avez sur les dames d'antan, ô plaintives contemporaines ? Charmantes, elles étaient courbées docilement sous la loi de leurs maîtres. Vous êtes, vous, électrices, — ou presque ! — et vous êtes du siècle d'Edison, des frères Wright, de Peugeot, de Marconi et de Camille Mathy !



Ferme comme roc, le public français s'imagine que le Belge c'est Beulemans Le chroniqueur Clément Vautel le détrompe en un long article et lui clame que Beulemans n'est qu'un Belge. C'est perdre beaucoup d'encre pour situer ce personnage falot. La vérité la voici : il y a en Beulemans deux Belges ; nous les connaissons, vous les connaissez · ils ont noms Fonson et Wicheler et passent pour des dramaturges de prestigieuse envergure.

Si ces jumeaux flibustiers des lettres qui ont trouvé la fortune et, ce qui est plus grave, la réputation, en couvrant leurs compatriotes de ridicule, entrent si bien dans la peau de leur fantoche c'est que pour en créer le modèle, il leur a suffi de paraître devant un miroir.

De tout l'amas de comédies sorties de leurs plumes il n'en est pas une qui s'écarte du trivial procédé qu'on leur connaît. Et ils le savent. Sans le piment burlesque qui dénature, ces falsificateurs ne seraient rien.

LE MAÎTRE D'HÔTEL

LA PIÉTAILLE DE FRANCE

Pendant quatre ans, nos pensées, avec une anxieuse ferveur, n'ont cessé de se porter là-bas vers ceux qui tentaient d'arrêter et de refouler l'invasion teutonne; pendant quatre ans, notre âme, chaque matin, en guise de prière quotidienne, communia avec ceux de la guerre, ceux de l'inconnu, ceux de la mort. Et cependant, nous ne savions presque rien d'eux; bien faible était l'idée que nous pouvions nous faire du travail obscur et pourtant gigantesque qu'ils accomplissaient là-bas.

Que de fois le découragement nous a effleurés!

Tels des soldats harassés grimpant une côte et remontant d'un coup d'épaule le sac qui s'alourdit, combien de fois ne nous sommes-nous pas relevés, rien qu'à nous redire brusquement : « La France ne meurt pas ! » ?

Lisant des récits faits par ceux de la guerre, nous avons pu pénétrer un peu les pensées des soldats et suivre leurs gestes; mais c'étaient des actes isolés, des faits individuels; il nous fallait une synthèse; la voici, car rien ne peut mieux donner une idée générale de la grande guerre et du rôle du soldat que l'étude que Joseph Bédier publie dans la *Revue des Deux Mondes,* d'avril et mai, sous le titre « Notre infanterie ».

Si l'on veut songer que l'infanterie française donna toujours des instructeurs aux autres armées alliées, on peut donc dire que l'histoire de l'infanterie française est celle de toute la «piétaille» du front occidental.

Aussi voulons-nous essayer de résumer l'étude de M. Bédier.

Qu'est-il donc, ce M. Bédier, pour se faire l'historiographe du « biffin » de France? Est-ce quelque général, quelque critique militaire? Non, c'est tout simplement un professeur du Collège de France, un homme qui avant la guerre compulsait les textes du moyen âge et cherchait à discerner les âmes qui chantaient aux grimoires des vieux peuples des Gaules. Il nous est cher surtout par l'admirable et émouvante transposition en français moderne qu'il fit de l'histoire douloureuse de Tristan et Iseult, d'après les vieux textes.

Eh bien, pendant la guerre, de même que le père de Jacques Tournebroche, l'ami de l'épicurien Jérôme Coignard, Anatole France, si vous préférez, se fit rédacteur du *Bulletin des Armées de la République,* Joseph Bédier se mit à l'étude des notes laissées par les soldats allemands et, d'après ces documents, fit l'essai d'une psychologie teutonne.

Ensuite, appliquant ses méthodes aux documents que lui fournit le G. Q. G., classant les textes, les rapprochant, les commentant, guidé, dit-il, par un glorieux blessé de la guerre, J. Bédier nous fait l'historique des diverses façons de combattre qui se sont succédées depuis les premiers jours de la guerre et des transformations progressives de l'armement; il les rend compréhensibles au plus profane, tout en exaltant le rôle magnifique de l'humble fantassin.

Pour ceux qui ne voyaient rien des champs de bataille et ne connaissaient que les communiqués des journaux, la guerre, dès la consolidation du front après la bataille de la Marne, apparaissait d'une lamentable uniformité. Rien n'est plus loin cependant de la réalité: tout se modifiait à chaque instant à tel point que, si une compagnie armée comme en 1914 avait dû soutenir

le choc d'une compagnie équipée et instruite à la façon de 1917, le combat se serait déroulé comme la lutte d'une troupe européenne contre une bande de nègres.

Le plus curieux, c'est que chaque évolution d'un côté nécessitait un progrès de l'autre, français et allemand se plagiant mutuellement.

«Oui, dans cette guerre qui souvent sembla se ralentir et piétiner sur place, tout s'est transformé, au contraire, et dans les périodes même les plus stagnantes en apparence, tout évoluait, l'armement, les doctrines, les techniques, et tout s'écoulait avec la plus déconcertante rapidité. Et la loi la plus nette de ce perpétuel écoulement fut que l'armée française a pâti et profité tout ensemble des idées de l'armée allemande, et réciproquement, et que chaque découverte de l'une a tiré son principe d'une découverte de l'autre. Seules constituées en leur force dès le mois d'août 1914, et alors presque seules en présence, toutes deux ont vécu, depuis ces temps lointains, d'une étrange vie commune; elles s'étreignaient dans leur sang, mais s'observaient aussi d'un regard lucide, et leur étreinte fut comme une intime et monstrueuse collaboration. »

* * *

L'infanterie française est entrée en campagne croyant à une guerre de courte durée, munie de la doctrine chère aux Français de l'offensive malgré tout et avec, pour seules armes, le fusil et la baïonnette. La mitrailleuse, considérée comme arme défensive, était jugée encombrante pour l'attaque: c'est pourquoi il n'y en avait que deux par bataillon.

L'infanterie, aux premiers jours, s'était donc jetée à l'offensive partout avec une fougue conforme à l'esprit de son dressage, les officiers chargeant en avant de leur compagnie.

Il est vrai que dans le combat offensif, la même tactique forcenée fut en usage chez les Allemands.

On la retrouve plus tard dans l'armée américaine, comme si, malgré les douloureuses expériences d'autrui, les mêmes excès de confiance étaient communs à toute infanterie neuve, affrontant la mort pour la première fois. Il leur fallait peut-être le temps de découvrir la réelle puissance du feu décuplée par rapport à celle de 1870.

Et c'est dans le désarroi de la retraite, que l'armée française fit l'apprentissage de la défensive: l'allemand lui apprenait que la mitrailleuse peut très bien servir dans l'attaque.

L'épreuve fut terrible et cependant l'armée ne perdit pas conscience de sa force; on s'avouait «manœuvré», non battu. En outre, il y avait l'exemple des officiers dont les actes de bravoure ou de dévouement ne se comptent pas; tous les récits de guerre en font foi.

Aussi les hommes se donnent-ils à leurs chefs d'instinct ou de raison, choix d'admiration ou de reconnaissance, «sympathie d'autant plus forte qu'elle se sait libre et que l'homme la forge avec tout son cœur» (1).

Par-dessus tout cela, il y eut enfin l'élan, la flamme que les soldats recevaient de la nation; c'étaient «venues de la maison et des tombes aimées, et de l'école, et de l'église, les voix de tous les vieux, de toutes les femmes, de tous les ancêtres».

Et c'est ce qui permit la Marne, treize jours après Charleroi.

Que fut la Marne?

«Pour le Haut Commandement, la Marne fut une combinaison de très savante stratégie; mais pour la troupe d'infanterie, la Marne ne fut rien que le

(1) Capitaine Malcor.

commandement de «Demi-tour!» soudainement entendu. Or, la combinaison stratégique reposait sur le postulat qu'un tel commandement pourrait être exécuté après ces treize jours de l'horrible retraite, et c'était là, selon les précédents de l'histoire militaire, une hypothèse incertaine. Pourtant, au commandement de «Demi-tour», aussi correctement qu'une escouade sur le champ d'exercice, cinq cent mille hommes firent demi-tour, et au commandement de «Marche» marchèrent et s'offrirent à la mort, et vainquirent. Et la combinaison stratégique construite par le maréchal Joffre fut belle, mais belle surtout peut-être parce qu'il l'avait fondée sur un acte de foi aux vertus de notre infanterie».

Sur la Marne, l'infanterie put enfin manœuvrer et mener le combat pour lequel elle avait été préparée. Elle fut ensuite engagée dans des actions multiples tour à tour offensives et défensives durant cette «course à la mer» où les deux adversaires essayent chacun de gagner l'autre de vitesse et de le déborder: les hommes sont jetés à la bataille au débarquer des wagons, puis rembarqués, expédiés plus loin, repris de nouveau, débarqués plus haut, plus bas, partout où il faut boucher quelque brêche (1).

Partout les Allemands trouvaient devant eux, comme à Bouvines, comme à Valmy, comme à Iéna, ce que J. Bédier, se souvenant du moyen âge, appelle la «Piétaille de France».

Mais nous entrons dans la deuxième période de la guerre. Ployés par la nécessité de faire tête quand même, les Allemands se terrèrent et inaugurèrent bien à contre-cœur la guerre de position, eux qui avaient tant compté battre la France tout de suite.

L'instauration de la guerre de tranchées, d'ailleurs, ne fut pas aussi brusque qu'on pourrait le penser; elle se produisit peu à peu et en des circonstances diverses. Il n'est pas même certain que ce ne soient pas les Anglais et les Français qui aient inauguré le système; dès le 20 septembre, en effet, sur les hauteurs de l'Aisne, de Nogent-l'Abbesse, de Moronvillers, nos alliés avaient senti qu'ils ne pourraient tenir qu'au moyen de retranchements; ailleurs, des infanteries à bout de souffle, s'étaient creusé en hâte des abris rudimentaires sur des positions de fin de combat.

D'ailleurs, c'étaient des installations provisoires, sommaires, que l'on espérait pouvoir quitter à bref délai; mais bientôt chacun s'applique à renforcer ses positions pour diminuer la densité des effectifs. Le front de plus en plus se fixe pour arriver, si nous pouvons dire, à son point culminant d'inertie, c'est-à-dire selon une métaphore nouvelle du langage militaire, reprise du vocabulaire stendahlien «à sa cristallisation».

Il n'y a plus, de part et d'autre, qu'une consigne :. « user l'ennemi » ; mais on sent que le fusil et la mitrailleuse, armes à tir tendu, sont inefficaces pour l'atteindre au fond de sa tranchée. La grenade à main fait donc son apparition, chez les Allemands d'abord; les Français retirent des places fortes leurs grenades cylindriques; des engins de fortune sont improvisés : bouteilles ou boîtes à conserves remplies d'explosifs. C'est le renouvellement de la guerre de forteresse d'autrefois, mais le fantassin non préparé doit tout apprendre dans la tranchée même, à ses risques et périls.

«Ils sont là, les fantassins, emmurés

(1) Pour donner une idée de cette mêlée et de ce hourvari, J. Bédier cite des passages du livre d'Alfred Joubaire : *Pour la France*. Paris, Perrin 1917.

dans la géhenne, obsédés par l'odeur macabre, sans rien qui les réconforte, sinon le sentiment que la misère de chacun est la misère de tous. Pas de casques, pas de cuisines roulantes, pas d'alcool pour réchauffer les aliments; des capotes usées, et les pieds qui gèlent; et dès la fin de novembre, après trois mois seulement de caserne, au fond de la tranchée, les recrues de la classe 14 ont rejoint les vétérans. Pour horizon, la haute paroi qui suinte, ou, s'ils osent parfois regarder par une fente entre deux sacs de terre, c'est l'horreur du paysage immobile où seuls semblent vivre les cadavres qui se dissolvent. Quand vient la pluie ou la neige, quelques-uns, les privilégiés, s'abritent sous un pan de tôle ondulée; la plupart, encapuchonnés de sacs vides en grosse toile, se tassent les uns contre les autres, ainsi que font les bêtes, et leur âme pleine de torpeur s'engourdit, «pareille à une lampe dont on a baissé la mèche» (1), «et seule y vacille la double pensée de la mort et du devoir. Le devoir, c'est d'accomplir la corvée de gabions, ou de rondins, ou de fascines, c'est de tresser des claies pour en revêtir la tranchée, c'est de briqueter les boyaux, c'est aussi d'écrire à la maison le bout de lettre qui dira : «Rien de nouveau, tout va bien», et c'est encore de prendre son tour de garde au créneau : là, il faudra de quart d'heure en quart d'heure déplacer sa tête de quinze centimètres pour regarder; si on le fait, on aura chaque fois appelé la mort et chaque fois accompli un beau fait d'armes, mais nul ne le saura que si l'on est tué» (2).

(*A suivre.*) G.-M. RODRIGUE.

---

(1) Capitaine H. BELMONT, *Lettres d'un officier de chasseurs alpins* (2 août 1914 - 28 décembre 1915). Plon 1916, p. 63. (C'est l'un des plus nobles livres d'outre-tombe qui soient.)

(2) Ce trait, bien noté, comme beaucoup d'autres, dans un beau livre : *Bourru, soldat de Vauquois*, (Paris, Perrin.)



LES EXILÉS

En ce Noël, je pense aux malheureux sans pain,
Chassés par millions à travers les chemins,
Français et Polonais, Belges, Serbes et Russes,
Tous exilés pour faire une gloire à la Prusse,
Vieillards, enfants, tous orphelins, tous emportés
Dans les sanglants remous de la fatalité,
Et si perdus que leurs grands yeux ont, sous le cerne,
L'air de chercher encor quelle horreur les consterne,
Et si rongés et si vidés par le malheur
Qu'il ne leur laissa rien, pas même un dernier pleur.
Cette nuit, l'insomnie, enfiévrant leur paupière,
Pâle, écoutait les carillons qui sur la terre
Semaient l'illusion chantante et le Sauveur.
Et réveillés, leurs chers souvenirs de bonheur,
Loin du clocher là-bas détruit, trouvaient amère
Même l'hymne d'amour des cloches étrangères.

25 décembre 1915. LOUIS MANDIN.

MON AMI « LE BOCHE »

Suis de quart cette nuit. J'ai fait ma ronde, arrêté de sentinelle en sentinelle par les appels réglementaires, et je suis retourné à mon abri, heurtant à chaque pas, du bout de ma canne, la passerelle branlante. Et me voici chez moi, me chauffant les pieds à un feu de fortune dont la fumée âcre se répand au-dessus de ma tête, remplissant mes yeux d'une eau amère qui est aussi celle des larmes.

Cette nuit est trop longue; trop longues les heures; trop longues les minutes! Moi qui ne voulais plus rêver, voilà que je m'abîme à nouveau dans les rêves et les souvenirs. Je pense à cette jeunesse qui m'échappe jour à jour, me laissant tout chaud encore et tout frémissant d'elle; et, penché sur la flamme mourante, je sens en moi toute la lassitude et la résignation d'un vieillard.

Une à une, je dispose dans le foyer improvisé les bûches fumeuses et je construis avec elles l'échafaudage éphémère d'où me viendront tantôt la chaleur bénie et la grande clarté dont j'ai besoin...

Un miaulement de shrapnell qui éclate me fait lever la tête. Je sors. Plus rien. Plus rien que les mitrailleuses qui balaient les routes et les boyaux, et les coups de feu d'une sentinelle proche qui tire pour se tenir éveillée. Et pourtant, il aurait suffi de ce shrapnell au-dessus de ma tête... Et cette balle tirée au hasard par ce soldat, a été atteindre de l'autre côté de la ligne, peut-être, un boche faisant sa ronde? Mais on a de la chance ou on n'en a pas — et je sais bien, moi, qu'« ils » ne m'auront jamais... C'est inné en moi, cette chose-là; alors, à quoi bon s'en faire?

Et je recommence ma ronde.

Le vent s'est levé. Passée, l'heure trouble où le sommeil accable, où la chair est faible et la volonté molle! J'ai la tête bien lucide maintenant, et les idées bien à leur place.

Je m'approche du parapet humide et m'y appuie de tout mon corps. Des fusées montent de part et d'autre de l'interligne, projetant des clartés et des ombres mouvantes, aussi éphémères que fantastiques.

J'ai pris un flingot et je m'amuse à tirer. Je suis tireur médiocre, mais je connais un endroit chez les «messieurs d'en face» d'où partent souvent des coups de feu et où on aperçoit de temps à autre, le jour, un casque indiscret au-dessus de la tranchée.

J'épaule, je vise, tant bien que mal; le coup part. Je me hausse un peu. Je regarde, j'écoute. Rien. Tout à coup, un petit cri de bête apeurée tinte à mon oreille — oh! tout près. Pour sûr, c'est la réponse de mon ami le boche. Il est là, le guetteur; et c'est sa gueuse de balle qui s'en va tomber au loin, achevant de moduler en decrescendo sa plainte bizarre.

Ceci vaut une réplique. J'ajuste et tire à nouveau. Cette fois, la réponse ne se fait pas attendre. Seulement, on se trompe, on me croit changé de place. Pas si bête, mon vieux, pas si bête! Mais, sans doute, as-tu bougé, toi? Oui, je le sens, tu as bougé. A droite? A gauche? Je tire plus à droite, au hasard, et je repose l'arme sur le sol. Silence. Je tends l'oreille. Il me semble ouïr une plainte. Est-ce que?... Mais je préfère ne pas approfondir. Je rends son fusil à la sentinelle et je reprends ma ballade, alerte et dispos, en sifflant un petit air de marche.

EDOUARD BUISSERET.

SUR LES MARCHES D'UN PERRON...

Le perron rococo tout fait de marbres roses
Sourit comme une chair près des châtaigniers roux...
Un timide jet d'eau susurre des mots doux
Aux nymphes du bassin qui rêvassent, moroses...
Un chérubin joufflu de son blanc chapiteau
Scrute, l'œil curieux par-dessus son bandeau,
Le perron rococo tout fait de marbres roses...

Ce matin de septembre est doux comme un baiser
— Mirage de baiser qui vient vous frôler l'âme! —
On entend dans la combe, au loin, un cerf qui brame
Son cri de vague effroi semblant agoniser...
Sur le perron luisant un paon de pierreries
Fait la roue et regarde au-delà des prairies...
Ce matin de septembre est doux comme un baiser!...

Les grands châtaigniers roux ont secoué leurs branches...
Et sur le haut perron, orgueil de Fructidor,
Passe un tourbillon de dagues aux tranchants d'or...
L'Amour blanc s'est courbé, peureux, sous l'avalanche
Pendant qu'ivre et guindé tel un fat dans son col,
Le paon, tout flamboyant, lourdement prend son vol
Vers les châtaigniers roux qui secouaient leurs branches...

PAUL VANDERBORGHT.



GEORGES HAUMONT

Tu me demandes, mon cher Rosy, de consacrer dans le prochain numéro du *Thyrse* quelques lignes à Georges Haumont. Je te remercie d'avoir songé à moi. J'aime davantage, dans la mort, ceux qui furent mes amis. Georges Haumont, Léo Somerhausen, Gaston de Ruyter, ces trois fidèles compagnons avec lesquels je partageai les émotions de la guerre et mes rêveries poétiques en Flandre-de-l'Yser, me sont plus chers peut-être que bien des camarades vivants ou disparus, parce qu'ils furent soldats, et soldats volontaires.

Georges Haumont n'est pas tombé dans sa tranchée; il n'a pas été frappé dans l'élan d'une vague d'assaut; il a été enlevé, loin du front, en France, par la grippe maligne. Réformé, considérablement affaibli par une atteinte très prononcée des gaz délétères, Haumont n'en a pas moins eu une mort de soldat et sa vie est de celle dont la Patrie peut s'enorgueillir d'avoir cueilli la jeunesse et la force.

Georges Haumont n'a rien publié de son vivant. Il venait d'achever le manuscrit d'un petit recueil *Les Gueux*

sanglants, quand il s'est endormi à jamais. Ce livre, qu'il m'a dédié et légué en quelque sorte, je compte le faire éditer cette année encore.

Je ne prétends pas que ce soit une œuvre parfaite. Je n'annonce pas en Georges Haumont un génie dont nous aurions tous été éblouis. Mais je sais qu'on découvrira dans ses poèmes les qualités les plus belles, l'originalité, la force, la sensibilité et une pensée toujours belle, sereine et sincère. Il s'est, longuement attentif, penché sur les cœurs des soldats qu'il aimait. Il a connu l'âpreté et l'amertume des longues solitudes qu'imposa la guerre à ceux qui s'y sacrifiaient, et il en a rapporté une âme grave et mûrie avant l'heure. Et c'est bien cette âme précocement meurtrie et farouche qu'on retrouve tout au long de son œuvre, de ses vers jeunes et sonores :

« Nous étions étendus sur le sol d'athéïsme.
« Nos mains de désespoir au tranchant des [rochers,
« Se coupaient, se saignaient, sans pouvoir [s'accrocher.
« Nos têtes surplombaient le trou du scepti- [cisme.
« Le spectre halluciné de nos illusions,
« Des castagnettes d'or dans ses longs doigts [de soufre,
« Dansait grotesquement, lugubre, au fond [du gouffre,
« Devant le peuple aux fers de nos dérisions.

« De consciente horreur nous pouvions nous [complaire,
« Au point de rechercher après avoir quitté
« L'affreux capharnaum de nos adversités,
« Dans nos yeux fatigués, le mal crépuscu- [laire. »

Il est mort, laissant une veuve, une petite fille qu'il n'a pas connue, et un recueil qu'il n'aura pas eu la joie de voir imprimé. Pieusement chargé par les siens de réunir ses manuscrits, j'aime à y retrouver, fréquemment, l'enthousiaste et fébrile amitié de Georges Haumont, poète né au front et qui disparut quand le front se fut brisé.

Et voilà, mon cher Rosy, quelques mots où je n'ai, malheureusement, pas pu dire toute la beauté de l'œuvre de Haumont et toute la spontanéité juvénile de son affectueuse amitié. Un jour prochain de cette année, vous aurez tous *Les Gueux sanglants* de Georges Haumont, et, comme moi, vous direz sans doute, tout simplement : « C'était un poète ». MAURICE GAUCHEZ.

LA NOUVELLE LOI UNIVERSELLE

Il y a dans la guerre actuelle un passionnant problème de mystique et d'idéal. L'action occulte des philosophies allemandes, chargées d'effluves barbares a ressuscité les dieux des Gentils, a miné l'autorité supérieure de la doctrine universaliste, qui, selon l'heureuse expression d'un des plus hauts penseurs de ce temps (1), parlait à l'homme cosmique et non pas seulement au Juif, au Grec ou au Romain. Le chrétien pouvait ainsi appartenir à sa patrie par le corps et être membre du royaume de Dieu par l'esprit. Il y avait une morale supérieure à la morale d'Etat, et cette morale était peu à peu acceptée par l'humanité toute entière. Depuis Christ, il n'y avait réellement qu'un seul Dieu. On ne saurait dire exactement pour quelles raisons cette unité s'est de nouveau fragmentée,

(1) Leonardo Coïmbra : O pensamento criacionista, Porto 1915.

pourquoi l'aveuglement du pouvoir et les fumées de la cupidité ont obnubilé les consciences que la tradition avait préposées à la garde du Feu sacré, c'est-à-dire de la pure Vérité divine et humaine. Toujours est-il que nous nous sommes trouvés précipités en plein chaos de forces élémentaires et que nous avons paru attendre la libération, c'est-à-dire la proclamation du nouvel évangile universaliste, du seul conflit des violences, c'est-à-dire des appétits.

Guidée par un secret instinct, la Révolution russe, à ses débuts, parut vouloir en appeler, pour le salut des peuples, à tout ce qui pouvait demeurer en ce monde de pure grâce céleste. Son erreur fut d'appuyer son action sur la matérialité d'une devise de non-agir: « La paix et du pain! »

La nouvelle rédemption a déjà exigé hélas! de nombreux martyrs, et la Russie s'est inutilement suicidée, en abandonnant tous ceux qui étaient disposés, sous la foi du serment, à vivre et mourir avec elle. L'Allemagne était logique avec elle-même, quand elle proclamait qu'elle devait dominer le monde pour rétablir l'universalité d'une morale qui voulait ignorer les autres et ne s'appuyer que sur l'autorité unique de l'Etat allemand, supérieur par nature à toute juridiction. Le Dieu germanique avait juré la mort de tous les autres dieux nationaux, qui en fait ne pouvaient assurer leur salut qu'en en appelant au Dieu universel, sans interprète direct désormais dans les conseils des gouvernements. Mais ce Dieu universel inspirait presque à leur insu les combattants de Belgique, de Serbie et de France, d'Angleterre, d'Amérique, de Portugal, et il préparait, malgré les doutes, une éclatante résurrection.

Par quelles voies précises pourra-t-elle s'accomplir entièrement, on ne peut le certifier dès maintenant; car l'ère des épreuves n'est sans doute pas tout à fait close, et c'est tout un univers nouveau qui doit naître.

Pour l'instant, nous sommes dans une impasse. Rome et Byzance ont pour ainsi dire abdiqué, et l'instinct des plus simples semble mieux averti que la science des docteurs. C'est l'heure de Parsifal, ou mieux de Perceval (*Par soi vaut.*)

Aussi bien, l'écroulement de nos cathédrales, ces Bibles de pierre, comme on a pu dire, apparaît-il comme un symbole. La foi vivante qui haussait dans le ciel leurs pinacles audacieux, qui assurait témérairement l'équilibre de leurs voûtes et de leurs piliers, qui faisait chatoyer l'éblouissement de leurs verrières, cette foi, force subtile d'amour extra-humain, s'est un instant reniée elle-même. Alors, les pires ignominies sont redevenues possibles; toute confiance mutuelle a disparu, tout pacte a été rompu, toute parole donnée est devenue suspecte, tous les poisons intellectuels, moraux, matériels ont pu être versés sans scrupule. Nous avons rétrogradé, sous prétexte de progrès, d'effrayante façon. Que vaut l'organisation purement matérielle en face de cette désorganisation des âmes?

Et voilà pourquoi la mort a tout fauché. Il y a sans doute encore des chrétiens: il n'y a plus de christianisme. Au-dessus des batailles humaines, les dieux les plus farouches ont heurté dans le ciel, comme au temps d'Homère ou de Valmiki, leurs puissances déchaînées. Le tumulte d'un orage sans précédent a secoué l'atmosphère mentale de la planète. Et c'est dans la vapeur du plus effroyable des sacrifices que la voix de l'Esprit doit se faire entendre. Wilson interroge. D'autres aussi. Les âmes écoutent. Quel sera le nouveau message? Oh! il ne peut nous

venir qu'à travers un grand souffle de liberté, par delà la néfaste idée de l'absolutisme nécessaire de l'Etat.

Et voilà pourquoi, en Belgique, ceux qui ont raison sont ceux qui se refusent à confondre le loyalisme national (envers l'Etat) avec le patriotisme ethnique. Ils veulent sauvegarder ainsi les imprescriptibles droits de la conscience individuelle, et conserver à la personne cette *valeur inestimable* qu'elle ne doit jamais perdre.

Voilà pourquoi, dans l'ancien empire des Habsbourg, ceux qui ont raison sont ceux qui se réclament du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, malgré la contradiction apparente qui résulte de cette attitude.

Voilà pourquoi en Italie ceux qui ont raison sont ceux qui tendent la main aux Slaves; en Angleterre, ceux qui veulent laisser la liberté à l'Irlande; en Portugal, ceux qui cherchent à nouer des liens plus étroits avec le Brésil; en Grèce, ceux qui, sans renoncer à Constantinople, s'inquiètent non seulement de l'Hellénisme total, mais de ses directions; en France, ceux qui sentent qu'avant d'être un territoire un Etat est d'abord un peuple.

Et dans l'instinct fataliste qui fit accepter au combattant des Gaules les pires épreuves, les plus inouïs sacrifices, il y eut un enseignement d'espérance divine.

Sans doute, la grande erreur de Tertullien et du catholicisme fut-elle de rejeter aux enfers, comme puissance démoniaque, les anciens dieux du paganisme. Ceux-ci se dressent aujourd'hui tout armés et s'abreuvent de notre sang. Ils méritaient peut-être d'occuper dans le ciel une place aux pieds du Christ.

Quoi qu'ils fassent, il est douteux que l'un d'entre eux parvienne à s'arroger la maîtrise de l'humanité, après avoir assassiné ses adversaires. Les dieux de cet ordre, quoique immortels, sont soumis au Destin. Ainsi l'Allemagne ne pouvait vaincre. Son triomphe eût marqué une ère d'interminables luttes.

Dieu, l'Unique, va réapparaître à travers les nuées sanglantes et nous entendrons l'appel de la Loi nouvelle. Mais d'abord, il convient que nous ayons préparé son règne. Les cathédrales sont par terre, ai-je dit. Que les princes de l'Eglise y réfléchissent!

PHILEAS LEBESGUE.



AU CERCLE ARTISTIQUE

Le Salon de Printemps (1)

II. — LES SCULPTEURS.

Il serait téméraire d'établir des conclusions sur les directions du mouvement de sculpture belge d'après les œuvres exposées. Celles-ci étant pour la plupart des bustes ou des groupes de format réduit, il s'ensuit que toute opinion tendancieuse serait prématurée. Et pourtant, si l'on regrette que l'école des novateurs s'abstienne, on éprouve une certaine joie à trouver des œuvres pensées. On s'en souvient, avant la guerre, les salons rassemblaient des galeries de modèles dont la vulgarité manifeste accentuait la pau-

(1) Voir le *Thyrse* du 15 juin 1919.

vreté d'imagination. Cette fois, le réalisme terre à terre cède devant l'idéalité. Victor Rousseau poursuit son œuvre supérieure. Ses figures allient la sérénité intellectuelle aux effusions du sentiment; la forme est gracieuse et aristocratique. Le sculpteur exprime des états d'âme. Tels petits bronzes (*Le parfum, Expansive*) par leur perfection, leur harmonie et leur frissonnement divin, séduisent infiniment; elles font mieux, elles laissent une espèce de sonorité, on croit avoir lu un poème ou entendu une mélodie. Nul mieux que Rousseau n'excelle à évoquer l'éternelle jeunesse.

Plusieurs débutants ont acquis une réelle maîtrise. *Excelsior,* buste en marbre, de Frans Huygelen, mériterait une place au musée. C'est de l'art très pur, très haut, d'un charme infini. Du même artiste, un autre buste, de style analogue (*Esperanza*). Van de Voorde s'inquiète aussi de spiritualité; outre sa figure d'ivoire (*Tourmente*), il expose un excellent buste d'enfant. Deux délicieux enfants encore de Marcel Rau: art délicat et précieux, voisin de l'exquise *Marie-José,* de Rousseau. Tandis que Philippe Wolfers est retenu par la grâce (*Farandole*), son fils Marcel établit des figures d'un style puissant, lourd et volontaire (*Destruere*). La psychologie requiert Theunis: son *Etude*(marbre)de femme confesse la vérité profonde, poignante. Vraiment joli, le *Chant d'amour* (bronze) de Van Hamme. Witterwulghe traite avec science le portrait du Dr G. Marlow. Charles Samuel montre *La Source;* elle me rappelle celle de Ingres. Quelques bons portraits: celui du compositeur Samuel, de Puttemans; celui de Théo Hannon, par Lagae; M. Swolfs, par d'Haveloose, duquel j'eusse préféré voir une figurine; le buste de Jean de Mot, mort au front, œuvre très ressemblante de Berchmans; le buste du peintre Van Holder, par Grandmoulin. J'ajoute, pour finir, la figure distinguée, quoique trop photographique, du prince Léopold, par Dubois; le groupe de Desmaré et son *Rustaud* bien planté; les animaux de Gaspar; un excellent groupe de Gysen (*Sentiment paternel*), de forme, de métier et de sentiment parfaits; le *Printemps,* de Marin.

ARMAND EGGERMONT.



CHRONIQUE MUSICALE

Chambrée complète au 2e concert des compositeurs belges. Mais si l'ennui naquit de l'uniformité, certes il n'a pas dû manquer aux auditeurs. Que l'on sache ceci: un concert d'œuvres *belges,* aujourd'hui, n'est qu'une suite de variations sur «Pelléas», où la quinte augmentée, avec ses crispants désaccords, sévit avec rage et obstination. Que voulez-vous? Tout augmente, même les quintes, et je me suis laissé dire que le fameux «la» orchestral, qui depuis plus de soixante-cinq ans, je crois, se contente de ses 870 vibrations, allait augmenter, lui aussi! Il ne nous manquait plus que cela!

Mais pour l'instant, nos «jeunes» paraissent admirablement disciplinés sous la férule debussyste. D'Agrèves et Delcroix ont exhibé des sonates d'une heureuse facture, pages remplies de talent, sinon de génie; De Greef ex-

pose d'harmonieux «couchants» rouge et or, avec des coulées de sons polychromes, des arcs-en-ciel magiques, et Sevenants anime des tableautins aux lignes pittoresques et aux tons nuancés. Dupuis a relevé une valse viennoise par le piment d'une sauce toute moderne. Thiébaut, qui semble moins atteint du microbe «pelléatique», a confié l'interprétation de ses nouveaux chants patriotiques fort bien conçus à un ténor léger, que dis-je?... impondérable, accompagné par Berthe Delvigne, pianiste habile aux phalanges jocondiennes, artiste d'un talent souple et frémissant. Alice Cholet, bien connue du public bruxellois, a fait mourir un adagio sous son archet adroit. Audition d'un ensemble gris-horizon que n'a pas encore troublé la tempête bolchéviste... Mais attendons...

Nous avons réentendu avec plaisir des œuvres du compositeur Raymond Moulaert, à son concert du 21 juin, dans l'atmosphère intime de la salle Gunther, et nous y avons noté des pages d'un dessin ferme, d'un sens poétique et d'un goût très sûrs. Moulaert possède un talent diversifié, qui s'adapte avec bonheur, dans la mélodie surtout, à l'expression littéraire d'un poème. Des pages musicales comme *Mains liliales, Tous deux, Le Tzigane dans la lune,* par exemple, sont une collaboration effective de la musique et de la littérature, et de réelles interprétations sonores du verbe poétique. La cantatrice Lina Pollard y a mis toute l'expression voulue, et les a phrasés avec art. La sonate en «fa dièze», pour piano, admirablement détaillée par Mlle Tambuyser, est une aquarelle aux tons légers et aux reflets diaprés, avec de fines nuances de pastel. C'est une œuvre d'un charme délicat et profond qui enveloppe plus qu'il ne subjugue, et cette audition nous laisse sous l'impression d'un talent jeune encore, et plein de promesses.

V. HALLUT.



LETTRE DE PARIS

L'Atlantide, par Pierre Benoit

«Demain, un jeune homme sera célèbre!» Voilà ce qu'on pouvait lire, il y a quelque temps, à la troisième page des journaux.

«Demain, un jeune homme sera célèbre!» Que d'espoirs, de fièvres, de curiosités cette phrase audacieuse éveille aussitôt.

Qu'avait fait ce jeune homme? Avait-il inventé un nouvel explosif pour le bonheur de l'humanité? Avait-il découvert un système pour enrayer la hausse des denrées? Avait-il trouvé les formules définitives du traité de paix? Rien de tout cela. Celui dont nous sûmes le nom le lendemain n'avait fait que l'*Atlantide*.

Puissé-je n'être jamais célèbre plutôt que de l'être à ce prix. Alors! c'est le roman à la mode! Des procédés humoristiques déjà rebattus du temps d'Alexandre Dumas, comme cette façon d'intituler un chapitre: «Des inconvénients de la laitue», parce qu'un pauvre diable de touareg s'empoisonne avec une herbe qu'il a prise pour cette salade; des expressions archaïques, mais pas assez pour intéresser (il est question quelque part de preuves qui *font florès* dans le génie du christianisme); un style imprécis et

hésitant : l'auteur abuse de ces termes : une espèce, un certain... indéterminé, une quasi-extermination ; il nous parle de crédences *comme* vénitiennes ; un manque absolu de simplicité : a-t-il à nous exprimer qu'une femme est belle, ce sera par cette phrase : « On ne pouvait se trouver en présence de cette femme sans évoquer celle pour qui Ephractœus soumit l'Atlas, pour qui Sapor usurpa le sceptre d'Osymandias, pour qui Mamylos subjugua Suze et Tentyris, pour qui Antoine prit la fuite.

Quant à l'action, lorsque je vous l'aurai contée en quelques lignes, vous en saurez autant que si vous aviez lu ces 350 pages, car M. Benoit, s'il a choisi un beau sujet, n'a pas pris soin d'en tirer les effets qu'on en pouvait attendre.

Après tout, il n'y avait là matière qu'à un conte bref dans le genre d'Edgar Poe, ou bien, si l'on voulait développer, on obtenait forcément le roman platement pornographique à publier dans quelque collection d'ouvrages spéciaux.

Devrons-nous louer M. Benoit de n'avoir pas pris ce dernier parti ? Ma foi, son intérêt lui dictait plutôt d'être prude, car cela facilite les gros tirages. Son mérite nous paraît donc bien diminué, puisque la bonne gestion de son commerce s'accordait avec ses intentions et ses capacités.

Deux officiers français s'égarent dans le Sahara. Capturés par une bande de touareg, ils sont emmenés dans une oasis superbe et inconnue, dernier vestige de la fameuse Atlantide. Ils deviennent les prisonniers de la reine Antinéa, dont la généalogie remonte jusqu'à Cléopâtre et même jusqu'à Neptune. Cette jeune souveraine a une manière étrange de se venger des hardis Européens qui viennent rôder autour de son impénétrable royaume. S'ils sont jeunes et beaux, elle les admet quelque temps à partager sa couche, puis les congédie brutalement. Ils en conçoivent un tel regret qu'ils se suicident généralement aussitôt. Alors, elle les fait embaumer par un procédé de galvanoplastie à l'orichalque ; elle range ces corps ainsi *métallisés* dans une belle salle de marbre et se plaît à venir méditer au milieu de ces statues qu'elle a connues si pleines d'ardeur et de vie. A ce propos, M. Benoit a écrit un mot profond : « Ils sont les Hommes, elle est la Femme. » Je regrette que ce mot ne soit pas de lui (d'autant plus que c'est la seule pensée originale du livre) mais il se trouve dans le *Journal des Goncourt.* Rendons à César...

Quant à la partie descriptive, l'auteur a beau faire railler par un de ses personnages, Fromentin, et «ce pauvre Maupassant qui a parlé du désert parce qu'il était allé jusqu'à Djelfa, à deux jours de la rue Bab-Azoun...», il ne nous paraît pas qu'il nous ait donné une impression saisissante du pays des touareg.

Il ne faut pas qu'il s'imagine qu'il nous fait voir quelque chose en décrivant à grand renfort d'adjectifs : les hamadas de pierres noires, les grands oueds desséchés, les salines d'argent, les gours fauves, les dunes d'or mat, etc...

Il ne faut pas qu'il se figure qu'il fait rire un Parisien du faubourg Montmartre en parlant d'un capitaine ivre au point de «faire subir à un Haoussa un interrogatoire en sahalave».

Le désir de montrer sa science dans les dialectes de l'Afrique du Nord se complique chez M. Benoit du plaisir d'étaler une érudition prodigieuse... et facilement acquise ; « doctus cum

libro », disions-nous au collège; mais voilà que je me laisse entraîner par l'exemple!

M. Benoit ne cite pas que du latin. «Il sait du grec, ma sœur!) Toutes les étymologies possibles du mot: Antinéa qu'il nous procure généreusement en font foi. Il cite de l'allemand, de l'anglais. Que dirons-nous de plus ? Rien, sinon qu'au lieu de perdre du temps à étudier tous ces idiomes, il aurait mieux fait d'apprendre sa langue maternelle, ce qui lui aurait évité d'écrire, par exemple, que «les essences balsamiques de l'Arabie-Pétrée tissaient des trames ondoyantes où se prenaient ses sens *dévergondés*».

GEORGES VITRY.



NOTES

LES DISPARUS. — Combien s'en sont allés, presque à la dérobée, dont la mort est ignorée de beaucoup, de ceux qui même les avaient approchés fréquemment. Silencieusement, quelques amis les ont conduits au cimetière. La presse d'alors n'a pas eu à désapprendre leurs noms, car elle n'était pas née quand on parlait encore librement des citoyens que leur talent désignait à l'attention du public. D'autres sont partis, à peine l'Allemand avait-il quitté nos cités et nos campagnes. Et alors, tant de préoccupations fiévreuses nous énervaient ! Les hommages furent discrets, quand ils furent. Les notoriétés qui disparaissaient dataient d'avant la guerre. Songez donc comme c'était déjà loin ! Et nous pensons à quelques-uns dont les noms se présentent à notre mémoire : Mme MARIE DERBOVEN, professeur de diction et de déclamation, excellente camarade, si vivante, si enthousiaste et dont la mort surprit ses amis en mai 1918 ; ROUVEZ, le jovial directeur au Département des sciences et des arts; GEO BERNIER, le peintre admiré, au pinceau si vigoureux, qui honorait l'art et son pays et aurait pu—il n'avait que cinquante-six ans — nous donner encore de ces larges paysages heureusement habités par du bétail si coloré; ABEL TORCY, l'écrivain probe et discret, pénétrant observateur et styliste remarquable, plein de promesses attestées par deux romans réussis : *A l'ombre des Saules*, *Le canard domestique;* VAN HOLDER, peintre virtuose de la lumière, poète de « plein air » évoquant tantôt de larges atmosphères, tantôt l'intimité de coins parfumés de jardins ombragés; FALENS, l'acteur dramaturge, au talent original, toujours insatisfait de lui-même et pourtant si profondément doué...

Notre souvenir va vers eux, pieusement... Nous évoquerons d'autres noms...

Et plus d'un lecteur encore ignorant dira : « Comment! mort? Hélas! »



G.-D. PÉRIER. — *Promenades.* (Collection Exil, tiré à 100 exemplaires numérotés à la main. 2 francs.)

Ce coquet volume moins haut que large, à couverture satinée, doux à la main, charmant aux regards, incline à mansuétude le cœur le moins tendre; d'ailleurs, je gage que l'esprit le moins curieux se laissera entraîner sur les chemins où l'auteur promène sa fan-

taisie. N'espérez pas cependant qu'il vous décrive les coins de la banlieue uccloise où il passe; n'allez pas croire non plus que sous prétexte de promenades, il s'agisse de divagations esthétiques ou littéraires.

Encore que j'augure cette appellation (chère à Mallarmé) ne pas déplaire à G.-D. Périer, en chercherai-je une autre: « pèlerinages passionnés » serait trop fort, « sentimental » conviendrait mieux. En somme, c'est une promenade que l'auteur fait en compagnie de son cœur. L'esprit et l'âme retrouvent, au long des chemins, des souvenirs émus ou comiques, parfois des riens délicieux dont ils s'amusent.

Si dans la seconde partie, car il y a une deuxième partie au livre, l'esprit paraît avoir plus de part, c'est que le cœur s'y déguise un peu plus. On ne sait pas toujours bien s'il pleure ou s'il raille. L'auteur nous emmène à Bruxelles, en Allemagne, en Angleterre, pour nous ramener tout à coup au port de son amour d'abord, à la quotidienne douceur de son foyer ensuite.

L'esprit vagabonde, quelquefois infidèle, mais le cœur revient toujours à celle qui le possède et qui est ainsi, à un double point de vue, la «correctrice d'épreuves».

Tel est, de la seconde partie, le titre que par un caprice déroutant mais délicieux, G. Périer n'a voulu nous livrer qu'à la dernière ligne.

G.-M. R.



Des vers. — On n'imagine pas que des gens aient pu rester indifférents aux grands événements de l'époque actuelle. La sensibilité de chacun a été violemment mise à l'épreuve et plus d'un s'est senti sollicité par le besoin impérieux de confier à l'accueillant papier les impressions vives de son âme soudain consciente. Du manuscrit au volume, il n'y a que l'espace d'une convention avec un imprimeur. Bagatelle, malgré la pénurie du papier et les salaires élevés des typos. Et les livres de sortir de presse. Ils sont variés de qualité, mais leur inspiration est actuelle, et l'on se convainc rapidement de la difficulté de réussir le poème de circonstance. Nous avons vécu trop intensément les événements, notre impression personnelle est trop vivace encore pour trouver un écho fidèle dans l'émotion d'autrui. Et puis, la forme ne satisfait que rarement notre désir d'une expression digne de la nature exceptionnelle du sujet. Sans doute, plus d'une tentative est touchante dans sa sincérité, telle celle de M. Gaston Bourgeois, qui avoue avec ingénuité son inexpérience de «fabricant» touché par la grâce poétique et qui chante vaillamment nos trois couleurs (1). M. Oscar Henry, dans le *Joug* (2), n'est pas moins sincère, et, prodigue de dédicaces, nous livre en accents pathétiques les indignations de sa conscience. Peut-être un jour reprendra-t-il six vers de son «baiser» pour en refaire un beau poème baudelairien.

Plus d'habileté dans les *Etapes* (3) d'Eug. Lecat, plus d'émotion aussi, un vers plein et corsé, un souci d'expression soignée moins enclin à user du lieu commun emphatique. Le poète réussit vraiment certains poèmes de note intime, comme *Reviens*. L'élégance de la présentation du volume dispose agréablement le lecteur.

Enfin, pour finir ces quelques brèves notes, saluons un jeune poète dont les

---

(1) *Rouge, jaune et noir*, poèmes par G. Bourgeois, (Larcier, Bruxelles.)

(2) Comptoir belge d'Edition.

(3) Vromant, Bruxelles.

promesses ont été encouragées déjà par plus d'un aîné : Noël Ruet (1). Il sacrifie peu à l'actualité, qui n'occupe qu'une place restreinte dans son recueil. Il émane de celui-ci un parfum de fraîcheur, de spontanéité; le jeune poète est au seuil de la vie, avide d'en goûter les joies, les beautés, d'en pénétrer les souffrances pour l'aimer autant qu'il aime la poésie, de tout son cœur. Ces impressions printanières, il les traduit avec facilité et abondance, et son écriture lucide a parfois des fluidités qui sont charmantes. On peut attendre beaucoup de bien de lui, quand il aura discipliné son inspiration. L. R.

L'Association des Ecrivains belges s'est réunie le 23 juin, la première fois depuis 1914. Ce fut l'occasion d'un hommage ému rendu par le secrétaire général, M. Rency, aux confrères morts pendant la guerre.

En l'honneur des écrivains morts pour la patrie, d'accord avec le *Thyrse*, l'Association organisera une séance solennelle au Palais des Académies, au cours de laquelle le maître Albert Giraud a accepté de prendre la parole. Au programme figureront des œuvres des disparus.

L'ordre du jour de la séance de l'Association portait : «Les écrivains belges à l'Académie royale de Belgique». C'est un rêve qui hante certains de nos confrères, mais n'a l'air de passionner ni les écrivains, ni le public. C'est un fait qu'a déploré amèrement M. Rency. Et l'on a discuté l'opportunité de l'initiative de la classe des Beaux-Arts, disposée à admettre des écrivains chez elle. M. Kufferath, qui est de la classe, a dans un langage presque touchant, la main sur le cœur, interprété la pureté des intentions de ses collègues qui portent aux littérateurs la plus vive des sympathies. L'assemblée n'a pas voulu être en reste à l'égard de cette classe si bien disposée; elle lui a voté des remerciements, demandé qu'elle ne restât pas en si bonne voie et usât de ses prérogatives pour réclamer la création d'une classe de lettres autonome.

Et nous semblions tous heureux que cette question, que l'on discute depuis plus de quinze ans, paraît-il, ait été l'occasion de nous revoir après une aussi longue séparation.

A ajouter à la suite des grands confrères quotidiens qui ont cité flatteusement le *Thyrse*, pour les en remercier : *La Gazette*, *Le Petit Bleu*, de Bruxelles; *Excelsior*, *L'Ordre Public*, *La Nouvelle Egalité*, *La Liberté*, de Paris.

Dans un très prochain numéro nous commencerons une étude consacrée par Frédéric Denis à notre cher collaborateur Prosper-Henri Devos, tombé à Ramscapelle. Citons aussi parmi les noms qui paraîtront à nos prochains sommaires, les poètes : Poizat, Le Goffic, Grouas, Beauduin, Omer De Vuyst, Maurice Gauchez, G. Cornet, etc., et nous ferons connaître plusieurs nouveaux talents. Nous publierons bientôt une étude sur le *Laurier*, le recueil de poèmes, impatiemment attendu, de notre grand poète Albert Giraud, un article de Conrardy sur Masui Castricque.

(1) *Le Printemps du poète* (Wykmans, Liége).



Le Bout de Table

En la commune de Maissin, charmante malgré les soixante-dix maisons brûlées et dévastées, il en est une, intacte, qu'habite Thomas Braun et qui, juchée sur la colline, regarde de ses vîtres miroitantes la vallée où susurre la Lesse, et la montagne couverte de genêts et de bruyère. C'est là que le poète écrivit ses « Fumées d'Ardenne » ; l'endroit est si poétique que l'on ne sait pourquoi ces « Fumées » le sont à peine.

Or, dans cette campagne bénie vient de surgir l'hôte redoutable que l'on nomme : Progrès ! — Il y projette, et les travaux sont en voie d'exécution, l'établissement de la lumière électrique et, pour l'obtenir, on recourt aux forces vives de la rivière chantante. Sur une longueur de plus d'un kilomètre on a creusé, parallèlement à la Lesse, un canal destiné à l'alimentation d'une turbine. Le jour où, dans cette région, la lumière jaillira des ampoules la Lesse sera veuve de son onde.

Or, notre poète, faible et alarmé, s'est plaint à l'industriel de l'offense faite à sa rivière. « Si vous me l'enlevez, a-t-il dit à l'homme utilitaire, autant pour moi ne plus revenir à Maissin ! » L'homme pratique lui a répondu avec des gestes apaisants : « Je vous donnerai des rayons ! » Mais le poète les a dans l'âme, aussi n'était-il pas convaincu. Alors le tentateur a ajouté : « Je conduirai l'eau jusqu'à la terrasse de votre demeure où elle jaillira et tombera en fraîcheur dans une vasque ! » Thomas a souri : il était circonvenu.

Et maintenant, belle rivière, tu seras captée et tes rives n'entendront plus ton onde courir et rire sur les galets. Tu seras captée parce que ton faible admirateur ne sut pas résister au mercanti volontaire ; tu le seras parce que ton poète se satisfait de simili !



Lorsque le Gouvernement belge offrit, autrefois, à Camille Lemonnier, la conservation du Musée Wiertz, le romancier la refusa, dit-on, parce que ce poste impliquait une fonction, par conséquent, une bureaucratie. Quelle pouvait être la raison de tant d'écritures? Ces salles sont si quiètes et leur romantisme si immuable!

En assumant la fonction de conservateur, le poète Grégoire Le Roy, bien que hardi mousquetaire, montra lui aussi quelque appréhension à l'endroit de ces mystérieuses écritures. Qui? oui, qui s'en chargea depuis Potvin? J'explique l'énigme : A peine intronisé, Grégoire Le Roy reçut la visite du gardien de céans qui lui remit les rapports, tous les rapports rédigés par *ses* soins. Interloqué, le poète les compulsa. C'étaient les minutes des nombreux feuillets que, mensuellement et depuis des lustres, le Cerbère envoyait à son administration. Or, chacun de ces feuillets portait une ligne, une seule, mais combien significative dans son laconisme :

Rien à signaler.



Réflexions devant des nus, au Salon :

C'est étonnant, c'est étonnant! A quoi, oui, à quoi dois-je attribuer mon insensibilité car ces chairs n'ont pas le pouvoir de faire broncher un de mes cils... Ah! que Livie avait raison! — Qui ça, Livie? — Voici : Il y a belle lurette, l'impératrice Livie aperçut en longeant le Tibre des hommes qui se baignaient. Le Sénat voulut les en punir, mais la souveraine demanda leur grâce disant que des hommes nus n'étaient que des statues aux yeux d'une honnête femme. Eh bien, à l'exemple de Livie, je suis, ici, un honnête homme; mais, cruelle, cruelle énigme, le serais-je au bord du Tibre, des Romaines se baignant?



Un jour, sentant sa fin prochaine, un mari voulut savoir avant d'entrer dans les ombres éternelles une vérité qu'il eût désiré connaître plus tôt mais qu'une compréhensible pudeur l'avait empêché de percer à jour. Père de quatre enfants, il était enchanté des trois premiers qui lui avaient fait honneur non seulement par une constitution robuste et des traits d'une beauté remarquable, mais aussi par des sentiments filiaux et charmants. Le quatrième, hélas! — Fulgence était son nom — était malingre, avait les traits cahotés, portait sur le crâne une touffe filasse de vieillard et se montrait, au moral, rebelle, vindicatif et irrespectueux. Le père l'avait toujours considéré comme un intrus, mais, ayant le cœur compatissant, il l'avait admis en quelque sorte sous bénéfice d'inventaire. Il fit donc venir son épouse et lui tînt à peu près ce langage :

« Flavie, je désire savoir de toi, avant la séparation finale, la vérité sur Fulgence On ne refuse rien aux mourants... Voyons, Flavie, est-il mon fils? »

L'épouse porta un mouchoir à ses yeux et répondit avec une vigueur tranquillisante qui mit du baume au cœur du malheureux :

« Oui, Patrocle, il est ton fils, je le jure!... »

Mais par un réflexe lamentable elle ajouta ce qu'elle aurait pu taire :

« Mais les trois autres, non! »

Patrocle mourut sur l'heure, car que voudrait on qu'il fît contre trois!

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Visite en Belgique de M. le Président de la République française

Aux Citoyens Belges !

Les événements tragiques que nous venons de traverser confèrent une signification toute particulière à la visite du Président de la République française.

Pour la seconde fois dans l'espace d'un siècle, la France a donné à la Belgique les preuves éclatantes d'une fraternité qui fut décisive pour notre indépendance, et hier encore, au Congrès de la Paix, nous la trouvions à nos côtés pour défendre généreusement nos revendications légitimes.

La communauté de pensée, de sentiment et d'intérêt qui nous unit, doit contribuer dans l'avenir à un rapprochement de plus en plus intime entre nos deux pays, ayant à lutter contre les mêmes ennemis.

Belges !

Souvenez-vous toujours de l'aide française et, sans distinction de race et de langue, portez-vous au-devant du cortège présidentiel : acclamez en M. Poincaré, le noble représentant de la nation sœur !

« Les Amis de la Langue française ».
« La Ligue nationale pour la Défense de la Langue française ».
« Le Thyrse ».



Eglise en Flandre. — 1919

PAUL-AUGUSTE-MASUI CASTRICQUE

L'art du graveur sur bois est dans l'oubli. L'éclat de la couleur flamande, tout l'Art flamand, bruyant, aux clairons de gloire, s'impose. A lui le premier plan, celui de la gloire, des honneurs et de la matérielle jouissance. Toute puissance des sens! Les exquises et cérébrales joies de l'eau forte, du dessin lui-même, les impressions diverses du bois, tout cela est dans la grisaille de l'ennui et de l'oubli. Ceux seuls, qui, las des buccins et des fanfares, recherchent la viole lente ou les *Séraphins en pleurs* mallarméens l'archet aux doigts, penchent encore des yeux charmés sur l'œuvre de ces artistes (mineurs à notre époque). Et peut-être, découvrant les belles floraisons de l'heure, ont-ils une double joie, identique au bonheur des fervents du style sur maints textes obscurcis à dessein. Paul Auguste Masui-Castricque apparaît au physique, grand; moustaches touffues et longues, dénommées gauloises. Sa voix lente et son sourire font de lui une force en puissance, dont une douceur pourtant tempère des effets immédiats. Chez lui, pas de préoccupations industrielles. Il œuvre dans le silence. Il a l'amour de sa race et de sa terre. Il faut le dire, et pourtant il n'y a pas de grand artiste, quand il n'y a pas grand amour. Sol et race, voilà l'amour véritable des hommes. Donc un moral chez l'artiste, très haut, éclairant le moindre travail, illuminant l'œuvre d'une auréole en somme de modestie et de majesté.

Les bois forment à l'heure actuelle un prélude fort, de ses travaux, que sa foi mènera à bien, et dont la valeur est déjà appréciée.

La *Légende de Thyl Uilenspiegel* est, pour Masui, le prétexte d'une interprétation supérieure. Certes, le nom de Brangwyn n'est pas séparable d'un art quelconque, du bois ou de l'eau forte, surtout en notre époque et pour nos artistes nordiques. Mais on ne dit pas cela: «Vous avez un maître», pour rabaisser un mérite, si véritablement l'on est critique. Au contraire.

Le passé a sa leçon et les plus farouches des chercheurs de neuf savent combien l'on est à l'honneur après avoir été à la peine dans l'atelier d'un créateur génial. Là, dans cet atelier, le métier peut seul s'apprendre, et quel est le travailleur qui le niera. La plaie est de toujours comparer et d'assimiler, et de vouloir de force que le dessinateur soit la copie du peintre, ou du graveur que la mode, ou la gloire, désigna au moment de la première éclosion de son œuvre.

Le format royal encadrant la *Légende* est grand et large. Le décor est sévère, sombre même, et la Flandre brûle d'orgueil et de douleur. Voici Damme; voici les tours et les bûchers de l'Inquisition, et les cabarets de misère où les besaciers complotent pour la gloire du pays. Les personnages sont rigides et vivants pourtant. Leur visage porte l'empreinte de la vie, de la douleur et de la joie. Les membres sont des branches d'une forêt de volonté et de force. Leurs gestes sont caractéristiques. Ils marchent, ils vont dans l'histoire du pays et de la race. Masui a su lire dans les yeux du peuple, il a su fixer le peuple et le passé sur le fond légendaire. Le métier, chez lui, est impeccable. Lui-même, il grave patiemment ses bois avec tout son talent et toute sa patience. L'effet est certain. Il a su profondément évoquer la vie, non pas celle ordinaire, banale d'un paysage, mais la vie profonde et vraie des êtres en lutte avec le paysage et les années. L'œuvre de Masui donne l'impression de l'espace. Elle a même déjà le recul nécessaire. Il ne faut pas chercher chez lui la délicatesse de l'expression : il a la brutalité de l'impression, la vigueur de l'effet net, découpé et vivant. Ses commentaires rehaussent dans des sens modernes les motifs de Charles de Coster. Il a atteint à l'extériorisation des pensées inexprimables. Tout en situant dans le temps l'idée et le relief de l'histoire, il a fait œuvre de ce jour. Il n'est point aveuglé par le passé et sait qu'il est d'aujourd'hui et de demain, tout comme il fait partie de la tradition.

Son amour de la patrie est exprimé déjà dans *Le Pays lointain*. Quelques évocations de la Belgique vue de la terre d'exil, les nerfs exacerbés par l'attente et le doute; quelques tableaux des villes, parlant d'un pays lointain, mais présent et doux au cœur des exilés.

Nous verrons bientôt, et il est à espérer très vite, dans le commerce, son interprétation de *Malines,* ses illustrations saisissantes (dessins à la plume) des *Campagnes hallucinées* et des *Villes tentaculaires*. Il a atteint dans ces deux dernières œuvres au paroxysme. Et cela est remarquable que jamais inférieur, l'artiste commente un maître avec un bonheur complet. L'extraordinaire *Fléau* est exprimé sans défauts. C'est cela, c'est l'évocation finale, clôturant une belle page d'art. Il y a encore dessiné des luxures, des viols et des gloires, qui sont comme des blocs d'assurances et d'impunités.

Tout chez Masui est traité cérébralement et comme chez lui le métier est exceptionnel, le résultat est vrai. Il a des esquisses, quelques toiles à l'huile, des crayons du jeune graveur qui sont d'un maître. Il a éparpillé au hasard des revues et des périodiques divers, des dessins, des bois surtout, qui sont complets. Son *Vainqueur,* notamment, est d'une mise en page originale, d'un effort puissant. Sa *Flandre dévastée,* ensemble comparatif de bois, enluminera tout un chant fervent d'amour national élargi.

Dès aujourd'hui déjà, le talent de

Masui-Castricque est affirmatif. Il s'agissait de l'indiquer. Quelques années, et certaine la gloire couronnera, la critique analysera longuement ce travailleur, ce bon ouvrier de chez nous.

CHARLES CONRARDY.



P.-A. Masui Castricque. Ruines de l'Église Saint-Martin, à Ypres.

MA VILLE

Je parlerai de toi, pieusement, tout bas,
Comme on parle des mortes.
Je marcherai sans bruit, et j'ouvrirai, là-bas,
Doucement la porte.

Hélas ! Il n'y a plus de portes aux maisons,
Ni plus de maisons même,
Et c'est le souvenir qui tourne sur ses gonds
Dans mon âme en peine.

Le vent siffle à travers les ruines. Entends-tu
L'écroulement des pierres ?
Ah ! pourquoi traîner un espoir fol et têtu
Dans un cimetière ?

Levez-vous dans vos robes d'or, mots magiciens :
O Ville, ressuscite !
Ebranlez dans la tour les mille chants anciens,
Cloches, sonnez vite !

Il n'y a plus de cloches dans les tours, hélas !
Ni plus d'heures sereines...
— Et ce sont les corbeaux qui croassent, là-bas,
Sur l'immense plaine.

CÉCILE PÉRIN.

AXIOMES

Si, dans l'existence,, on marche quelquefois avec de la boue sous les pieds, en revanche, on a toujours le ciel sur la tête.

Une femme qui vieillit, mais dont l'allure demeure jeune—si intelligente — se rit des hommages qu'elle suscite encore.

Les vivants ont tort : La gloire, c'est pour les morts.

Il y a des gens qui se laissent entraîner comme un flotteur, sur le courant des circonstances.

L'amour, chez l'homme, n'a pas besoin d'estime; mais chez la femme, il a toujours besoin d'admiration.

Il y a des êtres d'une essence si magnifique que parfois on s'étonne de ne pas leur voir pousser des ailes.

C'est quand nous nous targuons d'éviter la tentation, que le péché, précisément, nous mord.

Apercevoir le récif de nos devoirs, n'est rien; c'est mettre le cap sur le plus important qui est difficile.

On a beau avoisiner une vie, on ne la connaît pas : il faut la bourrasque d'une confidence, d'un événement pour déplacer le bandeau qui nous en masquait le lupus ou les blessures.

HELBÉ.



LA LOUANGE DE PAESTUM.

A PESTO DI SERA

Italie, ô pays d'oliviers et de myrtes,
Terre de poésie et vestale d'amour,
Tu berças notre exil sur le flot de tes syrtes
Et de nos jours de deuil tu fis nos plus beaux jours.

Nous naviguions bien loin de la pauvre patrie,
L'esprit avec langueur évoquant de chers bords,
Quand nous vîmes surgir la belle Trinacrie,
Comme un monstre marin tout chargé de trésors.

Dans le soir légendaire et pieux qu'illumine
Le reflet demeuré des grands gestes défunts,
Le vent au goût de miel qui baisa Taormine
Agite sur nos fronts ses ailes de parfum.

Notre corps moins triste et notre âme moins lassée
Semblent se réveiller d'une écrasante nuit.
Les villages nous sont des coupes renversées,
D'où glisse dans la mer le trop-plein de leurs fruits.

Comme à l'appel jailli d'une source naissante,
Mon vieux cœur rafraîchi s'émeut d'un sang nouveau.
Ton frisson m'a rempli, terre forte et charmante,
Et je vibre toujours de ton divin sanglot.

Italie, ah! c'est toi mes larmes préférées,
Mon souvenir plus riche et mon péché secret.
Il n'est aucune de tes étapes sacrées
Qui ne marque ma chair d'un léthéen regret.

Je ne puis oublier, mère des jouissances,
Nul des visages purs qui m'ont tant fait t'aimer,
Mais plus que Rome fauve et la douce Florence,
Plus que Naples jetant des chansons sur la mer,

Que le roc embaumé de l'âpre Ligurie,
Et que le lac Majeur engourdissant et mol,
Que la fine Toscane et la pensive Ombrie,
Mon désir nostalgique habite un autre sol.

Paestum! Rive malade où pullule la fièvre,
Et d'où le paysan, lorsque revient l'été,
Canestre sur l'épaule et des chansons aux lèvres
Fuit l'haleine de feu du marais empesté,

La misère a brûlé tout ton horizon roux.
Les cactus épineux et la fibreuse agave
Rongent le dur granit des superbes épaves
Dont la grandeur subsiste en des débris debout.

Et la tristesse immense enlinceulant la plaine,
Avec ses grands soupirs d'agonie et d'amour,
Et ses accords mineurs qui rôdent tout autour,
Rappelle un chœur lointain de tragédie hellène.

Un vent désespéré module ainsi qu'un thrène
Sa chanson de jadis aux temples mutilés.
Seul, fleuri d'un autel, comme un rire qui traîne,
Un laurier-rose amer commence à s'étoiler.

Dans les couloirs ouverts des colonnes doriques
Un zéphyr épicé de menthe et de benjoin
Se déroule comme une écharpe aromatique
Dont un bout va tremper dans l'océan plus loin.

Tel le rythme parfait d'une strophe classique
Sur le tertre sacré que cimentait la foi,
Les trois temples, dressés sur leur socle cubique
Levaient leur lourd fronton symbolique des lois.

Il te fallait la fièvre et la langueur mortelle
De l'abandon total pour être respecté.
Paestum, fallait-il que ta ruine fut telle
Pour faire le désert autour de ta beauté,

Et pour que deux enfants d'un siècle de bassesse
Respirassent l'oubli montant de tes marais,
Et portassent leurs pas chancelants de tendresse
Du temple de Neptune au temple de Cérès?

Nos bouches, sur le fût des colonnes solaires,
Qui gardent des rayons dans leurs sillons égaux,
Se meurtrirent cherchant la saveur de la terre,
Le secret du génie et l'âpre sel des flots.

La brune tour normande, au fond, semblait attendre
L'hypocrite fanal aux rayons de trépas
Qu'un naufrageur subtil allumait pour surprendre
Le marin qui rêvaït aux filles de là-bas.

La dune était friable et l'agave pointue.
Nous avons déchiré nos genoux et nos mains,
Avant d'escalader la vieille tour tortue.
Mon cœur, vous souvient-il de tant d'ardeur en vain ?

L'air nocturne était lourd, plus lourd le sang des veines.
Devant nous s'étendaient, vagues sous le ciel mort,
La montagne et la mer et la rugueuse plaine,
Comme un tulle aux plis droits jeté sur un grand corps.

Sur les lames dansait une voile carrée,
Qui peut-être suivait les traces du vieux port,
Et nous avons senti passer, cette vesprée,
La beauté qu'on a dit forte comme la mort.

Que nous étions ouverts à la splendeur des choses,
Et comme nous restions religieux pour voir,
De nos yeux obscurcis par des larmes sans cause,
Les murs d'Agropoli s'effacer dans le soir!

Villages aux noms grecs sur la rive latine,
Nous ne vous voyions plus, nous vous rêvions toujours.
La guerre et le trafic, la gloire et la rapine,
Traversaient notre esprit hanté par d'autres jours.

Les durs pirates blonds aux larges incisives
Couraient encor dans l'ombre en poussant devant eux
Le bétail aux bras blancs des peureuses captives
Qui feront le vouloir du chef luxurieux.

Dans le bruit régulier d'une moire froissée,
Sans trêve caressant la dune sous la tour,
Nous écoutions voguer la galère blessée
Lourde de corps sanglants et de butin d'amour.

Pourquoi nous sentions-nous si riches et si vides?
Nous respirions l'air fade en souhaitant mourir,
Et rêvant quelque antique et très lent suicide,
Tandis que l'horizon finissait de pâlir.

Puis nous avons suivi sur d'autres paysages
Les jeux de la lumière et la couleur des ans,
Sans pouvoir oublier les délices sauvages
De ton sol infécond aux morbides relents.

Depuis lors je vous hais, ô villes trop vivantes,
Pleines de grincements et d'appels sans pudeur,
Dont la ligne heurtée et vaine m'épouvante,
Dont le tumulte humain désenchante mon cœur.

Mon esprit, enlizé aux sables de ta grève,
Ne se dépendra plus de ton tiède horizon,
Ni des temples meurtris où s'attarde mon rêve,
Pour avoir, cher Paestum, respiré ton poison!

JUNIA LETTY.



L'INFLUENCE DE LA MUSIQUE SUR LES SENS

Nous sommes au concert: les images se déroulent enchanteresses, fumées ténues, ondes enveloppantes, couleurs chatoyantes, feu rayonnant. Toute la griserie parfumée de la mélodie nous séduit et nous enchante. C'est la Mer aux vagues irisées, ce sont les paysages élyséens de la Transfiguration, ce sont les grâces poudrées des menuets qui s'évoquent dans notre imagination éblouie. Pourquoi, pourquoi? Pourquoi cette juxtaposition de notes, de sons, agit-elle sur notre âme? Pourquoi notre sentiment est-il effleuré, pourquoi sommes-nous émus? Le rayon sonore, tel un rai de lumière, nous est arrivé de l'orchestre à une vitesse mathématique, a fait vibrer notre tympan, pénétré par les fenêtres rondes et ovales dans le labyrinthe d'où la vibration — interprétée — est transmise au cerveau. Comment ce phénomène, essentiellement physique de la vibration, peut-il donner naissance à une émotion? Le

son par lui-même ne peut qu'être agréable ou désagréable. Il peut être beau, il peut être vulgaire. Ce sont les seuls qualificatifs que notre intelligence puisse lui donner. Le phénomène physique de la vibration obéissant à toutes les lois mécaniques ne suffit pas à nous émouvoir. Il faut une succession de vibrations, — de notes, — pour que notre imagination soit éveillée et intéressée.

A l'instar de la parole, il faut des sons consécutifs pour former « une phrase ». La mélodie ou «phrase musicale» est une succession de sons.

Est-ce à dire que cette succession de vibrations forme un tout complet, intelligible et que sa signification «comprise» par notre cerveau éveille l'émotion? Non, car contrairement aux principes de la phrase parlée, nous n'attribuons aucune valeur précise à la note ou au dessin musical. Cette valeur n'est même pas conventionnelle. Elle est purement d'interprétation.

Fou serait le musicien qui prétendrait exprimer de façon intelligible une idée déterminée au moyen d'éléments musicaux précis.

Et pourtant, la Musique a un sens. Nous le savons, puisque nous le sentons. Plusieurs hypothèses peuvent être envisagées :

La musique peut agir sur notre sentiment comme résultat de l'impression physique de notre organisme frappé par la vibration mécanique.

Le pulsomètre appliqué à des auditeurs sensibles nous prouve, en effet, que la vitesse du pouls est variable et suit les mouvements généraux de la musique. Cet effet purement mécanique pourrait bien être cause de notre émotion. Notre esprit pourrait même inconsciemment évoquer par assimilation des images qui ont correspondu dans le passé à un état nerveux analogue. C'est la mémoire de la subconscience. Il est facile d'expliquer en ce cas les images toujours nébuleuses que notre imagination peut évoquer à l'audition d'une page musicale : la bonté, la colère, la peur, l'héroïsme sont autant d'états d'âme qui se sont produits auparavant au cours de notre vie, ont déterminé un état physique spécial de notre système nerveux. Artificiellement par l'influence des ondes sonores, cet état physique est reproduit. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que notre cerveau assimile automatiquement les deux états d'âmes, et que notre imagination nous représente immédiatement la scène ou l'émotion ressentie autrefois ?

Cette théorie est soutenable; mais nous pouvons envisager aussi l'hypothèse contraire. La phrase musicale (par l'intermédiaire des fibres de Schulze et Corti) a été comprise instantanément par notre cerveau, qui en a été tellement impressionné qu'il a déterminé aussitôt un accroissement ou une diminution des pulsations cardiaques. Une lettre, une nouvelle déprimante, inattendue, produit le même phénomène, puisqu'ici il n'intervient aucun moyen mécanique. Le cerveau a été frappé par l'événement soudain, il en est résulté un état physique spécial.

Pourquoi refuser à notre intelligence la faculté de «comprendre» la phrase musicale, alors que nous lui reconnaissons la puissance de pénétrer le domaine de la métaphysique et le pouvoir de résoudre les problèmes autrement compliqués de la mathématique.

Dilemme insoluble. Les deux hypothèses peuvent se vérifier. Les relations entre le cerveau et l'état physique de l'Homme sont imparfaitement connues. D'autres hypothèses d'ailleurs peuvent être envisagées. «La musique, disait David, agit sur moi de façon pernicieuse : elle m'endort.»

Eh oui, c'est un phénomène bien connu. Dans des cas multiples, la musique est un excellent soporifique, et personnellement je crois qu'elle agit un peu ainsi sur tout le monde. Tout est une question de degré. La musique peut endormir la conscience, elle peut endormir la subconscience, elle peut endormir les deux à la fois — c'est le sommeil. Si elle se contente d'endormir la conscience, voilà la subconscience détachée de ses liens terrestres, l'imagination a libre cours dans le domaine immense de la divagation. Comme sous le chloroforme, l'imagination volage fait école buissonnière. La voilà qui butine, récolte des images et des sensations, qui s'amuse du chatoiement des couleurs de la fantasmagorie sans cesse renouvelée de la vie supraterrestre.

Image, sensation — donc émotion. La musique agit alors à l'instar de l'opium, du haschisch ou simplement de la volute des cigarettes, en nous éloignant temporairement des misères humaines pour nous grandir, nous élever et nous mettre à même de comprendre les conceptions les plus folles du génie humain.

Faut-il admettre que la musique ne soit qu'une science mathématique ou «stupéfiante» et que l'intelligence n'y a pas sa part? Evidemment non, car n'importe quelle succession de notes, n'importe quel échafaudage d'harmonies ne produit pas l'émotion. Il faut des enchaînements variables selon l'individu pour produire le phénomène et la sensation artistique. La musique est un art, puisqu'il y a sélection, ordonnance, harmonie. Utilisant des moyens subtils, elle se rapproche plus de l'Infini que n'importe quel autre de ses frères; elle est plus proche du Beau absolu, de l'infiniment Grand, de l'Eternel que la plastique et l'orchestrique.

Mais cela n'empêche pas que, s'adressant à des êtres faits de chair et d'os, elle doive utiliser des moyens matériels pour se faire comprendre. Mais aussi, quel enchantement, quelle magnificence dans le génie! Bach, Beethoven, Wagner au cerveau si prodigieusement vaste; Schumann, Chopin à la sensibilité si exquise; Fauré, Debussy, Ravel au charme sensuel, ne sont que des expressions de ce génie de l'homme qui, au moyen des quelques intermédiaires dont dispose notre nature, essaye d'avancer un peu dans la voie si difficile de la recherche de l'absolu et des problèmes de l'au-delà.

GEO DAREME.



LA PIÉTAILLE DE FRANCE

(*Suite et fin.*) (1)

Pourtant, comme l'inaction rouille, il faut entretenir l'esprit combatif; c'est l'époque des coups de main, à la grenade ou au couteau. Des cris dans la nuit, des balles, des râles, des jurons, et quand le jour se lève, il y a quelques prisonniers dans la tranchée et quelques cadavres amis, là au pays qui n'est à personne.

Dans un secteur calme, «passif»

(1) Voir le *Thyrse* du 1er juillet 1919.

comme on dit, on restait deux jours dans la tranchée avancée, deux jours en seconde ligne ,quatre jours au repos dans un village encombré de soldats et de totos ; puis le cycle recommençait.

Mais à d'autres endroits, des actions d'envergures sont combinées ; comme tout se réduit à l'assaut, il faut procéder par surprise, après avoir essayé de faire ouvrir par l'artillerie ou les sapeurs, des brêches dans les réseaux de fils de fer. Mais c'est insuffisant presque toujours devant le feu de l'adversaire ; on ne lutte pas avec des hommes contre du matériel.

On inaugure en mai 1915 une nouvelle manière d'attaquer, réglée avec art : des parallèles de départ sont tracées, des soutiens et des réserves établis à des points convenables ; on avait échelonné des voies de communication, des organes de liaison, des dépôts de vivres, d'eau, de munitions, des outils, des aménagements pour l'évacuation des blessés. Chaque unité d'attaque amenée quelques jours d'avance étudiait son terrain et avait un objectif extrême bien marqué. Ce fut le succès, mais on ne put l'exploiter, faute de réserves et vu l'étroitesse du front rompu.

La méthode était donc bonne ; il fallait en propager la connaissance, créer des écoles d'infanterie ; les officiers manquaient, on puisa dans les cadres de sous-officiers ; on retira également du front pour les arsenaux, les parcs d'artillerie et l'aviation, tous les éléments ouvriers ; il ne restait bientôt aux endroits où l'on tue et où l'on meurt que des officiers et des paysans.

Et cependant, la besogne des fantassins s'est faite plus atroce : de progrès en progrès, les deux armées souterraines s'étaient jointes.

A certains endroits, les combattants se disputent l'accès d'un boyau, séparés seulement par une pile de sacs de terre que « viennent étayer les cadavres des défenseurs». Quand la ligne est plus distante, on s'envoie de lourds projectiles à ailettes ou on pratique la guerre des mines ; de plus, depuis le 22 avril 1915 (on laisse soigneusement aux Boches la priorité de cet emploi ignoble des moyens scientifiques) les Allemands inondent les tranchées de gaz asphyxiants.

A partir de juin 1915, l'infanterie dispose de grenades à fusil et de grenades à main munies d'une mise à feu à temps. La liaison entre l'artillerie et l'infanterie s'améliore ; mais en revanche, les lignes de retranchement ne sont plus simples mais doubles, triples, avec des engins disposés à contre-pente, à l'abri du repérage des avions ; dans ce labyrinthe de plus en plus emmêlé de caves bétonnées et de blochaus blindés, les défenseurs, au moyen d'effectifs relativement faibles, pouvaient attendre l'arrivée des réserves stratégiques.

Toutefois, faut-il que l'ennemi ne puisse, comme à Verdun en février 1916, lancer par surprise des masses d'infanterie à l'abordage, obtenant la rupture sur une dizaine de kilomètres. Heureusement, de nouvelles forces françaises appelées à la rescousse purent barrer le chemin et les deux infanteries restèrent là, sans tranchées, se heurtant sans fin sous un feu horrible, tout en travaillant à organiser le terrain.

A Verdun, la méthode de feu fut de concentrer le tir de pièces de tous calibres, non pas sur une ligne, mais sur une zone, non seulement sur la position que l'on veut emporter, mais aussi loin que possible en arrière sur tout ce qui peut l'étayer.

Pour donner une idée de ce que fut cet enfer de Verdun, nous ne croyons mieux faire que de citer quelques récits de soldats, trop beaux pour avoir été inventés.

«Devant Verdun, un jour, le chef d'une troupe fraîche demande à l'officier de chasseurs qu'il vient relever : «Par où passe notre ligne? — Allez : là où vous trouverez par terre mes chasseurs tués, bien rangés côte à côte, par là passe notre ligne.»

«Devant Verdun, un jour, un chef de bataillon, privé de tout autre moyen de liaison, envoie tour à tour au poste de commandement du colonel vingt coureurs : ils doivent suivre une certaine piste pour aller, une autre pour revenir. Pas un ne revient; le lendemain, il les retrouve tous les vingt, dix tombés sur la piste d'aller, dix sur la piste de retour.

«Devant Verdun, un jour, un régiment de zouaves vient pour la seconde fois occuper un secteur où, trois semaines plus tôt, il s'est battu : c'est un de ces beaux régiments qui se sont créé l'aristocratique privilège, versant plus de leur sang que d'autres, de remuer moins de terre; dans l'intervalle, un régiment d'infanterie moins réputé a tenu la position. Les deux colonels visitent ensemble les lignes : «Qu'avez-vous fait en ces trois semaines?», demande le colonel des zouaves. — «Voyez, répond l'autre, mes hommes ont établi sous le feu cette ligne téléphonique et aussi cette double piste en planches. — Ah! puisqu'ils ont fait cela, monsieur, c'est donc qu'ils sont plus poilus que mes poilus! »

Mais ce qui fait la caractéristique de Verdun, c'est que tous les régiments de France y passèrent tour à tour; le rail et la route menèrent la bataille.

Tous les régiments montèrent donc à Verdun comme à leur calvaire — la bataille se révélait à eux si horrible que chacun doutait de pouvoir tenir. Et pourtant, tous tinrent; on avait tenu avant eux, on tint après eux. Rentrés dans leurs cantonnements, les soldats pouvaient lire les communiqués leur répétant sans cesse les mêmes noms des lieux où ils avaient tenu : là, d'autres et d'autres tenaient toujours.

Et tous les fantassins surent ainsi que tous les régiments de France étaient beaux de la même beauté.

«La bataille de Verdun avait découvert l'infanterie française à l'infanterie française.»

Aussi ce fut la surprise pour l'Allemagne de voir se dérouler l'offensive de la Somme en juillet 1916; elle croyait la France à bout, car elle avait identifié sur le front de Verdun un nombre de divisions double de celui des divisions qu'elle-même avait engagées.

«Les pertes totales pouvaient s'équivaloir de part et d'autre, mais notre Commandement avait constamment veillé à établir un système de relèves très rapide, très souple et, si l'on peut dire, très humain, afin de répartir le fardeau de l'épreuve commune sur le plus grand nombre possible d'unités, donc sur le plus grand nombre possible de nos provinces. Et cette méthode, plus équitable au point de vue national, fut aussi militairement la plus fière, celle qui avait accordé au soldat le plus large crédit de confiance : pour les Allemands, un soldat retiré, même après peu de jours, de l'«enfer» de Verdun, devait n'être plus qu'une loque humaine, impropre pour des mois à tout nouvel effort; autant valait donc y maintenir les divisions en ligne jusqu'à ce qu'elles fussent saignées à blanc; pour nous, au contraire, un soldat réchappé de Verdun devait être devenu un meilleur soldat.»

Dans l'entretemps, des améliorations avaient été apportées à l'armement des fantassins; chaque bataillon compte une compagnie de mitrailleuses; en août 1917, il y aura 36 pièces par régiment. On invente des engins inconnus, on em-

ploie des grenades de types divers, suffocantes, lacrymogènes, incendiaires, fumigènes, fusantes; on utilise le fusil mitrailleur, plus puissant que le fusil, plus léger que la mitrailleuse; l'infanterie est accompagnée du canon de 37, précis, rapide, avec 1,500 mètres de portée utile.

On crée des écoles d'exercices, des corps de grenadiers-voltigeurs.

Le matériel en général joue le grand rôle: on peut bientôt dire: «l'artillerie conquiert, l'infanterie occupe». La machine domine le champ de bataille. Pour l'assaut, l'artillerie d'accompagnement est entièrement subordonnée à l'infanterie.

Chaque régiment mène une attaque séparée; c'est au chef à voir sur place les moyens de vaincre les difficultés; pour cela, il doit avoir l'artillerie à son entière disposition.

Mais à chaque nouveau mode d'attaque s'oppose bientôt une nouvelle forme de défense; c'est alors que les Allemands adoptent la formation des îlots de résistance en avant des lignes.

Il faut donc que l'attaque prévoie des modifications dans sa marche; les Français inaugurent le barrage roulant.

Ainsi, les armées ennemies se pénètrent réciproquement, se tiennent au courant de leurs progrès respectifs; tandis que le Français invente de nouveau, l'adversaire ne reste pas inactif; il y a dans le progrès de chacun un parallèlisme, un synchronisme parfois singulier.

«Pendant l'année 1917, la technique du combat d'infanterie s'est à peu près fixée: une première vague d'assaut, déployée en tirailleurs, marchant au plus près du barrage roulant, passe presque impunément à travers les mailles des organisations adverses, suivie par des vagues de renfort, lesquelles progressent en petites colonnes, prêtes à déborder les résistances et à refouler les contre-attaques; derrière chacune de ces vagues, les équipes de nettoyage opèrent contre les îlots défensifs qui ont pu subsister. Ainsi conduite, une attaque bien préparée doit toujours parvenir et, en fait, est toujours parvenue en 1917 à emporter la première ligne de résistance ennemie.

«Mais la nouveauté que l'on enseigne en 1917 est que l'infantreie peut en outre dépasser cette zone, parce qu'une artillerie plus nombreuse, et plus mobile, peut l'accompagner plus loin.»

L'infanterie dispose de l'avion d'infanterie, volant à faible altitude, assurant ses liaisons, repérant les lignes ennemies — on a appris à pousser vite en avant les groupes de travailleurs et de ravitailleurs — enfin on applique avec succès le procédé réputé impossible du « passage des lignes » qui permet de faire doubler une troupe par une autre, au cours d'une attaque.

Toutes les actions menées d'après ce système en 1917 réussirent: ainsi savait-on au début de 1918 le problème de la bataille de rupture virtuellement résolu, surtout qu'allaient pouvoir entrer en jeu les chars blindés, les obus toxiques, l'artillerie automobile et la jeune armée américaine.

La guerre de mouvement allait donc reprendre et la France pouvait espérer la mener à bonne fin; la science des chefs et le dévouement des hommes réalisèrent donc la victoire que nous savons.

La France, celle que les neutres ne cessaient d'appeler «Pauvre France», ne pouvait pas mourir, elle qui versa si souvent son sang non pour ses seuls intérêts, mais pour le bonheur de l'humanité.

Nous restons confondus devant l'effort admirable qu'elle a fait. Songeons que, comptant à peine 19 millions

comme population masculine, elle a appelé sous les drapeaux, de 1914 à 1918, 8,300,000 hommes.

Et de ces 8,300,000, plusieurs millions furent blessés et 1,315,000 tués.

O France généreuse, terre de fraternité, source de vie et de lumière, pays d'amour et de vaillance, nous voulons répéter avec le poète :

France, nous te louons, ô France
[salutaire,
Pieux et prosternés devant ton grand
[destin,
Nous saluons très bas ton visage hautain,
Superbe, illuminant les peuples de la
[terre (1).

G.-M. RODRIGUE.



LETTRE DE PARIS

Une conférence de Mme Aurel sur Guillaume Apollinaire.

En voyant avec quelle ardeur, quelle habileté, quelle compréhension Mme Aurel a exalté la mémoire de Guillaume Apollinaire, nous portions envie au poète.

Plus d'un parmi nous aurait presque désiré mourir, s'il avait été certain d'être glorifié et défendu (les poètes ont toujours besoin d'être défendus) avec tant d'énergie, tant de sûreté et tant de grâce.

Que ne peuvent l'accent et l'autorité au service d'une conviction inébranlable? Mme Aurel réussit cette gageure de mettre toute une salle debout instantanément. «Un poète est un hymne, disait-elle. Quand on entend un hymne, on se lève. Faisons de même en l'honneur de Guillaume Apollinaire.» Elle joignit le geste à la parole. Automotiquement, le pubic électrisé fut debout.

Après cet exorde lyrique, Mme Aurel pénétra dans l'œuvre touffue et variée du poète. Elle passe en revue ses éditions de l'Arétin, de Mirabeau, du marquis de Sade. Elle le loue de sa belle franchise, car il n'a pas atténué les crudités. (Il les a tout de même un peu atténuées de façon à ne pas effaroucher le public. En somme, il a réalisé une curieuse tentative de vulgarisation de la littérature érotique.)

Puis, elle parle de son plus beau livre: *Alcools;* de la technique de ses vers, négligés en apparence. Elle prouve qu'il n'a pas dédaigné les alexandrins, mais qu'il aimait mieux s'abandonner à sa verve. Elle cite l'*Hérésiarque,* le *Poète assassiné.* Ici survint un incident amusant. Mme Aurel parlait du livre de Guillaume Apollinaire sur le Cubisme. «Ces malheureux cubistes...», commença-t-elle. Des protestations s'élevèrent dans la salle. Mme Aurel tint tête à l'orage avec une charmante crânerie. Elle reprenait ses phrases avec assurance et les faisait sonner au milieu des huées. Elle les lançait en avant avec un geste du bras à la fois brusque et gracieux, comme un soldat lance une grenade!... plutôt comme une joueuse de tennis lance une balle. «Ces malheureux cubistes, ils ont inventé la mitraille avant la guerre, puisqu'ils mettaient déjà nos paysages en salade...» Et elle expliqua, au grand scandale d'une partie de l'auditoire, que ce livre valait mieux que les tentatives d'art qu'il cherchait à défendre. N'est-il pas étrange qu'il faille

(1) N. BEAUDUIN : *L'Offrande héroïque.*

encore, en 1919, rompre des lances à propos du cubisme!

En parlant des *Mamelles de Tirésias,* Mme Aurel effleura, mais sans soulever de controverses cette fois, la question du féminisme. Elle se dit féministe, mais pas d'une façon étroite, à la manière des primaires. Elle ne comprend la femme que par l'enfant et pour l'enfant. Elle sut parler avec éloquence du rôle de la mère dans la société moderne et elle souhaita de le voir mieux compris à l'avenir dans notre pays.

Mais revenons à Guillaume Apollinaire, dont elle analysa le talent avec une subtile acuité.

Elle note son bon sens, sa robuste santé morale, le désordre de son œuvre, qualités et défauts qui font songer aux poètes latins, ainsi que ce joyeux dégoût de ses contemporains qui l'apparente à Martial.

Elle dévoile certains côtés peu connus de son caractère. Il lui avoua un jour qu'il fut quelque peu mystique dans sa jeunesse, mais que la guerre avait détruit toute foi en lui. «La mort y est trop exacte, trop mathématique, disait-il; elle y dépend trop de l'homme, qui devient son seul Dieu; cela décourage le croyant.»

Pour terminer, Mme Aurel étudie ce goût d'étonner et de surprendre qu'eut notre «ahurisseur national». Ce travers est bien français. «Nul, du reste, ne fut plus Français que ce Polonais, explique-t-elle. C'est un des dons étranges et émouvants de notre pays que cette facilité avec laquelle les étrangers s'adaptent chez nous et s'assimilent nos idées. C'est le plus puissant facteur de résistance à l'ennemi. Si tous les hommes avaient été tués, ne serait-il resté que nos femmes, elles auraient imposé notre clair génie à l'envahisseur. Si les femmes avaient manqué à leur tour, notre terre même l'aurait conquis par le pouvoir mystérieux qu'elle émane. Ne serait-il resté qu'un feuillet arraché à l'œuvre de Guillaume Apollinaire, il aurait suffi à éduquer le barbare...»

A cette magnifique évocation des vertus de notre sol, nous fûmes étreints d'une émotion généreuse, comme si, dans cette minute, quelque grand souffle large avait passé en balayant d'un seul coup toutes les scories de l'existence.

La séance continua par des auditions de poèmes de Guillaume Apollinaire. Nous avons particulièrement remarqué *La Nuit d'Avril,* que Mlle H. Sauret fit valoir avec toutes les ressources d'une diction sans emphase, légèrement martelée, admirable de netteté.

M. G. Pasquet lut, non sans charme, un poème extrait d'*Alcools : Rosemonde,* où l'on retrouve toute l'impulsivité inquiète du chercheur de sensations.

Mlle C. Teissier nous enchanta avec l'exquise mélancolie du *Pont Mirabeau.*

Mme Sylvain évoqua des aspects de la grande guerre.

M. Signoret obint un grand succès en déclamant: *A l'Italie.* Le lyrisme et la trivialité y alternent constamment. M. Signoret fit ressortir le premier comme il convient et tira de grands effets de la deuxième.

On termina par la représentation du premier acte des *Mamelles de Tirésias,* pièce joyeuse et déconcertante à souhait.

GEORGES VITRY.



Le Bout de Table

L'entrée désormais certaine de nos hommes de lettres à l'Académie de Belgique affole plus d'une cervelle. Nombre de nos écrivains, arrivistes notoires et violents, se disposent à l'assaut; d'autres, les pacifiques — des malins! — savent ces fauteuils à roulettes, et les attendent sous leurs séants profonds. On ne sait combien de sièges leur seront dévolus, mais, il n'y en aurait qu'un, qu'il appartiendrait de droit à Valère Gille, un type représentatif de poète académisable.

Il lui appartient de droit parce que, pendant vingt ans, ce bel artiste sut se réduire au silence avec une inlassable volonté, ce dont on lui a su un gré infini; il lui appartient parce que son souci d'art fut toujours à la hauteur de ses aptitudes : après la *Cithare* et la *Corbeille d'octobre*, il s'est évertué à renouveler les rythmes; ses fidèles se demandaient pourquoi et se disaient avec conviction que Charles Potvin ne fut jamais, dans ses poèmes, ni plus parfait ni plus profond.

Il faut donc que la Coupole coiffe ce vaste front. Mais le poète étant ombrageux et sa modestie incommensurable, acceptera-t-il? On l'espère puisque, jadis, la Bibliothèque royale de Belgique obtint le poids appréciable de sa présence. Cette fois, la Nation doit exercer une douce violence afin de carrer notre aède sur le sacré fauteuil. Ainsi sera-t-il démontré aux poètes présents et à venir qu'un strapontin académique peut et pourra toujours être conquis par les moyens les plus insignifiants.



Le lendemain du vote consacrant le suffrage universel (1) en Belgique, le ministre Anseele s'en vint présider une commission composée des principaux fonctionnaires de son département. Avec cette bonhomie un peu fruste qu'il a conservée au sein des grandeurs, le ministre, à son entrée, serra les phalanges respectueusement tendues, et dit à chacun le mot aimable de circonstance. Or, pas un de ces fonctionnaires ne se souvint que le suffrage général conquis la veille même était, pour beaucoup, le résultat des quarante années de luttes et d'efforts obstinés de leur ministre et maître, et pas un ne dit la parole banale mais complimenteuse. Pourtant quelqu'un devait mettre les choses au point : un commis entra chargé des dossiers, objets des délibérations de ce jour; il déposa son fardeau, se tourna vers le ministre et le congratula avec un à-propos qui déconcerta le puissant entourage. Alors, se redressant, les yeux vifs virant à la ronde, Anseele dit sa joie et finit, en appuyant :

— Travaillons, travaillons, messieurs; depuis hier seulement je me sens ministre!



« S'il est une puissance qui, au cours de la guerre, fit montre de l'impuissance la plus absolue, c'est l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Son ingérence dans les affaires des belligérants eut tout juste l'efficacité de la vôtre, monsieur le maître d'hôtel!... »

Voilà l'affirmation que me jeta un client. Bons lecteurs, avant de vous la servir, j'aurais dû prendre quelque précaution oratoire. Sachez que, dans le caravansérail où j'exerce mon art et où je recueille à votre intention les dicts fameux que vous avez lus et que vous lirez, tant de ces affirmations frappent mes tympans! En voici une de l'abbé L. P., saint homme dont la vue sereine scrute et les consciences et l'éternité :

« Après quatre ans de guerre de tranchée, disait-il à deux de nos clientes, sœurs par l'âge de Mathusalem, Foch voua ses armées au Sacré-Cœur : deux jours après, le front boche était enfoncé! »

Les deux dames se signèrent : l'abbé venait de leur faire toucher le doigt de Dieu. Mais un parpaillot venu pour embêter son monde intervint :

« Le Sacré-Cœur est bien gentil, monsieur l'Abbé... Mais l'Autriche, cette fille loyale et pieuse de l'Eglise, voua, elle aussi, ses armées à tous les cœurs sacrés du Ciel et ne fut pas exaucée .. La France, fille infidèle et impie, obtint, disiez-vous, ce que Foch demanda pour elle... J'en conclus, mon père, qu'une bonne petite politique anticléricale, suivie d'une rupture d'avec Rome, est le moyen admirable de se concilier Dieu, le Paradis et ses Anges! »



A l'Académie de Belgique — Nos grands hommes se sont réunis pour désigner un secrétaire perpétuel. Qu'est-ce que M. Lenain, graveur, ff. depuis tant d'années, a donc pu faire à ses collègues, qui lui ont préféré M. Pelseneer, professeur? La reconnaissance, dit-on souvent, n'est pas une vertu de la démocratie; mais l'Académie s'inspire-t-elle chez le peuple? Il paraît que les savants et les Gantois ont fait bloc contre les artistes...

Le Maître d'hôtel.

(1) Égalitaire vaudrait mieux. N. D. L. R.



PROSPER-HENRI DEVOS

I

Le cabaret du Diable-au-Corps est bien connu des artistes bruxellois. A dix pas de l'affairée rue Neuve, il offre une cour rustique et une salle, basse sous les solives, aux murs couverts de faïences peinturlurées, de poteries de grès et d'étain, à la mode brabançonne. Voici bien des années, il connut une célébrité chatnoiresque. Mais les chansonniers l'ont quitté depuis longtemps, emportant les chansons et la joie, en sorte que la terrifiante enseigne du Diable-au-Corps n'abrite plus qu'une façon de musée où, sous l'œil débonnaire de M. Gaspar (le patron de céans), les jeunes poètes s'assemblent parfois, causent d'art et s'ennuient.

Il en était ainsi déjà lorsque, par une frileuse soirée de septembre 1910, j'y rencontrai Prosper-Henri Devos. En vérité, l'auteur tout neuf du *Jacobin de l'an CVIII* y amenait, chaque jeudi, une douzaine d'amis et de camarades. Et tandis que le romancier, boute-en-train obstiné, tapotait quelque *Bohême* sur un piano de bonne volonté, les compagnons chantaient, s'évertuant à ressusciter des gaîtés mortes. Parfois, tout ce bruit s'effondrait. Alors, sous couvert de « parler littérature », on se prenait à potiner. C'est le sort commun de ces réunions, qu'une amitié pompeuse appelle des assises, et où la jeunesse, impatiente de gloire, bat de l'aile contre la bêtise quotidienne.

> Le couchant des cosmogonies !
> Ah ! que la vie est quotidienne,
> Et d'aussi loin qu'on se souvienne,
> Comme on fut piètre et sans génie !

On peut bien l'avouer à présent : Devos nous fascinait un peu. Tout en lui affirmait la force créatrice. Son

front large, bien moulé, ses yeux brûlants d'intelligence, ses lèvres d'ascète et sa mâchoire forte lui composaient une physionomie à la fois énergique et séduisante. La sûreté précoce de ses propos soutenait la plus languissante conversation. Mais surtout, il était, à vingt-et-un ans, l'auteur du *Jacobin de l'an CVIII*, le roman qui, cette année-là, tenait un succès qu'on ne voit pas tous les ans, dans ce pays.

Prosper-Henri Devos avait débuté dans les lettres en publiant une revue : *La Belgique française*, enthousiaste contribution à la gloire de la langue qu'il avait faite sienne, quoiqu'il fut Flamand d'origine (1). Cette première série de la *Belgique française*, interrompue au bout d'un an, réunit les meilleurs noms des jeunes lettres de France et de Belgique. Et si Devos n'y publia rien qui vaille d'être retenu, c'est qu'il consacrait ses efforts à servir ceux dont en silence il suivait les leçons. Au reste, la tâche de défendre la langue française chez nous n'était pas vaine à cette époque. Le flamingantisme, de plus en plus agressif, était encouragé par le gouvernement clérical, qui combattait sournoisement l'influence de la France laïque. En publiant la *Belgique française*, Devos se rangea donc aux côtés du *Thyrse*, qui menait le combat depuis dix ans déjà.

Ses lectures le retenaient dans la France de quatre-vingt-neuf. Non exclusivement, pourtant. Il adorait Molière, Voltaire, dont il relut le *Dictionnaire philosophique;* Hugo, qui le transportait par sa puissance verbale. Les plaisirs de l'observation psychologique, le goût des disputes et l'amour de la phrase, tout Devos est là, qui cherche, qui va trouver sa voie.

Mais par-dessus tout, le transportait l'épopée révolutionnaire du peuple français abattant les vieilles servitudes et conquérant le monde à la liberté. Tous les bouleversements qu'amène le passage d'un ordre social à un autre, les horreurs, les haines, les grandeurs, aussi, par quoi l'évolution se précipite, tout cela captivait l'âme ardente de celui qui se proposait d'unir le rêve à l'action et de marquer son temps d'une empreinte profonde. Que ce temps lui semblait terne et monotone auprès de celui que les livres et son imagination lui évoquaient ! Il ne semblait pas voir qu'autour de lui, obscurément, le drame se continuait. Il ne semblait pas comprendre la signification des mouvements de masses par quoi le prolétariat cherche à parachever l'œuvre commencée il y a plus d'un siècle. Individualiste de tempérament, épris, par surcroît, de la belle aventure, il souffrait de ne pouvoir tuer la banalité ambiante. Et tandis qu'il s'enthousiasmait pour Danton, il réservait une place d'honneur, dans son cabinet de travail, au masque de Napoléon Bonaparte, bourreau de l'esprit révolutionnaire, aventurier considérable.

Cependant, la révolution n'avait pas pour Devos rien que de pittoresque. Il vouait un culte à cette génération d'hommes forts qui, dans le recul de l'histoire, apparaissaient comme autant de personnifications de l'énergie spirituelle. Il dira plus tard : «La vertu, c'est une victoire remportée sur l'instinct.» Ceux-là n'avaient agi qu'au nom

---

(1) Prosper-Henri Devos naquit à Bruxelles, le 28 janvier 1889, de parents flamands. Il fréquenta les écoles primaires de Bruxelles, puis l'Athénée Royal de cette ville, section des Humanités Modernes. Ses études terminées, il entra comme commis à l'administration communale d'Anderlecht. Il occupait encore ces fonctions lorsque, en août 1914, il prit du service comme volontaire de guerre. Il tomba, le 3 novembre de la même année, au combat de Ramscapelle.

de leurs idées, jugulant les forces primitives. Et il aimait ces femmes, quelles qu'elles fussent, Théroigne de Méricourt ou Charlotte Corday, qui avaient oublié leur faiblesse de femmes. Il vivait dans leur souvenir; il leur consacrait des conférences enthousiastes, un peu puériles...

II

De ce combat contre la morne destinée, de cette exaltation constante et trop souvent artificielle devait sortir un *Jacobin de l'an CVIII,* image d'une adolescence, œuvre forte jaillie en cinquante soirées d'un travail acharné, œuvre unique où Prosper-Henri Devos vivra tout entier.

Car c'est lui, ce Vadier, ce maladif «petit-fils de régicide», ce Jacobin égaré dans un siècle de démocratie, cet être débile qui retrouvera pour un moment, grâce au cas de conscience surgi d'un fait-divers banal, la logique implacable et la farouche énergie de l'Ancêtre. Et c'est Devos encore, ce Martué qui introduit l'histoire et qui l'entoure de commentaires sceptiques. Dans tout ce qu'il écrira, d'ailleurs, Devos prendra plaisir — un plaisir bien amer — à se dédoubler ainsi («Ce Vadier m'a tout l'air d'un aspect de Martué»). D'une part, le personnage qu'il aurait dû et voulu être, conduisant ses actions en vertu de quelque parfaite idéologie. De l'autre, l'homme qu'il était tous les jours, sollicité par trop d'idées, de sensations diverses, et qui ne savait plus, et qui s'étourdissait de paradoxes.

« On savait Martué sophiste et paradoxal. Attiré par curiosité et versatilité vers trop de doctrines, il ne lui était pas resté de ces initiations successives une seule opinion, mais une habileté passable à les défendre toutes; sa préciosité d'artiste l'inclinait vers les moins communes et son esprit frondeur le portait à contredire sans cesse l'interlocuteur. »

C'est bien le caractère le plus représentatif de l'« avant-guerre ». Quelle foi aurait tenu Martué suffisamment pour le pousser aux actes ? Les héritiers de ceux qui avaient fait quatre-vingt-neuf se corrompaient à leur tour, et l'ordre social, battu en brêche de toutes parts, ne pouvait plus former de héros.

Vadier, lui, agira. Ce ne sera pas une action constante, appliquée, au nom d'une doctrine, à la vie ordinaire. Ce sera une action fortuite suscitée par un drame, banal en soi, mais essentiel pour celui qui s'y trouvera mêlé. Il aura dans ses mains l'existence d'un pauvre hère, qu'un instant d'affolement a précipité au crime. Vadier pourrait établir que le crime ne fut pas prémédité, mais provoqué. Et il mentira; il laissera frapper une justice qui se trompe. Pourquoi ? C'est Saint-Just qui semble répondre :

« Cet homme-ci a commis un meurtre, un meurtre passionnel; il obéit donc à ses passions. Quand ses passions lui commanderont encore de tuer, il tuera encore. Cet homme est néfaste. Il faut qu'il soit supprimé. L'épargner, c'est tremper les mains dans le sang de ses futures victimes et de celles de ses descendants. L'épargner, c'est encore excuser l'homicide, c'est autoriser le déchaînement des pires instincts, c'est démoraliser la société en diminuant l'utilité de l'empire que chacun possède sur soi-même, en incitant par conséquent les volontés à l'indolence, qui les conduit à la décrépitude. Il faut que cet homme soit condamné. Par aventure, le glaive est tombé entre mes mains. Soit. C'est donc moi qui ferai flamboyer le glaive. »

Et voyez comme il s'exalte en songeant au rôle qui lui est échu :

« Ma sentence! Oui, je peux tracer ces mots. Je suis de ce crime le juge suprême, omnipotent. Tout l'appareil de la justice, magistrats, jurés, avocats, gendarmes, les grilles et les murailles, et le Palais formidable, et l'ombre de ces salles d'audience et les énormes Christs étendant sur le coquin chétif leurs bras chargés de malédictions, et qui ont l'air de vouloir crier, dans la souffrance emportée et muette de leur tête renversée, bouche entr'ouverte et grimaçante, barbe arrachée, yeux sanguinolents: «C'est moi la victime qu'il faut qu'on venge ici!», tout cela est dans ma main, là. Je l'ouvre, l'homme ébloui se sauve dans le soleil; je la ferme, l'homme tombe à genoux et deux mains lourdes lui happent les épaules. Je suis Brioché et je tiens les ficelles. Je suis César et je puis baisser le pouce. »

Dans sa conviction, Vadier mentira chez le juge, tendra des traquenards aux lois, se défendra lui-même (héritier débile de l'Ancêtre) contre la conscience que son temps lui a faite. Il faut une foi plus solide pour condamner que pour absoudre.

Prenez-y bien garde. Ce jacobinisme, hors de saison lorsque Vadier s'en réclamait, conduit à des conclusions bien appropriées à l'actuelle mêlée sociale. C'est ainsi que je surprends, sous la plume de Devos, ce que j'appellerai l'éloge de la Terreur.

« Contester l'efficacité de la Terreur, c'est contester celle de la religion, qui gouverna par la menace des châtiments célestes; or, on s'accorde à reconnaître que la religion suffirait à moraliser les peuples, si la foi des premiers siècles pouvait être restaurée dans leurs âmes... Mais il serait grotesque de prétendre à cela. L'on a porté d'irréparables coups d'épingles à ces billevesées, les institutions divines. Autre chose est d'institutions humaines, tangibles, permanentes. Nie donc la guillotine, la tête sous le couteau! Et l'épouvante lâchée comme une meute sur le monde, laisse pousser, s'entrechoquer, fourmiller les événements et les hommes! Ici, j'invoque les Anciens, qui soutenaient : « C'est surtout par l'exemple que valent les actes de justice»... Deux siècles de ce gouvernement-là, et le mal ne jaillira plus que par accident, alors qu'il est actuellement le produit naturel des sociétés.»

Toutefois, n'accordons pas à ce livre plus d'actualité qu'il n'en a. Devos s'y est confiné dans l'étude fouillée d'un caractère. Indépendamment de sa forme rapide, nerveuse, originale, c'est la grande valeur de cette œuvre, d'avoir été la première à montrer, dans l'évolution de notre littérature, un souci réel de psychologie. M. Wilmotte n'a pas manqué de le constater dans la préface qu'il écrivit pour la seconde édition du *Jacobin :* «S'il y avait dix études comme celles-ci dans notre production contemporaine, on serait fondé à soutenir que nous possédons, enfin, une littérature décrassée de son régionalisme et mûre pour des desseins unitaires. »

Assurément, le régionalisme ne nous a donné, tout au plus, que des petits maîtres. Mais nous a-t-il empêché d'avoir des écrivains de premier plan ?

Je crois que la question est plus haute. Et il est intéressant d'introduire dans cette querelle une opinion sur laquelle Prosper-Henri Devos revint souvent et qu'il a développée dans une de ses « chroniques des romans » du *Thyrse*. Il constatait que dans l'évolution d'une littérature, si l'on tient compte de quelques exceptions géniales,

«...c'est la poésie qui apparaît d'abord et le théâtre qui clôt la marche. En France, soulignait-il, les chansons de geste précèdent les romans antiques ou bretons et les mystères ne s'épanouissent qu'un siècle plus tard. Lors de la refonte générale qu'opère la Renaissance, les lyriques de la Pléïade brillent avant les romanciers précieux et burlesques, et quand ceux-ci passent de mode, c'est la tragédie et la comédie qui dominent les lettres françaises. Enfin, après la volte-face romantique, les poètes éclipsent romanciers et auteurs dramatiques pendant la première moitié du dernier siècle, et les romanciers prennent leur revanche pendant l'autre moitié. »

N'assistons-nous pas, en Belgique, à la même succession des genres ? Les «Jeune Belgique» sont tous des poètes. Lemonnier et Eekhoud ne sont pas autre chose que des lyriques qui adoptent le roman ou le conte comme mode d'expression. Avant tout, ils manquent de cette objectivité sans quoi il est quasi impossible d'étudier une situation psychologique. Et si nous devons avoir aujourd'hui une génération de romanciers psychologues, c'est Prosper-Henri Devos qui leur aura montré la voie, avec son *Jacobin de l'an CVIII*.

Ceci soit dit en observant que, dans la vie nouvelle où nous entrons, les études de psychologies collectives et prolétariennes prennent de plus en plus, la place des caractères individuels et bourgeois, qui ne semblent plus offrir beaucoup de ressources.

J'ai cité le Devos chroniqueur des romans. Aux rubriques du *Thyrse,* puis dans la *Belgique française,* qu'il ressuscita et dirigea encore pendant une année, l'auteur du *Jacobin de l'an CVIII* se montra un critique plein d'idées, pourvu d'une neuve érudition qui le porta souvent aux rapprochements audacieux, mais apportant, dans ses moindres notices, une conscience rare. Toutefois, il ne se garda point d'affirmer des admirations aussi contradictoires que son propre tempérament : les Rosny et André Gide, Anatole France et Maurice Barrès, et particulièrement notre cher et grand Camille Lemonnier, qu'il défendit en toutes circonstances et qu'il loua magnifiquement, quoiqu'il ne lui dût pas grand'-chose.

(*A suivre.*) FRÉDÉRIC DENIS.



PAIX

Et maintenant que vous voici venue,
O paix, tant attendue,
Avec quand même, entre vos mains,
Des fleurs d'espoir et de regain;
Maintenant que vous êtes là
Pour soutenir et diriger nos pas,
Dans cet amas
De choses mortes et fumantes
Qu'est devenue, dans les combats,
La Belgique sanglante —

Maintenant il faut faire effort,
Et vivre mieux pour tous les morts
Qui nous ont légué ce trésor
D'un pays, comme un grand blessé,
Qui doit guérir de son passé
Et marcher à la vie nouvelle...

Silence, grand silence, et douleur repliée
Sur les heures d'effroi, de détresse et de deuil;
Les morts ne seront pas aujourd'hui oubliées,
Mais les regrets font place au bienfaisant orgueil.
Orgueil d'avoir été ce petit peuple pur
Qui défendit l'honneur contre l'âpre cohorte,
Et d'être encor,
Malgré le feu, malgré la mort,
Une race tenace et forte !

Chantez, les cloches, avec vos voix profondes,
La joie d'avoir repris notre rang dans le monde.
Chantez pour nous, l'hymne à la liberté
Et qu'à l'appel fervent de votre airain sacré,
Nos cœurs, d'un même élan, exaltent la Patrie !

M. Langouche.



LA CHAPELLE DE SAINT-NICOLAS.

Quand j'étais encore une toute petite fille et que j'habitais la campagne auprès de mes bons grands-parents, j'avais une foule d'amis appartenant aux espèces les plus diverses de la création. C'était d'abord, parmi les enfants du village, les petits voisins qui partageaient mes plaisirs autant que mes larcins; puis aussi les jeunes écoliers qui passaient chaque jour devant mon jardin et que je n'enviais guère parce qu'ils étaient trop longtemps enfermés dans la classe; quand je leur disais mon avis à ce sujet, par les beaux jours de soleil surtout,ils n'étaient que trop vite convaincus, s'attardaient à ma grille, jouaient ou bavardaient avec moi et oubliaient parfois l'école pour tout de bon! Dans la série des camarades, il y avait encore mon chien qui me gardait comme un trésor; un petit minet fort paresseux que j'essayais en vain de dégourdir; un joli bouvreuil et un merle apprivoisé, excellents chanteurs tous deux. Ailleurs, c'était le chat de l'épicière, toujours en boule sur le comptoir de sa maîtresse, et le cheval du brasseur qu'on voyait en tous lieux. Et puis enfin, les beaux arbres du jardin que j'aimais comme de vraies personnes pour tout ce qu'ils me donnaient de joie; car on pouvait être dessus ou dessous, on y était toujours bien ; on pouvait s'y cacher, s'y balancer, s'y asseoir en croquant un bonbon ou une pomme; on y était à l'abri du soleil et de la pluie, parfois même, de la correction... Ils étaient si protecteurs, ces

bons arbres, si inlassables et si patients, et j'avoue que je les aimais mieux que mes poupées de porcelaine, trop minaudes et fragiles et qui ne me donnaient que des... soucis!...

Mais en dehors de la maison, du jardin et du village, j'avais encore un autre grand ami : c'était un brave Saint-Nicolas niché dans une chapelle du chemin et que je croyais véritablement doué d'yeux et d'oreilles comme une personne.

Toute ma famille m'avait d'ailleurs bien persuadée qu'il en était ainsi et que le bon saint savait toujours distinguer les enfants sages des méchants, entendant et voyant, même à distance,, tout ce qu'ils faisaient. Naturellement, je me comptais sans difficulté parmi les marmots les plus gentils et trouvais que saint Nicolas me faisait la plus douce figure du monde. Aussi, je ne manquais jamais, en l'allant voir, de lui offrir un petit bouquet de fleurs champêtres cueillies en chemin, et de lui chanter un couplet qui ne pouvait que lui plaire.

Saint-Nicolas, patron des petits enfants
Je viens à deux genoux prier sur votre banc.
Je serai bien sage et pense chaque jour
Saint-Nicolas. à vous dire bonjour.

Cela fait, il me semblait le voir sourire au fond de sa niche bleue, et je m'en allais satisfaite et confiante, en courant à la rencontre d'un bonbon ou d'un morceau de chocolat qu'infailliblement le cher «patron» avait fait descendre dans la poche ou dans la main de l'un de mes grands-parents. On peut bien penser qu'aucune autre chapelle de la route n'avait pour moi, ni pour d'autres enfants «gâtés», autant d'attraits que celle du généreux saint Nicolas.

Il habitait du reste un joli coin de campagne où l'air soufflait largement, où les fleurs étaient abondantes, dans la prairie comme dans les blés, près des petits fossés comme au bord des ornières. On voyait loin; on courait loin, sans risquer de se perdre. On pouvait s'asseoir et jouer «en étage» sur les escaliers qui précédaient sa maisonnette, ou courir à cache-cache tout autour. Elle était petite, sa demeure, mais nous la trouvions jolie et riante. Au dehors, toute blanche, sur un tertre assez bas, mais d'un vert éclatant étoilé de fleurettes mignonnes. Un toit rouge à deux pans surmontait le modeste abri et par-dessus le tout, deux arbres montant droit vers le ciel, étendaient un vaste dôme de feuillée où des oiseaux chantaient à toute heure, à toute saison. En été, c'était la place la plus fraîche des environs et l'ombre y était douce. Si une ondée d'avril ou une pluie d'orage vous surprenait, vous pouviez voir ruisseler l'eau partout ailleurs; auprès de saint Nicolas, ce n'était qu'une rosée et la terre sentait bon ainsi qu'une grande fleur.

La chapelle même, malgré sa grille, n'était pas maussade; le soleil l'éclairait jusqu'au fond, une grande partie de la journée et faisait éclater les vives tonalités du vêtement multicolore de l'évêque. Des corbeilles et des vases de fleurs s'entassaient à ses pieds et les enfants lui tressaient des couronnes et des guirlandes qui en été se renouvelaient sans cesse. C'était à lui que l'on confiait ses plus chers désirs; ce que l'on demandait aux parents de jouets ou de sucreries venait plus sûrement et plus rapidement quand nous mettions notre «saint ami» dans la confidence de nos rêves innocents. Et ces jours-là, nous chantions avec plus de conviction que jamais, la chanson que vous savez... D'autre part, les petits écoliers, tout juste avant leurs vacances, à la veille du 6 décembre, ou le samedi aprèsclasse — ceci en prévision d'un bon

dimanche — venaient souvent aussi chanter leur couplet qui différait un brin du nôtre. Ils disaient :

Saint-Nicolas, patron des écoliers
Apportez-moi du sucre dans mon p'tit soulier
Je serai bien sage, j'apprendrai ma leçon
Saint-Nicolas, mon bon patron.

La chanson finie, c'était autour de la chapelle des rondes bruyantes, des jeux de toutes sortes, des cris, des rires, de la vie ! Et saint Nicolas souriait à tout ce petit monde si turbulent et si gai. Il était heureux dans sa maisonnette blanche, sous les beaux hêtres. Il nous aimait bien ainsi, francs et joyeux comme des oiseaux familiers ; et nous l'aimions de tout cœur aussi. Du reste, tous ceux qui habitaient le village avaient passé de bons moments près de lui ; les grands-parents, les arrière-grands-parents, et de plus vieux encore, avaient tour à tour prié, chanté et joué là, et c'est ainsi qu'ils savaient si bien nous dire la chanson qui sur nos jeunes lèvres devait continuer à réjouir et attendrir notre bon, cher, grand saint Nicolas, qui trouvait peut-être sur terre l'image d'un second paradis...

Septembre 1914 ! Les hordes barbares ont passé par le village ; elles ont brûlé méchamment 260 maisons, l'église, l'école, et la plupart des habitants se sont enfuis épouvantés à leur approche. Les vieux et les infirmes, qui sont restés chez eux et ont compté sur quelque pitié, ont été jetés dehors et abandonnés parmi les murs calcinés et croulants. Le village était mort.

Ceux qui sont revenus après cette affreuse tourmente, n'ont retrouvé que des ruines désertes. Sur les routes qui les ramenaient au foyer, c'était la même désolation partout, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest. Le vent de furie destructive avait soufflé en tous sens, et rien n'avait été épargné. Dans les coins les plus paisibles, les plus souriants, régnait à présent un tragique silence. Tout près de l'idyllique chapelle de Saint-Nicolas, on s'était battu à mort ; des petites croix dans les champs marquaient la tombe des uns et des autres. Des beaux hêtres qui depuis des siècles étendaient là une ombre si vaste, il ne restait plus que des troncs déchiquetés, figés dans leur tristesse comme tout le paysage ; Dieu sait où leur large couronne avait été projetée. La chapelle apparaissait ainsi toute découverte, très solitaire au milieu d'une autre solitude. Elle avait aussi perdu son toit de tuiles rouges, si gai ; ses murs étaient criblés de balles, sa grille lacérée ; le pauvre saint Nicolas lui-même avait été atteint : ses pieds étaient meurtris, sa mitre pulvérisée, un de ses bras emporté, sa crosse brisée en deux. Quelle pitoyable figure à présent, lui qui était si souriant et si beau ! Mais il était resté debout quand même, fier et vaillant comme tous les gars de l'endroit partis au feu. Il n'avait pas fui et semblait veiller attentivement encore sur ce coin de campagne que l'on avait tant ravagé.

En le revoyant ainsi, toujours à sa même place, mutilé, mais droit comme un brave, tous ceux qui passaient là disaient : «Nous avions bien pensé qu'il nous attendrait ! Le pauvre ! il a dû bien souffrir aussi et Dieu sait ce qu'il a vu !» Cependant les petits enfants n'avaient pas oubié la vieille chanson ; ils couraient la lui redire. Saint Nicolas l'écoutait, mais semblait plus grave et un peu attristé, car il ne savait pas comment il répondrait encore aux gentilles paroles des petits qui venaient à lui. Mais ceux-ci n'attendaient rien pour cette fois ; ils n'avaient qu'une hâte, c'était de rentrer au village, avec

les grands, d'aller voir et chercher... ce qui restait.

Pas plus que saint Nicolas, les enfants ni leurs parents ne retrouvèrent un toit! On campa dans les ruines, en plein air; mais on résolut de rester près de sa terre, de son vieux foyer, en accommodant les débris pour un asile provisoire. On s'organisa vite, tant bien que mal pour l'hiver qui venait. Le logis n'était souvènt plus qu'une étable, mais chacun s'y trouva prêt à braver les éléments : froid, pluie, neige et tempête.

Le bon saint Nicolas se contenta aussi... et comme ceux du village, il affronta sans peur l'automne humide et le dur hiver. Il n'avait d'abri d'aucune sorte et n'en pouvait plus offrir ni aux marmots, ni aux oiseaux. Sa niche était si misérable et lui-même semblait si transi qu'on se demandait comment le bon Dieu n'avait pas encore songé à lui venir en aide. Mais voilà — saint Nicolas n'avait peut-être pas voulu, pas plus que du vieux parapluie vert et troué qu'une âme charitable ou distraite laissa un jour d'hiver sur le seuil de son logis ouvert à tous les vents. Il se disait: «J'ai tenu sous le feu, la mitraille et l'insulte barbare; j'en suis sorti abîmé, mais vivant et bien solide encore; je subirai quelque temps la vie dure et pauvre de mes petits amis de la campagne, mal vêtu et mal logé comme eux, sans liberté et sans autel.»

Et voilà comment saint Nicolas reste stoïque; il branle et tremble dans le vent, il ruisselle sous la pluie, il disparaît sous la neige; il est frangé de glaçons; il fume et grille au soleil; son visage s'écaille, ses vêtements s'effritent; son socle craque sinistrement. Mais qu'importe! Il reste persuadé qu'un jour prochain il verra ressusciter le bon temps, le «bon vieux temps» avec de joyeuses bandes d'enfants chantant comme autrefois:

Saint Nicolas, patron des écoliers
Apportez-moi du sucre dans mon p'tit soulier.

Oh! oui, alors!... Ils auront des souliers, et lui, aura du sucre; la joie illuminera tous les visages, tout le pays. Et saint Nicolas habitera une nouvelle chapelle blanche à fond bleu étoilé. De jeunes arbres s'élanceront sur le côté de sa maisonnette; il sera vêtu et mitré de neuf et sa crosse sera plus belle et plus haute. Tout comme aux braves soldats, on lui refera pieds et bras; et peut-être aura-t-il une croix d'honneur sur la poitrine pour être resté bravement à son poste en attendant le retour des petits enfants.

Autour de lui, la campagne resplendira plus belle; le soleil de la liberté l'éclairera de sa radieuse lumière... Et déjà, comme la jeune humanité, saint Nicolas rêve de cet avenir clair en voyant monter à l'horizon l'astre rayonnant des temps nouveaux.

May de Rudder.

CARPE DIEM

Accueillons ce jour-ci comme un bienfait des dieux.
Salut au grand soleil des matins lumineux,
Au soleil fraternel de mon pays des Gaules !

Le vois-tu, se jouant dans les branches d'un saule,
Le doux soleil, le clair soleil, notre soleil,
Tel un enfant qui chante et danse à son réveil ?

Et voilà du bonheur jusqu'à la nuit prochaine :
Des couleurs, des parfums, des chansons dans la plaine,
De l'ombre dans les bois et des reflets sur l'eau,
L'unanime hosannah des fleurs et des oiseaux,
Les abeilles qui vont du verger à la ruche
Et ce rayon flambant sur le cuivre des cruches.

Dans ton petit jardin les roses sont vermeilles.
Et qu'ils sont savoureux les fruits de la saison,
Et qu'il est parfumé le miel de tes abeilles !
Que les jours sont heureux dans ta blanche maison !

O courageuse joie ! O secrète splendeur
De suivre son chemin d'un pas tranquille et digne,
D'accomplir vaillamment son quotidien labeur,
Ensemencer son champ comme un devoir insigne,
Savoir que l'on aura du froment l'autre mois
Et mettre dans son four la fleur de sa récolte...
Etre époux, être père, être maître chez soi
Et dédaigner le sombre effort de la révolte...
Puis, se coucher un soir, brave et bon compagnon,
Et s'endormir enfin léguant sa noble terre
A des fils beaux et forts, avec l'espoir austère
D'avoir bien mérité leur bénédiction.

Et si, d'un cher passé souvenir pathétique,
L'immortelle fierté d'un amour magnifique
Dans ton cœur généreux brûle comme un flambeau,
Quelle vie est plus sage et quel destin plus haut ?

LÉON LEGAVRE.



LE LAURIER (1)

par ALBERT GIRAUD

Il devient presque banal de dire que nos âmes inquiètes restent en général insatisfaites de l'inspiration de nos poètes interprétant la grande épopée. Aussi faut-il avec des mains reconnaissantes et respectueuses ouvrir le *Laurier,* dont le titre seul déjà évoque la gravité et la noblesse d'un sujet où la gloire mêle son parfum sévère à la vapeur amère des larmes. Exilé volontairement loin du tumulte vain de notre temps vulgaire, le Poète s'était complu hors du siècle à chanter la volupté des aristocratiques contemplations dans des époques abolies. Et voici que soudain sa tour d'ivoire s'ensanglante aux rouges reflets d'un cataclysme sans nom. Va-t-il aller au siècle, ou le siècle vient-il vers lui ? On ne sait, mais l'époque

(1) Oscar Lamberty, éditeur, Bruxelles.

grandit formidable, enfantant, dans l'horreur, un monde nouveau. Et la lyre vibre, sonore. Et les rythmes se succèdent, aux battements du cœur. Et la sensibilité se renouvelle. La lyre chante l'héroïsme, elle pleure sur les douleurs, elle grince devant les turpitudes, car c'est l'aède attendu qui la porte et l'élève comme un ostensoir vers le ciel clair de notre foi en toi

Patrie aux seins rougis d'une pourpre vivante.

C'est par ce vers que débute le recueil d'Albert Giraud. Il y a réuni une série de poèmes divers d'inspiration comme de forme, et peut-être par cette diversité a-t-il heureusement évoqué la complexité de nos sensations pendant la si longue captivité de nos esprits. Son inspiration va du lyrisme épique à la polémique sarcastique. Avec la maîtrise d'un Hugo, il s'élève au-dessus des lamentables réalités pour idéaliser dans un souffle d'épopée les gestes des héros qui forgent l'avenir; ou bien son ironie se plaît à fustiger en ricanant les petitesses sordides des hommes qui ne savent que ramper ou salir aux heures merveilleuses où l'Humanité lutte désespérément pour ne pas mourir; ou bien encore il s'émeut, s'attendrit et nous montre la beauté virile d'un cœur qui chavire devant la douleur, le malheur des êtres et des choses.

Accents variés qui participent tantôt du coup d'aile vers les cîmes, et tantôt du simple accord de rythmes populaires. L'alexandrin majestueux ici, l'octosyllabe là, la strophe aux nobles ordonnances, la chanson avec ses refrains, le poème aux rythmes de ballade se multiplient selon les sujets...

Sans doute, tout cela est bien classique de forme et dans certains cénacles ne se fera-t-on pas faute d'en induire de solennels et définitifs jugements. On pourra discuter le choix de telle ou telle image, la réminiscence que suscite un vers, la banalité de celui-ci, la trivialité de celui-là, mais le lion n'a cure du moucheron et l'œuvre n'en reste pas moins celle que l'on pouvait attendre du grand poète que les bassesses du siècle en avaient exilé, mais que les tragiques et douloureuses grandeurs ont atteint, sensible, ému, vibrant. Bien qu'il les eut prédits, les malheurs de son pays l'ont trouvé pitoyable, tendre, aimant,

Car pour toi, loin des jeux d'une époque fu-
Il conservait un cœur ardent et filial. [neste,

L'ironie, le lyrisme, l'émotion se répondent tour à tour. Et n'est-ce pas sous l'empire de ces trois facteurs que nous avons vécu intensément, que nous avons triomphé des plus déprimantes ambiances ?

Rappelons-nous nos sarcasmes — malgré tout nous étions un peu désabusés — devant l'attitude ondoyante du Pape. Voici la fin d'un poème que Giraud lui dédie :

Et dans votre palais où tant de gloire éclate
Devant vous en riant surgit Ponce-Pilate :
Il tient sa vieille aiguière et vous la tend. par-
[jeu;
Grâce à vous, elle mêle en son métal funè-
[bre,
Par deux fois employée et doublement cé-
[lèbre,
Le sang de votre peuple au sang de votre Dieu!

Et songeons au sourire amer que nous eûmes quand Guillaume I. R. fit afficher sur nos murs le célèbre : « Mon cœur saigne ». Serons-nous jamais mieux vengés que par le poème de Giraud dont voici quatre strophes :

Quand, pour mieux chanter Rome, il l'habil-
[lait de flammes,
Souverain en démence et poète impuissant,
Au milieu d'un bouquet de gitons et de
[femmes,
Ivre de volupté, d'épouvante et de sang,

Néron couronné d'or, artiste en métaphores,
Des jardins de Subure au mont Capitolin,
Dans la pourpre du meurtre et le vin des am-
[phores
Sur le corps des martyrs posait son pied félin,

Sans doute il se vantait pendant cette heure
[brève,
Ayant offert au monde un spectable immortel,
D'avoir réalisé le plus monstrueux rêve
Que jamais un despote ait conçu sous le ciel,

Mais il ne savait pas en signant son poème
D'un paraphe de feu, qu'il était incomplet :
Il avait oublié le délice suprême
D'arroser de ses pleurs les martyrs qu'il brû-
[lait!

Le cœur ne bat-il pas plus vite aux accents lyriques qui chantent cette cloche de Flandre :

Que mon clocher s'écroule et que je sois fon-
[due!
Ma voix dans l'avenir ne sera pas perdue!
Si le peuple pour qui dans le ciel j'ai tinté,
M'a, ne fut-ce qu'un jour, même en rêve en-
[tendue,
Il m'entendra sonner pendant l'éternité.

Et dira-t-on de manière plus émouvante que lui les alarmes, les blessures de notre cœur, l'amertume de nos fiertés :

Car pour les survivants la gloire semble vaine
Lorsqu'elle est achetée au prix de leur bon-
[heur.

Il faudrait citer *Nuit de mai,* d'un sentiment si délicat et prenant; *Nuit d'août,* non moins attendrissante, d'autres poèmes encore.

Mais il faut surtout lire le *Laurier* dans son ensemble. Le poète l'a conçu dans la douleur, sur le sol patrial, souffrant des angoisses qu'eurent ici les opprimés conscients; il a exprimé d'une langue sonore, claire, imagée, les multiples aspects de leur sensibilité, tour à tour vibrante, goguenarde, alarmée, participant tantôt aux simples émotions populaires et s'élevant d'autres fois aux sensations raffinées des esprits émotifs.

LÉOPOLD ROSY.

LETTRE DE PARIS

Les anomalies du succès littéraire

Il est intéressant d'examiner de près quelques-uns des mille cas anormaux qui font que la carrière littéraire est instable et décevante entre toutes.

On peut dire que dans ce métier des lettres, presque personne n'est à la place méritée. Chacun se trouve coté au-dessus ou au-dessous de sa valeur réelle. Il est même des cas tellement curieux de *déclassement* littéraire qu'ils attirent l'attention d'une façon criante.

Peu nous importent ceux qui sont surfaits; il est cruel d'en vouloir à celui qui a eu de la chance. Du moins, est-il permis d'en manifester un léger étonnement. Dans cette catégorie, on ne peut passer sous silence le nom de PAUL GÉRALDY. Il ne nous a pas encore donné l'œuvre forte à laquelle la notoriété qu'il possède devrait correspondre. *Les Noces d'argent* valaient-elles d'être représentées à la Comédie Française? De plus, n'est-il pas stupéfiant que *Toi et Moi,* recueil de vers jeunes, gentils, malhabiles et un peu mièvres, soit parvenu à la soixante-dixième édition en peu de temps ? Des vers ! et en pleine crise du papier !

Et quand on pense que la philosophie facile, trop facile, de F. Jammes l'a mené tout doucement au seuil de l'Académie !

L'Académie ! C'est en elle que nous

trouverions le plus de bizarreries et de contrastes ! Nous ne cherchons pas à la faire sortir de son rôle : nous admettons qu'elle soit un salon plutôt qu'un «bureau de classement». Néanmoins, que de questions indiscrètes nous aurions à lui poser : Pourquoi le poète Richepin en est-il ? Pourquoi le poète Bergerat en a-t-il été rejeté ? — Comment se fait-il que René Boylesve ait pu y pénétrer avant Abel Hermant ?

Comment se fait-il que l'élection académique mette en valeur telle personnalité et étouffe complètement telle autre ? Nous pourrions citer tel académicien (mais ce serait l'attrister inutilement) dont les livres n'ont plus aucune vente depuis qu'il fait partie de l'honorable compagnie, et pourtant ses œuvres possèdent toujours les mêmes qualités et les mêmes mérites.

Mais nous nous sommes écartés un peu de ces écrivains qui ont eu du bonheur ; nous pourrions en citer d'autres ; à quoi bon ! Il ne nous reste qu'à leur souhaiter d'avoir plus de chance encore dans l'avenir.

Ceux qui nous intéressent, ce sont ceux qui se débattent vainement contre la mauvaise fortune. Ce ne sont pas toujours des *poètes-misère :* il y en a de riches ! Ce ne sont pas toujours des bohèmes : il y en a de travailleurs et de rangés. Ils sont appréciés de quelques lettrés ou d'un petit cercle d'amis et de lecteurs qui ne parvient pas à s'agrandir, on ne sait par quel sortilège.

Des genres littéraires, il est vrai, sont réfractaires aux nombreuses éditions : le poème philosophique, par exemple. Sait-on qu'Ernest Dupuy et Charles Fuster sont de très grands poètes ? Sully Prudhomme serait-il aussi connu s'il n'avait pas écrit *Le Vase brisé ?*

Il semble qu'il existe une raison ou plutôt une excuse à ce dédain : la poésie philosophique est un genre ennuyeux ; mais cette objection ne tient pas, car nous allons constater par la suite que l'amusant ne réussit pas toujours.

Quoi de plus amusant que les «Soliloques du pauvre», de Jehan Rictus ? Combien de fois j'ai fait rire aux larmes mon auditoire en en lisant quelques fragments ! Ces poèmes forment le régal des lettrés comme la joie des gens moins avertis. Le gouvernement leur est favorable. Nous ne doutons pas que, dans x années, ils bourreront les manuels scolaires. Mais à l'heure actuelle, qui les lit, qui s'en occupe ? Jehan Rictus a franchi la cinquantaine sans que tout son génie ait pu lui procurer la situation enviée à laquelle il aurait droit.

Le charmant romancier Henri Duvernois a un immense talent ; il a de belles relations ; il produit sans relâche. De plus, c'est un homme habile : il sait doser adroitement la fantaisie et l'émotion... et pourtant il est loin d'obtenir le nombre de tirages auxquels il pourrait prétendre.

N'est-il pas étrange aussi qu'on puisse s'appeler Eugène Montfort, qu'on puisse être l'auteur de *La Turque* et de *La Chanson de Naples*, sans que votre nom fasse plus de bruit que cela dans ce grand Paris qui se laisse captiver si aisément par des baladins sans culture ?

Il est absolument impossible de découvrir les causes de ces anomalies. Il faut en accuser le Hasard, maître du monde. Cependant, nous ne pouvons nous dispenser de noter que les variations de la politique contribuent pour une grande part à l'enthousiasme ou à l'indifférence qui accueillent un livre. Le public cherche avant tout des *intentions* et en attribue généreusement à un écrivain beaucoup

plus qu'il n'a voulu en mettre dans son ouvrage.

L'éditeur catholique Palmé, consentit à imprimer *Sagesse,* de Verlaine, parce que, l'ayant feuilleté d'un doigt distrait, il le prit pour un recueil de cantiques !

De nos jours, le *Feu,* de Barbusse, aurait-il attiré l'attention du monde entier, malgré tout son mérite littéraire, s'il n'avait pas soulevé des discussions et des polémiques sans nombre ? Nous conclurons en disant que les seuls livres certains de réussir sont les livres «de partis».

GEORGES VITRY.



NOTES

ERRATUM. — Dans le poème *La Louange de Pæstum,* publié sous la signature de Junia Letty, dans notre numéro du 15 juillet, il faut lire à l'antépénultième vers, au lieu de *Ne se dépendra plus :*

Ne se déprendra plus de ton tiède horizon.



Le Conseil provincial a inscrit au budget pour 1919, un crédit spécial de 10,000 francs, ainsi libellé : «Organisation d'un concours entre les écrivains belges, originaires du Brabant ou y domiciliés, consacré à la patrie belge et plus spécialement au Brabant et célébrant, de celui-ci ou de celle-là, la grandeur, la beauté, les hauts faits ou les souvenirs. »

Suivant dispositions à arrêter ultérieurement, le crédit, pour partie, sera affecté au payement de primes; une part sera réservée à la publication éventuelle de certaines œuvres primées, ce dans des conditions à déterminer par la commission provinciale pour l'encouragement de la littérature.

Les œuvres *inédites, en prose* ou *en vers, françaises* ou *flamandes,* pourront être présentées par un seul écrivain ou par un groupe et comporter des projets d'illustrations. Le format sera celui d'un album d'art, en vue de donner à la publication éventuelle un caractère esthétique aussi parfait que possible.

L'organisation du concours sera confiée à la commission provinciale compétente; un délégué désigné par les concurrents sera adjoint au jury.

Le concours est ouvert dès aujourd'hui et sera clôturé le 1er novembre prochain, date ultime à laquelle les œuvres devront être déposées au gouvernement provincial, rue du Chêne, à Bruxelles.

Une circulaire prochaine précisera, notamment, les conditions suivant lesquelles ce dépôt devra être effectué.



SAINT-GILLES a remarquablement réussi l'hommage qu'elle a rendu aux soldats de la commune. Morts et vivant ont été associés dans une même pensée. La jeunesse des écoles, formée en cortège représentant les nations alliées, a fait escorte au groupe des cartels portant le nom des morts et au groupe des vaillants acteurs de la grande odyssée moderne.

Entre deux haies compactes de foule, le cortège s'est dirigé vers l'Hôtel-de-ville, où les soldats furent reçus par les autorités, après avoir foulé des fleurs que jetaient sous leurs pas de gracieuses théories de jeunes filles. Les spectateurs ont-ils toujours compris le

symbole si heureusement réalisé de cette manifestation ? Qu'importe. Ce qui est certain, c'est qu'il y eut dans ces milliers de cœurs battant là sur la voie publique des émotions profondes.



Ceci n'est pas un rêve. — Le ministre des chemins de fer a décidé le rétablissement des bibliothèques publiques dans les stations de l'Etat, en vue de favoriser une large diffusion de la littérature nationale et d'assurer à nos voyageurs un avantage qu'ils prisent fort lorsqu'ils circulent dans les autres pays.



Sous le titre «Société des Urbanistes belges», vient de se fonder un cercle d'études qui comprendra les artistes et les techniciens de notre pays, spécialisés dans l'art d'aménager les villes et les campagnes. La revue nouvelle *La Cité* publiera les études et travaux de la S. U. B. Toutes communications à la Société des Urbanistes belges doivent être adressées au secrétariat provisoire, avenue de la Couronne, 90, Bruxelles.



Mlle Hélène Dinsart, virtuose du clavier, auréolée du prix « Musico », est d'une puissance rare : elle attire en période caniculaire un auditoire nombreux et enthousiaste. Cette artiste saura gré à ses admirateurs d'avoir allègrement subi cette avalanche de concertos d'ailleurs sélectionnés avec raffinement et mis en valeur avec un tact artistique très louable. On connaît la technique belle et claire, précise et robuste de cette excellente musicienne : elle triomphe avec aisance des multiples difficultés du redoutable concerto en mi-bémol majeur de Listz. On apprécie surtout la délicatesse et la distinction de son jeu dans le concerto en fa majeur de Saint-Saëns (assez décousu, mais, par contre, beau de couleur). On réentend le concerto en mi bémol majeur de Beethoven, un pur chef-d'œuvre.

M. Strony dirigeait l'orchestre.



A la librairie Sansot (7, rue de l'Eperon, à Paris), paraît dans la collection des *Célébrités d'aujourd'hui* une bonne monographie de *Louis Barthou*, par Jules Bertaut. (1 franc.)



La Revue critique des Idées et des Livres avait suspendu sa publication à l'ouverture des hostilités, presque tous les rédacteurs ayant à rejoindre immédiatement un corps de troupe. Elle reprend aujourd'hui sa tâche au point où elle l'a laissée.

Un numéro qui porte la date de juillet 1919 annonce sa publication régulière, mensuelle à l'automne prochain, bi-mensuelle à la nouvelle année. Conçu comme un livre de raison, ce fascicule honore la mémoire de vingt rédacteurs tués à l'ennemi. Il rend compte de la vie de la revue avant et pendant la guerre, et publie les discours prononcés au dernier dîner anniversaire, le 4 juin, sous la présidence de M. René Boylesve.

Ce numéro de juillet 1919 est offert au public.

Il est envoyé gracieusement à tous ceux qui suivent avec intérêt le mouvement de la *Revue Critique*; il leur suffit d'en faire la demande écrite à la revue, 155, boulevard Saint-Germain.



Le Bout de Table

La renommée de Boerhaave, médecin et chimiste hollandais, était si vaste que pour qu'une lettre lui parvînt il suffisait à un mandarin de Chine de la lui adresser avec la suscription : *Boerhaave, médecin en Europe.* Mon Dieu, notre Revue a mieux qu'une affinité avec l'illustre Batave, car une missive adressée aux Laboratoires *Thyssen* (liqueur digestive) à Bruxelles, fut trouvée dans la boîte du *Thyrse!* C'est d'autant plus surprenant que nombre de jeunes génies qui n'ont pas figuré à nos sommaires nous disent indigeste!



On a beaucoup critiqué la récente nomination du Conservateur en chef de la Bibliothèque royale. Nous n'aurons garde de faire chorus avec tant de détracteurs qui n'accordent au nouveau titulaire ni aptitude, ni savoir, ni talent. Nous estimons, nous, que vouloir émettre un avis en cette affaire, quelle qu'en soit la portée, c'est faire œuvre de dénigrement imbécile. Reconnaissons simplement que Dieu fit bien ce qu'il fit; car n'est-ce pas respecter l'ordre naturel des choses que d'imposer l'eunuque au sérail?



Accapareurs, affameurs, receleurs, voleurs, qui échappâtes, grâce à vos amis de Bochie, à la lanterne fatale, oyez! Il semble bien que vous éviterez les justiciers qui rêvèrent un moment de vous faire rendre gorge. Vous devez à l'impéritie officieuse et officielle de cuver vos cent mille ou vos millions dans quelque poétique retraite estivale, au bord d'une mer prestigieuse, dans un vieux château étonné de contenir vos neuves insolences. Et nous qui, à force de mansuétude, sommes devenus piriformes, nous n'avons plus qu'à nous incliner devant vos ridicules, quitte à vous décocher une chiquenaude. Rien au monde ne pouvant nous venger de vos brigandages, il ne reste plus, en effet, qu'à adopter une désinvolte attitude, voire le talon rouge — s'il pouvait l'être de votre sang! — et, du cardinal Dubois, le mot piquant qui n'est, hélas! qu'un mot :

— Messieurs, nous vous donnons ce que vous nous avez volé!



Passant à proximité d'un étang entouré non de roseaux bucoliques mais de pêcheurs à la ligne, je me suis approché, car j'ai une propension marquée à l'apitoiement. Je fis donc provision de mots qui tiennent lieu de baume et cherchai un pêcheur malchanceux. J'aurais dû savoir qu'ils l'étaient tous puisque nul d'entre eux n'avait perçu, au bout de sa gaule, même une « touche » prometteuse. Et cependant tous inclinaient inlassablement vers les eaux glauques des fronts chargés d'espoir. Je me disais : O vous, instituteurs, précepteurs, entendez-moi : en recevant sous vos férules les petits enfants des hommes ne leur imposez pas les stations vaines devant le tableau noir. Glissez leur dans la main une gaule, et vous leur enseignerez la rude leçon de la vie. Formez-les à l'école des déceptions : en pêchant à la ligne, ils sauront qu'il est des espérances qui ne se réalisent jamais!



Un événement dont la répercussion ne « tardera pas à se faire sentir » a « mis en émoi » l'une des principales artères de Bruxelles. Innombrable, la foule se précipitait vers un édifice portant l'enseigne d'un grand journal quotidien. On crut tout d'abord à quelque « demeure devenue la proie des flammes » ou à quelque cadavre « baignant dans une mare de sang » mais « la cause de cet attroupement » était d'un ordre plus émouvant. Dressé au seuil du journal, de la Porte-Lumière, un jeune esthète « les cheveux en désordre et les yeux hagards » montrait « le paroxysme de la plus vive surexcitation ».

Ah! il y avait de quoi!... Grâce, ou plutôt, à cause de la guerre, ce journal, alittéraire pour ne pas écrire anti-littéraire — on sait que la littérature tue le journal — venait de rompre avec les usages ancestraux d'ici. Il devenait accueillant aux talents éprouvés, le croirait-on? Oui, cet organe venait d'insérer le papillon annonçant la parution de la Revue : *Le Poteau*, pas du tout sportif, mais artistique et littéraire!



On sait l'irrévérence de la jeunesse. Dans l'une de nos écoles, elle surnomma « Clou », un professeur pas plus pointu qu'un autre. Pourquoi? parce qu'un kyste saillait de la forêt grêle de ses cheveux. Le professeur connaissait son sobriquet et il en riait sous cape. Au cours d'une leçon, le voici parlant d'une clouterie. Aussitôt, un élève, narquois :

— Une clouterie, c'est utile, m'sieur?

— Certes, dit Clou, puisque vous lui devez votre prof!

Le Maître d'hôtel.

VICTOR HORTA

L'architecte est le musicien de l'espace. A lui de découper savamment, de limiter, d'élargir la surface et le volume. A lui l'harmonie des formes; à lui l'art populaire, l'embellissement de la demeure des hommes.

L'architecte doit communier avec le peuple et savoir encadrer ou exalter les joies domestiques et publiques.

L'architecte doit s'assimiler l'effet du paysage, du décor et du temps; il doit s'exprimer conformément à la nature ambiante. L'architecte doit se situer là où il situera son œuvre.

Vérité ici, erreur là-bas.

Et tout cela fait de l'architecture un art difficile, exigeant, demandant de l'amour et de la science.

Peu d'artistes parviennent à la maîtrise. Jadis, l'architecture était un art collectif hautement estimé et protégé; aujourd'hui, il est individuel, peu apprécié, ignoré.

Chez nous, ce n'est que pendant les dernières années qui ont précédé la [illegible]ture que l'architecture re[illegible], sortant du cadre de la [illegible]e la copie et de l'imitation. [illegible]d'hui encore, que de réfor[illegible]ue d'atavismes à secouer, [illegible]ches à prononcer !

[illegible]ques maîtres novateurs sont par[illegible]us, à coups d'énergie et de ténacité, [illegible] imposer les idées rationnelles, à forcer l'attention, à intéresser. Parmi eux se détache nettement la figure du maître Victor Horta.

Son masque est de volonté. Sa tête taillée à grands coups est posée sur de larges épaules. Vif, le regard direct et scrutateur, il va au but.

Son œuvre est connue : vaste, significative. Elève de Balat il s'en inspira, il étudia le merveilleux trésor architectural du passé grec et latin. Chez les gothiques, il puisa son amour de la raison et de la logique. Favori du maître qui composa l'harmonieux Musée ancien de la rue de la Régence, il ne suivit pas la tradition et innova hardiment. Il débuta par cette exquise maison de M. Tassel, rue de Turin, qui est un chef-d'œuvre. D'emblée il s'affirmait un maître rapidement salué par l'étranger; comme tel il est aujourd'hui le chef de toute une école de jeunes, résolus à marcher sur ses traces.

Horta rejeta le vieux plan ennuyeux et banal que l'architecture domestique avait imposé en Belgique. Il étudia et adapta le plan, la maison à l'individu, à la nature. Il voulut d'abord connaître la profession, les habitudes, les manies de celui qui veut bâtir. Il voulut que la maison fût un cadre confortable, logique et beau, adapté à la vie de tous les jours, des jours exceptionnels, des jours autres. Plus de banales pièces sans air, ni lumière, où la cheminée Renaissance flamande attend vainement des bûchers moyenageux; plus de temples ni de prisons froides en guise d'habitation. Une maison de lumière et de joie saine et belle. Et, en plus de tout cela, Horta avait trouvé une ligne nouvelle. Sa maison semblait comme sortir naturellement de terre telle une fleur bizarre et ample. Les saillies des bretèches ou des bow-window ne brusquaient pas par un détachement violent du nu de

la façade, mais naissaient soit d'une bande, soit d'une esquisse d'ornement. La construction tout entière s'élevait vers le ciel logiquement, sans lourdeur. Si vous pénétriez à l'intérieur du bâtiment, vous voyiez que l'artiste n'avait rien négligé. Il avait tout dessiné, tout prévu, tout étudié. L'œuvre (immeuble, meubles, accessoires) formait un tout d'une harmonie neuve. Neuve, car l'architecte avait créé. Il ne possédait pas dans ses cartons des pièces détachables «en série» de balcons, de corniches, de portes et de fenêtres. Il ne composait pas comme composent les gosses avec leurs « jeux de construction ». Il œuvrait en conscience et s'affirmait personnel et original. Il rejetait les vieux trucs redoutables et puérils où trop souvent conduit le *métier*, et résolument exposait ses idées. Les matériaux employés doivent être apparents. Plus de façade peinturlurée, plus de faux romain. Nous sommes à l'âge du fer : employons-le.

Dès lors, il put construire une bonne douzaine d'hôtels privés qui restent encore aujourd'hui charmants de jeunesse, de hardiesse d'exécution et d'originalité : l'hôtel de M. Solvay, avenue Louise, de l'avocat Frison, rue Lebeau, etc. Puis ce furent les magasins l'*Innovation*, entre autres, et la *Maison du Peuple*, et une quantité d'autres constructions plus habiles et plus belles les unes que les autres. Résolument, il avait rejeté la servitude du passé, qu'il connaissait, qu'il aimait et dont il avait le courage de se séparer pour être de son époque, de sa race, et créer et laisser une œuvre de son temps et non des restaurations, des imitations, des *traductions* d'autres siècles.

Il y a toujours des admirateurs du pastiche. De nos jours, tandis que l'aéroplane traverse l'Atlantique, le bourgeois fait bâtir des maisons Louis XVI. Que diront de notre architecture nos descendants ? Ne sommes-nous donc plus capables de trouver autour de nous des formes nouvelles, et l'auto, le canot à moteur, l'hélice, le dirigeable ne sont-ils pas des exemples où l'art prendrait des sujets paroxystes ? Serons-nous condamnés à voir toujours des lampes électriques surmonter de fausses bougies ; vivrons-nous éternellement dans le chiqué, le toc, et le simili ? Les novateurs sont écrasés par la foule des copieurs, des imitateurs, des eunuques. Pour un Hankar, pour un Horta, pour un Vandevelde, que d'entrepreneurs ! Car il y a les entrepreneurs qui bâtissent à la grosse, qui font tout ce que vous voulez, pêle-mêle le boudoir japonais, la tour chinoise, la salle à manger Renaissance, le garage Empire, à forfait, et au pas accéléré. Et en avant le carton-pâte, le plâtre, les placages, les bicoques, que quelques années rendent ruines !

Professeur, Horta enseigna la raison. L'usage académique n'admettant que l'éternelle copie plagiaire de l'antique ou plutôt du faux antique, du Vignole revu et mal corrigé, de la servile imitation, le professeur moderne imposa une étude logique des form[illegible] des masses constructives. Hor[illegible] venait de l'architecte préoccupé [illegible] aux d'ici. Il avant de songer à soig[illegible] éprouvés, le ait d'insérer qui donnera en façade un [illegible] de la Il veut que tout soit logique [illegible] et composé. A l'esquisse ir[illegible] rence, son soin ; aux études, [illegible] cherches il accordera sa patience [illegible] travail, quitte si cela est néces[illegible] », utre. négliger un peu le rendu. Comp[illegible] e la ment attiré par un dessin supe[illegible]r, bien fait, propre, par une aquarelle ou un lavis, rehaussé de couleurs vives, surchargé de l'éclat de teintes ou de reflets d'or, d'argent, de pourpre. l'amateur, le critique, le public est

trompé. Il faut obliger l'analyse et faire préférer le solide au brillant. C'est la phrase toujours répétée : *Des plans fort beaux, sur le papier.* Il faut que les épures soient d'abord vraies, réalisables et étudiées, elles seront belles ensuite, si vous voulez. Je sais l'effet produit par un dessin net, joliment exécuté; mais je sais la beauté d'une œuvre harmonieuse, par ce qu'elle contient en elle et non seulement par la qualité du papier ou l'habilité de l'exécutant. Il semble que voilà des théories certaines. Hélas! il s'agit plus que jamais de les prêcher, et le maître Horta sait combien les vérités sont lentes.

Avec le temps, l'artiste avait encore gagné en simplicité et en beauté. Ses fougueuses lignes du début, calmes maintenant, chantaient la sérénité et la sagesse. Et nous eûmes cette admirable maison Wolfers, grande, unie et couronnée si magistralement par cette galerie de pierre aux colonnes puissantes. Jamais l'évolution d'un artiste n'a été aussi rapide ni aussi caractéristique. D'emblée pourtant, Horta était arrivé à donner sa mesure. Toute conceptine..était marquée de sa forte per- [illegible]cerrières Il a renouvelé l'art du [illegible] ferronnerie, de la déco- [illegible] *vation*, le vaste magasin [illegible] euve, est un modèle de [illegible] gance solide et sobre. Et [illegible] mes à tente simplicité dans quelques que de pr[illegible] menuiseries, par exemple,

Quel[illegible] fini dans le détail. Certes, venus [illegible] à imp[illegible] cer l'a[illegible]

Horta a absorbé les substantielles nourritures des Egyptiens et des Gothiques. Et c'est tant mieux. Plus humain que les Grecs, n'ayant pas seulement exprimé le bonheur et la beauté, Egyptiens et Gothiques ont chanté la douleur et les vices des hommes. Leurs architectures sont près de nous, elles sont faites pour notre race; l'architecture grecque, c'est le temple des Dieux.

L'influence de ces maîtres du bâtiment est visible dans maintes œuvres de Victor Horta. Mais comme l'artiste a su interpréter ses connaissances et les idées du passé. En ses mains, tout prend une tournure nouvelle, une forme pleine.

A l'heure où le maître de tant de chef-d'œuvres reprend sa place à notre Académie royale et à notre Ecole des arts décoratifs, que la guerre lui fit abandonner, n'est-il pas nécessaire de reproduire ici quelques phrases du discours qu'il prononça en 1913 et où, parlant de l'école routinière, il dit :

...et j'en briserai les fenêtres aussi pour que le bruit des leçons se mêle au bruissement de la nature, pour que l'air du dehors s'y mêle à l'air du dedans et qu'il n'y ait plus enfin qu'une seule commune atmosphère pour régénérer le sang des hommes.

C'est sur ces quelques phrases que nous voulons terminer cette trop courte glose sur une des gloires les plus pures de notre art belge contemporain.

CHARLES CONRARDY.



CHÈRE FORÊT...

Chère Forêt, comment ne pas aimer les bêtes ?
Un ordre les soumet à la loi des instincts.
La harde vient jouer sur le ciel des matins,
Quand le Dieu des saisons la convoque à ses fêtes.

Les fauves, çà et là multipliant les quêtes,
Broutent les serpolets, les sauges et les thyms.
Puis la lande est franchie et les dix-cors hautains
Dans le pays des eaux promènent leurs conquêtes.

Ils arrivent ensemble, allongent des museaux
Fumants vers l'onde fraîche, où l'ombre des roseaux
Peut, tout-à-coup, chez eux dilater l'œil sauvage.

Ils s'enfuient. Mais le Chef n'a tremblé qu'un instant,
Qui revient, seul, offrir, comme une grande image,
Sa tête chimérique au miroir de l'étang.

PAUL HAREL.

SONNET

J'avais offert en vain aux blancheurs des matins,
Qui dansent, escortés de moites bayadères,
J'avais offert en vain les candeurs légendaires
Des rires puérils et des pleurs enfantins;

Et j'avais trop brandi mes orgueils ridicules
Vers les fauves brasiers du ciel phosphorescent,
Vers ses îlots jaillis dans les nappes de sang,
Et toutes les fureurs des ardents crépuscules;

Car le soir ironique a souri méchamment
Et ta chair a passé dans un ruissellement,
Aurore, que j'osais nommer ma Béatrice !

C'est pourquoi, sur ton sein que gonfle un lait vermeil
Je veux m'abandonner, ô nuit consolatrice,
Nuit du néant, nuit du repos, nuit du sommeil !

ALBERT VALENTIN.



LES « COLLEGES » ANGLAIS (1)

Un rapport officiel ? Oh ! non ! Pourquoi déflorer le souvenir de ce charmant voyage par quelque chose d'officiel ? Après cette excursion en la formaliste et conservatrice Albion, nous sommes subjuguées — soyez-en sûrs — par les charmes plutôt... réfrigérants et négatifs du cérémonieux decorum.

Aussi, à bas le protocole !

Je ne vous dirai rien de l'organisation de l'enseignement universitaire là-bas; je laisse ce plaisir aux «grosses légumes» de l'A. G. Moi qui ne suis qu'un microbe perdu au sein du «vulgum pecus», je me paie le luxe de ne vous conter que quelques impressions qui jailliront au hasard.

A tout seigneur, tout honneur. Je songe d'abord aux collèges de jeunes filles.

Imaginez à North-West, au bout de Finchley Road — une claire avenue aux bords de laquelle des cottages, tous coiffés de verdure, vous saluent d'un clin d'œil souriant — de confortables villas nichées en plein feuillage. Je parle de Westfield College. Notez que c'est tout aussi bien Bedford — avec moins de luxe — ou tout autre collège de jeunes filles. Après en avoir vu un nombre que je juge respectable, il m'est permis, je crois, de ne vous présenter qu'une synthèse, un type, de collège dans lequel je réunirai des éléments pris dans chacun d'eux.

Un parc où flotte l'odeur des roses épanouies à foison ; des pelouses où l'on se déroulerait dans la caresse d'un soleil de feu ; des coins ombreux où l'on bercerait une rêverie intime; partout, dans les bosquets, des fauteuils de jardin; plus loin, des «courts» de tennis qui donnent envie de matcher avec fougue.

Voyons l'intérieur : de vastes salles claires où, par de hautes fenêtres à guillotine, la lumière, l'air, la chanson du vent dans les feuilles, tout le grand souffle de la nature enfin, pénètre à flots. Des tapis de haute laine, des fauteuils profonds et moëlleux où l'on enfonce dans la douceur d'innombrables coussins; des foyers ouverts qui, au long des interminables veillées hivernales, jetteront une note de vie — lueur et crépitement — dans la chambre spacieuse où s'allumeront de blanches ampoules.

A l'étage supérieur, des chambres souvent minuscules que chaque jeune fille marque au sceau de son originalité. Beaucoup de draperies, des cretonnes multicolores, une profusion de coussins. Qui eût cru les correctes et flegmatiques Anglaises accessibles à ce point aux charmes du nonchaloir ? Puis des guéridons, des photos, un bureau, des livres aux reliures soignées, des fleurs, des gravures; en général un goût irréprochable, une discrète atmosphère du confort. Un seul adjectif peut caractériser ces intérieurs de jeunes filles : ils sont «cosy».

Nous quittons ces chambres intimes. Les «lecture-rooms», salles de conférences, ressemblent à toutes les classes. Non pourtant ! Elles sont moins pittoresques que chez nous. Pas d'antiques bancs boîteux; des pupitres — avec encriers ! — propres et dénués de tout imprévu. Pas de taches ni de griffes, pas de noms, de dates, d'initiales, pas de sculptures... humoristiques, pas de sentences, de proverbes, pas de

(1) Voyage des étudiantes de l'Université Libre de Bruxelles à Londres.

plaintes d'une âme abreuvée de désillusions, pas d'exclamations lyriques, pas de trous laborieusement forés au long des heures de cours, repris, creusés toujours plus profondément par les générations qui, de temps immémorial, lustrèrent leurs pantalons ou leurs jupes sur les bancs noirs, durs, branlants, mais si accueillants quand même de notre rue des Sols !

Un dernier coup d'œil dans les chambres officielles. Brrr !... j'ai froid jusqu'aux moëlles. Il me semble que mes ancêtres se lèvent, roides et compassés, pour me reprocher, en cette austère salle, mon attitude frétillante et blagueuse. En effet, aux murs, quantité de portraits — presque grandeur nature — d'un tas de bonzes, de dignes matrones : fondatrice de ceci, protectrice de cela, etc.

Dans le dining-room, vers 6 h. 1/2, professeurs et élèves, en robe de soirée, entrent par couples, dans un ordre hiérarchique. Puis, selon la hiérarchie encore, l'une ou l'autre dit la prière...

Ouf! Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime... de tout ce fourbi protocolaire !

Mais assez de délayage. Une impression unique, générale ? Tous ces collèges me font l'effet de pensionnats chics pour jeunes filles. Il me semble qu'elles vont là pour parfaire leur éducation, pour acquérir un certain vernis mondain, pour travailler par dilettantisme, pour faire du sport, mais pas du tout pour faire des études universitaires.

Par contre, l'impression que donne King's College est tout autre. C'est, en plein Londres, un collège mixte, bâtiment noir, froid, très grand et triste.

Auditoires immenses fleurant à pleines narines... l'hydrogène sulfuré. Oh! suavité! Une chapelle, non sans beauté, mais funèbre. Et puis, je commence à en avoir ma claque, moi, de tous les «Christian» machins qui pullulent en la pudique Albion! C'est le «Christian Student Movement», la «Christian Association» de ceci ou de cela. On dirait que rien n'est convenable, honnête, beau, s'il n'est «christian». A moi, Reine Christian ! On trouve cela sur tous les murs aussi souvent que chez nous les réclames de Bovril. Pauvre Christ !

Mais que ce collège est donc immense, impersonnel et rigide! Un manteau de glace me vêt. Vous souriez ?...

— Je vous jure le contraire, Mademoiselle.

Au fond d'un interminable corridor de pierre passent deux étudiants recueillis. Vêtus de l'uniforme: grande pèlerine noire les couvrant tout entiers de leurs vastes plis; couvre-chef noir aussi — car tout est noir dans ce bâtiment — et qui ressemble au casque de nos lanciers d'avant-guerre.

Maintenant, deux étudiantes farouches et «sintable» : bon ! elles aussi se balladent en cet attifage saugrenu.

Dans les couloirs règne un silence religieux : on parle à mi-voix, on marche avec précaution. C'est à croire qu'il y a un mort.

Une envie m'étreint de rire, de crier, de hurler, de faire du chahut. N'étaient les inconvénients d'une visite forcée à l'amigo londonien, je céderais à ce désir croissant de faire une bonne fois scandale. Mais pas moyen; mon séjour ici est de trop courte durée. Aussi je fuis, je fuis vers la rue, où je pousse un soupir de délivrance.

Et avec un attendrissement mouillé, j'évoque nos longs couloirs de pierre si différents où moutonne une houle de casquettes dont la blancheur douteuse, maculée de fantaisies bizarres, s'harmonise au kaki — plus sympathique

encore — des bonnets de police et des casquettes d'officier, avec, çà et là, une tête féminine qui se hâte. Ben vrai ! «Vive nos' aut'es !», comme on dit dans mon pays !

Mais me voilà bien irrévérencieuse ! Et pourtant, moi aussi je sais avoir le respect des vieilles choses. J'ai l'admiration des vieilles pierres et des vieux livres. Aussi, à Oxford, ai-je éprouvé un ravissement.

Je ne dirai rien d'Oxford. Ma plume serait sacrilège en voulant, maladroitement, ressusciter pour vous le charme pénétrant de cette vieille ville, joyau de pierre délicieusement patiné, ciselé, par des mains artistes et magistrales. Je vous dirai seulement : Allez à Oxford ; montez en haut de la Radcliffe Camera, et contemplez avec recueillement — toute humeur frondeuse disparue — contemplez cette perspective admirable ; émerveillez-vous à la forêt des clochetons, des flèches, des dômes ; adorez les miracles de l'art gothique ; faites-vous une âme médiévale et méditative en parcourant les petites cours claustrales qu'entourent des couloirs à arcades où l'on fait revivre, en rêve, les magiques choses de jadis ; enfin, penchez-vous, n'osant respirer, sur les palimpsestes presque pulvérisés, sur les miniatures exquisement coloriées ; regardez, comprenez, sentez, et revenez l'âme empreinte d'une admiration profonde, muette, enthousiaste cependant pour le frémissement d'immortelle Beauté que l'art du moyen âge a su, en ces pierres, faire vibrer avec ferveur !

HÉLÈNE DE SPARTE.



LES LONGS JOURS.

A JEANNINE.

Tombant du haut clocher, les notes qui se traînent
Sont les mailles de soie où les âmes se prennent.
Sept heures à l'église et la nuit ne vient pas !
Le soleil fait pencher les thyrses des lilas ;
Un énervant parfum sort des fleurs surchauffées,
Et les cheveux blondis des femmes décoiffées
S'épandent dans le soir en effluves ardents
Tandis qu'un rire bref illumine leurs dents.
La campagne s'apaise au loin, silencieuse ;
Rien ne viendra troubler notre attente anxieuse.
Les yeux supportent mal l'éclat du ciel d'été
Et l'on devient ce soir malade de clarté
Dans la verdure sèche, implacable et complice.

Je rêve d'un bizarre et monstrueux supplice
Qu'un Dieu mélancolique à l'homme infligerait.
Le jour sonore et blanc, le jour nous poursuivrait
De sa flamme splendide, exacte et rigoureuse,
Et répandrait sur nous sa lueur douloureuse.

Plus de nuit bienfaisante abaissant chaque soir
Sur l'œil du soleil clos ses cils de velours noir.
Plus d'ombre nécessaire au fond du crépuscule
Pour le baiser qu'on risque... et l'aveu qu'on recule.
Plus de langueur faisant d'un geste nonchalant
Glisser sur une épaule aimée un front brûlant.
Plus de sommeil, plus de fraîcheur vaporisée
Pour le corps qui se lasse et pour l'âme épuisée.
Plus de rêves ! car c'est l'heure où l'on se souvient,
Cette heure irrésistible où l'obscurité vient.

Dans l'orme bruissant qui tremble et se recueille,
Le silence éploré s'égoutte, feuille à feuille.

Il va venir pourtant ce soir que j'appelais.
Le voici qui descend les marches du palais,
Lentement, gravement; ainsi qu'un jeune prince
Etroitement serré dans sa tunique mince
Et pâli par l'étude et l'ennui de la cour.
Un page est devant lui, tenant la clef du jour
Sur un coussin de pourpre aux armes de sa race.
Il va, d'un pas égal, sans casque et sans cuirasse,
Les yeux fixés au sol, incorruptible et lent,
Délivrer de son guet le jour trop vigilant.
Il ne daigne pas voir les roses du parterre
Que le soleil flétrit et que la soif altère.
Il n'entend pas non plus les plaintes des roseaux;
Les supplications tremblantes des oiseaux,
Ni les soupirs humains chargés de lassitude.
C'est un prince un peu triste et pâli par l'étude,
L'ardeur de la jeunesse est éteinte en ses yeux;
Et tandis qu'il chemine, enfant silencieux,
Que dans le parc vermeil longuement il s'attarde,
Le jour bat en retraite... et soudain il prend garde
Qu'il est seul et trahi par son rêve éperdu,
Car le jour est parti sans l'avoir attendu.

..Quelque chose sourit sur la campagne austère :
C'est l'adorable nuit qui monte de la terre.

Georges Vitry.



PROSPER-HENRI DEVOS (1)

(*Suite et fin*)

III

Un Jacobin de l'an CVIII est la première d'une série d'œuvres que Prosper-Henri Devos se proposait d'écrire sur ce thème : le Doute et la Foi. Thème passionnant pour une génération désemparée qui se cherche des raisons d'agir. Les vieilles croyances, «réaménagées» tant bien que mal par tel dialecticien élégant, n'offrent plus qu'un refuge aux âmes qu'effraye la nudité devant la vie. S'élabore-t-il une foi nouvelle ? Lucien Jean avait dit :

« Ah ! que nos sentiments sont donc enchevêtrés ! Qui nous apportera la vérité ? Notre attente est bien douloureuse, et malheur à ceux pour qui le soir viendra sans que leur vérité se soit révélée !... »

Devos cherchait sa vérité avec une angoisse qu'augmentait son impatience de se réaliser.

Et tandis qu'il avait montré, dans le *Jacobin*, la croyance en une idée, en un principe social, il se plut à décrire, avec *Monna Lisa*, l'aveugle foi d'une petite âme de fille simple en l'homme qu'elle a divinisé.

Monna Lisa... Ce livre devait s'intituler tout d'abord : *L'Assomption amoureuse*. Et il porte en exergue cette phrase de *Bubu-de-Montparnasse* : «...jamais — jamais — elle n'eût pu oublier celui qui fut le sien et qui fut plus qu'un Dieu parce qu'il était l'Homme quand elle était vierge. »

Au fond, l'intrigue n'était pas neuve. C'était l'éternel recommencement du *Dépit amoureux*. Mais cette histoire-là, on pourra la récrire toujours, car ceux qui la récriront y mettront toujours tout leur cœur.

« C'est une vieille histoire qui reste toujours nouvelle, et celui à qui elle vient d'arriver en a le cœur brisé.»

Donc, Lisa, la petite ouvrière, se sacrifie toute à l'œuvre de son homme, le peintre Laurent Laureyssens, en qui s'incarne la fougue flamande.

« Car après avoir chéri son homme, elle avait adoré le génie de son homme, épousé ses admirations et ses mépris artistiques, vénéré ses formules exclusives à l'extrême. Il lui avait modelé le cerveau à l'image du sien ; il l'avait asservie à sa peinture violente, prairies écrasées de soleil, vents enragés secouant les crépuscules, pluies denses sur les routes balafrées d'ornières.»

Après la rupture et les revenez-y, Laurent et Lisa reconnaissent que leur amour est toujours vivace, qu'is se manquaient l'un à l'autre, et ils s'unissent à nouveau, au prix de la douleur inerte de Fernand, un peintre dont la sensiblerie enlise les gestes créateurs et qui, durant la brouille des amoureux, crut posséder Lisa.

Au cours de ces pages, nous parcourons le Bruxelles de 1910, avec son Exposition ; nous assistons aux ripailles, aux fêtes nocturnes des rapins et des bohêmes. Voici les vices et les tares, la blague et l'envie. Et tout à coup, comme un flot de lumière, une page tout imprégnée de tendresse.

On avait reproché sans doute au *Jacobin* d'être trop strictement raisonné. Dans *Monna Lisa*, toute la sensibilité

(1) Voir le *Thyrse* du 15 juillet 1919.

de Devos se déploie. A une œuvre au dessin sévère, un peu sec, le romancier semble avoir voulu opposer une fresque largement brossée, dont les tons vifs évoquent la rutilence rubénienne. Coquetterie, à n'en pas douter, coquetterie d'un artiste qui veut éprouver la diversité de ses moyens.

Devos disait : « Mon *Jacobin,* ce n'est qu'une nouvelle. » Et il considérait *Don Quichotte* comme le chef-d'œuvre du roman, parce qu'il fixait, en symboles vivants, les principes directeurs, dans le domaine politique, intellectuel, moral, d'une fraction de l'humanité dans une fraction du temps et même de l'humanité dans tous les temps.»

Pour avoir voulu dépasser la mesure à laquelle il était arrivé, Devos fit de *Monna Lisa* un roman qui apparaît comme hâtivement écrit et qu'abîment des longueurs et des réminiscences.

Pourtant, il ne faut pas sous-estimer ce livre. Le style en est imagé et, par endroits, débordant de vie jeune.

IV

Quoi qu'il en soit, *Monna Lisa* ne valut point à son auteur le triomphe qu'il en avait espéré. Il se rendait bien compte des faiblesses de son ouvrage, et, à plusieurs reprises, il m'en fit la confidence. Je me souviens d'un soir où nous nous isolâmes à la Taverne des Pays-Bas. Il était las, désespéré. Et il songeait tout haut : «Que veux-tu que je crée encore ? Les emballements de mon adolescence sont dans le *Jacobin;* j'ai évoqué ma vie de bureau dans le *Commis* (1) ; mes petites aventures ont fait *Monna Lisa.* Il ne me reste plus rien à dire. Pour écrire des livres vivants, il faut d'abord les avoir vécus. Or, ma vie est bête et monotone. Je ne peux pourtant pas recommencer *Messieurs les Ronds-de-Cuir...*

Encore une fois, son goût de l'aventure l'égarait. Il perdait de vue que tout homme porte en soi une matière sans cesse renouvelée. Je lui citais Guillaumin, Philippe, les Bonneff, sans succès. Le roman devait être romanesque.

C'était en juin 1912. Déjà, il retournait à la foi de son enfance. Il tâchait de me convaincre, m'opposait Lafon, Mauriac, Baumann. Et toujours il revenait à Chesterton, une découverte. Il parlait d'errements qu'il rachèterait en s'offrant à la mort, dans les rangs de quelque légion étrangère.

Et brusquement, il partit en Espagne. Ce pays le fascinait, qu'il voyait à travers *Don Quichotte,* et qu'il supposait riche de trésors inconnus. Cette nation ruinée, c'était une *Armada,* en quelque sorte. Et puis, l'auteur du *Jacobin de l'an CVIII,* qui avait fait son *mea culpa* et accepté, en même temps que la religion catholique, l'ordre [illegible]tique qui la soutenait, applaudissait [illegible] exploits de Païva Coucéiro, le hardi capitaine tâchant de reconquérir, pour son roi, le trône du Portugal.

I passa environ deux mois en Espagne. Dans les quelques *Lettres de Galice,* qu'il rédigea pour l'*Etoile belge,* on peut le voir vivant son rêve.

Et de fait, Devos parut avoir retrouvé, au pays de *Don Quichotte,* la foi en lui-même. Coup sur coup, il écrivit une pièce : *La prudence du roi Philippe,* adapta au théâtre un conte de Cervantès : *Le curieux impertinent* (lu aux soirées du *Thyrse*), traduisit en beaux alexandrins un drame de José y Marquina : *En Flandre, le soleil s'est couché.* Ceci indépendamment de quel-

(1) Ce conte fut primé à un concours du *Soir.*

ques études critiques. Tous ces travaux sont inédits.

Mais l'aliment qu'il avait découvert pour son imagination, en s'exilant de son pays et de son temps, fut bientôt épuisé. C'est alors que Devos annonça à ses amis qu'il n'écrirait plus rien. Il s'était fiancé. Et durant une année, de 1913 à 1914, tout occupé d'installer sa demeure, il se tint éloigné de la littérature, malgré les exhortations de ses admirateurs.

Survint la catastrophe. Dans les derniers jours de juillet, alors que l'orage étouffait, je le rencontrai, mêlé à la foule terrorisée. Et j'avouerai ici qu'il me fit mal en exaltant la guerre. Je le revis quelques jours avant l'occupation, alors que nous suivions, haletants, le drame de Liége. Puis, il se perdit de nouveau dans la foule. Puis, ce fut l'invasion, l'isolement de tout. Et quelques mois pus tard, j'appris qu'il avait été tué, à Ramscapelle, en défendant ce qui restait de la patrie belge. Ceux qui l'ont vu ont pu dire comme son courage entraînait les hommes.

Prosper-Henri Devos avait trouvé là, non des raisons d'agir, mais une raison de se donner. Il se donna tout à fait, car il était de ceux qui vont jusqu'au bout de leurs idées. C'est pourquoi, tout en priant ceux qui me lisent de ne pas appliquer à ce terme une signification abusive, je dirai que Prosper-Henri Devos était un héros. Un héros d'un autre âge, sans doute, mais à qui il n'a manqué que peu de chose pour s'imposer à son temps.

Dans mon désir de me borner à ce qui est connu, je passe sous silence tels contes, comme les *Cinq maîtresses du poète Martué*. Ceux-ci devaient faire suite à *Monna Lisa*. Comme les pages d'Espagne, ils attendent un éditeur.

L'heure est-elle venue de porter sur Prosper-Henri Devos un jugement d'ensemble ?

Je le considère, quant à moi, comme le type par excellence de ces jeunes écrivains qui perdent le plus clair de leurs forces à chercher une forme définitive que notre époque révolutionnaire n'est pas capable d'enfanter, et qui, rattachés par le souvenir à des formes périmées, croient trouver en elles un dérivatif à leur angoisse.

Prosper-Henri Devos chercha bravement. C'est quelque chose, d'avoir écrit *Un Jacobin de l'an CVIII* dans un pays rebelle, jusqu'alors, à la littérature d'analyse, de pensée et de synthèse.

Convaincu qu'il n'irait pas plus loin, il préféra se taire, plutôt que de bavarder. Cela aussi est de l'héroïsme.

Au reste, s'il avait vécu, et s'il avait questionné la vie, nul doute que la vie lui aurait répondu aujourd'hui. Je veux dire, je veux croire que l'horreur du monde présent lui aurait dessillé les yeux.

FRÉDÉRIC DENIS.



LES REVUES

Malgré la pénurie de papier et la cherté de la main-d'œuvre, voici *quand même* des revues qui osent des gestes souvent vains, souvent intéressants. Il en est qui œuvrent sagement en vue de l'éloge toujours agréable. Quelques autres entrent en lice en rageant et jouant, je crois, du gourdin, sans se

douter que cette arme prète à rire. Coups dérisoires et illusions de jeunesse.

Et d'abord disons que le *Thyrse,* le bon vieux Thyrse, subit — ceci est péjorasif — pas mal d'assauts livrés par la gossaille impatiente. Oh! combien ces luttes sont décevantes pour l'assaillant : Sénile, mais solide sur le pédoncule, il suffit à ce vieux *Thyrse* de s'ouvrir à l'élément perturbateur pour que toute rogne capitule. Car nous possédons des monceaux de poèmes, de contes, voire de romans dont les auteurs battent l'huis de notre rédaction en poussant des imprécations qui essoufleraient Camille et des lamentos dignes de Jérémie.

Peut-être qu'un jour cédant au long effort postulateur d'une bouillante jeunesse, lui ouvrirons-nous nos pages toutes grandes sans que s'interpose un van purificateur. Je gage que, ce jour-là nous ne serons plus seuls à rire.

Ouvrons sans frémir le *Demain littéraire et social.* On y voit Pégase faire feu de ses quatre pattes et galoper on ne sait vers quels mystérieux demains. Son directeur, ébloui sans doute de sa haute fonction, adopte un ton qui m'interdit de souhaiter le proche avènement d'une société nouvelle. Il blâme et morigène, conseille et plastronne sans nous dire de quelle puissance il en tient l'investiture. A côté de poèmes qui n'en sont pas et de proses qui sont des poèmes, on lit des élucubrations sociologiques qui ne font de mal qu'à leur auteur. Il y a à, entre autres, une page dédiée « aux instituteurs » propre à attirer à son signataire la petite leçon de grammaire qu'il n'est pas sans mériter.

La *Bataille littéraire* a abdiqué depuis longtemps déjà son allure combative et s'efforce sagement de remplir ses nombreuses colonnes de poèmes et de proses de qualités inégales. C'est que la composition hebdomadaire de ses sommaires volumineux ne va pas sans de grandes difficultés et il convient d'en tenir compte. Ne retenons donc de cette abondante production que ce qui s'impose à notre sympathie et signalons outre une pénétrante étude sur Clemenceau, de M. G. Vande Kerckhove, des vers de Haraucourt, Ansel, De Bouck, Denis, Mazade, Rodrigue, Cottinet, etc. des proses bien venues.

Le *Monde renversé* continue à opposer à son concurrent très bien introduit un effort commercial qu'il est seul à savoir plus ou moins heureux. Pourquoi pas ? Même dans un monde à l'envers, les affaires sont les affaires. L'art pour l'art y est une devise évidemment retournée... comme l'est, poètes, ce qui nous reste de nos splendeurs vestimentaires !

De simples feuilles qui, en des heures sombres, apportèrent le réconfort aux lecteurs ignorant des vrais conditions de la guerre, ces simples feuilles se sont muées en une revue de belle importance et le titre en demeure *Le Flambeau.* Aux côtés des collaborateurs qui livrèrent le bon combat, Henri Grégoire, Oscar Grojean, Anatole Muhlstein, s'est groupée une pléiade d'écrivains et pas des moindres. Revue belge des questions politiques, ses matières auraient le sérieux rigoriste d'une publication savante si elle n'étaient mitigées par quelques pages de bonne littérature d'imagination, et ce m'est ici l'occasion de féliciter le bon conteur Glesener qui y publie des contes très remarqués. Mazade n'y figure pas encore.

Voici *Hélianthe,* revue d'art illustrée, d'une tenue attestant juvénilement ses tendresses et ses outrances. *Hélianthe* encense, évidemment, Léon Bloy, dont la mort relativement récente ins

pire à Mlle Mercédès Legrand un masque réussi du fougueux polémiste. Un dessin de M. Van Gindertael, *Malagueña* est aussi à citer. Des vers et des proses aimables.

S'il me faut commenter dans les limites exiguës de cet article le flot de revues qui déferle sur ma table, j'aurai à condenser et je m'en excuse. *Les Cahiers, de juillet* en l'occurrence, revue fondée au front, continue son œuvre pour la défense et l'illustration de la langue française en Belgique. On y lit des vers de Georges Duhamel, Roidot, de Poncheville, Poncelet et, parmi d'autres, une prose courte mais bonne de Herman Grégoire.—La revue mensuelle *Le Verbe* offre un sommaire des plus abondant. A citer des pages sur Guillaume Apollinaire et l'enquête sur Edmond Rostand, laquelle permet à René Fauchois le coup de patte dont il est coutumier. Disons qu'ici, si vous aimez du Mazade, on en a mis partout!

Haro !... pas sur le baudet, tant s'en faut, mais, avec des fortunes diverses, *Haro !* sur Clemenceau, Anseele, Destrée, Wauters. Cette publication d'un bolchevisme réussi, a des haros! singulièrement rentrés lorsqu'elle exalte les poètes allemands qui comprirent leurs crimes dès septembre 1914. — Encourageons les jeunes poètes de la *Lucarne,* revuette liégeoise d'ailleurs sans prétention, et disons-leur que ce qu'ils ont fait jusqu'à présent n'est pas mal, mais que ce n'est pas bien non plus. — Voici les *Humbles,* revue littéraire des primaires. Par deux fois, Marcel Sauvage y. frappe à mort un dramaturge qui a le tort d'être admis à la Comédie française, et Claude Farrère, qu'il proclame feuilletonniste. Mais, compensation rare et mieux qu'équivalente, Guilbeaux nous y apparaît sous un jour si charmant que nous n'hésitons pas à commettre une indiscrétion : Pourquoi ce juste cingla-t-il vers Moscou ?

Par delà les Terrils, folklorique et littéraire, s'édite à Binche et compte quelques poètes d'inspiration louable. — La *Jeunesse nouvelle,* de Louvain : par les noms figurant aux sommaires, nous savons en quel sanctuaire nous pénétrons. —Thomas Braun — lui, évidemment — nous dit qu'on trouva dans les poches de Psichari exhumé «une boussole et un sou — inutile pour lui faire ouvrir les portes célestes ». Rien n'est moins sûr — et Thomas, qui sera éternellement un « premier communiant», finit sur cette intéressante communication : Le tout fut porté à M. le curé. Ce point d'histoire est à retenir.

Le *Kadimah,* organe de renaissance juive, n'est pas, à vrai dire, une revue littéraire. J'y trouve cependant un vers de Milbauer à qui la susdite boussole serait nécessaire : «Soleil quand tu parais à l'occident du monde». Entre nous, Joséphin, n'est-ce pas là qu'il *disparaît?* — *L'Expansion,* revue mensuelle très intéressante, où je relève parmi des noms connus et aimés, celui de notre collaborateur Mazade. — *Au Volant,* dont la devise est «Vers la plénitude par la dictature de la conscience» et qui fait de son mieux pour atteindre ce but hautain. Le *Douar,* revue d'art éclectique et abondante dans laquelle René Ghil prouve par des vers abstrus qu'il est toujours, et depuis trente ans, seul à tendre vers le «meilleur devenir». — Enfin, *La Drogue,* audacieuse revue anversoise dont nous parlerons lorsque nous en connaîtrons les effets.

La Vigie.

NOTES

De la Musique. — Un des jeunes compositeurs qui, avec les disciples de Claude Debussy, défendent et honorent le mieux la musique française, et dont Gabriel Pierné confirma naguère le beau talent aux concerts Colonne, Jacques Pillois, publie chez l'éditeur parisien Mathot, sous le titre de *Feuillets de guerre chantés,* une suite de mélodies écrites sur des poèmes de Saadi, de Gérard de Nerval, de Fernand Mazade, d'Emile Cottinet et de Lermontov.

Ce sont là des pages remarquables par l'harmonieux attrait des dissonances et par la combinaison savante de rythmes extrêmement originaux. Néanmoins (et M. Emile Cottinet l'a très justement formulé), Pillois reste avant tout un musicien de l'âme : il ne souffre pas que la poursuite d'une sonorité rare ou d'une ingénieuse combinaison rythmique se substitue dans son œuvre à l'effusion naturelle du sentiment. Et tous les nobles amants de la pure musique sauront demain par cœur l'émouvante traduction vocale de l'églogue de Mazade, qui commence ainsi :

Accepte des vierges rustiques,
Reine des nymphes, Artémis,
Ces jonquilles et ces iris,
Ces lys et ces amaryllis
Nés autour des sources mystiques.



Un jeune Belge, M. Léon Kochnitzky, vient d'obtenir le prix François Coppée, de l'Académie française, pour son volume de vers *Les Pèlerins de l'Aurore,* dédié aux Aveugles de la guerre. Notre compatriote avait fondé ici, vers 1914, si nous nous souvenons bien, un groupe : *les plus jeunes Belgique.*

Nos compliments.



L'Office Central d'Information fait paraître *Le Pays Belge,* revue mensuelle, ilustrée, destinée à répandre à l'étranger des informations de sources directes sur la Belgique, des études, des documentations complètes, encyclopédiques et pittoresques sur toutes les branches de l'activité du pays. Cette publication comporte une édition pour les pays de langue anglaise : *Greater Belgium.*

Lire et répandre *Le Pays Belge,* c'est contribuer à la restauration du pays, c'est l'aider à reconquérir sa vie propre, dans sa vérité la plus lumineuse, dans sa forme la plus belle.

On s'abonne à l'Office Central d'Information, 54, rue des Colonies, Bruxelles. Belgique : 1 an, 6 francs; 6 mois, fr. 3.50. Etranger : 1 an, 7 fr.; 6 mois, 4 francs.



Les cahiers britanniques et américains, 13, quai de Conti, Paris (VIe) publient, traduits par C. Georges Bazile, *Lettres d'amour sous le feu,* du capitaine John Merton, illustrations de Raphaël Diligent.

Il y aura beaucoup de livres, à la fois meilleurs et pires que celui-ci, mais peu écrits dans les mêmes conditions, chaque ligne et chaque mot à portée du canon de l'ennemi. Ce livre montre l'âme intime d'un jeune officier dont les pensées, durant des mois d'épreuves et de danger constant, sont toujours avec son aimée. (Un volume net : fr. 1.50.)



Il vient de se constituer, à Bruxelles, une *Fédération nationale des cercles de langue française*. Elle rassemble des délégués des divers groupements qui, en ordre principal ou en ordre subsidiaire, ont pour objectif la défense ou la propagation de la langue et de la culture françaises dans notre pays. Respectueuse de l'autonomie de ces groupements et étrangère à toute politique de parti, elle s'efforcera d'établir des rapports réguliers et permanents entre les associations affiliées, d'appuyer leur action, le cas échéant, et de centraliser, à leur intention, les informations et les documents utiles à leur activité. Une assemblée générale aura lieu dans le courant d'octobre prochain. Les adhésions sont reçues au secrétariat provisoire, boulevard Militaire, 44, Ixelles.



Un groupement de jeunes littérateurs, composé de MM. Alexandre Mercereau, Carlos Larronde, G.-L. Tautain, Nicolas Beauduin, Gaston Sauvebois, Fernand Divoire, Canudo, Florian-Parmentier, G. Aubault de La Haulte Chambre, Pierre Jaudon, vient de se constituer sous le nom d'Académie du Figuier, en vue de décerner chaque année un prix de mille francs au manuscrit d'un jeune écrivain débutant.



Pont des Arts. — D'*Excelsior :*

« Un groupe de passants, sans cesse renouvelé, s'attroupe devant un grand panneau noir, place de l'Odéon, face à notre second Théâtre-Français. Nous nous approchons et nous pouvons lire un beau poème de Guy Lavaud, en la circonstance, écrit sur ce panneau.

« Chaque jour un poème nouveau défile sur cet écran. C'est le Musée contemporain que vient d'instituer un éditeur des plus actifs de la rive gauche. C'est une charmante pensée, et qui prouve, à en juger par la faveur empressée du public, que la poésie compte toujours beaucoup d'amis. »

En effet, mais ne nous frappons pas ; cela ne se passe pas en Belgique.



Le Figaro, 26, rue Drouot, Paris, organise un concours de poésie. Sujet : *La Paix*.

Le poème présenté ne devra pas avoir *plus de trente vers*.

Le concours sera clos le 1 septembre.

Des poètes célèbres constitueront le jury. Dès aujourd'hui est assuré le concours de MM. Jean Richepin et Henri de Régnier, de l'Académie française ; Henri Bataille, André Rivoire, Fernand Gregh et Francis de Croisset.

Six poèmes, jugés les meilleurs parmi ceux qui seront envoyés, seront mis en musique par un des six compositeurs dont voici les noms :

MM. Camille Saint-Saëns, Alfred Bruneau, Gabriel Fauré, Reynaldo Hahn, Messager et Widor.

Tous les poèmes devront être adressés à M. Emile Berr, au *Figaro*.



Le Memorial administratif du Brabant publie, à la date du 30 juillet, le règlement du concours dont nous avons parlé dans notre numéro du 15 juillet (p. 130).

Les manuscrits devront être adressés, avant le 1er novembre 1919, au Gouvernement provincial, rue du Chêne. Ils ne porteront pas de nom d'auteur, mais seront munis d'une devise, répétée sur une enveloppe contenant le nom et l'adresse du concurrent, ainsi que les pièces justificatives de la qualité de Belge et les conditions de naissance ou de domicile exigées.



Le Bout de Table

Mon ami, croyez-m'en, suivez la ligne rigide de votre devoir et ne vous en laissez pas distraire par le spectacle qu'éploie autour de vous la vanité des grâces et des ris. Suivez, sans défaillance, le droit chemin comme le laboureur suit le soc sillonnant les labours, et vous atteindrez le couchant de votre journée avec cette chaleur d'âme que connaissent seuls les justes et les purs...

Voilà ce que disait, un matin, un fonctionnaire des Tramways bruxellois au naïf prolétaire chargé du nettoyage des rails.



Il y a quelques années, M. Pol Demade, homme de lettres bien pensant, poussa la loufoquerie jusqu'à proposer l'érection d'une statue à la gloire du duc d'Albe. C'était là un projet qui ne manquait pas, certes, d'originalité. On ne pouvait évidemment mieux s'adresser qu'aux descendants des victimes pour payer à la mémoire du sinistre Espagnol ce tribut de reconnaissance.

Il nous revient, aujourd'hui, que cette farce est de beaucoup dépassée par le soviet de la ville russe de Tamboff qui aurait décidé d'élever une statue à... Judas Iscariote!

Voilà! Ici, le cagot ne voit dans le bourreau de ses aïeux que l'archange au glaive purificateur; là-bas, c'est l'énergumène qui tente de glorifier l'apôtre de la trahison. A les bien considérer tous deux, on s'aperçoit que ces vagues humanités se valent. Notre père Hugo l'a dit : Ceci console de cela!



Sonnez les cloches! J'ai à conter une histoire rarissime. — Un estimable savant, M. Marcel Laurent, professeur à l'Université de Liége et conservateur aux Musées du Cinquantenaire, vient de recevoir la croix de chevalier de la Légion d'Honneur. Or, M. Laurent croit à une maldonne. Il se dit : « Le temps et l'œuvre que j'ai consacrés à l'art français sont si infimes, par conséquent, mes mérites si peu transcendants, qu'il y a certainement erreur. » Et le voilà faisant part à son ministre des scrupules que lève en lui l'octroi de la précieuse distinction.

On croit rêver! A l'heure où tant d'individus se ruent, sans titre, à la conquête d'un ruban, quel qu'il soit, voilà une personnalité digne et méritante qui fait des manières C'est à dégoûter de décorer!



Vous souvenez-vous du charlatan de Mac Nab? Pour attirer à lui la clientèle, il montrait, pincé entre l'index et le pouce, un cheveu de Charlemagne. Une bonne vieille s'étant écriée : Eh! bon Dieu, oui, je le vois! le charlatan lui répondit dans un élan de sincérité : Quoi! vous le voyez, Madame? Mais, alors, de quels yeux suis-je pourvu? Voilà vingt ans que je le montre et, moi-même, je ne l'ai jamais vu!

Cet homme était loyal, mais tous ses congénères ne le sont pas au même titre, témoin celui que j'écoutais vantant un liquide inouï. Séduit par des vertus liquorales si rares, je mis la main sur la piécette qui devait me rendre acquéreur de ce philtre merveilleux, lorsque le charlatan dit une simple phrase qui fit retomber ma pécune au fond de mon gousset :

— Lorsque j'étais interne des hôpitaux!...

O cuistre! pourquoi dîtes-vous ce mensonge? Tant que vous étiez le charlatan on croyait à votre panacée, à ses effets miraculeux; mais en vous proclamant médecin vous ne pouviez plus, hélas! que concentrer dans une fiole le composé âcre et nauséeux que le malade considère avec un œil flasque et dégoûté. Pourquoi ne pas vous en tenir à votre boniment?... Il était si beau!



En voilà bien d'une autre!

On croyait Jeanne d'Arc illettrée. Or, le professeur bavarois Prutz déclarait récemment à l'Académie des Sciences de Munich qu'il était possesseur de six lettres écrites par la bonne Lorraine. Bien qu'il prétende tirer de ses travaux des conclusions irréfutables, des gens restent sceptiques et disent ce professeur Prutz aussi téméraire qu'indécent.

Le Maître d'hôtel.

LES LITHOGRAPHIES DE LÉON SPILLIAERT

L'art de M. Léon Spilliaert est marqué d'une personnalité indéniable. C'est celui d'un cérébral doublé d'un visionnaire très émotif. Il procède d'Ensor par ce dernier côté; mais tandis qu'Ensor émeut par la couleur, M. Spilliaert trouve ses moyens d'émotion principalement dans le dessin. Il est, de plus, un réaliste, un impitoyable observateur. Mais son réalisme artistique est tout intérieur, comme résorbé.

Dans ses dessins, M. Spilliaert a apporté une note nouvelle, un peu semblable à celle donnée en littérature par quelques écrivains d'avant-garde d'aujourd'hui, qui tirent de puissants effets littéraires de l'analogie. Je ne citerai que Jean Cocteau, dont André Gide signalait récemment, dans la *Nouvelle Revue Française*, le procédé original. L'art de M. Spilliaert est du reste très littéraire. Ce sont des poèmes dessinés qu'il nous donne. On songe aussi à ces proses évocatrices et plastiques de *Gaspard de la Nuit*. Le caractère particulier des hallucinations mises en dessin par M. Spilliaert, c'est qu'elles sont claires; elles sont de la réalité agrandie, dilatée, et absolument exemptes de fantaisie. Le dessinateur s'apparente par là à Redon. C'est par certains arrangements de lignes, vraiment saisissants, que M. Spilliaert nous empoigne et nous remue; surtout de la ligne droite, qu'il manie, si l'on peut dire, avec une puissance extraordinaire. La perpendiculaire, l'oblique, les parallèles, les cercles et les angles sont, chez lui, par leur rapprochement et par leur disposition inattendue, comme des mots dont le sens n'est nullement cabalistique, mais d'un réalisme cérébral intense.

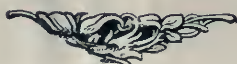
A vrai dire, M. Spilliaert est un illustrateur. Je m'étonne qu'il n'ait pas encore orienté son talent vers le domaine de l'illustration du livre. Je ne pense pas qu'il y ait pour cet art, en Belgique, un dessinateur plus qualifié. Sans doute, le verrons-nous se diriger bientôt de ce côté. Ce qui semble l'indiquer, c'est le chemin de ses dernières œuvres. M. Spilliaert vient de publier deux albums de lithographies, qui sont presque des illustrations. Je dis presque, parce que l'on ne peut pas encore appeler ainsi la suite de lithographies qu'il a faites d'après les *Serres chaudes* de Maeterlinck. Ces dix grandes planches dépassent l'œuvre de l'écrivain, ou cheminent en marge. Elles n'éclatent pas de l'œuvre elle-même. Quant à la deuxième suite, les *Paysages brabançons*, elle pourrait servir à l'illustration d'un livre à faire...

Dans ces dernières œuvres, le dessinateur domine plus que jamais. Son art a gagné en sobriété et, s'il se peut, en simplicité. Plus la moindre trace de pittoresque, de fantaisie inutile et comme gratuite. C'est un art dépouillé, d'une gravité sans sécheresse, et d'un goût toujours sûr. Dans les *Paysages brabançons* surtout, qui me paraissent l'une des meilleures œuvres de l'artiste, M. Spilliaert se montre avec les qualités les plus rares. Justesse de l'observation, sobriété du trait, émotion de la ligne et de la silhouette. Il insiste à peine sur la couleur. De-ci de-là, un ton, un léger frottis: juste ce qu'il faut, et rien que cela. La ligne a acquis une

pureté remarquable et une souplesse exacte, une force retenue.

Encore une fois, j'insiste sur le côté littéraire de cette œuvre — littéraire, dans le bon sens. Je ne serais pas étonné si M. Spilliaert devenait un jour l'un des illustrateurs du livre vers lesquels l'attention se tourne avec la plus heureuse surprise.

Franz Hellens.



LE POÈTE ET LA FOI

Le Poète.

Je suis seul dans la nuit. J'écoute le silence.
La lune dans le ciel pâme sa nonchalance,
Des étoiles d'argent pointillent l'horizon,
De l'ombre s'est assise au sein de ma maison,
De l'ombre a pénétré jusqu'au cœur de mon âme
Etouffant dans ses bras l'intérieure flamme
Qui me faisait parfois illuminer d'espoir
La brume de mes jours et le deuil de mes soirs.
Je suis seul et je rêve en cette solitude
Aux anciens songes d'or dans la béatitude,
Quand l'ardeur était chaude aux muscles de mon corps,
Quand je me sentais grand comme un conquistador,
Quand je levais les yeux pour affronter les nues
Et me dressais vibrant d'une ivresse ingénue.
Mais où sont les serments qui m'avaient agrandi ?
Mais où sont les baisers de mon clair paradis ?
Mais où sont les élans qui rénovaient ma joie
Comme un large étendard que la brise déploie ?
Je n'ai plus que l'exil, l'absence et la douleur,
Et mes yeux sont brûlés par l'acide des pleurs,
Et mes doigts à mon sein que, nerveux, ils compriment,
Enfoncent le tourment dont l'âpreté s'imprime,
Et je suis dans la nuit lamentablement seul,
Et mon sang est glacé comme un sang d'un aïeul.
Mais je ne consens pas, ô puissances occultes,
A voir mourir en moi la beauté de mon culte,
Et je veux espérer jusqu'à l'heure sans fin
Où je pourrai nourrir mon idéale faim,
Et me remettre en route, et moins seul, et plus juste,
Et délivrer ma chair des ronces qui s'incrustent.

LA FOI.

Poète, mon ami, les larmes, les sanglots,
Les cris de désespoir, les rages, les blasphèmes
Ne valent pas l'écho d'un seul ardent : « Je t'aime »
Que cadence la vie au rythme de ses flots.

LE POÈTE.

O voix, qui donc es-tu pour me parler d'aimer ?
Ne vois-tu pas mon cœur ainsi qu'un crépuscule
Saigner autour de moi ses flamboyants globules ?
Je suis las de mon œuvre et suis las de semer.

LA FOI.

Je ne te croyais pas, poète, le cœur lâche,
Et je t'avais donné mes lèvres sur ton front,
Car je te croyais digne au moins du tendre don,
Et je ne savais pas que tu romprais la tâche.

LE POÈTE.

Mais qui donc es-tu, dis, toi qui parles d'efforts ?

LA FOI.

Je suis celle des jours lointains de ton enfance
Quand tu rêvais ton rêve aux charmes d'innocence
Et que tu lui vouais la candeur de ton corps.
Je suis celle d'hier, la douce Bienvenue,
Et celle d'aujourd'hui qui frôle tes genoux,
Et celle de demain qui te veut pour époux,
Et je suis, mon ami, l'éternelle Attendue.

LE POÈTE.

J'entends ta voix. J'entends. Sa musique est en moi.
Le rythme de ses sons tout doucement m'enlace.

LA FOI.

Je suis le rythme épars de ton splendide espace.

LE POÈTE.

Parle, qui donc es-tu, toi dont j'entends la voix ?

La Foi.

Sèche tes pleurs. Sois homme. Il faut dominer l'heure.

Le Poète.

Mon âme à la dérive est un frêle bateau,
Dont se joue au hasard la traîtrise de l'eau.

La Foi.

Redresse ta ferveur. Sens : mon souffle t'effleure.

Le Poète.

Un parfum balsamique étreint mon odorat;
Je respire du nard mélangé d'un peu d'ambre;
Une essence d'amour divinise ma chambre;
Je hume des odeurs d'encens et de cédrat.

La Foi.

Lève les yeux vers moi, poète, et prends ta lyre;
Je suis venue à toi du bout des horizons
Nouer dans mes cheveux ta brumeuse raison
Et te donner le vin de mon vibrant délire.

Regarde. Me voici. Je suis ta grande Foi,
Et ma chair sur ta chair en pâmant sa fragrance
Veut submerger le doute et la lâche souffrance
Et te rendre l'ardeur des beaux jours d'autrefois.

Prends le globe amoureux de mon sein à tes lèvres;
Vois avec tes deux mains si ma forme te plaît;
Dénude ma pudeur des ombres de ce plaid;
Apaise entre mes bras tes douleurs et tes fièvres.

Je suis nue et ma chair, Poète, t'appartient,
Car le sang qui circule aux veines de mes membres
Et la vénusté d'or dont ma taille se cambre,
Et toute ma splendeur et mes baisers — sont tiens.

Et je veux t'enlacer sur ma jeune poitrine
Et te nouer à moi comme on lie un amant,
Afin de t'emporter au ciel superbement
Cueillir avec mes doigts l'éternelle aubépine.

Poète, prends ta lyre et me chante l'espoir,
Car je suis ton amour, ta femme en Poésie,
Et ma bouche est pour toi le vase d'ambroisie,
Et mon âme qui vibre est ton doux ostensoir.

LE POÈTE.

Ne dis plus rien. Sois belle et sois divine et nue.
Ne doute plus. Sois pure et sois la bienvenue.
Je savoure les fruits de ta claire beauté.
Je m'enivre de toi, ma Foi, ma Volupté.

LA FOI.

Lève ton cœur dans la lumière,
Bande ton âme en ma douceur,
Que ma beauté te soit la sœur
Qui verse l'or sous ta paupière.

Rythme dans moi tous tes élans,
La vie est belle, ardente et pure,
Et dans mon âme au doux murmure
Bois la santé de ton talent.

Etreins en moi l'enthousiasme,
Mords le printemps à mes deux seins,
Trouve la gloire au creux des reins
Fondant pour toi leur vibrant spasme.

Lève ton âme et tiens là haut,
Toujours plus haut comme une flamme,
Vers l'essor frais de ma douce âme
Qui te veut fort et grand et beau.

LE POÈTE.

Je t'aime, ma Déesse, et mon amour m'élève,
Et je sens dans mon âme où fermente ma sève
L'extase de la vie et des frissons d'amour
M'illuminer soudain comme l'astre du jour.
L'ombre est vaincue. Ecoute. Un petit oiseau chante.
C'est l'hymne à l'univers que ses notes inventent ?
Ma chambre a disparu. Je vois une forêt.
La lumière me nimbe avec l'or de ses traits.
Ma force dans mes nerfs soudainement s'apaise.
Des lèvres de parfum très lentement me baisent.
A moi l'espoir, la joie et toute la splendeur,
Et la vie éternelle aux larges profondeurs,
Et l'extase des dieux sur les sommets d'Olympe,
Où l'essor de mon Culte en un seul élan grimpe...

. . . .

Je suis seul dans la nuit. J'écoute, un peu, parfois,
Et j'entends la musique où s'enchante ma foi.

MAURICE GAUCHEZ

CHRONIQUES VILLAGEOISES

Je sentis tout à coup que le sommeil s'était évadé de moi. Le cabriolet d'une bouchère, lancée au galop, tambourinait les pavés sonores de la grand'-route. Par la fenêtre, laissée ouverte malgré les ondées de la nuit, une joyeuse fraîcheur d'eau et de parfums ténus envahissait la chambre.

Dans l'auberge, à peine quelques bruits, calmes et espacés : le choc métallique d'un seau, le grincement d'une porte, l'écrasement de deux pas paresseux sur le plancher. Quelle heure pouvait-il être ?

Je me penchai hors des draps, pour voir la position du soleil. Il n'avait pas dépassé le triple rideau de chênes qui abritent le ruisseau situé au long de la chaussée.

Donc, la journée commençait à peine ! Ce léger effort me réveilla tout à fait. Je me levai avec facilité. Douceur de l'été sur ma chair frissonnante. J'emplis mes yeux d'azur et mon cœur de gaîté.

Les ondes du ruisselet se déploient avec souplesse parmi les herbes luisantes, les fumerolles blondes et les taches de lumière. Un écolier gambade en faisant claquer ses sabots. Les fils téléphoniques vibrent et transpirent des perles de feu. En dessous de moi, des voix fortes éclatent.

— Hé ! Petit père, dit un maquignon flamand, voulez-vous acheter un beau cheval ?

— Non, non ! répond un paysan qui pourtant s'arrête devant la bête, lui fait la moue, passe la main sur son échine, tâte le garot et examine avec conscience.

Comme je procède à mes ablutions, le ruissellement des cascatelles, le froissement des linges et l'involontaire contention d'esprit que requièrent ces menues occupations, m'empêchent de saisir la suite du marché.

Le gong d'une antique horloge laisse tomber lourdement huit coups sourds. Dans la cuisine, un moulin à café mitraille. Je vais aller déjeuner. La bonne « moeder » me donnera-t-elle encore des fromages qui sentent la bruyère et de ces affriolantes omelettes qui plaisent aux yeux autant qu'au palais ? Les journaux n'arriveront qu'au soir.

Deux moineaux tapageurs s'abattent sur les géraniums de la croisée, puis s'envolent comme je m'en approche. Je regarde la rue qui garde encore des traces de pluie. Le maquignon achève de vider une grande chope de bière ; sa bourse en cuir balance à son poignet. Le paysan qui lui parlait tout à l'heure tourne le carrefour par où l'on va à la gare voisine. Il emmène le cheval qui fait ondoyer sa crinière et agite sa longue queue où brille la torsade de paille.

* * *

Des commères, les bras nus, les cheveux luisants de la fraîche savonnée, les corsages ouverts, s'agitent sur les seuils et parlent avec des voix criardes et des glapissements nets. Elles n'ont pas commencé les gros ouvrages quotidiens. C'était hier la kermesse au hameau.

— On a tué quelqu'un, dit-on !

— Oui. D'un coup de feu à la tête, ajoute une vieille, qui ne semble nullement troublée par cette annonce.

Un ouvrier en sarrau bleu et sabots clairs, qui, malgré la fête, s'en va faucarder les étangs du château, s'ap-

proche des femmes, dépose ses outils contre le mur et croque sa première chique de tabac. Il donne des détails sur l'affaire et des renseignements sur la victime, avec plus d'exactitude que n'en auront les journalistes de la ville.

Je l'écoute. C'est peut-être téméraire d'oser avouer ce que je ressens, mais tant pis, les responsables n'en voudront qu'à eux, d'abord. Je suis presque satisfait d'apprendre ce crime. Il donne enfin à cette kermesse villageoise un peu de l'air rustre et âpre, un peu du *caractère* que les incorrigibles littérateurs leur confèrent avec tant de désinvolture et dont mes yeux n'ont pu, hier, trouver nulle trace.

J'y étais allé, emportant malgré moi mes précédentes lectures. J'entendais dans le souvenir la rumeur des beuveries et des ripailles. Je voyais une liesse générale exaltant les estaminets animés et les fermes bruyantes. Je recomposais ce spectacle, rare en notre époque raffinée et uniforme, où, dans un décor pittoresque, des personnages simples étalent sans fausse honte le débordement de leurs passions. Ceci, dans la savoureuse truculence que notent les auteurs soucieux de réalisme à la mode dernière.

On n'ignore pas qu'ils mettent dans ce mot *réalisme* une intention de vérité scrupuleuse, unique et rigide. Comme si nous n'avions pas chacun notre Vérité ! Je savais qu'il est bon de se méfier de son imagination ; je saurai désormais qu'il faut se méfier davantage de l'imagination des autres.

Je suis revenu de cette kermesse désappointé et mécontent, comme après un rêve irréalisé, une belle chose perdue. Elle m'avait paru bien ordinaire. Quelques enfants piaillaient autour des chevaux de bois. Quelques groupes se promenaient entre les fritures et les baraques des marchands de confiseries. Ils n'écoutaient même pas le boniment du patron des lutteurs, qui donnait sans conviction des gifles mesurées à un lamentable Auguste désespéré de ne faire rire personne. On dansait, naturellement, dans les cabarets. Mais ces lieux de plaisir et d'orgie n'étaient nullement bondés, ni enfumés, et j'ai vu, ma parole ! qu'on y buvait plus de café et de limonade (citron et sucre) que de bière. La bière est pourtant un facteur principal, puis-je ainsi m'exprimer, dans ces saoûleries pantagruelesques inconnues des citadins. Hé ! Pas même un pochard, *réellement*, naïvement et consciencieusement pochard. Dès que l'on avait quitté la Grand'Place, on se retrouvait dans un village muet, fermé, à notaire et bec de gaz, dont les maisons s'enfonçaient dans le silence, les ouvriers dans le sommeil et les bourgeois dans l'ennui.

De cette soirée, il ne me restait, avec une légère pointe de déception, qu'une impression de banalité, de fadeur, de déjà-vu. Heureusement, si j'ose dire. Mais je le dois, pour rendre compte *réellement* de mon état d'âme... heureusement, cette aventure, par sa note tragique, vient remettre la kermesse que j'aime dans le ton des kermesses villageoises que mon esprit, bon gré mal gré, devait voir ; car nous ne pouvons pas toujours effacer en lui l'empreinte de la mémoire.

La déception totale, éprouvée hier, étant ainsi fortement atténuée, je puis goûter un brin de satisfaction, satisfaction de vérité, qui, elle, par voie de conséquence, grandit encore après la disparition de ce premier sentiment.

Maintenant, rien n'empêche mon cœur charitable de plaindre la victime et de s'apitoyer sur le meurtrier.

* * *

L'homme qu'on a tué hier est un soldat hindou. Il était venu passer les jours de fête chez la fille du bourgmestre, sa marraine de guerre qui, il y deux ans, l'avait sauvé des mains des Boches.

Un hindou tué, dans ce petit village de Campine, sauvage région de Belgique, perdue dans un coin éloigné des grands courants internationaux, cela me fait rêver un peu.

Il n'y a ici, ni port de mer, ni chemin de fer, ni usines, ni aucune université comme ont pu en conserver encore certaine cité ancienne dépourvue de tout autre moyen de liaison avec l'univers. Donc, la seule présence de cet Asiatique devait être un événement pour ces villageois du Nord; ce visage brun, si serein, si fier, une surprise pour ces visages pâles et gris. Or, il n'en est rien. Sa triste fin n'a pas causé grand émoi dans ce petit monde habitué à de telles tragédies.

On a demandé : qui est mort ?

Des briquetiers ont répondu : c'est le sauvage ! Aussi naturellement qu'ils eussent dit : c'est le coureur cycliste.

Comme ce peuple s'est transformé ! Il y a quelques années, il s'étonnait des êtres et des choses qui n'étaient pas issus de sa terre, qui provenaient d'une autre race, d'une latitude éloignée. Suivant la vieille manie humaine, il s'extasiait devant tout ce que lui envoyaient des pays autres que le sien. L'inconnu était toujours paré de prestige. La plus ordinaire des bières de Munich lui semblait excellente, parce qu'elle était allemande; il la trouvait autrement savoureuse que la fine blonde de Louvain ou la capiteuse Hougaerde. Lorsque la capitale montait les grandes expositions, il se mettait en voyage pour y aller voir les machines américaines ou les reconstitutions des villages africains, où d'authentiques tribus s'exhibaient dans leur rudimentaire façon de vivre et leurs occupations étranges.

Le moindre apport étranger amenait dans sa vie un trouble réel qui se manifestait parfois sous forme de crise.

Aujourd'hui, il semble que les éléments exotiques l'aient complètement envahi et que son organisme, accoutumé à cette nouvelle nourriture, continue de fonctionner suivant la règle et l'ordre naturels.

L'épicier du coin vend des macarons d'Italie et des ananas de San Francisco. L'instituteur est rentré dans son école décoré de la médaile d'or Obilitch et de la croix française. « L'été prochain, me disait le curé, j'irai à Balla, dans le comté de Dublin, porter ma reconnaissance et mon amitié à un bon prêtre irlandais qui a soignémon neveu malade. » A l'estaminet du « Paradeis », lorsque sous l'image souriante des gracieuses fées qui vantent la qualité des « stout », des « pale-ale », des vins de Turin et de Malaga, le vieux Pietje veut raconter une histoire, il emplit de Maryland la grande pipe en porcelaine qu'a oubliée chez lui un lieutenant wurtembergeois. Et le facteur, bien souvent, a toutes les peines du monde à trouver les destinataires de ces lettres surchargées de timbres bizarres, dont les adresses sont écrites en idiomes incompréhensibles.

Vraiment, si quelque voyageur ignorant des temps venait à passer par ici, comment pourrait-il y retrouver le caractère flamand, le signe de nationalité original ? Ne dirait-il pas : ces gens que des lois désuètes enclosent entre des frontières antiques, comme pour les préserver de contacts pernicieux, s'accommodent pourtant de tout ce qui parvient à glisser jusqu'à eux. Alors, que ne supprime-t-on les unes et ne réforme-t-on les autres ? Notre siècle

est passionné de liberté, s'il faut en croire toutes les voix entendues. Aussi bien, cette liaison de la Flamande et de l'Hindou, et la mystérieuse histoire dont celui-ci fut le triste héros, n'indiquent-elles pas qu'un homme est un homme sous les sapins de la Campine comme sur les bords du Gange colonisé.

Et puis, ne nous l'avait-on démontré déjà, en musique, à l'Opéra ?

HERMAN FRENAY-CID.



MADRIGAL TRISTE

Voici le mois de mai, plus joli que tes yeux.
La rose va s'ouvrir, en dépit de ta bouche;
et la mousse, assouplie à l'amour peu farouche,
offre un moëlleux tapis, comme ils en ont aux cieux.

L'oisel pépie au nid comme un méchant joujou,
les lilas ont l'odeur de ta nuque enivrante,
à ton fier nonchaloir le cygne s'apparente,
et le soleil n'a pas les feux de ton cœur fou...

Las, que cela m'enchante et navre, tour à tour, —
Jardin clair, fleurs en gloire, et ce fuyant nuage :
Tout cela que Dieu fit à ta troublante image —
d'être ton prisonnier, ma chère, et pour toujours !

CHANSON DES DERNIERS SOIRS

Voici l'aster et l'automne arrivant.
Jà s'est enfui le bel été, souvent,
depuis l'enfance en cet enclos passée.
Où sont les temps de mon âme inlassée ?

Voici l'aster et l'automne arrivant.
L'or des cheveux s'envole au moindre vent,
l'amour se cueille avec l'adieu des roses.
Les derniers soirs font les chansons moroses.

Voici l'aster et l'automne arrivant.
L'oiseau se perd dans le grand ciel mouvant.
Le jardin clos s'endort dans le silence.
Que d'étés loins depuis ma douce enfance !

ÉDOUARD FONTEYNE.



AU BRITISH MUSEUM (1)

Notes fugitives... Je n'ai que quelques minutes à dépenser en ces salles. Dans un instant, je retrouverai mes compagnes — chose aisée, grâce à la badauderie des Londonniens : Partout où ils passent, nos brassards aux couleurs de la Ville de Bruxelles — rouge et vert — font sensation, et, marqués aux trois initiales U. L. B., ils taquinent singulièrement la curiosité britannique.

Il faudra ensuite repartir vers les universités et les homes, en visites officielles.

En traversant un couloir, je remarque avec douleur une victoire de Samothrace... restaurée ! Une tête et des bras à la « grande mutilée ». O Barbarie !

Dans l'« Elgin Room », *La Caryatide*. — Elle est colossale, droite, raidie dans une attitude figée, la draperie de la robe tombant verticale et sous laquelle une cuisse, portée en avant, se marque d'un dessin net.

Travail de maître, art merveilleux. Mais l'expression est sévère, froide, cruelle surtout. Si j'avais une petite âme d'enfant, j'aurais peur de cette *Caryatide* implacable qui supporte, muette et rigide, un poids sans doute écrasant.

Sans l'avoir jamais vue, par la seule puissance de mon imagination qu'éblouit toujours le miracle de l'art hellénique, j'évoque l'*Acropole*.

Dans le torride rutilement d'un soleil dru, en plein espace libre, haut au-dessus de la ville claire — cité d'Athéna, la vierge aux yeux brillants — je les évoque toutes, les Caryatides farouches et glacées.

Oh ! toutes — tragiques condamnées — ont-elles pétrifié en cette même opiniâtre tension leurs corps féminins et gracieux ? Ont-elles toutes aux yeux cet impénétrable regard perdu ? Pas une n'a donc abaissé sa tête volontaire, en un geste d'humaine détresse ?

Petite, aux pieds de la Caryatide géante qui fièrement dérobe à tous son orgueilleuse douleur de vaincue, j'admire... J'admire passionnément la pureté de ces lignes fermes.

Fervemment je révère ce hautain stoïcisme...

Ailleurs... Un choc : contraste absolu avec la Caryatide; je frissonne jusqu'au fond de l'être; une mélancolie profonde, une compassion frémissante s'émeuvent en moi : une *Femme en deuil* (*Mourning woman*), puissante d'expression.

Les plis du manteau tombent en lignes harmonieuses, de vraies « courbes de sentiment ». Dans l'affaissement de la tête, dans l'attitude plaintive de tout le corps, pleure une tristesse infinie. C'est la renonçante résignation au destin, le désespoir apeuré qui se lamente tout bas en pauvres petites phrases éperdues; c'est la douceur, aussi, de la femme un peu faible, quêteuse de consolations à sa souffrance cruelle, frêle chose misérable et désemparée, appelant l'apaisement d'une caresse, d'un mot murmuré — baume à la saignante blessure.

L'auteur ? Un inconnu du IVe siècle. Et qu'importe le nom, d'ailleurs ! C'est l'esprit de l'Hellade, ce thaumaturge génie qui, en toutes les âmes, faisait s'épanouir, fleur merveilleuse, le sens parfait de la beauté.

---

(1) Voyage des étudiantes de l'Université Libre de Bruxelles à Londres. Voir le *Thyrse* du 15 août 1919.

La Beauté ! Ah ! comme uniquement, incomparablement ils l'ont comprise, ces Grecs du IVe siècle ! Siècle un peu décadent déjà, paraît-il, parce que l'impassibilité du visage s'attendrit, parce qu'au seul charme de l'idéale pureté de forme s'ajoute l'émotion d'une douleur ou d'une joie exprimée en lignes moins sereines.

Eh bien ! cette pseudo décadence me satisfait complètement, et, dans la salle du gréco-romain où je n'ai le temps que de passer, la *Niobé,* l'exquise *Niobé* où un rien : la ligne — oblique descendante — des yeux et de la bouche rend si intimement poignante l'expression de tout son visage, me remue jusqu'aux larmes.

Je ne note que ces trois figures, ces trois femmes souffrantes, expressions douloureuses et admirables... Je songe : La Douleur créatrice de Beauté... Et reviennent chanter en moi les vers tant de fois redits — clichés presque — du poète que je ne puis me résoudre à dénommer le vieux Musset :

« Rien ne nous rend si grands qu'une grande [douleur. »

« Les plus désespérés sont les chants les plus [beaux. »
« . . . . »

Je songe..., moi qui, en mon âme, ai voué à la Joie un culte toujours adorant !...

HÉLÈNE DE SPARTE.

LES ARTS PLASTIQUES

Salon d'été. — Nouvelles acquisitions du Musée moderne.

A la salle *Studio* s'est ouvert, voici quelque temps déjà, un salonnet qui porte prétentieusement le titre de Salon d'été. Il n'évoque guère l'été pourtant ; l'impression qu'il laisse est maussade et terne. La plupart des exposants avaient atteint leur mâturité avant la guerre ; ils se répètent. Aucune personnalité de premier plan, une foule honorable. Nous désirons mieux, actuellement surtout.

Glansdorff est le seul chercheur. Il se montre sensible à la joie décorative qu'apporte l'art moderne ; il comprend que nous n'en sommes plus à un réalisme trop souvent boueux, ni même à un impressionnisme morcelé ; aussi brosse-t-il, en larges accords, d'une part son modèle fumant la cigarette, d'autre part une nature morte riche et magnifique. On s'arrête un instant devant le petit paysage de Frantz Charlet, les aquarelles de Jules Van de Leene, le portrait joliment démodé de Marcel Hess, la marine grise d'Apol, les faucheurs de Germaine Hagemans, l'évocation inattendue de Gailliard, le paysage de Louis Clesse.

Walter Sauer n'était pas connu avant la guerre. Les deux dessins rehaussés qu'il expose ne comptent pas parmi ses meilleurs. Il s'y montre soucieux de pureté linéaire et s'avère disciple de Khnopf et de Rassenfosse sans posséder toutefois la distinction de ces maîtres.

Evidemment, René Janssens se recommande par ses qualités intimistes. Il reproduit des intérieurs désuets et cherche à les animer d'effigies semblables à celles de Stevens. Il n'y a là qu'une apparence. Stevens est un créateur de vie. Janssens, sans lyrisme, d'une touche peureuse, menue et froide, termine avec soin son ouvrage. Ses œuvres méticuleuses et honnêtes

n'appartiennent pas à l'art : ce sont d'excellents exercices d'école.

Cassiers, sans rien perdre de son habileté, nous sert des paysages de Hollande et de Flandre qui n'éveillent plus notre curiosité, et un canal de Venise opaque. Maurice Hagemans promène son sempiternel troupeau de moutons. Taelemans aquarelle une vue de ville, effet de neige évidemment. Amédée Lynen a délaissé ses fantaisies guerrières et saugrenues pour retrouver ses illustrations anecdotiques et architecturales.



Le Musée moderne a fait quelques acquisitions intéressantes au point de vue doctrinal.

Verwée traite *l'étalon flamand gris pommelé* comme un portrait, royalement mis en lumière. Œuvre réaliste puissante. Le paysage reste à son vrai plan d'intérêt et de vérité : prairie verte qui sous le vaste ciel s'étend à l'horizon peuplé de vaches, de maisons et d'un moulin blanc. Le réalisme fut une réaction contre le pathos romantique, les oripeaux, les conventions, les méfaits d'une imagination fausse et carnavalesque. Mais le réalisme ne vit que le côté extérieur des choses; il ne s'intéressa qu'au particulier; incapable de synthèse, il copia plutôt qu'il ne créa, méfiant de l'intelligence, il ne crut qu'à la sensualité. Il ne réalisa pas de type — si ce n'est malgré lui, à l'encontre de son enseignement. Le réalisme, réaction nécessaire, apporta une vision plus saine, plus directe du monde; il lui manquait cependant l'échappée vers le rêve. Ses puissantes gammes, harmonisées par l'infinité des gris, donnaient la nostalgie de la lumière. Alors, le luminisme et l'impressionnisme naquirent. *San Pedro de Torello,* par Dario de Regoyos, peut servir d'exemple. La localité s'est assise, au pied des montagnes bleues, dans la plaine verte où les blés sont coupés et disposés en dizeaux. Un arbuste fait la roue. Quelle délicatesse de couleur, quelle joie, quelle beauté .C'est la nature aussi, divinisée par la lumière. Le prestige de la lumière dont de très grands artistes avaient eu le secret ou le pressentiment amena la conquête précieuse entre toutes. Pourquoi le luminisme ne pouvait-il être la formule ultime ? Précisément parce que, sacrifiant tout à la clarté, il éluda la forme et le relief. Il poussa l'analyse jusqu'à l'émiettement; il détruisit l'unité, et son atmosphère, source de lyrisme, donna le regret d'un art plus classique et formel, voire géométrique. Van Rysselberghe, dans son portrait d'*Emile Verhaeren* (1915), a abandonné ses outrances premières. Les figures impressionnistes semblaient tavelées, vérolées, rongées de maux étranges. Le portrait de Verhaeren est simple, presque sage, trop sage pour le génie tourmenté, car nous ne sommes pas devant le poète joyeux et fervent de la *Multiple Splendeur,* mais devant le patriote qui, assistant au martyre de la Flandre, écrit :

« Et même, il est des jours de démence et de [rage,
Où mon cœur te voudrait plus déplorable [encor
Pour se pouvoir tuer à t'aimer davantage. »

Verhaeren, assis à sa table de travail encombrée de livres et de feuillets, s'arrête d'écrire et derrière son pince-nez scrute celui qui l'interroge. Portrait vivant, ressemblant, de carnation rose s'harmonisant avec l'acajou de la table et la teinte feuille morte du paravent. La facture est simplifiée, il y a de multiples repeints.

J'ai revu avec la plus vive satisfaction le *Dimanche après-midi,* de C. Van de Woestyne. Notre musée qui généra-

lement ne fait pas les acquisitions à leur heure, cette fois s'est montré plus crâne. Van de Woestyne renoue avec la tradition de notre école primitive. Il en a le réalisme aigu et le mysticisme suave. Il dépasse le réalisme proprement dit, parce qu'il le recrée par sa volonté et l'enrichit d'intellectualisme. De l'impressionnisme, Van de Woestyne a retenu la poésie, l'atmosphère, la clarté, c'est-à-dire l'apport durable; il a avec raison rejeté le métier papillotant. Œuvre étrange, synthétique, méditative, profondément artiste. Ciel d'argent. Trois fermes blanches à toits de chaume jaune clair séparées par les haies vertes peintes en tons unis, pas d'inutiles détails de branches, la forme simplifiée suggère avec un maximum d'accent. Arbres fruitiers en boules traités à la façon des jouets de Nuremberg. Un saule près d'une mare, deux porcs se suivent en grognant dans leur parc. Deux paysans, en manches de chemise ,le pied gauche déchaux, s'accoudent sur la clôture noire et regardent ou ruminent des pensées. Ils sont vus de dos et un gros tronc vert ouvre ses branches vers la gauche de la toile. Voilà la part réaliste; la réalité s'y traduit non pas dans son apparence extérieure, particulière, mais générale, essentielle; les détails notés sont caractéristiques. Par telle esthétique, l'artiste atteint le style et produit mieux qu'un décalque de la nature, une nature originelle. La part mystique apparaît avec le buste de Vierge tenant l'Enfant de la dextre. Elle est à l'avant-plan, à droite, en robe de lin, auréolée et sur fond de sable et de plantes sombres. Elle est vue de trois-quarts. Son regard bleu a la profondeur d'une Démêter. Il vous pénètre et en même temps il est plein d'âme. Quelle audace, cette vierge couleur du sol, qui émane de ce sol, qui n'en est distante que par le bleu d'un regard, le rose d'une pommette, l'accent de la bouche, et le galbe d'une simplicité linéaire admirable. La même vérité, la même justesse décisive est celle de la main allongée. Cela réconforte en ces temps d'ébauches, d'essais, de voir surgir une œuvre définitive, réfléchie, décorative comme il sied, absolue.

ARMAND EGGERMONT.



LETTRE DE PARIS

La carte de papier. — Les Sociétés. — Politique et Littérature. L'esprit critique.

Nous avons eu la carte de pain. Nous avons la carte de sucre, la carte de charbon : je demande la carte de papier pour les écrivains.

Que le papier soit distribué au prorata de chacun, et ainsi on ne verra plus des auteurs se vanter dans l'*Intransigeant* d'avoir publié 15 volumes pendant la guerre (sans préjudice de 40 déjà parus précédemment) à un moment où les journaux et les revues réduisaient leur format, faute de papier, et tandis que de jeunes romanciers ne pouvaient produire leur talent pour la même raison. Sus aux accapareurs ! Il y en a dans tous les métiers.

Est-ce ce sentiment d'une défense nécessaire qui cause en ce moment dans

la littérature ce besoin de se grouper que nous remarquons depuis quelque temps ? Pas de jour où il ne se fonde une académie, un cénacle, une société, un groupement quelconque, ne demandant rien et n'engageant à rien, platoniques pour ainsi dire, condamnés par conséquent à l'inefficacité, et dont le but vague et mal défini semble flotter dans les nuées de Socrate.

Plus sérieusement étudiées nous paraissent : La coopérative des auteurs dramatiques; la Ligue du parti de l'intelligence; la Confédération sentimentale franco-italienne. (Ce joli titre a été trouvé par une femme au grand cœur qui cherche à être utile à son pays en rapprochant les deux sœurs latines. J'ai nommé Mme Aurel.)

D'autres associations — mais *politiques* celles-là — et s'abritant traîtreusement sous le prétexte de la littérature, sont formées ou en voie de formation.

Que dire du procédé employé par certains partis pour peser sur les intelligences, procédé qui consiste à flatter bassement de jeunes auteurs, à les égarer sur l'étendue de leurs talents, afin de les enrôler dans l'armée de la guerre sociale ?

L'esprit critique manque déjà assez à tous les Français, sans qu'on cherche à aveugler les jeunes. Nous déplorons surtout cette absence d'esprit critique chez ceux qui se sont chargés de la tâche délicate consistant à trier les manuscrits envoyés tous les jours par centaines à la rédaction des revues.

Dans tout ce fatras qui s'amoncelle sur la table, où est le bon, où est le mauvais ?

Messieurs, c'est à vous de le découvrir, ou alors n'entreprenez pas une besogne qui dépasse vos facultés. N'imprimez pas, comme *Les Marges,* sur votre couverture cet impudent mensonge : « Nous accueillons le mérite plus que le nom ». Ou, comme *La Rose Rouge,* ne vous targuez pas de défendre contre la routine littéraire tout ce qui est beau, *jeune* et humain.

Débarrassez-vous de cette habitude de trouver déplaisante une œuvre nouvelle pour cela seul qu'elle est nouvelle, qu'elle manque de cette patine, de ce frottement contre la vie qui finit par embellir les plus insignifiantes fictions.

Je comprends qu'on jette au panier les vers sans les lire, car tout le monde peut faire des vers : il n'est pas plus difficile pour quelqu'un d'intelligent de bâtir un sonnet que de faire une division décimale de 14 chiffres.

Mais tout le monde ne peut pas écrire un roman de 300 pages; voilà pourquoi nous engageons messieurs les éditeurs et directeurs de revues à prendre en considération les envois de cette envergure.

GEORGES VITRY.



NOTES

soir, jug[...]ERTY a réuni dans sa mai-
Duhamel, ig[...] de Mérode [...] *de* [...] collection
du même et sa p[...]
il y a belle lurette, aux samedis du[...]angères.



[...]nt réa-
[...]rts, De

Deux porte-plume tombèrent, u[...]
l'un aux mains débiles d'un scribe for[...]hyse-
qué et l'autre dans la dextre au doigté

baert et Navez, en passant par De Greef, dont les chefs-d'œuvre sont ici, Baertsoen, Pantazis, Agneessens, Rops, Laermans, Blieck, Jakob Smits, Gilsoul, Paulus, De Bruycker, Delaunois, Bastien, Pinot, Van Zevenberghen,

Laudy, Thomas et d'autres. Parmi les étrangers : Sisley, Courbet et surtout Steinlen qui, outre ses extraordinaires toiles de chats, est représenté par tout un carton de dessins originaux où le trait simple, mais décisif, fouille et mord. Des sculptures — marbres, bronzes, terres cuites — de Lambeaux, de Rodin, de Rosso, de Rombaux, de Marnix d'Haveloose, de Rik Wouters, complètent cet ensemble. J'ai retrouvé là des œuvres très aimées de Rousseau.

M. Lamberty ne s'intéresse pas moins aux livres richement reliés et illustrés. Les meubles, les figurines dus aux grands siècles d'art occidental et oriental apparentent cette demeure à celles des humanistes et des mécènes italiens ou flamands.

M. Lamberty avait l'intention de léguer partiellement sa collection à la commune de Saint-Gilles; cependant, par suite d'un regrettable procès en cours, il est question de vendre tous ces trésors aux enchères. Ce serait une iniquité. Déjà de nombreux artistes, des hommes de lettres, des amateurs ont exprimé leur indignation. En ce cas-ci, l'application de droits n'irait-elle pas à l'encontre du Droit ?

ARMAND EGGERMONT.

FERNAND SEVERIN publiera dans quelque temps un nouveau volume de vers.

LÉON DOMMARTIN (Jean d'Ardenne) est mort il y a quelques jours âgé de soixante-dix-neuf ans. Il fut un journaliste lettré et sa disparition sera unanimement regrettée. Voyageur permanent, il raconta ses déplacements avec finesse et talent et son livre sur l'Ardenne est un régal littéraire et touristique. Jean d'Ardenne est un *ancien* qui s'en va. Et c'est un acteur, un témoin de la période héroïque de notre littérature que nous saluons respectueusement. Nous conserverons toujours le souvenir de cet homme affable, spirituel, vivant, dont la silhouette menue avait une grâce pittoresque charmante.

LIVRES NOUVEAUX. — La « Librairie Moderne », dont il faut louer l'œuvre de propagande des auteurs belges, inaugure une nouvelle collection *Théâtra Junior,* par la réédition de l'*Imposteur Magnanime,* le drame de Georges Eekhoud, accueilli jadis avec faveur par le public et par la critique.

La collection *Junior* publie un roman de mœurs militaires dû à F.-Ch. Morisseaux. Notre ami, mort en 1912, a laissé plusieurs œuvres de valeur et parmi celles-ci, son *Anselme Ledoux* est l'une des plus curieuses par la nouveauté du sujet et par l'humour avec lequel il est traité. Ce roman, composé il y a plusieurs années, réflète un état d'âme qui n'est plus celui de nos casernes depuis la nouvelle loi militaire.

Albert Giraud, que fut un des meilleurs amis de l'auteur, analyse l'œuvre dans une préface qui est à la fois une belle page de style et une excellente étude critique. [illegible] La d[illegible]
[illegible] toujours dan[illegible]
[illegible]ire. [illegible] apparaît dans maint
accompagnée de regrets que
[illegible]nt profondément sincères. »
[illegible]arfois, dans ces poèmes de vingt

Le Bout de Table

Olympe Gilbart qui connut plus d'un billet doux, à cause d'un prénom que nos gentes compagnes revendiquent, connaît maintenant une amère désillusion. S'étant mis en tête d'organiser une souscription, à Liége, aux fins d'offrir au vainqueur de la Grande Guerre une épée d'honneur, il s'aperçut prud'hommesquement que cette épée n'était pas du tout le plus beau jour de sa vie. Et pourtant le brillant journaliste en avait auguré du bon... Ce bon lui vint sous les espèces des Palmes académiques, qu'il possède depuis des temps immémoriaux, et, cela, vive Dieu! à l'heure où, au Ministère des Sciences et des Arts, et ailleurs, les croix s'égaraient sur des poitrines quelconques, voire anonymes! Mais Gilbart se venge aujourd'hui en étalant les palmes dérisoires sur un torse digne de la Commanderie. Pourtant son entourage le surprend à rêvasser : il songe, non aux espoirs déçus, mais à cette diablesse d'épée, à cette épée qu'il inventa, qu'il offrit si martialement, et qui n'eut, pour lui, qu'un coup... dans l'eau!



Un ancêtre de Siebel.

Waller, poète anglais, présentant à Charles II, roi d'Angleterre, une pièce de vers : Vous avez mieux fait, lui dit ce prince, pour Cromwell Ah! Sire, répondit Waller, nous autres poètes, nous réussissons mieux dans la fiction que dans la réalité.



« Boursia » est un journal financier qui étudie la rente, conseille les ex et nouveaux riches, place et canalise les capitaux. Si sérieux que soit cet organe d'or, il prête cependant à sourire. C'est que, « Boursia » veut dire, en wallon, la bosse que l'on se fait au front en se cognant la tête sur le pavé. Et ce geste inélégant, combien de pauvres héros l'ont fait pour avoir écouté avec complaisance la voix d'une Circé boursière.



Un confrère cite Paul Géraldy comme un débutant, alors qu'avant la guerre on connaissait de cet écrivain *Toi et Moi*, poèmes, et la pièce : *Les Noces d'Argent* jouée à la Comédie française. Récemment, un journal du soir, jugeant les trois livres de guerre de Duhamel, ignorait les deux volumes de vers du même et sa pièce *A l'Ombre de Statues*, lue, il y a belle lurette, aux samedis du *Thyrse*.



Deux porte-plume tombèrent, un jour, l'un aux mains débiles d'un scribe fort appliqué et l'autre dans la dextre au doigté si sûr de l'esthéticien Fierens-Gevaert Ces deux porte-plume étaient en tout d'égale qualité mais tout l'art résidait dans la manière de s'en servir. Le scribe tenait le sien avec humilité et mesure, mais l'esthète intitula son bâtonnet : calame, et le dressa vers le ciel avec une si majestueuse ferveur qu'il faillit, d'emblée, décrocher une croix... je veux dire une étoile. Tandis que le premier exerçait un obscur labeur parmi des cartons verts, le second s'en fut tracer des arabesques en Italie, en France et ailleurs, arabesques entourées de savants commentaires cueillis dans des manuels d'art hétéroclites et polyglottes. Au demeurant, je vous l'ai dit, ces porte plume étaient d'honnêtes ustensiles car, lorsqu'ils se couchaient côte à côte, ils se sentaient frères. Ils l'étaient si bien que l'esthète se servait, à son insu, du bâtonnet du scribe, et vice-versa. Pourquoi dois-je ainsi répéter que leur ressemblance était parfaite!

Or, il se produisit un fait rarissime, en Belgique : il y eut une pluie de rubans, et c'est ici qu'un phénomène s'avéra. Le premier, peinant comme un peinard qu'il était, écrivait, écrivait, accomplissant ce pourquoi il avait droit à la vie ; mais l'autre, l'autre, dressé vers l'azur comme une épée d'archange, attrapait au vol croix, médailles, insignes de chevalier, d'officier, de commandeur. C'était un porte-plume de génie!

Mais le premier? Ah! oui,... Eh bien, il trace aujourd'hui les feuilles d'émargement de son frère!



La gréviculture est de saison. Comparativement à la grève de cinq ans dont nous sortons à peine, les grèves durent peu mais leur caractéristique est d'être multiformes et capricantes. Une grève de huit jours n'est déclanchée que pour une raison de salaire ; une grève de huit minutes n'est qu'un indice non équivoque de protestation. Arme terrible, elle fait baisser pavillon au pouvoir le plus rebelle. On voit éclater des grèves pour des causes les plus étranges et les plus fantaisistes, ainsi le Bureau des statistiques mondaines annonce gravement la grève des... baisers — hum! — redoutable parce que perlée!



Un duc de l'autre régime surprit un jour sa chère moitié dans les bras du précepteur de son fils. Cette digne femme lui dit aussitôt avec une impudence ducale : Que n'étiez-vous là, monsieur. Quand je n'ai pas mon écuyer, je prends le bras de mon laquais?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

LE PRINTEMPS DU POÈTE (1)

I

Maintenant que les ailes rouges de la guerre se sont repliées et que l'ange de douleur, incliné sur la tombe à peine fermée d'Emile Verhaeren, n'entend plus le bruit du canon se mêlant, sur les dunes, à celui du vent, le cours des saisons peut reprendre, la nature s'épanouir et le cœur des jeunes hommes célébrer le printemps.

Ce printemps, le premier depuis la paix, M. Noël Ruet, un jeune cadet du grand disparu, n'a pas failli à cette mission toute simple, toute logique de le chanter. M. Noël Ruet a vu, lui aussi, comme Emile Verhaeren, la Belgique sanglante, le pas des chevaux de l'étranger fouler l'herbe de son pays, la torche incendiaire porter au cœur de sa patrie le feu et la mort :

Il ne reste plus rien du village des Flandres
Où nous avons passé quelques jours
[chaleureux
Qu'un amoncellement de briques et de cendres
Léchés avidement par les langues de feu...

Mais, de même que parmi les cendres du village détruit, les grappes de la glycine et de la vigne, les guirlandes du lierre, les touffes de la giroflée se reprennent à nouveau à s'enrouler et à fleurir, de même la Belgique, enfin délivrée de son martyre, par delà tant de plaintes, de râles et de hoquets sanglants, entend monter le chant d'espoir de ses fils. Parmi ces derniers, M. Noël Ruet est de ceux qui apportent le plus de promesses. L'exemple des morts vit en lui ; mais, cette fois, c'est pour l'œuvre d'amour, l'œuvre d'édification et de rayonnement, que ce nouveau venu élève la voix :

Mais puisque je n'ai pas partagé vos batailles
Que j'ai vingt ans aussi, comme vous jeune et
[fort
Et que mon cœur sensible intensément
[tressaille
D'un espoir merveilleux et noble comme l'or,
Obscur héros je veux, de vos morts, être
[digne...

II

Les vingt ans, les heureux vingt ans, dont M. Noël Ruet parle, dans ces vers, avec une fierté si légitime, M. Iwan Gilkin, dans une affectueuse et belle préface, placée au seuil du recueil initial du poète, se plaît à s'y attarder : « L'auteur du petit livre *Le Printemps du Poète*, que j'ai, dit-il, l'honneur de présenter au public, appartient à la classe des travailleurs. Il a vingt ans à peine... »

L'ingénuité avec laquelle s'exprime parfois M. Ruet, certaines gaucheries, des tâtonnements qui ne sont pas sans charme et qui trahissent l'éveil d'une Muse pudique, tout cela souligne bien cette fièvre juvénile, cette ardeur débordante d'un cœur jusque là contenu. « Enfant encore, écrit M. Iwan Gilkin, de ce cadet auquel il apporte l'appui de son beau nom, Noël Ruet perdit sa mère. Pour son cœur affectueux et tendre ce fut un déchirement cruel dont la cicatrice ne s'est pas effacée. La douce image maternelle flotte toujours dans sa mémoire. Elle apparaît dans maint poème, accompagnée de regrets que l'on sent profondément sincères. »

Si parfois, dans ces poèmes de vingt

(1) Le *Printemps du Poète* par Noël Ruet, préface d'Iwan Gilkin (Wyckmans, rue Saint-Paul, Liége).

ans, une sorte de secrète mélancolie, de plainte sourde et cachée atténue, dans ce qu'ils ont de joyeux, les cris de la tendresse, les appels du bonheur, cela provient, chez M. Ruet, de cette enfance repliée. Dès les premiers ans, le futur poète a souffert, mais, dans cette souffrance d'un être si jeune, il y avait l'essence même de la poésie :

Je me rappelle en cette douce solitude
Les jours d'antan, alors que j'étais écolier
Et que je m'échappais, fiévreux, après l'étude
De la cour du logis où rêvaient les ramiers...

Ces beaux vers, d'un pur et suave contour, en appellent d'autres dont ce recueil est plein et qui donnent, à la partie de ce volume intitulée *Tendresses*, un prix si délicat. Pour preuve je n'en veux citer que ce dizain où, selon l'expression même de M. Gilkin, on « trouve déjà toutes les qualités de la maîtrise ». Cette pièce, intitulée *Baisers tardifs*, est digne de l'anthologie, et le poète, par un secret rapport de son cœur, y mêle, au souvenir d'une mère regrettée, une présence plus tendre et d'un charme très doux :

Baisers tardifs

Je suis faible et lassé ; je n'ai pas eu de mère
Pour chasser de mon front mes précoces [chimères
Et je n'ai pas dormi, dans un bercement doux,
Le soir, au creux moëlleux et sûr de ses [genoux.
Je fus sevré du maternel velours des lèvres,
De caresses de doigts et de paroles mièvres.
Me voici devant toi, simple comme un enfant,
Rêveur d'avoir pleuré souvent et confiant
De tout mon cœur ému, tendre et prédestiné.
Rends moi tous les baisers qu'on ne m'a pas [donnés !

III

Qu'un poète contraint, comme M. Noël Ruet, à poursuivre d'absorbants travaux, trouve encore assez de ressources en lui pour écrire de tels vers, c'est bien là qu'est le miracle. Mais, ce miracle, M. Noël Ruet ne le doit pas seulement à ces radieux vingt ans qui sont le meilleur de sa force ; il le doit encore à cette passion de la nature, si saine, si profonde, dont les mâles échos passent à travers son livre.

Nature, ô mère franche...
Je viens à toi du fond noir des cités...

Tantôt cet amour de la nature prend quelque chose de l'éloquence panthéiste, un souffle whitmanien soulève le poète :

Rien ne vaut ici bas que de cueillir les roses
Et de mirer le ciel transparent dans ses yeux.

Mais, d'autres fois, c'est vers de plus doux murmures, en un écho plus alangui que s'exprime la muse voilée de M. Ruet. « Véritablement elle chante, cette jeune Muse », s'écrie avec raison M. Iwan Gilkin. Et, de fait, elle est harmonieuse, elle est impulsive, elle est tendre, cette figure de la poésie :

Un rossignol pâmé dans l'argent d'un tilleul,

suffit à éveiller sa lyre sensible ; et c'est ici que l'on s'aperçoit que c'est dans une note mineure, tempérée de recueillement, dans la sourdine et le ton discret des élégies que M. Ruet, ainsi que dans le dizain cité plus haut, atteint à la vraie possession de son talent.

Soit que le poète écrive :

... Un son de flûte
Monte des joncs, troublant, subtil, tendre et [berceur ;
C'est un crapaud qui chante. On prend, une [minute,
Sa plainte pour l'écho des chants harmonieux
Que modulaient jadis sur le roseau fragile
Aux soirs siciliens les bergers amoureux.

Soit qu'il nomme, à la vue d'Hélène :

... les reflets légers
Qui font languir d'amour tous les jeunes [bergers...

il découvre en lui cette veine exquise que, longtemps après Chenier, le Samain d'*Aux flancs du vase,* et M. Fernand Séverin retrouvèrent pour notre enchantement. A de tels accents, comme dit M. Iwan Gilkin, « on reconnaît le poète ». Ce poète, d'une génération née de la guerre, est de ceux devant qui s'ouvre un bel avenir. Et c'est du développement d'un tel avenir, tout spirituel, dont la Belgique, à côté de son relèvement industriel, de son effort de production, a le plus besoin, désormais.

EDMOND PILON.



CANTINES DE GUERRE

EN RUPTURE DE... SAMOTHRACE

... Ce sont de grandes dames...
DUMAS père : *La Tour de Nesle.*

L'auberge où je fréquente excède
Mon bon sens d'un long contre-sens... —
Non qu'au rabais elle nous cède
Le chapon que gave le Mans...

La table claire offre une eau fraîche
A des clients de quatre sous...
L'ivresse, même de Campêche,
Ne les roule jamais dessous !

Ma mémoire, quel est l'artiste,
— Est-ce Van Dyck, est-ce Callot ? —,
Qui de l'agape fantaisiste
Sortait en peignant son écot ?

Mais laissons lui cette ressource...
Foin de festins qui sont trop verts !
Les poètes mal vus en bourse
Se gardent de payer en vers...

On solde d'avance, et Tantale,
Qui tourne au gueux dans ce pays,
Hume, exilé de notre salle,
Les relents de ce paradis !

Le dimanche, c'est sucre d'orge !
Et la brioche y met du sien...
Pour ces desserts de rouge-gorge,
Vos becs, petits, s'ouvrent si bien...

— Mais qu'est-ce alors qui te révolte,
O bon sens dont je prends l'avis ?
Notre audace est trop désinvolte !
Par qui donc sommes-nous servis ?

Un Watteau changeait en bergères
Les marquises à falbalas...
Nos déesses, plus ménagères,
Perdent leurs roses dans les plats !

Et, rêveur, je suis à la trace,
Aux bols fumants chauffant leurs doigts
Des serveuses de Samothrace,
Cachant leurs ailes... que je vois !

Et je sens que lutte et s'ébroue
L'impatience d'ailes d'or,
Quand la table, ainsi qu'une proue,
Invite à l'appui leur essor.

Va sans crainte, mon Rêve, grimpe
A l'échelle qui plonge aux cieux...
Je veux vivre une heure d'Olympe
A la table où servent les dieux !

GASTON HEUX.

EPITAPHE

MORT PRÉCOCE D'ARTISTE

Frêle artiste ! déjà l'espoir
Ceignait d'orgueil tes graves tempes,
Quand, musicales, sous nos lampes,
Tes mains donnaient ton âme au soir !

Ta vie eût fait son pur savoir
Des chants, des livres, des estampes...
L'ennui nous penche sur les rampes :
Monte, fantôme clair et noir !

Jeune homme, tu naissais à peine !
O beau poème à forme humaine,
Moins réel encor que rêvé...

Vois ! le néant t'idéalise
Et de ton sens inachevé
Parfait la musique indécise !

EPITHALAME

LES ROSES SUR L'EAU

La main légère qui vous groupe,
Roses, en cercles parfumés,
Au bord sonore de la coupe
Veut le sommeil dont vous dormez.

Car dans ces vases où repose
L'orgueil des parterres défunts,
Un prodige a fait une rose :
L'onde est en fleurs de vos parfums !

Mains pâles de la Fiancée,
Quelle onde en fête enivrez-vous ?
La rose de votre pensée
Est toute déjà dans l'Epoux.

GASTON HEUX.



MAL DE DENTS, MAL D'AMOUR

Parmi les patients qui faisaient une impatiente queue-leu-leu devant la baraque du dentiste divisionnaire, deux hommes se reconnurent soudain, quatre mains se tendirent, et dans deux regards se mit à luire la plus profonde amitié :

— Mon cher Grard !

— Mon cher Mercenier !

Voici cinq mois que Mercenier, blessé à Saint-Jacques-Capelle, avait quitté la 99e batterie; il était revenu au front avec de l'artillerie lourde, au hasard d'un triage fait à Eu.

Il était de Liége, pays de la lutte à main plate et des musiques. Dans toute la 6e division, on le connaissait comme une joyeuse brute, avec une large poitrine en triangle isocèle, une bouche gouailleuse et des poings pleins d'os. Il n'était point méchant, ni rancunier, mais il aurait assommé un homme, histoire de rire.

De Grard, on remarquait d'abord les petits yeux bleus entre quatre mauvais cils blancs; tous ses poils : moustaches, sourcils, cils et cheveux tendaient à ce blond excessif. Il était mince, avec de longs membres, et une flexible échine de félin. Sa voix chanteuse rappelait la Gaume, cette Lorraine belge qui est peut-être la plus Lorraine des trois. Il s'exprimait assez gracieusement avec ces « J'étions... J'avons... Je savions » qui charment nos oreilles comme une romance du bon vieux temps.

— Tu viens pour une dent ? questionna Mercenier.

— C'est pas pour trente-six ! répondit Grard.

Ils estimèrent, d'un regard complice, la longueur de la file.

— Si on revenait un autre jour ?

Et ils s'éloignèrent bras-dessus bras-dessous, riant tous deux, Mercenier avec bruit, l'autre en silence. Au fond, ils étaient plutôt heureux de conserver une dent contre le sort.

A la Panne, ils furent bientôt installés devant deux demis stout servis dans des brocs ronds d'où déborde la mousse, et qui ont l'air, pour peu que les yeux des buveurs se troublent, de têtes de nègres à cheveux blancs. Ils étaient en face l'un de l'autre, les coudes aux coudes. Ils parlaient en vidant de grands coups de bière noire. Et c'était un plaisir de voir ces deux camarades qui buvaient en riant et en se racontant de bonnes histoires. Peu à peu, ils cessèrent de se regarder en causant, et ils se mirent à *voir* autour d'eux. Le soleil, où tourbillonnait une fumée de moucherons, tapait contre les vitres du cabaret et coupait diagonalement la pièce en un bloc de lumière et un bloc d'ombre. Sur la moitié du plancher où la clarté dansait, on voyait luire, dans le sable, comme de gros diamants broyés par les souliers des soldats, les crachats de buveurs.

Dehors, au premier plan, un coin de rue où les vitrines des magasins scintillaient dans la jeunesse et la chaleur de l'avril. Parmi vingt soldats qui s'arrêtaient devant un étalage tentateur, il y en avait bien dix-neuf qu'on devinait résignés à la conscience de l'inaccessible. Parfois, une jeune fille passait, en chapeau : les femmes d'aujourd'hui, à la Panne, y diffèrent des femmes d'autrefois par le Chapeau. Les promeneuses étaient généralement blondes et fortes, avec des gouttelettes de sueur derrière les oreilles et à la naissance nue des épaules, et des taches sombres, sous les bras, à leurs corsages rouges et verts. La moindre d'entre elles était

une cible rose à cent âpres regards. Grard et Mercenier sortirent dans la rue lumineuse. Savaient-ils pourquoi les vents libres les tentaient hors des salles de cabarets ? En arrivant sous les fenêtres du Terlinck, ils virent, derrière la glace, des officiers s'asseoir pour dîner. Derrière le bouquet qui fleurissait la nappe blanche, une jeune serveuse — Blanche Castille, comme l'appelaient les habitués — prenait la commande. Elle avait de très fins cheveux d'un blond mordoré, comme des plumes d'oiseau de Paradis, et on voyait qu'elle répondait à quelque galanterie, car ses petites lèvres rouges se retroussaient et s'abaissaient, et se retroussaient sur ses petites dents blanches.

— Il y en a pour qui la guerre n'est pas la guerre, conclut Mercenier.

Comme ils ne savaient que faire, les deux amis se dirigèrent vers l'hôpital de l'Océan. Inconsciemment, ils espéraient peut-être y découvrir un compagnon soigné, pour quelque trou dans la chair, par une tendre infirmière en robe bleue... Justement, l'une d'elles sortit devant eux d'un baraquement aux carreaux opaques marqués d'une croix rouge. Arrivée sur la Digue, elle tourna la tête à gauche et à droite, comme une linotte; puis elle pirouetta sur ses fines chevilles aux bas blancs et s'éloigna vers les dunes où un médecin militaire vint la rejoindre. Nos deux amis regardèrent de loin la robe bleue qui courait dans le sable.

Là-bas, entre Oost-Dunkerke et Nieuport-Plage où leurs batteries étaient en position, ces dunes désertiques, aux oyats brûlés par les gaz, semblaient de monstrueux monceaux de cuivre mordus de vert-de-gris, tandis qu'ici ces mêmes dunes, on eût dit de merveilleux lingots d'or semés d'émeraudes. Bien entendu, nos deux vieux camarades n'exprimaient pas ainsi leurs impressions : seul, un écrivain peut compliquer la nature par telles comparaisons !

Mais il n'en est pas moins vrai qu'une silhouette féminine peut faire aimer un paysage...

— Tu ne connais rien de ces côtés-ci ? demanda Mercenier.

— Si, répondit l'autre qui avait compris. A Adinkerke.

* * *

Une heure plus tard, Grard introduisait Mercenier dans une maison dont la fenêtre, grande ouverte, était bordée de barreaux rouges. A l'intérieur, près d'un comptoir, il y avait un établi massif, creusé et tailladé, à la partie supérieure, par les coups de fendret. Des quartiers de viandes, au long des murs, étaient pendus à des crochets, tandis qu'au-dessous de chacun d'eux, sur les dalles noires, il y avait des petites flaques de sang épais.. Le boucher, un homme sans âge, coiffé d'un bonnet de loutre, s'informa, en flamand, de leurs désirs. Grard, qui le comprenait sans le comprendre, lui répliqua :

— T'en fais pas. C'est pas pour cette bidoche-là qu'on vient.

Et délibérément, suivi de Mercenier, il poussa la porte du fond, garnie de rideaux, et ils pénétrèrent dans une espèce de sombre petit salon campagnard.

De l'arrière-cuisine, une voix claire, qui devait parler en se retournant, accourut; et une grande jeune fille souple, à la poitrine indubitable, apparut au seuil de la pièce. Il y avait un peu d'étonnement dans ses clairs yeux bleus.

— Mademoiselle, voudriez-vous nous servir deux demis Saint-Dizier, demanda Grard, poliment.

— Mais, messieurs, ce n'est pas café, ici...

— Allons, allons... répliqua notre Gaumais en clignant de l'œil... Il n'y a

rien à craindre avec nous... Je suis déjà venu ici, en quinze, avec mon cousin, Pierre Grandjean, qui est sergent au 10e. Je crois même qu'en ce temps-là vous aviez un petit béguin pour lui...

— Après tout, c'est bien possible, répondit-elle, de l'air d'une femme qui a monté en grade depuis. Elle alla quérir la bière blonde et resta, collée au mur, droite et superbe, à converser avec les deux soldats. Les gens du peuple ont des délicatesses que ceux du monde ignorent. Ni Mercenier, la brute jouisseuse, ni Grard, ce svelte gars d'attaque, n'osaient commencer à parler d'amour. Ils essayaient bien d'amener ce point de conversation, mais sans habileté, *sans tactique,* et quand ils y touchaient presque, ils s'en éloignaient par un propos quelconque. Ils étaient intimidés devant cette « demoiselle » habillée à la mode, si tentatrice dans son indifférence calme, avec ses longues jambes dessinées sous le satin noir de la jupe, sa poitrine vigoureuse qui soulevait la soie blanche du corsage, avec ses lèvres charnues comme des pétales de capucine.

— Remettez-nous deux demis, pour ne pas vous faire perdre votre temps, dit Mercenier.

Pendant qu'elle versait la bière, le boucher tapa aux carreaux de la porte, et l'interpella. Elle répondit dans la langue du pays, puis expliqua aux deux compagnons.

— Mon père réclame le garçon, pour qu'il l'aide à pendre une moitié de bœuf... Je ne sais pas où il est fourré... Il faut être au moins deux pour cette besogne.

Mercenier se leva et se dirigea vers la boucherie. Il laissa ouverte la porte du petit salon et, certain qu'Elle le regardait, il voulut prendre la plus lourde part de l'énorme quartier de viande. Le boucher, malgré tout, ne parvenait pas à arracher de terre le côté de la bête qui lui incombait. Je sais que littérairement les Flamands sont très forts; mais dût ma littérature en paraître exécrable, je suis bien forcé de dire qu'en vérité celui-ci ne l'était pas. Mercenier lui fit signe de s'écarter, et, saisissant à deux bras le quartier gigantesque, il le souleva comme une montagne et le fixa sans hâte, par le tendon de la suisse, à un haut crochet libre.

Pour plaire à une femme, un homme élégant soigne le nœud de sa cravate, un homme d'esprit lui tourne de jolies phrases, un poète fait chanter des rimes : Mercenier, dans ses biceps puissants, balance trois cents kilos de viande fraîche !

Quand il rentra dans le salon, avec des taches brunes sur sa large poitrine, sur ses manches, et même sur sa mâchoire droite, fier comme un Gladiateur victorieux, il vida d'un trait le nouveau demi que Grard venait de commander.

Jusqu'au soir, pour qu'elle ne perdît pas son temps, et aussi parce qu'une fièvre leur brûlait le larynx, ils burent de la forte bière blonde en regardant la jolie fille. La double ivresse les enchanta. Quand on descendit les volets de la façade, la jeune fille les fit sortir, en les poussant légèrement aux omoplates. Ils s'enfoncèrent en titubant dans la nuit, tandis qu'elle criait :

— Bonne nuit ! A demain !

***

Le lendemain, avant midi, ils étaient là. Ils avaient dormi où ils avaient chu, sous quelques tuiles. Leurs figures étaient tirées; ils devaient s'être lavés au ruisseau, et s'être essuyés d'un revers de manche, car ils avaient des petits dessins de lignes grises sur la figure et sur le cou; et ils avaient enfoncé leur bonnet de police jusqu'aux oreilles.

pour qu'on ne vit pas le désordre de leurs cheveux.

La jeune Flamande, de temps à autre, venait causer quelques instants avec eux. Pendant ses absences, les deux compagnons restaient silencieux, le cœur palpitant à chaque bruit qui partait de la cuisine. Quand elle était là, les jambes dans leur moule de satin, les seins vivants, la bouche humide et chaude comme une orange ouverte, les yeux de Mercenier se levaient vers elle, gonflés et marbrés de rouge, tandis que Grard, plus fin, la langue plus déliée, l'interrogeait pour surprendre son âme.

Ils surent qu'elle détestait le commerce, car elle leur parlait dédaigneusement de la pièce ou pendaient les chairs rouges des bêtes écartelées. Et cependant, le soir, quand elle les poussa sur le trottoir après les nombreuses rasades qu'elle leur avait versées avec une complaisance un peu vorace, après qu'elle leur eut souhaité l'« à demain » tentateur, Grard résuma l'impression de leur conscience trouble.

— Non, vraiment, ce n'est pas pour commercer de cette bidoche-là qu'elle est faite...

Ils revinrent le lendemain, où la veille se répéta ; puis le surlendemain. Ils étaient bien décidés alors à obtenir un résultat. Bien que le désir, comme un pilori, clouât leur chair, ils n'étaient point sans penser vaguement à leurs batteries, à leurs pièces tapies là-bas, vers Nieuport-plage, avec du rafia sur la gueule, comme une voilette sur une figure, et qu'on enlève quand elles vont parler. Une détermination violente nouait leurs muscles à toutes leurs saillies. Quand le soir elle les invita à sortir, à l'heure où les volets tombent sur la façade comme un masque sur la figure de la maison, ils s'obstinèrent à demeurer dans le petit salon sombre où elle dut bien apporter une lampe. Un quart d'heure après, ils entendirent gratter à la porte de la rue, et trois officiers — deux lieutenants et un capitaine — pénétrèrent bientôt dans le salon. Ils toisèrent pendant quelques secondes nos deux artilleurs, d'un air surpris et mécontent, puis s'assirent en leur tournant le dos, comme s'ils n'étaient pas là. Ils commandèrent une bouteille de Bordeaux. Quand la jeune fille les vint servir, le capitaine joua avec le médaillon qui pendait sur sa poitrine, les doigts errants, tandis qu'un lieutenant lui pinçait la cuisse à pleine paume, de derrière, un peu au-dessus du genou. Elle riait, en les appelant farceurs.

Grard comprit la supériorité des officiers. Pour faire pencher la balance en sa faveur, il commanda deux bouteilles de vin. Comme Mercenier s'inquiétait :

— T'en fais pas. J'ai touché un rappel de six mois d'indemnité de combat.

Ils attendirent obstinément le départ des officiers.

Quand la jeune fille se trouva seule avec eux, ils osèrent. L'exemple était venu d'en haut. Mais, comme Grard enfonçait ses mains dans sa poitrine, et que Mercenier aussi y plongeait les siennes, brusquement — en amour, les humbles ne partagent pas — les deux mâles lâchèrent la femme et se frappèrent. Elle criait :

— Respectez la maison !... Allez vous battre dehors.

Quand ils furent dans la rue, se tenant par la gorge, elle fila dans l'ombre, en mâchonnant :

— On ne devrait pas recevoir des canailles pareilles chez soi.

Une minute après, elle ramenait la patrouille d'infanterie qui trouva nos deux hommes en train de se mordre et de râler dans la rigole.

* * *

Je tiens cette histoire du jeune avocat commis à la défense des deux artilleurs au conseil de guerre. Sa plaidoirie essaya de l'évoquer succinctement, mais il dut bien se rendre compte que nos juges militaires ont plus le sens de l'heure que le sens des nuances. Les deux jugements, sauf les noms, sont d'un même libellé. En voici les trois dernières lignes :

« Attendu que le délit de désertion est établi ;

« Vu ses bons antécédents,

« Condamnons le prévenu à deux ans de correction. »

F.-H. GRIMAUTY.



TROIS PEINTRES

PUVIS DE CHAVANNES

La ville dont les dieux n'ont qu'ébauché les murs,
Un carrefour où les enfants cherchent les sages,
Un cimetière où l'ange apporte des messages,
Un autel écroulé sous les cyprès obscurs,

Des cadences de flots, des battements d'azurs
Sur qui planent en vols lilas de doux présages,
Et le long de la mer les mystiques visages
Vers qui des doigts anciens font des signes futurs.

Puvis harmonisa notre rêve et l'espace
Et joignit par un vœu de pieuse beauté
La rose qui va naître au sourire qui passe.

Il a lancé sur l'ombre un navire enchanté
Avec à chaque mât qu'on devine sonore
La lampe couronnant d'attractive clarté

Près de ce qui n'est plus ce qui n'est pas encore.

FERNAND MAZADE.

CÉZANNE

La toile est un parterre avec des femmes nues...
Ces trois crânes jadis eurent vos peaux grenues,
Paysannes, vos chairs fauves sur leurs os blonds.
Cézanne les copie et les a peints plus longs
Que nature, posés sur une étoffe rèche
Dont la flamme, le soir, les pavoise et vous lèche.
Sainte Victoire bleue est un volcan éteint.
Le peintre a délayé de l'azur pour le teint
Flave des nudités qu'il mêle au paysage :

Il mûrit une joue, ourle de rose un sein,
Et sait même arrondir la mort sur un coussin,
Sans un tic de la bouche ou dans l'œil un nuage.
— L'arc des reins se détend dans les herbes tapis,
Et des têtes de mort pèsent sur le tapis
Que leur a, pour les peindre, apparié le sage.
Cézanne, ce collier fait pour le bœuf Apis,
Ces crânes, de les voir en pyramide pie
Me feraient oublier les têtes de la vie.

JEAN ROYÈRE.

CLAUDE MONET

C'est l'aube. A l'orient s'est ouverte une rose
dont le calice au nid fourmillant est pareil...
Déjà l'espace est clair d'un lumineux réveil.
Les Heures, dans l'éther insondé, sont écloses.

Leur essaim flamboyant, qui jamais ne se pose,
traverse l'univers comme un frisson vermeil,
puis va se perdre au gouffre où sombre le soleil :
et l'ombre se répand sur la face des choses.

A peine reste-t-il en nos cœurs éblouis
quelques reflets confus du jour évanoui;
mais tu nous gardes, toi, sa beauté tout entière,

ô Monet ! car tu sus, d'impondérables fils
ravis à l'arc-en-ciel, tramer les rets subtils
où chante, prisonnière à jamais, la Lumière.

PIERRE TOURNIER.



VERS ET PROSE DE LANGUES LATINES

PRISME

Qu'on me donne deux yeux magiques, bleus et rêveurs,
Et deux seins tentateurs et deux vivantes lèvres rouges.

Et mes ennuis cesseront, et mes nostalgies, mes douleurs,
Mes jaunes chagrins se changeront en fleurs.

Mais non ! Tout cela n'est que folie de rêveur peu sage
Qui déguise ainsi son mal,

Tandis que la Vie, qui feint d'ignorer,
Lui brise son prisme de cristal azuré.

Traduit de l'espagnol de FRANCISCO CONTRERAS (*Toison*).

SUAVISSIMA

Comme les vierges pieuses des autels, aux mains en croix,
Couleur d'albâtre, et aux regards levés vers les cieux vastes —
Colombe affligée contemplant les astres,

Ainsi, je la vois sans cesse, nimbée de lumière, et je l'adore à genoux
de longues heures. Foyer de splendeur où brillent des bénédictions
et des lys, des rossignols et des aurores...

Et quand ces regards déilcieux tombent sur un cœur épanoui,
ils le transforment — ô splendide miracle !
en une purissime hostie d'amour.

C'est pourquoi ses regards m'enveloppent de blanches nuées
d'aube éternelle. Mystique fiancée d'un idéal céleste,
elle ignore la sensation moderne.

Astres ! formez-lui une auréole resplendissante...
Lys ! inclinez-vous sur son passage...
Douce vierge idéale aux cheveux dénoués, aux mains en croix,
pleine de grâce !

Traduit du portugais de Xavier de Caravalho (*Poesia Humana*).

DIALOGUE NOCTURNE DANS L'OBSERVATOIRE DE LA 8e BATTERIE D'OBUSIERS A ZAGGRA

Il pleut. Deux ombres sous les triangles argentés et bondissants des réflecteurs. La tranchée est une épouvante blanche. Convulsion pétrifiée. Les réseaux de fils barbelés, devenus fous, semblent secouer les grilles d'argent de la pluie.

« Dis-moi, aimes-tu Julia ?
— Oui, beaucoup, de toute mon âme. Et toi ?
— Moi aussi.
— Beaucoup ?
— Oui, de toute mon âme.
— Pourquoi l'aimes-tu tant ?
— Parce qu'elle m'adore.
— Elle te l'a dit ?
— Oui, elle me l'a juré et prouvé.
— Elle l'a juré, elle l'a prouvé, à moi, à toi, à tous.
— Bonne nuit, je vais m'étendre une heure. A l'aube, je dois vérifier les créneaux.
— J'irai avec toi !
— Tu veux venir ? Et pourquoi ?
— La mitrailleuse choisira, définitivement.
— Nous irons côte-à-côte. Nous serons frappés ensemble et Julia restera les mains vides.
— Je ne le crois pas. Julia n'aura jamais les mains vides. Bonne nuit. »

Traduit de l'italien de F.-T. Marinetti (*Otto anime in una bomba*) par Henri Landerci.

LIVRES NOUVEAUX

Tout ce qu'une sensibilité de femme peut offrir de passionné, de douloureux et d'infiniment tendre, est parmi les feuillets du livre de Marguerite Burnat-Provins. Confidences dédiées, au jour le jour, à l' « être sans visage » dont la guerre s'est emparée, ces lettres, ces proses qui sont de beaux poèmes sincères, évoquent la séduisante Marceline Desbordes-Valmore, dont les vers ont de si voluptueuses plaintes. Ce qui touche par-dessus tout, c'est la simplicité profonde de ces lignes ; rien, dans *Vous,* n'est ordonné pour l'effet. Mais quelle beauté dans les cris d'amour, dans les élans vers la joie, dans la plainte des heures lasses ! Paroles jaillies du cœur pour chérir de beaux souvenirs, pleurer des illusions ou refléter la pure flamme de l'amour ; livre qu'on lit comme on reçoit de tristes et nobles confidences.

Faut-il, à propos d'une œuvre admirable par sa spontanéité, s'attarder à en louer le style ? Celui de *Vous* sait rendre, en leur splendeur changeante, les nuances les plus exquises de l'amour — et toute la mobilité des impressions qu'amènent et dissipent les heures fuyantes. Il y a là des morceaux parfaits : ceux qui s'indignent contre la guerre, qui « avec tout, les amours, les gloires, les fiertés, les purs talents et les génies, avec l'ardeur de la virilité, a fait un plat des dieux pour les corbeaux, les fauves, la vermine » — ceux qui parlent d'espoir : « Vivre, c'est attendre toujours la plus belle journée » — ceux qui traduisent, avec tant de justesse dans l'originalité, l'amour et ses tristesses. Je voudrais citer des pages entières, frissonnantes de vie...

Les beaux livres sont des êtres vivants, qu'on interroge et d'où viennent d'émouvantes réponses. Celui-ci en est un.

Le *Nocturnal* (1), de Franz Hellens, offre, en son ensemble, toutes les qualités que nous aimons dans les *Hors-le-Vent* et *Clartés Latentes.* La vigueur colorée de la phrase, le choix singulier du décor et l'anormale psychologie des personnages se retrouvent ici, avec plus d'originalité encore. En ce sens, ce livre est en progrès sur les précédents.

Mais est-il le meilleur de Franz Hellens ? Le goût des individualités curieuses entraîne loin. La puissance de l'imagination garde sa place, qui est belle, parmi ce qui intéresse et captive. Toutefois, on aimerait que l'imagination de Franz Hellens se préoccupât de s'interdire le genre d'incroyable qui naît aux dépens de l'art. L'inadmissible, l'imagination sans contrôle attirent un moment et séduisent, mais ne se font pas aimer. Or, je ne puis voir, dans des contes comme *Le Squelette d'Or* ou le *Dompteur de Voix Sauvages,* autre chose que matière à étonnement. C'est trop peu, étant trop facile. *Nocturnal* vaut infiniment plus, qui termine le volume dans une atmosphère de rêve où se pose de la puissance. Mais le sourire sarcastique dont s'enveloppe le récit, déconcerte. Les œuvres déjà parues de Franz Hellens donnaient moins d'aliment à la curiosité, moins d'attrait pour l'imagination, mais davantage pour le cœur.

Ce qui fait le charme des *Histoires Merveilleuses* (2), de Pierre Broodcorens, c'est une grande tendresse pour les faibles, une émotion simple et vraie. Il n'en faut pas plus pour qu'on aime

(1) *Les cahiers indépendants.*

(2) *Junior.*

un livre. Celui-ci, de plus, fait quelquefois réfléchir. Il y a, dans ces aventures magiques ou naturelles (merveilleuses, toutes !) de pauvres gens, un appel à la bonté qui ne laisse pas indifférent. Le style sobre et clair abonde en notations fines et très nuancées, de sites ou de caractères.

LÉON CHENOY.

Il y a quelque témérité à décrire encore, après les livres de Duhamel, de Barbusse, etc., la vie des tranchées et de l'avant. M. Jean Azaïs, dans *L'Abri 56-A-2,* s'en tire fort bien. On s'intéresse au récit pittoresque et coloré qu'il fait de sa vie en Meuse.

Aux Morts !, de M. José Hennebicq, célèbre avec lyrisme ceux qui tombèrent en Flandre et les civils tués sous l'occupation.

C'est un honnête récit d'aventures, consciencieusement écrit, que *Le Secret de ne jamais mourir,* divulgué par M. Alix Pasquier.

L. C.



LETTRE DE PARIS

Le Copiste indiscret, par Jean Pellerin.

L'art du pastiche doit être encouragé et cultivé. Peut-être deviendra-t-il un jour l'unique forme de critique. Comment mieux montrer les défauts d'une œuvre qu'en les exagérant quelque peu ?

On a toujours aimé ce genre, depuis les poèmes monténégrins de Mérimée qui ont trompé tout le monde, jusqu'aux *Chansons de Bilitis,* qui n'ont trompé que des savants, sans oublier *Les déliquescences d'Adoré Floupette,* cette mordante satire du symbolisme et surtout les admirables recueils de Jules Lemaître, *En marge des vieux livres,* pastiches d'idées plutôt que de styles, où l'auteur a introduit la quintessence de son ironie hautaine et de son scepticisme moqueur.

Nous devons louer M. Jean Pellerin de suivre cette tradition si française. Il la renouvelle, il lui donne de l'agrément et de l'intérêt en pastichant des écrivains encore pleins de jeunesse : A. Salmon, F. Carco, J. Giraudoux, etc. Des philistins lui ont peut-être dit que ces noms n'étaient pas assez célèbres et que le lecteur se soucierait peu de ces imitations d'écrivains qu'il n'a jamais lus.

Le joli succès obtenu par *Le Copiste indiscret* prouve que ces craintes étaient vaines. M. Pellerin rend doublement service à la littérature : il confère de la notoriété et de l'importance à des écrivains qui le méritent — et cela de la plus spirituelle façon : en leur indiquant leurs défauts.

Naturellement — et M. Pellerin ne nous en voudra pas du rapprochement — cette distraction de lettré évoque aussitôt les noms de Reboux et de Muller et une comparaison s'impose. M. Pellerin n'est pas au-dessous de ses devanciers, au contraire ! Il provoque le rire avec plus de continuité. Il ne touche pas au caractère d'un écrivain : il reste dans le domaine strict de la littérature. Cela mérite aussi d'être noté, car on peut se laisser entraîner à des « rosseries » de mauvais goût.

M. Pellerin n'a qu'un défaut : il est trop habile ! Surtout dans les vers qu'il manie avec trop d'aisance, il est souvent plus fort que ceux qu'il imite. Je doute presque que Mme de Noailles, que

Mme Rosemonde Gérard puissent écrire des vers aussi délicieux et contenant autant de mots d'esprit.

Parfois même il oublie qu'il pastiche et nous donne... du Pellerin tout simplement. Je crois qu'il n'a guère songé au *Bateau ivre,* de Rimbaud, en écrivant *L'Autobus ivre;* mais nous ne pouvons lui en vouloir, puisque cette petite supercherie nous vaut cette exquise fantaisie sur le Paris moderne.

En lisant le pastiche de Courteline, il me vient également cette mauvaise pensée : l'auteur n'a peut-être songé à Courteline qu'après avoir terminé ce morceau qui ne rappelle que d'assez loin la manière du père de *Boubouroche*... mais qu'importe ! puisque nous avons ri à gorge déployée en écoutant le chœur des garçons livreurs. « Il faut être fort comme un Cabire, eût dit Flaubert, pour avoir de ces légèretés-là ! »

Mais ceci n'est qu'une exception. En général, il serre de plus près le modèle quand il traite des sujets de prose. Sauf le pastiche de Paul Adam, qui ressemble aussi bien à du Barrès, ces imitations sont rigoureusement exactes.

Nous reconnaissons les vantardises de Barbey d'Aurevilly, la férocité campagnarde de Jules Renard, l'érudition agréable et débonnaire d'Anatole France. Nous saluons au passage le dilettantisme de Paul Bourget et cette pointe de trivialité qui se glisse étrangement dans ses ouvrages les plus distingués. Tour à tour nous écoutons les amants mondains de Paul Géraldy, qui « bêtifient » de la plus agaçante façon auprès de leurs tasses de thé ; puis les doléances de Jehan Rictus, contées avec cette verve haletante qui sent la fièvre et la misère. Nous retrouvons les personnages si parisiens d'Henri Duvernois, leurs aventures si drôles et si navrantes, leurs fortunes et leurs bonnes fortunes, leurs digestions heureuses et leurs amours faciles.

Voici le cosmopolite André Salmon et le Montmartrois Francis Carco. Voici le joyeux Ponchon, toujours ami de la bouteille, et le grave Claudel, cet auteur difficile. Voici Paul Fort dont les vers coulent comme un beau fleuve lent au cours tranquille. Il fut nommé Prince des poètes, probablement parce qu'il est le plus paresseux de tous et que la nonchalance est une grâce de plus.

Nous les reconnaissons tous, ceux qui nous ont charmés, ennuyés ou irrités tant de fois. Ils sont là, dans le livre de M. Pellerin, fixés comme des papillons sous l'épingle cruelle de la satire. Peut-être bien qu'ils souffrent de cet étalage au grand jour de leurs menus défauts, de leurs multiples imperfections... ou plutôt non, ils s'en réjouissent. L'homme de lettres est ainsi fait : Peu importe qu'on se moque de lui, pourvu qu'on en parle.

GEORGES VITRY.



NOTES

GABRIEL CHARLE disparaît au moment précis où il espérait réaliser enfin quelques-unes de ses ambitions d'artiste. Ses débuts furent particulièrement durs. Comme tant d'autres il passa ses meilleures années à créer par son labeur incessant autant qu'anonyme, la personnalité d'architectes moins bien doués, mais plus heureux que lui et c'est à un âge où d'autres

connaissent déjà le succès qu'il eut l'occasion d'ériger sa toute première maison. Ses œuvres, en général, sont inconnues du public. Il ne créa pas un style à lui, mais son art sobre et bien ordonné lui avait, à force de travail, assuré une place enviable et réputée parmi les architectes belges.

Ses premières constructions sont empreintes de cette simplicité saine qui distinguera, sans aucun doute, l'architecture de demain.

Passez boulevard de la Cambre, regardez la maison d'Overloop ou celle du peintre Lameers, rue de la Réforme : si ces façades écrasent leurs tristes voisines c'est que l'imprévu et la délicatesse sont obtenus sans le moindre effet; leur charme est naturel, point de luxe inutile; de la silhouette, de la ligne et de la couleur; de la vraie couleur obtenue par l'emploi judicieux des matériaux.

Décorateur habile autant qu'architecte, Charle s'était révélé en outre, un maître dans l'art de concevoir les grandes salles. Sa dernière œuvre, le *Coliséum,* possède sur toutes celles érigées en Belgique l'avantage indéniable d'une architecture et d'une décoration harmonieusement homogènes. Ici encore il a manié une palette riche et qui réjouit l' œil du plus difficile, fût-il même architecte.

Et maintenant qu'il n'est plus, Charle restera pour nous un artiste extraordinaire. Il a su traiter magistralement la maison modeste, la vraie maison; à une époque où le luxe et l'horreur régnaient en maîtres incontestés ; où le soi-disant bon goût se manifestait de temps à autre, sous l'apparition blafarde d'une façade qui n'était en somme que le fragment d'un palais ou la restauration médiocre d'un temple. Et si, durant quelques années, il avait lui-même subi l'influence d'un courant néfaste à son art autant qu'à l'architecture qui convient à notre pays, il sut l'abandonner à temps. Ce dernier trait, surprenant chez un architecte, dépeint entièrement l'artiste, aussi est-ce avec un profond regret que nous avons appris sa fin prématurée.

J. E.



Il y a eu cent ans, le 28 août, que André Chénier fut révélé au public par la publication de ses poésies. Dans le *Temps,* Emile Henriot écrit à ce propos un article dont nous citons :

« Nous avons été voir, à la Bibliothèque nationale, les manuscrits d'André Chénier, légués par Gabriel. Avec quelle émotion, quelle vénération n'avons-nous pas manié ces feuillets bleutés et jeunâtres, où a couru la main divine du poète, et lu dans l'original ces vers charmants et purs, si finement calligraphiés, entre deux citations de Théocrite et d'Anacréon ! Heredia avait entrepris d'en donner une édition définitive, établie avec une admirable piété, sur un regroupement nouveau, mais la mort ne lui a pas permis d'aller plus loin que les *Bucoliques;* M. Paul Dimoff, d'autre part, a repris ce projet et publié déjà deux volumes.

Mais, encore une fois, que sont devenus les manuscrits qui avaient été confiés à Latouche pour son édition de 1819, et qui, demeurés dans sa maison d'Aulnay-sous-Bois, en ont disparu en 1871, après le pillage du pays par les Prussiens ? Sont-ils à jamais détruits ? Ou bien font-ils les secrètes délices de quelque savant maniaque d'Iéna ou de Gœttingue ? Une note autrefois parue dans le *Temps* (il y a plus de trente ans) assurait qu'on avait des raisons de croire que ces précieux papiers n'ont pas péri, mais qu'ils ont passé en Allemagne. »

Le Bout de Table

Signe des temps.

En ce compartiment de seconde classe, six voyageurs se prélassent, les uns lisant, les autres causant. Un seul d'entre eux s'isole avec noblesse. De belle prestance, le corps pris dans un complet impeccable, il en impose d'autant plus que son front de penseur ajoute à l'ensemble un je ne sais quoi de grand. Et le train glisse vertigineusement sur les rails polis et parallèles.

Nous pénétrons en gare de Namur. Après les campagnes rutilantes de soleil, voici de l'ombre. Voici du personnel œuvrant et des voyageurs s'engouffrant. Passe un pâle garçon cafetier offrant, posés sur son comptoir portatif, des verres couronnés de mousse. Alors le monsieur de belle prestance se dresse à la portière, fait un signe au serveur et dévoile en une phrase unique, une identité sans équivoque :

— Donnez-moi-z-un verre !



Il nous est arrivé trop souvent de ne pas admirer le Touriste du Front dans ses exploits journalistiques pour ne pas signaler ses mérites littéraires quand il nous en fournit l'occasion. Il vient de publier, dans la *Bataille littéraire*, un poème d'une envolée telle qu'il serait impossible au plus agile chasseur de « prinkères » d'en arrêter l'essor. Depuis Hugo, les poètes nous avaient déshabitués d'un lyrisme de si bon aloi. Aussi peut-on prophétiser avec la plus absolue confiance que ce poème ouvrira à son auteur la porte d'un placard de l'Académie.



Sans doute en prévision du harnais qui l'attend, le citadin, par cette fin de vacances, fait la grasse matinée, puis s'aventure dans la campagne pleine de relents, de fumier et de splendeur. L'ami M., dont la tête blonde se poudre si prématurément de frimas, est de ces villégiateurs attardés. Curieux des hommes et des choses, son séjour aux champs lui a fait connaître des autochtones patoisants parmi lesquels Mathieu, paysan borgne, matois et goguenard, qui l'accueillit un matin en le fixant de son petit œil rond :

— Cré dié ! dit-il à M., en montrant le soleil au zénith, je me réveille plus tôt que vous...

— Cela t'est facile, mon bon Mathieu, tu n'as, toi, qu'un œil à ouvrir !



N'est-ce pas Aurélien Scholl qui contait : Passant à Boulogne-sur-Mer et désireux de manger du poisson, le Vatel de l'endroit me dit avec un grand geste de regret : La marée nous vient de Paris, monsieur... nous l'attendons !

Fumeurs, souvenez-vous de la boutade de l'humoriste boulevardier et n'allez pas vous approvisionner de votre herbe favorite aux bords de la belle Semois. Ahuri, le cultivateur ne comprend rien. Conclusion : Le tabac de la Semois ne se trouve que sur les rives de la Senne.



L'article du sénateur Lekeu : « Il faudra reprendre », publié par le *Peuple*, est à peu près dépouillé de cette redondance qu'affectionnait l'ex-maître des exercices. Cet article critiquait fougueusement les sous-Carnegie de la Société Générale, de la Banque d'Outre-Mer, d'autres encore, et les avertissait que, faute de rendre des bénéfices scandaleusement illicites, le prolétariat finirait par les leur reprendre. C'était envoyé, comme disent les peintres. Dans son zèle, le sénateur laissa choir une kyrielle d'adjectifs et son style s'empoula jusqu'à égaler par endroit celui qu'en un article suprême, il voua cruellement aux gémonies.

Après avoir déversé sur les maîtres de la finance le trop-plein de son cœur orageux, il convoqua, m'assure-t-on, ses amis politiques en une réunion privée et, fait insolite, il s'y fit attendre. Ses amis profitèrent de ce répit pour vanter la métamorphose du style Lekeu. On en exalta la simplicité. Louis Bertrand, sur qui rejaillit la gloire de son homonyme français, se montra particulièrement compétent.

Mais Lekeu parut et fit taire les bouches laudatives. Il s'excusa, puis :

— Compagnons, vous avez lu mon ordre de restitution lancé aux sous-Carnegie de tout acabit. Comme dans toutes les manifestations humaines, l'exemple souverain s'impose, je vous propose une nouvelle nuit du 4 août : rendons, pour qu'il ne faille pas que l'on nous reprenne... Ainsi serons-nous d'accord avec nos théories et...

On ne m'a pas décrit les têtes des assistants, mais on m'a relaté les quelques bribes des conversations entendues au sortir de cette réunion mémorable. Vandervelde disait :

— Ce garçon est évidemment incurable... il parle une langue tellement alambiquée...

— ... que je n'y ai rien compris, assura Bertrand le Prolétaire.

— Je crains, dit un prébendier résolu, que nous ne la comprenions jamais !

Le Maitre d'Hôtel.

LE MONUMENT MAX WALLER

L'inauguration du monument Max Waller, directeur-fondateur de la *Jeune Belgique,* aura lieu dimanche 12 avril, à 10 1/2 heures du matin, au square Ambiorix, à Bruxelles.

La cérémonie sera très simple : notre grand poète Albert Giraud prendra la parole au nom du comité et M. Ad. Max, bourgmestre de Bruxelles, répondra au nom de la ville. Ce sera l'aboutissement calme et recueilli d'une campagne ardente. Quand elle fut décidée, en 1903, il y avait près de quinze ans que Waller était mort. Son souvenir était resté vivace au cœur de ses fidèles, mais le public ignorait généralement le nom de ce page élégant des lettres belges, de celui en qui s'incarnait toute une génération brillante d'écrivains. Or, c'était par souscription publique que les promoteurs de la manifestation voulaient que le monument fût érigé. Et l'éducation du public commença, méthodique. La première conférence, organisée par le *Thyrse,* fut donnée par Albert Giraud, le 5 décembre 1903, au « Foyer intellectuel » de Saint-Gilles. Il n'entre pas dans nos intentions d'écrire ici l'histoire de cette campagne qui ne manqua ni d'imprévu, ni de déceptions, ni de pittoresque. Ils sont nombreux et variés, les endroits où, pendant des années, les conférenciers au service du comité, parcourant le pays, exposèrent l'œuvre de celui qu'il s'agissait de glorifier. Tantôt devant d'humbles auditoires, tantôt devant des assemblées élégantes, les amis de Waller parlèrent avec l'enthousiasme qui révèle les convictions. Il y eut des publics clairsemés, il y eut des assistances nombreuses, il y eut des organisations de réunions parfaites, il y en eut de déplorables ; certains locaux étaient sympathiques, d'autres rébarbatifs. La campagne se poursuivit, systématique... et les souscriptions vinrent. Les administrations, si lentes à s'émouvoir, furent touchées et de nombreux conseils communaux, des conseils provinciaux, le gouvernement votèrent des subsides. Le Roi fut un des souscripteurs les plus empressés.

Le comité avait trouvé en Victor Rousseau l'artiste compréhensif dont l'inspiration allait concevoir l'œuvre évocatrice de la Renaissance de nos lettres, symbolisée par Waller. Rousseau prêta au comité son concours avec cet admirable désintéressement qui est au fond des natures d'élite. Pour l'architecture, il trouva en M. Van Neck un collaborateur heureux.

La belle figure harmonieuse que Rousseau a sculptée et qui s'érige audessus du médaillon de Waller, évoque, dans la grâce robuste de son geste, soulevant le voile qui l'enveloppe, l'éveil longtemps attendu de notre littérature. Eveil sous l'impulsion nerveuse de la *Jeune Belgique,* criant en tête de son premier numéro : « Soyons Nous ! » et suscitant au cours de sa vie active et joyeuse, le développement de la personnalité, dans l'ordre et la clarté du génie français, servi par ce merveilleux instrument qu'est la langue de Racine, Voltaire, Flaubert, France ! Prêchant le respect de cette langue, la *Jeune* provoquait l'épuration de celle que nous parlons et que nous écrivons trop souvent, hélas ! Avoir mené le bon combat de la plume pour un tel programme, avoir réussi, avoir révélé tant d'écrivains réels à eux-mêmes et au public, valait bien un témoignage de la

reconnaissance publique ! Il fallait honorer l'action de Waller et de sa vaillante revue.

La génération qui les suivit ne voulut pas être ingrate, et c'est pourquoi elle s'employa, avec l'appui agissant des aînés, à réaliser ce projet peut-être téméraire de faire ériger un monument à un littérateur, en Belgique, par souscription publique. La réussite est venue au bout de dix ans (le monument devait être inauguré le 5 octobre 1914). Les promoteurs n'ont pas voulu établir un record. Mais ils regarden avec quelque fierté le résultat acquis et le *Thyrse*, qui y contribua pour un certaine part, se permet d'en tirer quel que orgueil.

L'inauguration du monument sera la première manifestation littérair publique dans le pays depuis l'armis tice. N'est-il pas d'un augure heureu qu'elle soit placée sous le vocabl prometteur et patrial de la « Jeun Belgique » ?

LÉOPOLD ROSY.



DANS LA NUIT DES TEMPS...

A JEAN DELVILLE

C'est l'heure où sur les noirs grabats,
Les mendiants et les gueux
Dorment, mornes et las,
La face aux cieux.

Tant de misère les abat
Qu'ils ne rêvent pas d'être heureux.
La Mort a mis sur leurs corps froids
Son doigt fiévreux...

Et lorsque l'aube sourira,
Subtile, au fond des cieux,
Ils se réveilleront déjà,
Les malheureux !

Ils peineront, mornes et las,
Sous le ciel toujours gris ou bleu,
De la sueur féconde aux bras,
Du sang aux yeux.

Ah ! le jour attendu luira
Sur le vieux monde ténébreux,
Vierge enfin du noir Golgotha
Des miséreux !

Non ! Non ! leur plainte d'ici-bas,
Sous le grand ciel harmonieux,
N'est pas l'éternel hosanna
Vers Dieu !

CAMILLE FABRY.

AVRIL

Rien n'est pur comme une âme où l'Amour a passé...
Avril, le front clair, ceint de notre primevère,
Faisait éclore enfin les fleurs d'or dans les prés,
Jetant sur la Nature une douce lumière.

Le Ruisseau calme et fol, tour à tour, enchanté,
Disait par au delà des Bois sa chanson claire;
Et la bergeronnette au buisson préféré,
Jouait et voletait dans la brise légère.

Et c'est alors, mon Dieu ! que je La vis passer !
Elle allait lentement... Ses cheveux dénoués
Flottaient au vent comme des ailes de lumière...

Elle resplendissait de grâce et de beauté...
Ses grands yeux bleus divins vers moi s'étaient baissés...
Mon rêve ,dès ce jour, éclôt loin de la Terre !

Rien n'est pur comme une âme où l'Amour a passé.

LE SOIR AU BORD DU LAC

Clos tes yeux bleus... Vivons de paix et d'infini.
Le rossignol, ému d'un trop divin silence,
S'est tu... Le Bois sourit à ma folle espérance !
L'ombre chère a glissé des ailes de la nuit.

Clos tes yeux bleus... La brise en effleurant les ondes,
A le murmure doux des ailerons subtils,
Et j'entrevois ton âme au travers de tes cils
Lorsque tes yeux sont las de contempler les Mondes !

Clos tes grands yeux profonds... Les lauriers sur nos fronts
Me pèsent... Laissons-les ! Vivons de paix encore...
Clos tes yeux que j'ai baisés; demain, à l'aurore,
Mes yeux y glaneront les éternels rayons !

CAMILLE FABRY.



LA PERLE DES SERVANTES

Le déjeuner s'achevait; Valérie servit le café, les liqueurs, emporta la desserte. Gauvain, le pharmacien, la suivit des yeux :

« C'est votre cuisinière, Maufras ? Félicitations : le dîner était succulent.

— Il n'y a que les célibataires pour faire de ces trouvailles, dit le docteur Margicourt entre deux bouffées. Car Valérie — si elle n'est pas jolie — est soigneuse, honnête...

— Où avez-vous pêché cette perle, Maufras ? »

Margicourt interrompit encore :

« Chez des huîtres...

— Margicourt, protesta Maufras, tu n'es pas gentil pour mes cousins Robesson !

— Si Gauvain les connaissait, rétorqua le vieux médecin, il serait de mon avis.

— Peut-être, dit Gauvain, mais je ne vois pas comment Valérie... »

Margicourt :

« C'est toute une histoire, pharmacien.

— Voyons, docteur, dit Maufras, tu ne la sais pas mieux que moi, et tu me laisseras bien la conter. »

* * *

Le fait est que Valérie n'était pas heureuse chez mes cousins Robesson. M. Gauvain, Margicourt charge un peu; mais ma cousine est une maîtresse de maison exigeante; ses fillettes ne sont pas des anges, et mon cousin, trop faible, laisse faire. Valérie, pourtant, était là ce qu'elle est ici. J'y allais souvent; mes cousins, connaissant mon faible, mettaient les petits plats dans les grands. Valérie faisait merveille et je lui glissais chaque fois, avec une pièce blanche, quelques mots de compliment.

Elle rougissait de plaisir; car la pauvre n'en devait guère entendre, de ces mots-là ! Faite comme un homme, taillée à la serpe, rousse et criblée de taches de son, Valérie, à trente ans, n'avait certes jamais eu d'amoureux. Je ne sais comment, un dimanche après-déjeûner, je me trouvai seul avec elle, dans la salle à manger.

Elle était plus laide encore que de coutume. Ses grosses lèvres grimaçaient; ses cils jaunes battaient sur ses yeux brillants. Son corsage plat s'essoufflait. Tout à coup, je vis deux grosses larmes couler sur ses joues :

« Eh bien, Valérie, qu'avez-vous ?

— Mais rien, Monsieur.

— Voyons, ma fille, on ne pleure pas sans raison. Valérie, vous avez de la peine... »

Avais-je mis, dans ma voix, une involontaire caresse ? Voilà Valérie qui s'approche et qui éclate en sanglots :

« Eh bien, oui, Monsieur. J'ai du chagrin. Parce que la vieille tante qui m'a élevée, après la mort de mes parents, va mourir. J'ai reçu la nouvelle hier. Et Mme Robesson n'a pas voulu que j'aille la voir, parce que vous veniez aujourd'hui et qu'il fallait faire un bon déjeûner... »

Mes amis, je n'ai jamais cru que les attentions de mes cousins fussent très désintéressées; car ils sont toute ma famille. Mais je trouvai odieux que — pour flatter ma gourmandise — on empêchât cette pauvre fille d'aller fermer les yeux à sa seule parente.

« Valérie, lui dis-je, ne pleurez plus. Il y a des trains, dans l'après-midi; je vais demander à Mme Robesson de vous laisser partir tout de suite...

— Il est trop tard, Monsieur, sanglotait Valérie; ma tante est morte,

j'en suis sûre, et je ne la reverrai plus.»

Je n'ai jamais su voir pleurer une femme. Tu le sais, Margicourt; j'hésite, suivant les cas, entre lui donner des gifles, et lui ouvrir les bras, la bercer avec des mots tendres, avec des caresses. Je n'ai pas la force de l'indifférence, voire de la fuite. Cette fois encore, je succombai :

« Voyons, Valérie, ne vous désolez pas ainsi. A quoi bon ? Vous la reverrez, votre tante. Elle guérira... On ne meurt pas toujours d'une maladie... Et je vais demander à Mme Robesson... Mais oui, elle n'est pas méchante. Elle est même très bonne, au fond. Elle ne vous refusera pas... Mais non, Valérie... Et puis, voyons... Mais ne pleurez donc plus, Valérie... Puisque je vous dis..., je vous assure que votre tante guérira... Valérie... ma pauvre petite. »

J'étais tout près de Valérie; elle pleurait toujours, la figure dans son tablier blanc. J'écartai ses grosses mains, rouges et crevassées. Je couchai sur mon épaule la tête aux durs crins roux, et...

...A cette minute précise, comme s'ils eussent été aux aguets, les Robesson, par toutes les portes à la fois, entraient dans la salle à manger. Et leur aînée — cette chipie ! — criait de toute sa voix suraiguë :

« Oh ! mon cousin... Le cousin Sylvain qui embrasse Valérie ! »

* * *

« Ce dut être un beau scandale, approuva Margicourt. »

Gauvain avoua :

« Moi, j'aurais perdu la tête et pris la fuite... »

Ma cousine Robesson fut admirable, dit Maufras. Elle fit taire les fillettes et servir le café. Mais la foudre s'amassait, derrière ses lèvres pincées et ses paupières prudentes. Je contai l'histoire et demandai que Valérie pût aller fermer les yeux à sa tante. Je vis bien qu'elle ne me croyait pas :

« Oh ! mon cousin, dit-elle, Valérie aura tout le temps qu'il faudra...

— Vous n'allez pas la mettre à la porte ? m'écriai-je. »

Elle, avec un calme parfait :

« Vous êtes garçon, mon cousin, et libre. Moi, j'ai deux fillettes déjà grandes; je ne veux plus qu'elles aient sous les yeux... ce qu'elles ont vu tout à l'heure, sinon pire encore. Vous oubliez que vous êtes chez moi, mon cousin ;et que Valérie est à mes gages.»

Je ne me contins plus; j'ouvris la porte :

« Valérie ! criai-je; Valérie ! Vous allez donner, tout de suite, vos huit jours à Mme Robesson, et vous ne les ferez pas ! Il y a un train dans l'après-midi. Vous reviendrez quand votre tante sera guérie, et c'est moi, vous entendez, *moi* qui vous prends à mon service... »

Je crus que ma cousine Robesson suffoquait; son visage fut de toutes les couleurs de l'arc en ciel. Elle voulut parler, ne le put, et montra du doigt la porte à Valérie qui, sans rien comprendre, dénouait les cordons de son tablier. Robesson feignait de lire son journal; j'aurais voulu battre ma cousine; je me tournai vers lui :

« Robesson, lui dis-je, tu es une bête... une grosse bête ! »

* * *

Peut-être, au moment même, m'en ont-ils voulu. Mais les choses n'ont pas tardé à s'arranger. J'ai quelques revenus, il est vrai, et l'on me croit des économies. Seulement, aujourd'hui, ce sont les Robesson qui viennent déjeûner chez moi ; et c'est pour eux que Valérie prodigue ses trésors de science culi-

naire; je dois ajouter que le cousin ne se ruine pas en pourboires...

Valérie me sert avec une fidélité ridicule. Depuis que sa tante est morte dans ses bras, je lui tiens lieu de famille. Elle ferait seule toute la besogne, si je n'y mettais ordre; elle ne voulait pas de gages...

« C'est vraiment la perle des servantes, répéta le pharmacien Gauvain.

— Maufras, dit plaisamment Margicourt, je vais croire que tu y as mis de la préméditation.

— En tout cas, conclut Maufras, je crois que mes cousins Robesson ne me pardonnent pas de leur avoir enlevé leur servante... »

JULIEN FLAMENT.



AU COQ FRANÇAIS D'ARLON

Au maître sculpteur Jean Gaspar.

Les jours s'en sont allés d'angoisse et de navrance,
Et l'artiste est venu qui l'a conçu, certain
de faire œuvre de gloire, et son coq, un matin,
S'est dressé, magistral, sur un ciel d'espérance.

Pour le créer, vainqueur après tant de souffrance,
Un sculpteur est venu marqué par le destin.
D'une clameur montant vers le soleil lointain,
Comme on le sent, ce coq, clamer sa délivrance.

Farouche et triomphant, sorti de la matière,
Son geste a secoué le pays du remords,
Le pays dont on a reculé la frontière...

Il veille sur les gas peuplant le cimetière
Et les plaines sans fin. Dormez en paix, les morts !
L'ombre du coq français vous couvre, tout entière !...

ROBERT RAPHO DE GANZO.



LES POÈMES

Voici donc, après cinq ans, que nous nous retrouvons devant notre table de travail avec cette tâche — est-il besoin de le dire ? — pas toujours agréable d'entretenir les lecteurs du *Thyrse* des volumes que publient les soi-disant poètes.

Nous avons balancé un instant à écrire volumes de vers ou volumes de poésie; mais il est si peu de vrais vers et la poésie est si souvent absente des ouvrages rimés que nous nous sommes repris tout de suite.

Cependant, nous ne fûmes jamais intransigeant; nous n'avons jamais voulu condamner personne sans un jugement bien justifié; nous nous sommes toujours efforcé de découvrir le talent

quel qu'il fût; vers libristes ou parnassiens de valeur ont toujours trouvé grâce à nos yeux.

Aujourd'hui, comme hier, nous tenterons surtout, dans l'analyse des livres qui nous parviendront, de pénétrer la personnalité de l'auteur, nous essayerons toujours de nous mettre à la place de celui qui écrit et de déterminer ce qu'il a voulu atteindre, préférant encore les balbutiements d'un cœur noble, généreux ou sensible aux vers impeccables d'un jongleur qui s'amuse à entrelacer des rimes. Le baladin couvert de clinquant pourra nous distraire un instant, mais nous passerons, allant vers ce pauvre en haillons qui nous émeut ou dont les paroles simples suscitent en nous les pensées.

Il faut l'émotion pour nous retenir, certes, mais nous condamnons cependant la fade sensiblerie, surtout quand elle s'exprime dans le dénuement de forme et de rythme d'un Manuel ou d'un Jacques Normand. La prose rimée et disposée en lignes d'un même nombre de syllabes ne sera jamais qu'une mauvaise prose.

Il faut au vers — même au plus insignifiant d'un poème — un rythme interne, quelque chose de tremblé qui ne peut s'expliquer et qui dénonce d'emblée le poète.

Mais nous avons l'air de prêcher à la lune, alors que nous avons pour mission de donner notre avis sur les livres que nous avons lus.

Quelle impression m'a fait celui-ci? *Loin du tumulte*, par Paul Neuhuys (chez Dirix, à Anvers). Le poème linéaire intitulé *Récréation* est charmant et fait penser au *Musset* de Namouna, écrivant des impressions de guerre en Anvers occupée. L'auteur est plein de jeunesse — il y paraît, je le confesse — mais il a du talent et une certaine facilité dont il devra se méfier. En somme, ce livre de guerre n'est pas à dédaigner, surtout qu'il est orné d'une adorable préface du poète Max Elskamp, qui a écrit, somme toute, quelques belles pages en marge du livre en se gardant bien de juger celui-ci.

Je doute cependant que l'auteur de *Dominical* écrive jamais une préface pour Ovide Dieu Darbrès. A la Jeune Belgique, on eût crié « Rendez les prénoms ! » Ce Darbrès, qui n'a rien d'Ovide ni de Dieu, écrit des poèmes patriotiques(1) du genre de ceux dont les « jass » sont les premiers à dire : « La barbe ! »

Après un hommage au Roi, il y a quinze sonnets dédiés à des villes qui ont (nous apprend le papillon qui accompagne le volume) accepté la dédicace et fait entrer ces poèmes dans leurs archives.

Pourquoi les a-t-on sortis, grand Dieu !

Nos soldats (2). Ce poème est préparé selon une meilleure recette que le précédent; il a, en outre, le mérite d'être plus court : nous n'en voudrons donc pas trop à son auteur de nous l'avoir fait lire.

La plaquette *La brise dans les palmes*, de France Wetterwald (3), dénote du goût et de l'oreille et fait bien présumer de l'auteur.

Frédéric Denis n'en est plus aux promesses, lui; il s'est réalisé. Déjà les *Chansons de bonne volonté* l'avaient classé, en 1914, parmi les jeunes à suivre; voici la confirmation des espérances qu'on avait mises en lui : *Les jours mauvais* (4). C'est, certes, un des rares beaux parmi les livres de poèmes

(1) *Fierté*, chez Lebègue. Paris-Bruxelles.

(2) Charles Govaert : *Nos soldats*, chez Brion Hill. 50 centimes.

(3) A Paris, à la Maison d'art et d'édition.

(4) Edition des Cahiers indépendants.

inspirés par la guerre. Il n'y a pas ici d'impression directe, ni des lieux communs sur les événements douloureux que nous avons subis; c'est un livre tout personnel, la confession pleine de pudeur d'un être qui a souffert mais qui craint d'étaler sa douleur sous trop de lumière. De ce louable sentiment procèdent quelques poèmes que d'aucuns, pour leur caractère plus symbolique, veulent qualifier d'obscurs : ils n'en restent pas moins prenants. Il en est d'autres qui ont une douceur toute verlainienne; d'autres qui sont d'une beauté définitive.

Qui ne voudrait avoir écrit le poème qui est intitulé *A mon fils* et commence par ces vers :

Lorsque tu t'évadas de la chair angoissée
Qui se calmait enfin après un cri profond,
O mon enfant, ma jeunesse s'est redressée
Dans l'orgueil qu'un grand but imprimait
[à mon front.

Nous n'en dirons pas autant d'un autre volume paru dans la même collection (1), car je gage que personne n'en contesterait la propriété à l'auteur, sauf les maîtres dont il procède et parmi lesquels nous pourrions citer Laforgue et Waller. Mais vous êtes impatient de savoir ce qui peut justifier ce titre : *L'idole portative;* nous allons vous le confier, si vous promettez de ne pas aller le conter à l'auteur. Eh bien ! ce dernier a une petite femme qu'il aime, si petite qu'il la prend facilement sous son bras quand il va en voyage. Il se dit poète et le répète à profusion; mais pour lui poésie se confond avec amusement et fantaisie; il demande quelque part « quelqu'un d'humeur douce et clémente pour goûter de ses vers l'absurdité charmante ». Ma foi ! il nous plairait assez d'être celui-là, mais l'auteur en prend un peu trop à son aise; ce n'est pas assez absurde pour qu'on puisse le croire sincère.

(1) Mélot du Dy : *L'idole portative.*

F.-Jean Desthieux est un bon polémiste et un intéressant critique d'art peut-être, mais il n'est guère poète : nous n'en voulons pour preuve que sa plaquette *La guerre et l'amour,* que publie l'*Edition Corporative* de Paris.

Nous serons moins sévère pour Camille Fabry, parce que celui-ci se présente simplement; il a essayé de dire ce qu'il a vu en sa qualité de brancardier au front belge et pendant sa convalescence, car il fut blessé; il a voulu le dire simplement, sans grandiloquence, parce qu'il a vu que l'héroïsme même est simple et parce que, socialiste chrétien, il apporte l'esprit du Christ dans son œuvre : *Amor vincit omnia* (1). Pour lui, l'amour est plus fort que la haine et que la mort.

Des épigraphes comme celles-ci

« Ceux qui prendront l'épée périront par
[l'épée. »
« Tu aimeras ton prochain comme toi-
[même. »

déconcertent dans un livre de guerre, mais en découvrent la vérité : c'est que cette guerre est faite pour qu'il n'y en ait plus d'autre. Fabry est un apôtre du meilleur devenir des hommes. Son volume est un peu disparate d'inspiration et de forme, mais il laisse quelque nourriture à notre méditation.

Voici d'autres poèmes de la guerre (2), écrit par un luxembourgeois grand-ducal pendant l'occupation; ils se lisent sans contrainte, parce qu'ils sont vrais. De culture essentiellement française (si nous ne nous abusons pas, il fut du groupe de Floréal), l'auteur a

(1) Editeur : Hortus printing C° L[d].
(2) P. Palgen : *Les seuils noirs* (1914-1917), à Lovenbourg, Librairie centrale.

souffert cruellement de l'invasion; il osa protester contre l'abus de la force et fut emprisonné : ses manuscrits furent confisqués.

De sa captivité, il rapporta de curieuses impressions, parmi lesquelles nous citerons : *Les cloches* sonnant les victoires allemandes d'août 1914, l'arrivée d'un train de prisonniers anglais avec ce soldat français isolé en rouge et bleu, l'hymne des femmes allemandes dont les désirs rôdent autour des captifs, demi-dieux qui leur en imposent malgré tout. Il y a toute une série de poèmes consacrés à la Belgique (*Louvain, Les Fusillés, Le Cardinal, L'Eglise du Sablon*).

Tels poèmes (*Les Inutiles, L'Angoisse, La Grand'messe des canons, Les Aviateurs*) traduisent fort bien nos colères rentrées, nos espoirs fous et toutes les pensées que nous eûmes nous-mêmes quand l'artillerie tonnait sans discontinuer pendant des jours et des jours ou quand les avions amis venaient survoler nos villes occupées.

Il est indéniable que de-ci de-là on sent à certaines formes l'influence de Verhaeren, dans ce volume presque tout entier en vers libres, fortement imagés; mais le talent de Palgen s'affirme quand même personnel et puissant.

Mentionnons aussi en passant la belle présentation du volume, imprimé en deux couleurs et illustré de vignettes et dessins d'Auguste Trémont.

G. M. RODRIGUE.

Au prochain : Marcel Paquot, *La joie d'aimer.* — *Le cœur de l'ennemi*, poèmes actuels traduits de l'Allemand. — M. Thiry, *Le cœur et les sens.* — Marcel Angenot, *Litanies des petits Belges.* — Jean Roux, *La lampe devant l'autel.* — Charles Conrardy, *Exil dolent.* — Louis Boumal, *Le Jardin sans soleil.* — Marie Gevers, *Missembourg.* — R. Golstein, *L'Offrande du Pauvre*, etc.



LES ARTS PLASTIQUES

Au Cercle Artistique : Salon des Aquarellistes.

La Société des Aquarellistes est ancienne déjà : voici sa 55e exposition. Plusieurs de ses membres sont décédés pendant la guerre; aussi a-t-il été fait appel à des artistes qui — pour la plupart — ne sont aquarellistes que d'occasion. Cet apport est le plus riche, le plus intéressant, quoiqu'il nous éloigne des tendances à l'aimable, au joli, je dirais presque, au photographique qui sont trop souvent celles de nos peintres à l'eau.

Reckelbus va résolument vers la lumière; il plaque de puissants accords colorés; une singulière lourdeur gâte cependant ces œuvres où les nuages paraissent de la même matière que les pierres ou les eaux ou les champs. Gailliard présente des temples de son inépuisable voyage en Grèce; il limite sa palette lumineuse et heurtée aux ors, au violet et au vert. Les personnages de Crespin, mal dessinés, font tort à son grand intérieur d'église, où les vitraux vivent dans le noir trop opaque des pierres. La facture hâtive de Victor Hageman donne du caractère à ses types de paysannes. Pinot ajoute à ses jolies notations prises à Constantinople des esquisses où il tra-

duit la grâce d'un visage ou d'une attitude. De Van Zevenberghen, j'aime beaucoup la dame assise dans un divan bleu : c'est d'une intimité somptueuse. Baseleer lave des marines à grande eau. Anto Carte reste un observateur aigu et psychologique dans sa figure de moine portant un cierge, ou folklorique et amoureux de détail dans son *Adoration des Mages.* Mellery peint les paysans et les ouvriers dans une atmosphère de cave; ses allégories ont décidément un air de famille avec les diplômes. Ramah nous ramène en pleine lumière : le sujet qu'il choisit est banal, mais quel parti il tire de ces maisons sans beauté avec leurs petits jardins que des murs séparent !

Eugène Van Mieghem note avec esprit les frimousses de gamins juchés sur les caisses du port. Londot révèle un métier très sûr dans sa guinguette aux arbres dénudés. Creten aperçoit le caractère décoratif du parc de Tervueren ; il le rend trop froidement peut-être. Excellent paysage de Guilbert. Types intéressants de Gastemans. Je préfère le portrait de Delaunois à ses scènes du sac de Louvain : elles ont été vues sans doute, non prises sur nature, l'imagination les a banalisées et les rabaisse à l'illustration. Le sentiment s'avère aussi plus profond dans la *Pietà,* de Jakob Smits, qu'en sa sanguine, où une mère rassemble ses enfants près de l'église dévastée. Oleffe restreint volontairement sa palette (*Femmes de pêcheurs*) pour insister davantage sur le blanc argenté du ciel et des eaux. Strebelle affirme une vision très artiste.

Fabry ne sacrifie pas à l'impression. Ses œuvres sont toujours mûries. Art intellectuel, méditatif et volontaire où la forme châtiée, puissante, rend la valeur décorative indéniable. L'affreux drame qui a ensanglanté le monde ne pouvait laisser Fabry indifférent. Il n'y a cependant pas cherché prétexte à anecdotes; il le transporte dans son plan idéaliste, il le recrée et nous offre ses rêves et sa douleur. Voici d'abord porté par l'onde bleue le poète qui brandit sa lyre et voit le fleuve infernal des massacres et des incendies; il écoute l'injonction : « Laisse la lyre, poète, mais prends le glaive. » *Exil* poigne par sa vérité : l'homme buté dans sa volonté regarde la mer infinie, sa femme prostrée sait que la douleur pas plus que l'énergie ne peut fléchir le destin. Une autre femme, debout, la face perdue dans son rêve, muse ou protectrice, semble l'émanation de l'espoir. Sur la mer, un rameur conduit la barque vers le port. Le *bonheur* se présente en allégorie. Une femme en adoration devant la lumière laisse tomber des fleurs. Une de ses mains s'unit à l'homme sûr de vaincre, amoureusement il presse son épouse qui pleure éperdue. Un adolescent se précipite gardant une faible lueur. La scène se passe près de la mer bleue, dans un frémissement de lumière.

Marcette. Uytterschaut, Cassiers, Titz, René Jansens, Taelemans, Ensor, Mme Gilsoul-Hoppe, Richir, Hagemans, Hoeterickx, De Vriendt et d'autres complètent cet ensemble de formules connues.

ARMAND EGGERMONT.



LES REVUES

Des revues, en voici un torrent. Il y en a de petites, de grandes, de grosses, d'insolentes, d'humbles, d'opulentes. Ouvrons, coupons et présentons-les dans leur aimable désordre :

A lire — et à relire — dans la *Revue Critique des idées et des livres,* un article remarquable sur la *Forêt des Cippes* de Pierre Gilbert, jeune critique salué du nom de maître, tué lors de la première bataille de la Marne. Jamais, peut-être, on ne constata semblable unanimité dans l'éloge. Gilbert a laissé l'un des beaux et rares monuments de la génération sacrifiée. Pour donner un exemple de style et de pensée du jeune maître, M. de Tonquédec cite le merveilleux passage qui égale Gilbert aux grands critiques. Parlant de Stendhal, il décrit : « cet étonnant prestige de style, qui exténue à dessein le mot, le rend impalpable et comme invisible, atome de feu qui dévore tout écran entre la chose et la sensation ». Et cette fin de page toute classique : « C'est l'intelligence qui doit passionner et non le mystère. » Et cette pensée encore : « La sensibilité n'émeut pas, elle est émue. » En terminant, la *Revue Critique* cite les noms des jeunes et grands disparus dans la tourmente : Gilbert, Jean - Marc Bernard, Paul Acker, Lionel des Rieux, Jean d'Aulon, Luthard, Benoît, Drouet, et ajoute : « C'est à peine que l'on ose reprendre sans eux l'œuvre commune, où pourtant nous sommes engagés par l'envie de servir leur mémoire et de les continuer. »

Dans la *Bataille littéraire,* Jean-sans-Peur manie l'encensoir sous le nez chrétien d'Horace van Offel. Selon ce Jan impavide, si vous avez le nez chrétien, vous êtes susceptible de talent. C'est ce que ce parpaillot d'Anatole France n'a jamais compris. Dans ce même numéro de la *Bataille,* il est dit qu'un « malheureux poète » (chrétien) s'est condamné à écrire dix pages de prose par jour. Zola n'en écrivait qu'une mais cela s'explique : Zola était brouillé avec Dieu le Fils.

Nous avons omis de citer dans notre dernière chronique la revue *Les Chants de l'Aube.* Réparons cet oubli et lisons dans le cahier de juillet un frémissant *manifeste des intellectuels combattants,* réponse véhémente à « l'appel des intellectuels combattants français », invitant à renouer avec l'Allemagne des relations fraternelles. Des vers de Philéas Lebesgue, de Ch. Conrardy et d'autres, de bonne volonté. Le cahier d'août contient une belle étude de Frenay-Cid, les *Quinze dévôts mystères du Rosaire de Notre Dame pour les gens de la Wallonie,* illustrée de douze bois d'Auguste Donnay. Cette œuvre est du dominicain Hugues Lecocq, poète charmeur et de noble inspiration. Pour n'avoir pas respecté son anonymat, nous demandons grâce à son humilité.

L'Art libre publie un manifeste du groupe « Clarté ». Au nombre des signataires nous découvrons un nom presque oublié : Ed. Picard. C'est égal, on croit toujours à tort que cet ancêtre en est à son dernier avatar. A lire un excellent article « Rembrandt », d'Elie Faure. Paraphrasant le « Vox populi » de Villiers de l'Isle-Adam, où revient de manière si dramatique le « prenez pitié d'un pauvre aveugle, s'il vous plaît ! », J.-F. Elslander écrit : « Et pendant quatre ans on souffre, on pleure, on espère. Mais les jours vont s'assombrissant. Il y a de la laideur de

plus en plus. » Vous devinez, lecteurs, qu'il s'agit ici des quatre années de guerre. Elslander souffrait alors jusqu'à porter à la « Gaîté » un *Parrain* censuré. Prenez pitié d'un pauvre aveugle, s'il vous plaît !

Ne quittons pas ce terrain volcanique sans signaler le dessin de *Haro* dû à M. Daenens et intitulé : *la Vérité.* On la voit, la pauvre, submergée par le flot « menteur » de nos journaux actuels. Evidemment, nous étions en pleine vérité lorsque paraissaient, sous la censure allemande, la *Belgique,* le *Bruxellois* et autres *Vlaamsche Gazetten,* pour lesquels M. Daenens éprouvait une répulsion douteuse.

La question du vers libre est discutée par M. René Vaes dans *Lumière.* L'auteur incline vers la forme prosodique classique et nomme prose le vers libre qu'il présume une faiblesse littéraire. Nous y trouvons une critique des livres d'un Aristarque qui fait montre d'une *violence raisonnée,* et qui écrit ce charabia : « Ce vénérable *Thyrse* semble se fâcher doucement de-ci de-là que les jeunes osent médire, etc... » Jeune homme, aimeriez-vous les chardons ?

La Rose Rouge, belle revue française, publie un beau poème de Léo Larguier : *Conseil de Départ,* et, de Henry Berguin, un *Sonnet de l'Offrande* qui vaut un très long poème. Louis de Robert y prétend avec preuves énoncées que « Flaubert écrivait mal ». A quoi Paul Souday riposte, dans le *Temps,* et réfute presque victorieusement tant d'audacieuses assertions. — *Tout y passe,* bellement édité, s'évertue, mais sans y parvenir toujours, à composer un sommaire conforme à sa splendeur. — *Au Volant,* consacré à des vers originaux et bien venus de Pierre Bourgeois. — *Hélianthe,* très honoré de publier un poème espagnol de Th. Braun. — *Arts et Lettres,* où fleurissent encore des poèmes de forme, si pas toujours de valeur parnassienne. — *La Jeunesse nouvelle* publie un *essai sur la poésie lyrique,* substantiel, bien pensé et bien écrit, de Paul Champagne.

M. Joséphin Milbauer, qui fait se coucher le soleil à l'orient, prétend que *La Vigie* n'a pas inventé la poudre. Pourquoi lui ôte-t-il cette illusion ? Parce qu'elle écrivit ici-même que l'erreur de son assertion se vérifie chaque soir. La lecture de ses *Etudes littéraires* prouve que, s'il est, lui, l'inventeur incontesté de la poudre, son invention nécessite maintes retouches. Ce n'est pas tout de faire éclater à coups de percutants un « moi » souverain. Je... Je... Je... Je... pour un auteur subalterne, c'est beaucoup d'immodestie, d'autant plus que *La Vigie,* qui a des yeux, découvre, de-ci de-là, des ratés comme celui-ci : « Sa pensée étincelante comme l'or s'est *souillée* dans le sang *pur* des hommes. » Ah ! Joséphin !

La Vigie.



LETTRE DE PARIS

G. Flaubert. — L. Bouilhet. — Un sonnet de Joachim Gasquet. André Chénier.

Puisqu'on parle beaucoup de G. Flaubert depuis plusieurs semaines, alors qu'on n'en avait soufflé mot pendant cinq ans de guerre, nous sera-t-il permis d'écrire quelques lignes sur ce prodigieux génie, dont le nom ne peut

être prononcé, semble-t-il, que si les portes du temple de Janus sont fermées ?

La critique ne peut pas être impersonnelle. Anatole France a brillamment expliqué pourquoi. Nous ne tenterons pas dans ces notes brèves de définir le génie de Flaubert. Nous ne montrerons qu'une face de son talent, celle qui nous apparaît la plus significative.

Ce génie est incontestable, universel... international, j'oserai dire. On n'y trouve pas les marques du caractère français. Les admirations littéraires de Flaubert le prouvent : Shakespeare, Gœthe et Cervantès !

Il n'a pas les qualités et les défauts de notre race. Il n'a pas sa légèreté — dans le sens péjoratif : il n'effleure pas un sujet, il le travaille, il le creuse à fond. Il n'a pas sa légèreté — dans le sens favorable : les plaisanteries sur Bouvard et Pécuchet sont un peu massives; la charpente de Salammbô est un peu lourde.

Il ignore le scepticisme français : il a la foi dans l'Art. Il n'est pas versatile : il gardera cette foi toute la vie.

On ne reconnaît pas dans son œuvre l'ironie profonde et souriante spéciale aux écrivains de notre pays, ni leur indulgence philosophique, leur paresse, leur facilité de travail. En un mot : *ce n'est pas quelqu'un de chez nous.*

Le nom de Flaubert rappelle instinctivement celui de Bouilhet. Comme Henri de Régnier l'a noté dans quelques beaux vers qu'on peut lire sur le livre des visiteurs de Croisset, ils sont unis dans la même gloire, bien que

«L'un ait eu l'étincelle et l'autre le flambeau!»

Le flambeau se consume toujours sur l'autel de l'art : l'étincelle a grandi ! On a beaucoup parlé de Bouilhet ces temps derniers, car voilà cinquante ans qu'il est disparu. Maintenant qu'il est mort, on peut en dire du bien; il ne gênera plus les affamés de gloire : il ne peut plus les évincer en cherchant à placer sa copie ! Il faut voir maintenant les « gendelettres » s'attendrir sur le délicieux poète de *Melænis.*

Or, *Melænis,* qui est pourtant un chef-d'œuvre d'érudition et qui représente un labeur considérable, n'intéressa personne tant que Bouilhet vécut. Il eut toutes les peines du monde à le faire imprimer. Il en était réduit à le déclamer dans les salons de quelques amies où des indifférents l'écoutaient en bâillant... Qu'on vienne parler des bonheurs de la vie d'artiste !

Cela nous ramène à la vie présente. Les quotidiens ne publient jamais de vers. La langue des dieux serait-elle indigne d'un journaliste ? Mais quand ils en publient... Ah ! alors ce ne sont pas des vers ordinaires ! Reportez-vous plutôt à l'*Eclair* du 8 septembre et lisez certain sonnet de Joachim Gasquet, qui nous a habitué à une forme plus soignée — je me hâte de le dire.

Vous y verrez des soldats qui ont le cœur *noir* (seraient-ce des nègres ?) et qui sont *brûlés par la tempête.*

Dans ce sonnet vraiment curieux comme transposition des sens, on n'entend pas les cris : *on croit les voir !* Les chevaux *rient* et par une étrange coïncidence, ce sont les canons qui *hennissent* et les champs qui *bondissent d'aise !* Etc.

O guerre admirable et cruelle, tu nous apportas la gloire avec une lourde somme de douleurs. Tu fus atroce, tu fus perfide et tes conséquences innombrables dans l'espace et dans le temps vont frapper là où on ne l'aurait jamais prévu... mais nul n'a le droit de dire que tu ne fus pas grande et belle et nul ne devrait avoir l'audace de te souiller avec les pauvretés de la plume ou de la parole.

Afin de nous retremper aux pures fontaines de l'Hélicon, relisons un peu André Chénier, puisque le centenaire de sa gloire est venu solliciter notre souvenir.

Le *Figaro* a posé cette question à quelques écrivains : Quels sont les deux vers de Chénier que vous admirez et que vous aimez le plus ? Les beaux vers abondent dans l'œuvre du poète et la question est embarrassante. On sait combien Alfred de Musset aimait :

Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat !

Les deux vers qui commencent la même pièce nous enchantent également :

Que les deux beaux oiseaux, les colombes [fidèles,
Se baisent. Pour s'aimer les dieux les firent [belles.

Ce sont des coupes heureuses, riches, variées, puissantes, comme celles-ci, dans le passage où Hercule sur son bûcher.

...l'œil au ciel, la main sur la massue antique,
Attend sa récompense et l'heure d'être un [dieu.

Cependant, la plus belle chose qu'ait dite André Chénier, à notre avis, il ne faut pas la chercher parmi ses vers écrits dans le silence du cabinet. La plus belle phrase qui soit sortie d'une bouche humaine, il l'a prononcée sur la charrette grossière et funèbre qui le conduisait à la guillotine.

Pour la vingtième fois, il refusait une prise de tabac que lui offrait le poète Roucher, son compagnon de supplice. Dans son trouble, celui-ci ne parvenait plus à se souvenir que Chénier n'était pas priseur. Comme Roucher, larmoyant et prolixe, regrettait amèrement ses enfants, sa femme, la vie... Chénier le regarda longuement et gravement : « C'est un rêve qui va finir », dit-il, et il a concentré dans cette phrase toute la beauté, toute la douleur, tout le fragile de l'existence.

Mais peut-être y eut-il quelque chose de plus grand que ses dernières paroles, ce fut son dernier geste : il leva son visage et se frappa le front comme pour attester le ciel que cette tête qui allait tomber avait quelque chose à dire que les hommes ne pourraient jamais plus connaître.

GEORGES VITRY.



NOTES

LA REINE ET LES ARTISTES. — Au château de Laeken, le 16 septembre, un de nos violonistes les plus talentueux H. Wagemans, s'est fait entendre en présence de S. M. la Reine et de S. A. R. la princesse Marie-José. L'art du virtuose a été particulièrement apprécié et les compliments ne lui ont pas été ménagés.

Nous en sommes heureux pour Wagemans, dont les rares qualités reçoivent de la sorte une consécration légitime. Soliste de l'orchestre de Monte Carlo, ce centre d'art qui n'hésite pas à s'attacher les artistes les plus doués, autorisé par le prince de Monaco à porter le titre de violo-solo de S. A. S., Wagemans a fait, comme on le voit, du chemin depuis le temps où, dans la classe de Thomson, au Conservatoire de Bruxelles, il obtenait brillamment son premier prix. Ne l'entendrons-nous pas cet hiver à l'un de nos grands concerts ?

Nous venons de mettre la main sur un charmant volume de notre collaborateur Julien Flament : il s'agit du *Filleul inconnu,* édité chez Jouve, à Paris en 1918. Les premières pages, quatre légendes de la grande guerre, sont à classer parmi les allégories pour distributions de prix et n'engagent guère à poursuivre la lecture. Bien mal vous en prendrait, car le reste du volume est tout simplement délicieux. Il faut lire les courtes nouvelles titrées : *D'humbles gens* — il y a des perles là-dedans — et aussi ce long récit *L'Odyssée de Prosper Lanfranc.* Ce sont pages pleines d'émotion où vivent les caractères et les gens de Wallonie, tels que nous les vîmes pendant les cinq années de guerre, obstinés, confiants, subissant tout, en attendant l'heure de la revanche.

Il faut mettre à part le petit roman qui donne son titre au volume : *Le Filleul inconnu,* où l'auteur s'avère comme un excellent conteur, d'esprit tout à fait français, malgré le caractère nettement wallon des personnages, caractère que la forme, si française soit-elle, n'altère pas.

Nul doute que Julien Flament ne prenne une belle place parmi les quelques bons conteurs que nous avons en Belgique. G. M. R.



Notre confrère Léon Debatty, 122, rue Jh. Coosemans, à Bruxelles, publiera trimestriellement, dans l'importante revue française *Belles Lettres,* un article sur la littérature belge de langue française. Prière de lui transmettre les publications nécessaires à sa documentation.



Le monument Waller. — Les souscripteurs qui désireraient assister à l'inauguration, sont priés d'écrire au secrétaire du comité, M. Georges Rosy, directeur du *Thyrse,* 104, avenue Montjoie, Uccle.



M. Jean Jullien, décédé récemment dans sa propriété de Ville-d'Avray, à l'âge de soixante-cinq ans, était né à Lyon en 1854. Au sortir du lycée, il était entré à l'Ecole des hautes études, puis il avait embrassé la carrière d'ingénieur chimiste, et en cette qualité s'était occupé, dans une usine de la côte bretonne, de l'exploitation des varechs. Mais bientôt il avait reconnu que sa voie était ailleurs, et lâchant la chimie et l'industrie, s'était résolument dirigé vers la littérature, à laquelle depuis lors il se donna tout entier. Son nom reste intimement lié à celui de M. Antoine, aux côtés de qui il contribua au Théâtre libre à l'évolution de l'art dramatique contemporain.

On n'a pas oublié le succès qu'obtinrent la *Sérénade* (1888), l'*Echéance* (1890), le *Maître* (1890), qui classèrent M. Jean Jullien au premier rang des rénovateurs du théâtre français et contribuèrent à la fortune du Théâtre-Libre. Sa pièce suivante, la *Mer,* parut à l'Odéon, en 1892, avec une réussite éclatante. Il donna encore, à différents théâtres, la *Poigne* (1900), l'*Ecolière* (1901), l'*Oasis* (1903), la *Mineuse* (1904), les *Plumes de geai* (1906), les *Voiles* (1907).

Membre du comité de la Société des gens de lettres depuis de longues années, il avait, depuis 1913, accepté d'y remplir les fonctions de délégué intérimaire, auxquelles, dès lors, il dévoua tout son temps et toutes ses forces ; la Société des gens de lettres n'oubliera pas les services inappréciables que lui a rendus, par son activité et son labeur tenace, cet écrivain de très grand mérite.



Le Bout de Table

Un ministre, qui ne l'est plus, était aussi peu représentatif, ou plutôt aussi débonnaire dans son hôtel que dans son département ou qu'à la Chambre. Appelé pour l'exécution de menus travaux dans l'hôtel qui abritait l'Excellence, un ouvrier traînait au long des couloirs somptueux une échelle trop lourde à manier. Il avisa un bonhomme qui passait là, les mains inoccupées et l'interpella très poliment, mais à sa manière :

« Un petit coup de main, fieu ? »

Et l'aide fut accordée par le grand-maître de l'Université.



Pendant le règne de ce grand-maître, l'hôtel connut une parcimonie exemplaire. Point de sujets : les dames de la famille suffisaient aux soins de la ministérielle maisonnée. Seul, un frotteur occasionnel était le maître Jacques en toutes circonstances, mais un maître Jacques très mal embouché. Un jour, la ministresse le chargea de préparer le thé d'une réunion amicale, mais omit de lui faire remise, comme d'habitude, de la dose de thé strictement mesurée, et le larbin se garda de signaler cet oubli L'heure de servir ayant sonné, Jacques parut au salon.

« Le thé? commanda madame, très entourée.

— Il est toujours sous clef, assura ce mauvais sujet. »



« Ce sont mes poulains ». Nous savons maintenant que ce vocable s'applique aux fonctionnaires des Travaux publics, à ceux qui obéissent à la voix de leur maître Anseele. Lui-même nous révéla le fait lors du meeting « monstre » qui marqua l'ouverture de la campagne électorale, et il le fit avec une verve qui lui assurera bientôt la réputation d'un Tabarin des Tréteaux.

Cependant, il est des heures graves, même pour un ministre. Alors, M. Anseele préside, mais jamais sans le sénateur Coppieters, son conseiller et confident. C'est que le ministre Anseele est de ces hommes très rares qui, pour savoir beaucoup, ne dédaignent pas d'apprendre. Ainsi, lorsqu'un fait lui est soumis, Anseele médite et, avant de se décider, il se tourne vers Coppieters, puis :

« Gust, qu'en penses-tu ? »

Car Gust est dieu et Edouard n'est que son prophète!



Ville d'Arlon.

« Procession solennelle, le dimanche 14 septembre 1919, à 2 1/2 de l'après-midi, en l'honneur de Notre-Dame d'Arlon, en action de grâces pour la protection qu'elle nous a accordée pendant la guerre et la victoire qu'elle nous a obtenue sur les ennemis. »

Voire...

« Une clef et un rosaire en or seront offerts à la patronne de la ville, sur une place publique, par sa grandeur le révérendissime évêque de Namur. »

Le rosaire, passe encore... Tant de rosaires avaient été égrenés vainement avant que la Vierge tentât une démarche chez Dieu le Père. Mais la clef? la clef? la clef?



Noyou, pâtissier, poète comme Ragueneau, comme le menuisier Adam, le cocher de Mme de Verthamont, le boulanger Reboul, faisait des chansons pour le peuple et toujours gai, jugea à propos de se noyer. Il s'enveloppa d'un drap et se jeta dans une rivière sans aucune cause de chagrin connu. On trouva sur sa table l'épitaphe plaisante et grivoise que voici :

Ci-gît, dans le fond de ce trou,
Le joyeux pâtissier Noyou,
Qui vivant en a maints bouchés.
Dieu lui pardonne ses péchés.



Un mot que cite André Beaunier dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*. « Un renouveau du roman romanesque ».

« Je me souviens qu'au début de la guerre, dans une réunion d'amis, quelqu'un demandait : Combien de temps y a-t-il entre le moment où l'on amorce la grenade avant de la lancer et le moment où elle éclate? — Deux ou trois secondes. — Un romancier, le maître du roman psychologique, dit : Evidemment, ce n'est pas une arme pour Amiel! »



La Boîte à surprise.

(D'après Doc, du *Cri de Paris*.)

Que jaillira-t-il de la boîte
Electorale qu'on nous tend ?
J'en ai pour ma part la peau moite
O problème déconcertant !

Pour tous, les soucis sont de mise,
Nos élus ont aussi les leurs.
Ils savent fort bien qu'on revise
La vieille échelle des valeurs.

Le sang dans leurs veines se glace,
Quand ils pensent (c'est peu bouffon),
Qu'ils pourraient bien perdre leur place
Au palais de la Nation.

Car, quoique n'étant pas prophète,
Sans hésiter, je vous le dis,
Et chaque électeur le répète :
Bien des « sortants » seront « sortis ».

Le Maitre d'Hôtel.

Hommage à Max Waller

Le « Thyrse » est heureux de publier les deux discours qui furent prononcés à l'inauguration du monument érigé à la mémoire du fondateur de la « Jeune Belgique ». Ils constituèrent l'éloquent commentaire oratoire de l'œuvre harmonieuse de Victor Rousseau (1).

DISCOURS DE M. ALBERT GIRAUD

Au nom du comité, j'ai l'honneur de confier à la Ville de Bruxelles, représentée par son bourgmestre inamovible, ce monument élevé au fondateur de la *Jeune Belgique.*

Je remercie tous ceux qui ont bien voulu nous aider dans l'accomplissement de notre devoir : S. M. le Roi Albert, le Gouvernement, la Ville de Bruxelles, les Administrations publiques dont le concours nous fut précieux, et surtout les nombreux souscripteurs inconnus qui nous apportèrent pieusement leur obscure obole, sollicitée et recueillie dans le pays entier par l'infatigable dévoûment de M. Léopold Rosy, directeur du *Thyrse,* et de ses amis. Enfin, j'offre au maître sculpteur, notre grand et cher Victor Rousseau, qui a trouvé dans M. Van Neck le collaborateur qu'il méritait, l'expression de notre profonde gratitude.

Celui dont le profil orne le monument fut un écrivain de bonne race, spirituel, sentimental et charmant. Il chanta comme une alouette dans notre jeune blé qui levait, mais il mourut à 29 ans, au seuil de la mâturité, et sans avoir vu la moisson. S'il n'avait écrit que son œuvre personnelle, sans doute nous eussions tenu à faire vivre sa mémoire et à lui consacrer la stèle brisée qui symbolise les espérances déçues par la Mort; mais Max Waller eut le bonheur d'attacher son nom à une œuvre plus grande que la sienne, à une œuvre collective qui était, à son insu et au nôtre, achevée quand il disparut, à une œuvre qui lui survit et qui nous survivra, à une œuvre idéale qui est assurée de se prolonger et de se développer encore, aussi longtemps qu'il y aura une Belgique et qu'on y parlera le français !

Non seulement Max Waller fonda la *Jeune Belgique,* cette revue qui fut la première maison de nos écrivains, mais il fit naître un état d'esprit sans lequel aucune entreprise littéraire n'est possible : l'attention sympathique d'une petite élite. Par un miracle d'acoustique, il rendit sonore un milieu jusqu'à ce jour muet et sans écho. Il révéla à elle-même une race qui n'avait d'yeux que pour la peinture et d'oreilles qui

(1) La Ville de Bruxelles, heureusement inspirée, avait fait distribuer aux invités un souvenir de la cérémonie, illustré de la grande figure du mémorial ainsi que du médaillon, souligné par un hommage de Iwan Gilkin. Nous avons cru intéressant d'en donner une reproduction en supplément à ce numéro.

pour la musique : il lui démontra qu'elle était assez riche pour se manifester dans une forme d'art moins matérielle : la littérature.

Qu'on ne se méprenne pas sur la portée de mes paroles : jamais Max Waller et ses amis n'eurent la prétentieuse naïveté de croire qu'en construisant la maison des Ecrivains, ils inventaient chez nous la littérature. Malgré l'indifférence ou l'hostilité du milieu, il y eut toujours des écrivains en Belgique. Quelques-uns eurent même du talent. Au moment où Max Waller fondait la *Jeune Belgique,* de rares initiés appréciaient André Van Hasselt, honoraient Octave Pirmez, admiraient Charles de Coster et Camille Lemonnier. Mais nos écrivains languissaient au milieu d'un désert d'hommes, séparés l'un de l'autre par l'aigreur de la solitude, par les nécessités de la vie et par les bassesses de la politique, qui empoisonnaient jusqu'à l'air ambiant.

Les politiciens d'alors — différaient-ils beaucoup des politiciens d'aujourd'hui ? — subordonnaient tout à la politique. Ils ne concevaient pas une littérature indépendante. A leurs yeux, la littérature ne pouvait et ne devait être qu'une servante, condamnée à travailler à leur œuvre de conquête matérielle. Le rôle qu'ils lui attribuaient ce n'était même pas celui d'une Cendrillon chantant comme un grillon dans l'ombre du foyer, mais celui d'une cantinière obligée de les suivre au combat. Chaque parti en avait une et ces cantinières de malheur s'accusaient l'une l'autre de verser aux soldats de l'eau de vie frelatée. On se servait des écrivains, tout en les méprisant. Et s'ils faisaient mine de se révolter et de vouloir rendre leur rôle, on les réduisait par le silence et par la misère.

C'est alors que l'on vit paraître une insolente revue qui, dénuée de toute couleur politique, bafoua les politicien et fit une Saint-Barthélémy de leur cantinières. Max Waller accueillit tou les écrivains, quelle que fût leur foi quelles que fussent leurs opinions. Il fi voisiner les croyants et les incrédules les catholiques et les libéraux, les réactionnaires et les socialistes, les aristocrates et les démagogues, et les fanatiques avec les sceptiques. Et bientôt l même tolérance qui couvrait les opinions religieuses et philosophique s'étendit aux opinions artistiques et littéraires. Aux collaborateurs de la revu nouvelle, Max Waller ne demandai rien sinon de ne pas y faire de la politique et d'avoir un brin de talent.

Max Waller émancipa la littératur de la politique. En bâtissant la maiso commune, il ameuta la foule amusée scandalisée et finalement conquise. I créa un public, un petit public, destin à s'accroître d'année en année, et ce fu « le Printemps de notre Renaissance dont la couronne est si belle et qui depuis n'a cessé de reverdir »(1). Grâce à Max Waller, la Belgique eut enfin un tradition littéraire.

Je dis une tradition et non une école Car la *Jeune Belgique* ne fut pas un école. Elle n'imposait aucune esthétique. Max Waller et ses amis avaien trop de culture, une intelligence tro vive de la beauté, pour croire au écoles, aux codes, aux tabulatures. Il avaient vu, ils virent naître et mouri les petits groupes qui se vantaient d posséder la seule vérité. L'histoire d l'art leur avait appris la vanité de prétendues lois de l'évolution littéraire. Ils savaient qu'elle obéit à un loi unique, fort simple, en vertu d laquelle les écrivains de demain feront ou croiront faire le contraire des écri-

(1) *Max Waller*, par Albert Giraud (Anthologie des écrivains belges).

ains d'hier, en attendant qu'à leur our les écrivains d'après-demain fassent le contraire de ceux qui les prédèdent. En agissant de la sorte, ils béissent, consciemment ou non, à l'insinct de contradiction qui est la règle lu monde spirituel.

Non ! Max Waller et ses amis 'eurent pas de doctrine. Tout ce qu'ils xigeaient de leurs collaborateurs, 'était l'amour désintéressé ds l'art et e respect de la langue française. La *'eune Belgique* n'eut pas d'autre enseignement. C'est pourquoi toutes les tenlances et toutes les écoles fleurirent ibrement sous son pavillon.

Servi par sa nature rayonnante, Max Valler sut imposer ses idées à tous eux qu'il avait rassemblés autour de ui et l'on peut affirmer que, si la maison des écrivains fut difficile à consruire, elle fut encore plus difficile à policer. Max Waller fut admirable de liscernement et de tact. « Il sut tenir la balance égale entre les écrivains franais de la Flandre et les écrivains franais de la Wallonie qui, lorsqu'ils ne se connaissaient pas encore, se regardaient l'un œil méfiant et qui, même lorsqu'ils avaient fraternisé, éprouvaient parfois le besoin de se défier et de se prendre à la gorge. (1) »

Bien plus encore, il réussit à faire égner la paix et l'amitié entre tant l'êtres irritables, qui différaient par 'âge, la culture et le caractère. « On ne lira jamais ce qu'il y dépensa de corlialité, d'esprit, de gaminerie élégante et d'impertinence cavalière. Il se donnait si gracieusement tous les torts, surout lorsqu'il n'en avait point, riait d'un i bon rire, regardait d'un si malin regard, parlait de l'œuvre commune avec une émotion si pénétrante que nul ressentiment, nulle colère ne tenaient devant ses plaisanteries et que les blessures d'amour-propre se fermaient comme par enchantement. Il exerça sur nous, pour le plus grand bien de tous, la dictature de l'espièglerie. (1) »

Cinq ou six ans lui suffirent pour accomplir son œuvre. Elle était achevée lorsqu'il mourut.

Désormais, tous les écrivains belges descendront de lui. Tous lui devront quelque chose. Son image ne cessera pas de se dresser, jeune et charmante, au seuil de la cité idéale.

Cette Cité, c'est la Cité du Rêve, la Cité invisible qui s'élève en dehors et au-dessus de la cité réelle. C'est dans cette Cité que se réfugient à certaines heures, pour reprendre conscience de la dignité humaine, ceux que la société condamne à l'action. C'est là que se rencontrent pour se connaître et s'aimer toutes les hautes âmes. C'est là qu'elles savourent, avec une amère mais sereine douceur, le parfum des plus nobles fleurs de la vie. Cette cité peut être battue par les guerres, le flot des tourmentes sociales peut la couvrir un instant de son écume, mais elle est indestructible et impérissable, parce qu'elle est nécessaire, aussi nécessaire que la cité de l'action.

C'est à élever cette cité, à l'agrandir et à l'embellir que Max Waller a consacré sa jeunesse. C'est dans cette cité qu'il a fait entrer la poésie qui désormais y possède son palais, à côté de la peinture et de la musique.

A Max Waller, qui fonda la *Jeune Belgique,* au page de notre littérature, au héros et au bienfaiteur !

(1) *Max Waller*, par ALBERT GIRAUD.

(1) Ouvr. cité

DISCOURS DE M. ADOLPHE MAX

Bourgmestre de Bruxelles

Au lendemain d'une guerre longue et sanglante, et qui a mis aux prises presque toutes les nations du globe, nous sommes assemblés pour inaugurer un monument.

Ce monument n'est pas dédié à la gloire militaire. Il n'a pas davantage un caractère politique. Il n'est consacré ni à un général, ni à un diplomate. C'est le monument d'un poète.

« Aucun temps n'a plus besoin des poètes, disait Jean Paul, que celui qui croit pouvoir le mieux s'en passer. »

Oui, aucun temps ne peut se passer de poètes, — aucun temps, ni aucun pays.

C'est bien là sans doute la signification de ce mémorial. Le marbre et le bronze sont complaisants et perpétuent avec abondance le souvenir des hommes illustres et de ceux que l'on se plaît à regarder comme tels. Il s'agit ici d'autre chose. Max Waller avait trop d'esprit, de finesse et de modestie pour aspirer au Panthéon et nous n'aurons pas le mauvais goût de l'y pousser malgré lui.

Carlyle classait les poètes en trois catégories : au sommet de la hiérarchie brillent d'un éclat rayonnant ceux qui s'élèvent si haut qu'ils dominent toute l'Humanité; ce sont les poètes « universels », figures grandioses, tels un Shakespeare, un Dante; puis viennent ceux qui, marchant à leur suite, touchent à la perfection; il les appelait « world poets »; nous dirions aujourd'hui « poètes mondiaux » par un affreux néologisme, que Max Waller, écrivain délicat, eût assurément repoussé loin de lui pour réclamer un traitement plus harmonieux; il se fût rangé plutôt, et en toute justice, parmi ces autres poètes que Carlyle désignait encore à un titre aussi rare : ceux en qui le sens poétique est développé à un degré assez supérieur pour être devenu digne d'attention.

Max Waller fut véritablement un de ces hommes-là.

Je ne l'accablerai pas d'épithètes pompeuses et lui ferai grâce des adjectifs que la richesse de la langue française tient à la disposition des bourgmestres pour les discours qu'ils ont à prononcer dans des circonstances comme celle-ci. Je ne dirai pas qu'il fut grand ou magnifique. Il me suffira de dire qu'il fut un poète — et c'est beaucoup.

C'est beaucoup, surtout si l'on songe à ce qui se faisait au temps où il vécut, et à ce qui s'était fait jusqu'alors, ou, pour mieux dire, à ce qui ne s'était pas fait.

C'est devenu un lieu commun de s'étonner que notre patrie, qui toujours a brillé à l'un des premiers rangs dans les arts plastiques, ait tant tardé à conquérir aussi sa place au soleil des belles lettres. Assurément, la Belgique a possédé, de bonne heure, des écrivains remarquables. Dès le XIIIe siècle, elle aura van Maerlant, au XIVe, Jean Ruusbroec et Froissart. Mais ces ancêtres, et, à leur exemple, les générations qui les suivront, ne se laisseront pas emporter sur les ailes de la fantaisie. La littérature belge, jusqu'en des temps relativement rapprochés, ne sera que didactique, mystique et historiographique. Elle répandra les trésors de l'érudition, elle tracera les règles de conduite de la vie morale, elle sera extraordinairement féconde en annalistes et en chroniqueurs. Elle ne sera pas proprement poétique — et, même en vers, elle fera de la prose.

Si l'on considère que durant la même période, la musique ne dut à notre pays qu'un nombre assez restreint de compositeurs, on en est réduit à penser que nos pères manquèrent d'imagination ou, tout au moins, se méfièrent de celle dont la nature les avait dotés. Il est hors de doute qu'aux temps dont je parle, le Belge essentiellement pratique et plein d'un robuste bon sens, rechercha l'utile beaucoup plus que le merveilleux, ne confondit point les choses tangibles avec les mirages de l'idéal et trouva plus d'attrait dans le monde réel que dans celui de la fiction. Il demandait à la littérature un aliment substantiel. Les écrivains nationaux le lui fournirent et plus d'une fois avec un talent auquel il est juste de rendre hommage.

Je ne pense pas, en effet, qu'il ne faille trouver en tout cela que matière à blâme et à regret. L'une des plus hautes vertus est la sincérité et c'est d'elle que découlent beaucoup d'autres. Elle est inséparable de toute vie artistique : le mensonge, le factice, le conventionnel ne sont que les voiles de la mort. Un peuple qui ne peindrait point, ne sculpterait point, ne bâtirait point, ne chanterait point, n'écrirait point conformément à son caractère, ne produirait rien qui méritât le respect. Mais le caractère des nations évolue, comme celui des individus, et il se trouve toujours à point nommé des hommes dont le destin de meneurs, d'artisans ou de soldats est de susciter ces évolutions, d'y contribuer ou de batailler contre les résistances et les retours offensifs d'un passé qui ne se résout jamais du premier coup à n'être plus que le passé.

A distance, la postérité finit toujours par reconnaître que l'évolution a été bienfaisante ; elle la sanctionne, elle applaudit et elle distribue les récompenses — parfois avec un fort retard.

Max Waller fut d'une de ces bagarres. Elle ne pouvait être différée. Le temps approchait où le vieil arbre à la sève épuisée n'eût plus porté que du bois mort. Le sol était riche. De sa fécondité pouvait surgir une floraison nouvelle. Le clairon de la « jeune Belgique » sonna l'assaut. Et, dans un grand tumulte, les étudiants et les artistes — cet âge est sans pitié — partirent en guerre contre ceux qu'ils appelaient les « cuistres » et les « ronds de cuir ».

Ce furent de belles joutes. La bataille fut gagnée. Mais, comme il arrive souvent, on ne s'en aperçut point tout de suite. Il faut parfois du temps avant de voir clair dans une victoire. Quand les fumées de la fusillade achevèrent de se dissiper, comme les vapeurs du matin à l'aurore d'un beau jour, Max Waller n'était plus là. Il avait disparu, plein d'indépendante jeunesse, après avoir été l'un des ouvriers vaillants d'une tâche dont les bénéfices sont aujourd'hui si bien acquis, que notre génération en était presque arrivée à ne plus se douter dès peines qu'il avait fallu pour les conquérir.

« L'habitude des choses, disait le vieux Montaigne, en ôte l'étrangeté. » Et ainsi, trop souvent, nos jouissances s'accompagnent d'ingratitude. Cette fois, que le Ciel en soit loué, nous n'avons que failli être ingrats. Ou, tout au moins, nous avons cessé de l'être.

Il est juste d'accorder un souvenir à ceux qui ont ouvert devant nous la route où maintenant nous marchons. Notre conscience nous approuve de l'avoir compris et d'avoir dédié à Max Waller le symbole durable de notre hommage.

Remercions notre grand sculpteur Victor Rousseau et son collaborateur

plein de talent, l'architecte Van Neck, d'avoir si heureusement réalisé nos intentions.

Je disais de Max Waller tout a l'heure qu'il fut un poète. Il fut autre chose encore — et lorsqu'il traversa la vie, ce ne fut pas seulement comme le personnage de Musset, tenant un luth d'une main, de l'autre un bouquet d'églantines. Il fut un homme d'action et de combat. Il a rêvé, il a aimé. Mais aussi, il a voulu, il a osé, et, au jour de la lutte nécessaire, il s'est battu, en brave, aux premiers rangs de la jeune garde qui aidait à conquérir pour nous le plus beau des royaumes.

Messieurs, je m'arrête, car je rougis de m'être imposé à votre attention, après que M. Albert Giraud eut dit de la manière qui lui est propre, et donc d'une manière parfaite, tout ce qu'il convenait de dire en cette circonstance. Mon excuse est dans le devoir officiel que j'avais à remplir et dont je m'acquitte dans un sentiment de vive gratitude en déclarant que la Ville de Bruxelles accepte la garde de ce monument et qu'elle en assurera la conservation pour qu'il perpétue le souvenir d'une époque et d'un nom qui marquent une date dans l'histoire des Lettres Belges.

JEUNESSE...

La guerre a si longtemps séparé tous les couples
Qu'on s'étonne de voir passer, heureux et souples,
Des amoureux qui vont dans l'ombre, en souriant,
Sous les arbres légers et fleuris du printemps.

Vers la vie aujourd'hui voici que tu t'élances,
Jeunesse ! Grâce unique et pure ! Adolescence
Des beaux amants naïfs dont les bras enlacés
Se courberont demain doucement pour bercer
L'avenir qui naîtra de leur étreinte avide...
Jeunesse, regards vifs, teint clair, ardeur splendide,
Ton cœur libre, tes espoirs fous, élève-les
Dans le matin, fais-les chanter, fais-les briller.
Les adieux ne sont plus étouffants sur ta bouche;
Tu peux garder entre tes doigts ce que tu touches;
La fleur, l'outil, le livre aux feuillets entr'ouverts.
Tu ne t'en iras plus dans la tourmente, vers
La campagne sinistre ou la ville écroulée.
Tu peux construire ta maison dans la vallée,
Y vivre. Ici, tout t'appartient : l'ombre des bois,
La clarté des champs nus, le silence et les voix,
Le vol tremblé des grands oiseaux dans la lumière,
La source fugitive et le lit des fougères,
Le divin paysage au visage changeant,
Tous les frissons, tous les appels, tous les élans,
Et l'amour qui naîtra d'un cri de jeune fille.

Jeunesse, élève en toi tout ce qui chante et brille.

CÉCILE PÉRIN.

GASTON DE RUYTER

Les *Chansons Ardentes,* plaquette de poèmes écrite au front des armées belges par M. Gaston De Ruyter, vont paraître dans quelques jours chez Jouve et Cie, à Paris. Elles seront précédées, en guise de préface, d'une courte petite lettre que j'adressai à mon compagnon d'armes durant l'hiver de 1917. A cette époque, le jeune poète était adjudant au cinquième régiment de ligne. Peu de temps après, il passa à l'aviation militaire et c'est comme sergent-pilote qu'il tomba glorieusement au champ d'honneur.

Gaston de Ruyter, comme Georges Haumont et Léo Somerhausen, eut pour moi une amitié sincère et la ferveur juvénile qu'il voua à la lecture de mes poèmes me l'avait peut-être rendu plus cher encore. Alors que d'autres, dans la bataille littéraire, s'efforcent de combattre les enthousiasmes naissants et de réprimer les élans des âmes neuves et encore naïves, j'aimai toujours encourager ceux qui me paraissaient doués et qui tentaient de s'aventurer dans les sentiers difficiles de la poésie. Charles Conrardy, Emile de Bongnies, Marcel Wyseur, tous trois, et à des degrés différents, arrivés déjà sur les hauteurs d'où un artiste croit pouvoir distinguer l'aurore de sa gloire prochaine, au même titre que mes trois amis morts, Somerhausen, Haumont et Gaston de Ruyter, ont été pour moi mieux que des confrères ou des amis. Ils ont su conquérir un cœur assez droit sans doute pour que ni l'envie, ni la jalousie ne l'égratignent.

Evidemment, les petites bluettes qu'a laissées derrière lui le pauvre Gaston de Ruyter ne doivent pas être considérées comme la moisson d'un talent déjà mûr ou déjà conscient de sa propre force. Mais s'il est vrai que les premiers balbutiements d'un enfant sont séduisants et charmants comme les gazouillis frais d'un jeune oiseau, les chants les plus beaux sont peut-être également ceux que lance la voix d'un artiste à peine né.

Hélas ! la guerre cruelle n'a pas permis à Gaston de Ruyter de corriger ses premiers essais. Ses *Chansons ardentes* ne sont pas débarrassées des gourmes et des scories qui encombrent la plupart des premiers essais. Je me suis bien gardé, dans l'accomplissement du soin pieux qui m'était dévolu de par la loi de la confraternité amicale et militaire, d'essayer de polir les vers parfois un peu rugueux du jeune poète, d'arrondir les angles de la ligne harmonique de son œuvre, de changer l'une ou l'autre épithète. Et si les défauts de Gaston de Ruyter marquent la preuve de mon influence sur son jeune talent, on me pardonnera d'avoir eu la faiblesse de respecter ses *Chansons Ardentes.*

MAURICE GAUCHEZ.

CHANSON DANS LA NUIT

J'ai frappé les trois coups au lourd marteau de fer
Et les chiens, aux chenils, ont aboyé de rage.
J'ai frappé les trois coups et les vents de l'Hiver
Clamaient mon infortune au milieu de l'orage.

J'ai frappé les trois coups au marteau de la porte
Et vous êtes venus m'ouvrir au seuil du soir,
Bonnes gens, comme on ouvre à ceux qui nous apportent,
Au fil des jours navrants, les lueurs de l'espoir.

J'ai vu dans vos yeux clairs briller le bon accueil,
Celui qui vibre encore au cœur des gens de Flandre,
Et vous avez compris l'infortune et le deuil
Qu'avait glanés mon âme aux horizons des cendres.

J'ai frappé les trois coups comme frappent les gueux
Et vous ne m'avez pas chassé comme les autres,
Bonnes gens, quand les chiens grondaient, rendus furieux,
Et je sais peu d'accueils aussi prompts que le vôtre.

On a dressé la table à la ferme flamande,
Car j'avais, au marteau, frappé les coups d'appels;
J'ai dû manger et boire avant que l'on m'entende,
Puis, j'ai conté ma vie et dit ses jours cruels.

J'ai frappé les trois coups au marteau de la porte,
J'ai frappé les trois coups comme frappent les gueux.
Et puis je suis parti dans les vents qui s'emportent
Et mon regard brillait de lumière et de feu !

GASTON DE RUYTER.

(Chansons Ardentes.)



L'HEURE DU BERGER

L'air est doux. Dans sa caresse, libre et paresseuse, l'âme se meut. C'est l'heure où le passant attarde un peu son pas pour s'écouter, ému de sentir les yeux des choses regarder en lui.

C'est l'heure où le soir monte dans les salons ; où le désir commence à deviner la complicité des ombres ; où le regard s'enhardit ; où le geste le plus proche semble encore lointain dans la lumière trompeuse qui l'enveloppe comme une pudeur ; et le contour peu net des choses engage adroitement les consciences à défaillir.

C'est l'heure où le soldat se recueille, dans le seul silence qui, pour lui, ne soit pas lourd de menaces, et regarde venir dans son cœur l'épouse promise.

Toute sa chair est émue ; tout son orgueil physique se flatte et s'attendrit. Les vêtements lourds s'écartent ; le ventre palpite sous le ceinturon ; sous le drap gonflé, un peu de vent frais baise la poitrine ; au seuil du sourire et du sanglot, les lèvres frissonnent et les yeux portent des salutations inexprimables.

Bien aimée, reste lointaine ; je veux



V ROUSSEAU, SCULPT.

INAUGURATION

DU

MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DE

MAX WALLER

BRUXELLES, LE 12 OCTOBRE 1919



V. ROUSSEAU, SCULPT.

A MAX WALLER

Le jeune et beau Jason, le chef des Argonautes
Qui, sur la nef Argo, perché dans la mâture,
Menait vers la conquête et la belle aventure
Quarante héros grecs, ses amis et ses hôtes,
Eût, sans doute, envié ta chevelure blonde
Et ton charmant visage et ton cœur héroïque,
O MAX WALLER, qui sus, chef des Jeune-Belgique,
Conquérir avec eux une Muse et le monde.

IWAN GILKIN.

voir ton image aux limites du regard, immobile et animée; Prends garde, reste lointaine... ne m'oblige pas à regarder de trop près, pour qu'il n'y ait pas un geste ridicule dans l'heure bénie. Respire l'encens de mon amour qui te garde lointaine, malgré mon désir superbe et sacré. Sacré, parce qu'il est l'expression de la vie même, digne d'être porté par le vent et d'être inscrit sur les marches du soir.

Pourquoi es-tu si loin, Bien Aimée ? Pourquoi n'ai-je en moi que mon désir et sa souffrance ? et pourquoi, dans l'amour quotidien qui nous réunira ne serai-je, je le pressens, que l'ombre falote et entêtée de mon désir ?

Aurai-je la force de consacrer la pureté de cette minute, ô Chère ! N'imaginerai-je pas un baiser sur la main, un attouchement des doigts, un battement de paupières qui détournera pour jamais nos âmes du feu magnifique où je laisse couler à mains tendues toute ma richesse de vie ?

Par pitié, débouchez les fusils, délivrez l'âme des canons, déchaînez les tempêtes... Que tout s'ébranle, que tout flambe et tonne...

Ce n'est pas trop d'un enfer pour glacer ma fièvre.

L'air est trop léger pour mes bronches brûlantes, et je crains, en le touchant, de briser mon fusil comme un jouet.

Ma prière est exaucée... A peine ai-je tremblé et mes reins sont de nouveau affermis. Fracas et danger, que m'importe ? Je n'ai pas peur ! Je n'ai pas peur !

Je n'ai pas peur : elle est tout pour moi et jamais vous ne l'arracherez de moi et une nuée d'obus et une armée de baïonnettes n'y pourront rien.

Transpercez-moi, mes plaies gémiront son amour; que la mort la plus hideuse me déchiquette, et chaque lambeau de chair continuera à palpiter sous sa caresse. Présomptueux ! Est-ce un morceau de fer qui peut anéantir le baiser de ses lèvres sur mon cœur ?

Mon sang ! ils prennent mon sang, ma Bien Aimée !... L'entaille est si large que la douleur n'en peut sonder les bords, et je ne sens que l'épuisement continu de la vie.

Misère ! tout mon sang, toute la fièvre qui me montait aux tempes sous la pression timide de tes petites mains; le flot emporté qui bondissait du cœur vers la gorge palpitante où ton geste écoutait; le frisson qui serrait le nœud large des artères sur ton émoi blotti.

Ils ont pris mon sang...

Une langueur angoissante m'envahit, mes artères souffrent sous le flot heurté du sang rare, il n'y a plus dans mon être qu'un faible mouvement de vie, pareil à celui que mon pouce écrasait sur ton poignet pâle. Oh dis ! n'est-ce pas toi qui vis et qui bats en moi, sous la révolte inutile des muscles ?

J'ai prononcé mon nom avec ta voix... Te voilà donc enfin, lointaine Amie ?... Ecartez-vous. Je ne veux aucun soin... Laissez-la donc mourir en moi tout doucement. C'est une étrange union que le miracle de la mort pouvait seul accomplir. Elle n'est plus... qu'un baiser défaillant, qu'un frisson... qu'un souffle et — grâces soient ! — qu'une mort sans adieu.

HERMAN GRÉGOIRE.



PETITS POÈMES DE LA LUNE

I

La nuit sent la tulipe et la feuille mouillée;
Les poètes ravis et les vierges troublées
Rêvent en soupirant des amants d'Elseneur
Et la lune sanglante est lourde comme un cœur.

2

Le ruisseau pleure bas et le vent est tout seul;
La lourde lune dort entre deux ronds tilleuls
Et, sous ta loggia, je pince une guitare...
Mais, nul ne me répond, hormis un âne hilare.

3

Vers la lune piquée au ciel comme une rose,
Monte l'odeur des foins, et le geste que j'ose
— Preste et menu comme souris blanche qui fuit —
Te fait frissonner toute au souffle de la nuit.

4

Le vent occidental danse sous les platanes
Et quatre limaçons font quatre filigranes
Sur quatre choux cabus... Tu halètes tout bas
Et la lune est cernée ainsi que tes yeux las.

5

Ophélie équivoque, est la lune sur l'eau;
Trois crapauds wagnériens coassent un trio
Et ma mie aux yeux pers, dans les prés que constellent
Les pissenlits douteux, baise Polichinelle.

6

Sur l'eau du puits flottait la gerbe dénouée
Des étoiles. Au bois joli, dansaient les fées
Et l'on voyait passer, dans leurs yeux, un souris
Et, sur la lune rouge, une chauve-souris.

7

Sur le dos frémissant du chat gouttent les roses.
L'ivrogne est à l'auberge et ses propos, qu'arrose
Certain petit vin gris, font se pâmer Margot.
...Et la lune rougit comme un coquelicot.

8

Le barbon quinteux dort, le chat griffe l'ardoise
Du saint toit conjugal et la lune narquoise
Surprend dame Manon qui rentre à pas furtifs
D'un jaune rendez-vous. La lune est sur les ifs.

9

La lune est dans le lac, l'âne broute les lys
Et dame duègne avale une chauve-souris,
Car elle vient de voir, au détour d'une allée,
L'infante doña Sol par un page troussée.

10

La nuit est japonaise. Et la vierge Li, frêle
Dans son kimono vert et brodé d'hirondelles,
Rêve dans le jardin des cerisiers fleuris
A la lune qui dort sur le volcan Fousi.

GEORGES PONCELET.



LES ARTS PLASTIQUES

Anvers. Exposition de l'Art Contemporain : Stobbaerts et Mertens.

La société de l'Art Contemporain a voulu honorer deux artistes anversois décédés pendant la guerre. L'exposition est parfaite. On étudie chacun des deux peintres dans ses divers aspects, on suit parfaitement l'évolution de ces talents différents, qui se complètent d'ailleurs et se font mutuellement valoir.

Jan Stobbaerts est le coloriste des ténèbres et de la grasse matérialité. Dans un cycle plus restreint, il procède de Rembrandt et de Jordaens. Il aime les larges pâtes onctueuses et épaisses. Il quitte ses œuvres à regret, il les reprend sans cesse, il les retouche, les retravaille, il superpose les tons, il veut qu'on sente la matière par la matière. Aussi, ces toiles accomplies, bien composées, faites longuement, sans hâte, avec amour, s'embellissent avec le temps. De mystérieuses chimies s'accomplissent, les couleurs se fondent et s'adoucissent, l'ensemble apparaît plus harmonieux et riche.

Stobbaerts est le peintre des écuries et des étables. Nul n'en rend mieux que lui la lourde et chaude atmosphère, n'en fait surgir les formes puissantes. Il anime les ombres par la réfraction d'invisibles rayons. La palette qui module toutes les gammes des ors et des bruns, parfois met en valeur un bleu, un rouge et pressent les somptuosités de vitrail de Jacob Smits. Stobbaerts, sorti du peuple, intimement lié à la vie des êtres et des choses, se sent très près de la nature. Sa virginité de vision n'a

pu se déformer par l'appoint d'une forte culture. D'instinct, il est resté au pôle du réalisme flamand. C'est sa force, c'est aussi sa faiblesse. Sa jouissance purement physique abolit le rêve et ne s'adresse jamais à l'esprit.

Il peint les étables architecturées de poutres et de solives. Les taches blanches des vaches absorbent tout l'or de la lumière et leur éclat s'enrichit des lueurs que projette la paille ou le fumier. Les figures restent épisodiques, elles accomplissent les gestes coutumiers et l'impression de vérité intime se renforce par l'aspect des choses vues exactement dans leur milieu. Ces toiles marquent l'apogée du talent de Stobbaerts. Les premières œuvres ne sont pas dégagées de la mode du temps. Leur facture est moins personnelle, elles sentent presque le chromo, la pâte y est sèche, les détails abondent, la composition ne possède ni unité de sujet, ni unité de sons. Voyez la ruelle encombrée de charrettes (n° 10), la guinguette où s'arrêtent les chasseurs (143) ou encore cette fantaisie plutôt ridicule qui présente des chiens costumés en messieurs et jouant aux dominos (141).

Stobbaerts, merveilleux comme peintre d'étables, réussit moins les chiens et les chats. Ceux-ci sont toujours hargneux, ceux-là paraissent enragés. Ils rappellent les tableaux inférieurs de Joseph Stevens, ceux que le souci d'anecdote rend faux et puérils. Stobbaerts semble aussi perdre ses moyens quand il tente le plein air. Certes, il capte la lumière d'argent et de sapides couleurs s'entourent de gris nuancés et divins; pourtant les bœufs, les chevaux, les porcs, les prairies, les cours des fermes sortent vaguement d'une brume, semblent effacés, informes. Les intérieurs valent mieux, ils sont proches des étables, ils vivent d'un sentiment intense et profond. Stobbaerts s'émerveillait devant les chairs laiteuses des femmes, le nu devait le tenter. Bien que disciple de Jordaens et interprète souhaité des faunes et des bacchantes, il préféra se complaire aux images subtiles et précieuses de Gustave Moreau. Il n'y réussit d'ailleurs point. Il manquait d'intellectualité. On admire le morceau, on trouve l'ensemble gauche et vide.

Les chefs-d'œuvre de Stobbaerts sont réunis ici et ce sont effectivement des chefs-d'œuvre. On ne pouvait célébrer avec plus de lyrisme la matière saine et vivante. Stobbaerts est une force qui semble se mêler déjà aux courants les plus puissants du siècle de Rubens.

En telle compagnie, Mertens, excellent peintre cependant, perd quelques-uns de ses dons et s'impose par un sens plus artiste, plus spirituel et profond. Bien que coloriste délicat et riche, il offre une facture plus sèche; d'ailleurs, il n'aime pas la matière pour la matière. Il ne construit pas par taches comme Stobbaerts; dessinateur accompli, il pousse aussi loin qu'il le peut la recherche de la forme. Parfois même son acuité visuelle, son style même le rapprochent des primitifs dont il a la précision, le caractère profond, la simplicité, la force de sentiment et d'expression. Pareils dons devaient faire de Mertens un portraitiste de premier ordre. Il l'est, en effet. Ses œuvres, à cause de la sûreté de la forme, de la vérité de l'ambiance sont en même temps que des analyses de caractères, des divinations d'âme. Telles œuvres sont d'une beauté émouvante et qui retient. Ce styliste si hautement décoratif ne devait point réussir dans la décoration. Celle qu'il exécuta pour le plafond du théâtre d'Anvers reste académique, on y sent le modèle et la pose.

J'admire aussi en Mertens la faculté de renouvellement. Les premières œuvres, parfaites dans leur génie, sont singulièrement apparentées aux intérieurs de De Braekeleer et même à ceux d'André Stevens. Elles empruntent des sujets analogues ; on y rencontre pareil souci du détail et caractère anecdotique. C'est intime et charmant, quoique de sentiment superficiel. Mertens recherche alors un art plus humain, plus réaliste ; il voulut communier avec ses semblables. Ses intérieurs deviennent plus animés. Le peintre découvre la poésie des objets et il recrée les attitudes ou les gestes dans leur véritable atmosphère, il dispense ainsi des trésors d'émotion et de pitié. Il ressent aussi la sérénité rêveuse de la vie des marins, il la décrit en pages claires, d'un réalisme jamais brutal. La Zélande lui inspire des compositions pittoresques — notamment celle du Musée de Bruxelles — aux types fortement étudiés. C'est là de l'art décoratif et du meilleur. Le coloris très riche et personnel cède le pas au dessin précis et stylisé. Pareilles compositions sont des synthèses, réalistes, certes, non superficielles, réalistes dans leur essence, à la façon des peintres espagnols, de cet étonnant de Zubiaurre notamment. Un chercheur comme Mertens ne pouvait se désintéresser du luminisme ; il y a toute une série d'effets de neige et de très personnels intérieurs de cloches. Mertens est mieux qu'un peintre, c'est un artiste.

ARMAND EGGERMONT.

LETTRE DE PARIS

Une revue en latin : Janus (1).

Cette nouvelle revue entièrement rédigée en latin est appelée à un succès retentissant. Elle porte le double visage de Janus sur sa couverture ; l'un regarde le passé, l'autre l'avenir. Ce *Janus bifrons* nous rappelle peut-être que les heureux temps de la paix sont revenus, mais il nous enseigne aussi que cette magnifique publication est due à *deux* des esprits les plus distingués de notre époque : André Lambert et Georges Aubault de la Haulte Chambre.

André Lambert, le conditor (entendez : le fondateur) de *Janus* s'est tellement plu à vivre parmi les splendeurs de l'art médiéval que ses amis l'appellent : un échappé du Moyen Age. Les vieux textes n'ont plus de secret pour lui. De plus, c'est un jeune maître graveur du talent le plus délicat et le plus pur. Ses magnifiques compositions, qui forment un des plus beaux ornements de *Janus,* sont émouvantes de clarté, de précision, de sobriété bien comprise. L'ordonnance longuement étudiée des différentes parties du dessin, la finesse du trait, la sûreté de la ligne, la grâce et la poésie des décors qui n'excluent pas un certain réalisme dans les détails, toutes ces qualités peu communes font de ces gravures des merveilles de goût et d'harmonie. Elles caressent les regards, elles enchantent l'esprit, elles éveillent

(1) Editeur : H. Le Prince, 20, rue de l'Odéon, Paris.

l'imagination qui nous emporte dans la campagne romaine tour à tour ruisselante de soleil et d'ombre, ou qui nous introduit dans le cabinet de toilette de quelque patricienne du temps des Césars.

Georges Aubault de la Haulte Chambre, qui partage avec André Lambert le titre de *rector,* est l'homme de France qui sait le mieux son latin. Il est capable d'écrire dans les trois latins: l'ancien, celui du Moyen Age, celui de la Renaissance; ce qui, entre parenthèses, est indiqué dans le sous-titre de *Janus :*

Universalis latini revista.

On y trouvera, en effet, de belles pages classiques dans la langue de Virgile, de délicieuses fantaisies en vers ou en prose dues à des érudits qui se délassent ainsi de leurs graves travaux, des extraits de poètes du XIIe ou du XVIe siècle qu'il est bon de remettre en honneur.

L'actualité tient une large place dans *Janus;* on y peut lire des comptes rendus du dernier Salon, des pages de critique ultra-modernes... La politique seule en est bannie, comme mère des dissentiments et des discordes.

Les directeurs de *Janus* ont désiré avant tout faire œuvre de gentilshommes. La politesse dans la bienveillance est leur première loi « Urbanitas in comitate prima nostra lex est », dit leur manifeste, et il ajoute : « Non videbis in atrio nostro scriptum : Cave canem; sed pica affabilis tibi dicet Ave ». Ils veulent ressusciter les manières d'un temps où la vie était plus facile, les rapports plus aisés et plus agréables entre gens du même métier. Rendre service à tous, accueillir le plus humble confrère avec la même amabilité que le plus grand, telle est la ligne de conduite qu'ils se sont tracés. Je dois reconnaître qu'ils mettent en pratique avec la plus louable ardeur les nobles principes qu'on peut lire dans les premières pages de *Janus.*

Ils sont secondés dans leur tâche par leur éditeur A. Le Prince, qu'on est tenté de nommer le prince des éditeurs quand on connaît le luxe et la beauté de ses publications.

Janus a chez lui ses presses spécialement réservées à son usage. Les cuivres, les bois, les eaux fortes, les gravures au burin qu'il reproduit avec un soin sans égal et qu'il présente avec un art consommé feront la joie des gens de goût.

Félicitons cet ami des lettres pour sa belle initiative, qui semblait un peu hardie mais qui obtient un plein succès.

GEORGES VITRY.



NOTES

EUGÈNE DEMOLDER, le savoureux et charmant écrivain de la *Légende d'Yperdamme,* celui qui transposa si heureusement les maîtres hollandais dans la *Route d'Emeraude,* les maîtres français dans le *Jardinier de la Pompadour,* est mort. La nouvelle, qu'on se communiquait à l'inauguration du monument Waller, ajoutait à la mélancolie de ce matin d'octobre où l'on célébrait Siebel.

Un vieil ami du *Thyrse* est mort. Nous nous inclinons devant sa mémoire, respectueusement.

Notre collaborateur Marcel Wyseur a perdu son père. Nous présentons à

notre ami et à sa famille nos vives condoléances.

———

L'administration belge a perdu en M. Beckers, directeur général de l'Enseignement supérieur, un de ses fonctionnaires d'élite. M. Beckers était un lettré, un homme de goût chez qui les artistes, les écrivains, trouvaient toujours le plus sympathique accueil. Que son fils, M. le Dr René Beckers, secrétaire général des « Amis de la langue française », et sa famille reçoivent ici nos condoléances.

LES JOURS NOUVEAUX. — Robert Veyssié, qui dirigeait avant la guerre l'intéressante et vivante revue *La Renaissance contemporaine,* nous a envoyé un beau livre intitulé *Une prévoyante défense de l'âme française avant l'heure de l'agression germanique* (1).

C'est la réunion d'articles signés de divers noms et parus au cours des années 1911 et 1912, montrant que les collaborateurs de Robert Veyssié avaient alors déjà donné courageusement l'alarme en vue de sauvegarder les vertus françaises.

Les lueurs sanglantes du sinistre embrasement qui a désolé l'Occident pendant cinq années éclairent singulièrement les déclarations et les protestations des jeunes « Renaissants » auxquels, avant la guerre, nous n'avons, tout en les admirant, pas été loin de dire qu'ils prêchaient dans le désert.

Dans ce précieux volume sont réunis des arguments pour une littérature (théâtre, roman, pensée, philosophie) qui soit de France, pour des arts (musique, peinture, sculpture) français, pour une éducation française et une renaissance de l'âme française.

Ces arguments restent plus que jamais debout; la belle œuvre entreprise avant la guerre, il la faut continuer. C'est ce que se proposent les jeunes gens qui s'intitulent eux-mêmes « Les artisans des jours nouveaux », car pour eux l'artiste est un artisan parmi les artisans qui collaborent à la vie de la cité. L'art ne doit pas être une exception, mais une nécessité supérieure pour la cité; il fait activement partie de la vie moderne qui veut être complète. Pour cela, l'artiste ne doit pas ignorer sa race et doit travailler pour elle, car l'intelligence française est une richesse de tout le peuple de France.

Ces artisans veulent continuer leur œuvre de réorganisation française aussi bien dans le domaine de l'industrie et du commerce que dans celui des arts et de la littérature. Pour cela, il y aura un comité d'action, une librairie et surtout une revue hebdomadaire *Les Jours nouveaux*.

Sans négliger les œuvres intellectuelles de l'étranger que les qualités françaises peuvent accueillir et aimer sans crainte, il faut travailler pour une France nouvelle dans une vie nouvelle du Monde : ce sera l'œuvre des *Jours Nouveaux,* dont les bureaux sont provisoirement 10, rue Oudinot, Paris (VII).

G. M. R.

*

MAURICE HALOCHE publie à la *Librairie*, 49, rue du Méridien, la première d'une série de monographies qui paraîtront sous le titre *Bustes d'artistes belges*. Elle est consacrée à Willem van den Bruel. Superbement éditée, ornée

(1) Edition d'art de *La Nouvelle renaissance* à Paris, 10, rue Oudinot.

de sept reproductions, cette étude très consciencieuse faite par quelqu'un qui connaît le métier du peintre, est pour rendre sympathique, à ceux qui ne connaissent pas van den Bruel, l'art sincère et très humain de ce puissant coloriste auquel ses camarades de l'Académie de Bruxelles avaient donné le surnom de Jordaens. G. M. R.



LE MARCHAND D'ESTAMPES, de Porto-Riche, au théâtre du Parc, est loin d'être un succès. Franchement, M. Reding eût pu être mieux inspiré dans le choix de son spectacle de réouverture. La préface, amère et désabusée que M. Porto-Riche a écrite pour son œuvre eût cependant dû mettre en garde M. Reding contre une tendresse trop bénévole à l'endroit de l'auteur d'*Amoureuse*. Sans doute, le thème : « Un homme aime et est aimé, mais comme il s'agit de deux femes différentes, cela fait des complications » est un thème éternel, mais le *Marchand d'Estampes* nous montre des personnages si extraordinaires d'inconscience et d'invraisemblance morbide qu'on comprend le peu de sympathie qu'ils suscitent. La langue de la pièce est toujours pure, le dialogue aisé, mais c'est insuffisant pour faire une œuvre qui retienne l'attention.

L. R.



Le numéro 2 du *Pays Belge* contient, notamment, d'admirables reproductions de sept des esquisses de Rubens qui viennent d'entrer au Musée ancien de Bruxelles ; un conte inédit de Franz Hellens : *Les Stradivarius;* une page pleine d'émotion due à Marcel Wyseur sur la *Flandre;* de vivantes chroniques économique, sportive, etc.

Le numéro 3, pour le mois d'octobre, est consacré, en grande partie, à la cinquième commémoration de la bataille de l'Yser. Sommaire copieux où nous remarquons un article ému de notre ami G. M. Rodrigue : *L'enlèvement des hommes dans les Ardennes belges en 1916.*

Le Bout de Table

Sans l'hostilité du Président des assises, le procès Borms nous eût, peut-être, ménagé une surprise, car Me Picard était appelé par la défense à émettre un avis sur les arrêtés pris par le Gouvernement belge du Havre. La question n'a pas été posée et c'est regrettable car, maintenant qu'une leçon se dégage de la victoire, le grand-oncle eût pu compléter son avis inattendu par une petite suite qu'on souhaite, par exemple : Pourquoi mon défaitisme fut vinculé !



Si Joséphin Milbauer fait se coucher le soleil à l'est, il fut devancé dans la carrière par le glorieux « éponyme de la jeune littérature française ». M. Pierre Broodcoorens, tout simplement ! N'avait-il pas écrit : « la falaise, ,.. dont la nudité ... continuera ... à faire face à *l'occident, où le soleil, qui se lève*, secoue, etc.

Hélas ! Joséphin n'a même pas inventé. C'est à Pierre que revient l'honneur.



Petit plaidoyer en faveur du mariage :

Lui portait beau, toujours. Elle gardait des splendeurs d'une beauté blonde qui ne voulait abdiquer. Ils s'aperçurent, un jour, que leur humeur cascadeuse était émoussée et, après dix ans d'amour illicite, ces vieux amants se décidèrent à rentrer dans le giron de la dignité morale.

Des amis furent les témoins des cérémonies civile et religieuse. Ils admirèrent la réserve compassée des conjoints et se souvinrent, un peu malgré eux, du couple mort, folâtre et festoyeur. Vint l'heure de se séparer, les amis allant vers des joies citadines, les mariés vers la chambre depuis dix ans nuptiale. Lorsqu'ils furent « enfin seuls », ils eurent la longue étreinte traditionnelle. Lui était allègre et Elle se sentait si bien réhabilitée qu'elle supplia son époux d'une voix effarouchée et pudique :

« Eteins la lumière ! »

LE MAITRE D'HÔTEL.

LE PEINTRE ABATTUCCI [1]

De tous les rôles d'art départis aux paysagistes, Abattucci, d'instinct, a fait choix du plus pur.

Il advient aux aspects de la nature de rappeler ces dramaturges en mal de se produire qui, pour tenter l'interprète, miment les scènes de leur œuvre avec un zèle d'acteur. Le paysage propose de même, à l'hésitation du peintre, des sujets diversement expressifs; comme en un désir de s'imposer, il parle moins parfois qu'il ne déclame, contorsionne les lignes, force l'effet, et réalise cette éloquence excessive qui, au gré des dilettantes, s'apparente trop au mélodrame : ce sont les gammes bruyantes de la couleur, les soleils éperdus, le romantisme affolé des sites, le règne de l'accidentel qui transpose en esthétique des émotions de faits-divers.

Et tant pis pour le peintre qui se fait prendre à cette éloquence. Fût-il un maître virtuose, le meilleur de son œuvre va sembler lui être étranger. « La nature compose pour lui ! » se dira-t-on devant ses toiles. Tout au plus lui reconnaît-on en propre les artifices de mise en page et cette servilité des brosses trop à la dévotion de l'Univers. Valet d'un maître chamarré, l'art s'est vêtu, dans sa souplesse, aux couleurs du Paysage. Et que de fois encore s'émousse sur la toile l'exaspération de la vie que l'ambition du peintre rêvait de faire sienne, sitôt surprise. Détrousseur du pittoresque, d'un trésor dérobé il n'a, pourrait-on croire, enrichi que le recel, et lui-même ne restitue qu'avec parcimonie.

Heureux plutôt les peintres qui portent en eux leur monde. Ils laissent à d'étranges philosophes de nier l'univers sensible. La présence despotique des choses s'imprègne de leurs interprétations comme d'une seconde nature. De même qu'un trait unique de ressemblance suffit à la mémoire et substitue à l'étranger qui passe l'image d'un être qui nous est cher, de même aussi, à l'appel des moindres correspondances, une lente transposition fixe leurs visions jalouses dans la matière extérieure. Les aspects, que d'autres épuisent des yeux, accèdent à leur art tout transfigurés, et, s'adaptant à leurs aspirations intimes, se hâtent, dirait-on, à leur rencontre, comme au père vole son fils.

Faut-il faire d'Abattucci un de ces artistes visionnaires ? Dût-on s'en tenir à ses pages maîtresses, encore ne serait-ce guère légitime, quelque propension qu'on y eût. Talent sincère que le sien ! En l'abondance croissante de son œuvre qu'il y ait place pour des méprises, certes ! le pittoresque a pu parfois le séduire, mais dans les toiles où l'on sent qu'il se donne, se donne aussi la mesure d'une poésie captivante ,qui est, à sa façon, la confession d'un être.

Gardez-vous pourtant d'attendre de lui qu'il vienne à perdre terre. Ce que dégagent ses meilleures toiles, c'est moins, à tout prendre, un sens déformateur du monde, fait à soumettre de force à l'unité de l'âme le décor divers et multiple. Art de rêveur, sans doute; art de rêve, non point ! Comparez cette poésie précise aux enchantements tout en mystère d'un Binard. L'unité qui règne ici tient d'un penchant pour la

(1) A propos d'une exposition prochaine : en décembre, Salle Aeolian.

sélection, témoigne d'un goût qui se connaît bien et ramène l'artiste docile à ses motifs favoris. Il a son paysage d'élection, d'un style grave, qui, pour un peu, semblerait naître des profondeurs de lui-même. Car, transposition impérieuse ou sélection qui raffine, l'art du peintre, les deux fois, confesse sur la toile son éloignement pour l'éclectisme, sa sujétion aux élans de l'intimité.

Qu'on ne redoute de ce talent sensible rien de déclamatoire. Il dit ingénument son poème ; on dirait presque qu'il le chante — à voix discrète et comme pour soi — et la surprise est délicieuse de s'attarder aux écoutes à portée de son chant. La ligne de ses meilleurs paysages est d'essence musicale ; elle a le rythme continu des belles phrases classiques : ...une colline tremble dans la lumière, un vallon baigne dans une vapeur bleuâtre ; on y guetterait pour un peu, heureuses ou mélancoliques, des apparitions élyséennes.

Sollicitation constante vers le style ! Non que le peintre puritain ait banni les grâces du détail : il allume volontiers dans les nuées ces éclairs de la lumière que double la transparence de quelque nappe d'eau ; les taches roses de la bruyère piquent de leurs petites flammes la grisaille des terres embrumées ; il connaît la surprise des touches imprévues, mais l'attention n'en est qu'amusée, conquise qu'elle est ailleurs par des fiertés et des hardiesses d'arbres, chênes massifs, peupliers aux allures d'ifs, qui confèrent à la toile le jet et la solidité de leurs formes, et le style même de leur majesté. Comme la masse de leur feuillage, à mesure que gagne le soir, rayonne l'ombre dont elle regorge ! Voilà les vrais poèmes qui jaillissent de ce cœur artiste, voilà qui ravale au rang secondaire les traductions des scènes pittoresques dont il s'est fait comme un devoir.

Dira-t-on de son métier que tout y est création ? Plus volontiers peut-être louerait-on sa peinture d'avoir la pudeur de ses procédés et de réussir à ce point à les faire oublier. On sent bien qu'en somme le peintre est le vassal des grands luministes, et qu'il suffit pour s'en convaincre de s'attarder aux qualités qu'eux et lui possèdent en commun. Comme il sait la magie de l'air ! quelles écharpes de gaze flottante savent y tendre du lointain sur l'immédiate réalité ! Vienne y sourire le soleil, le site se dore d'une illumination vibrante, dont le frémissement gagne tout. Il a, comme sa génération tout entière, trouvé sous ses pinceaux un métier d'art rajeuni, épuré des vieilles lourdeurs qui convenaient aux fougues romantiques, aux précisions du réalisme ; ce métier allégé, il l'a fait sien naturellement, sans croire que les révolutions techniques soient l'apanage de toute maîtrise : ce fut assez pour lui d'en fouiller les nuances au gré des besoins d'une vision nuancée.

Pour qui l'a suivi dès le « Vrije Kunst », où ses premières hésitations avaient déjà leur charme, les lignes heureuses qui étagent les plans cadencés de ses toiles soulèvent aussi sa vie entière comme une colline prédestinée. Le sanctuaire d'art dont son espoir la couronne, il lui fera, de toute son existence, comme un ambitieux et digne soubassement.

GASTON HEUX.



LES VIEILLES

Furnes

*Avec leurs petits bonnets blancs,
Leurs bonnets blancs et vacillants
Tendus de longues brides fines
En mousseline,
Et leurs manteaux à capeline,
Leurs grands manteaux aux plis tombants,
Les bonnes vieilles lentement
Chemin cheminent
A travers les jours et les ans,
Les ans, les jours et les longtemps.*

*Dans la simple et benoite ville
Où tout est clair, bon et tranquille,
Autant les choses que les gens,
Dans la simple et benoite ville,
Depuis quels hiers se succédant
Leur habitude en robe grise
S'obstine-t-elle, humble et soumise,
Leur habitude, doucement !*

*Pour elles tous les jours aux jours sont identiques;
Ils ont le cher visage un peu vieillot
Des calmes souvenirs qu'on garde les yeux clos
Et dont l'âme, à la fois quiète et nostalgique,
Serait
Dans le mystère et le secret
De l'avenir et du passé qui se fiancent,
Divine comme une musique de silence...*

*Chaque matin et chaque soir,
Quand à menus coups d'encensoir
Les cloches de prière essorent
Aux horizons
L'encens sonore de leurs sons,
Chaque matin et chaque soir,
Printemps, été, hiver, automne,*

*Groupes de mantes monotones
Qui s'effacent sur les trottoirs,
On peut les voir,
Quotidiennes et rituelles
Glisser avec des frissons d'ailes
Vers l'office et le Saint-Devoir
Qui les appellent
Là-bas, là-haut du clocher noir.*

Lorsqu'elles vont mourir, plus vieilles si Dieu veut
Qu'elles vivent encor ainsi un peu de rêve,
Sans doute quelque soir, quand la clarté s'achève,
Des anges viendront-ils pour leur fermer les yeux.
Puis les cloches aussi, les grandes et petites,
Les cloches sonneront, mais sans larmes d'adieu,
Car il n'est pas d'adieu chez nous quand on se quitte
Pour se revoir un jour aux cieux.
Et puis, ce sera tout. Leur tâche sera dite,
Et pour leur faire accueil
Les saintes et les saints seront au seuil
Du Paradis
Où sont les bonnes gens d'ici.

Avec leurs petits bonnets blancs,
Leurs bonnets blancs et vacillants
Bridés de longues brides fines
De mousseline,
Et leurs manteaux à capeline,
Leurs grands manteaux aux plis tombants,
Les chères vieilles lentement
Chemin cheminent
A travers les jours et les ans,
Les jours, les ans et les longtemps,
Tendus de longues brides fines
Vers le bon Dieu qui les attend...

1919. MARCEL WYSEUR.



HEURES SEREINES

Intérêt, sympathie, pitié, c'est toujours toi, amour, sainte chose...

...Je bénis les malheurs qui m'avaient laissé nu sur la terre, car ils m'ont permis de constater ceci : des hommes furent bons; ah ! je suis heureux, j'avais cru jusqu'ici qu'il n'en existait pas.

...Donc, j'enfouis ma tristesse au fond de mon amour. Si je souffre en silence, j'aime sans entrave. Je ne veux pas qu'on croie que j'ai souffert.

J'aime.

Le monde qui m'entoure répondit à mon cœur et mon bonheur est grand à force d'être restreint.

Il ne lui est pas nécessaire de goûter aux plaisirs dispersés, il est tout en moi, uniment, rayonnant.

J'aime ma détresse, parce qu'elle répond à l'amour qui m'entoure, et les peines que j'endure pour nourrir mon bonheur ne sont pas peines, mais sacrifices bien doux, amour.

...Comment faire comprendre ?...

Qu'importe. Je veux simplement dire à chacun que j'aime, parce qu'on m'a aimé, et que toute souffrance pour

mon amour est désormais inexistante pour moi.

J'aime. Ne cherchez pas à comprendre si vous ne vibrez comme moi.

...Mais laissons là notre âme d'aujourd'hui ; méditons en nous-mêmes les intimes désirs faits de bonheur passé.

Puisqu'on nous a dépouillés et que nous sommes pauvres, sachons aimer ce qui nous reste, le souvenir.

Puisque le monde s'emplit de misère et que notre destin n'a pas anéanti ce qui fut nous, sachons profiter du peu de passé qui nous reste en quête d'avenir.

...Plaintes inutiles d'aujourd'hui ; hier ou demain sont source vive !

AUX HEURES D'AUTREFOIS

Je vous revis toujours, heures d'autrefois, moins pur, mais non pas sans amour. Il est difficile de garder une âme simple et douce au milieu des tumultes. Car je voudrais me hausser jusqu'à cette noble quiétude que procure une existence sans bruits, loin des effervescences.

...Le silence seul est sublime. J'aimai les longues heures, calmes et monotones des soirées, sans doute pour les avoir goûtées autrefois chez des amis qui m'étaient chers et pour en avoir été privé trop souvent.

Rien ne fut plus doux que ce religieux recueillement, ce respect mutuel des âmes bercées par le bonheur ; car le bonheur était là, dans un cercle restreint d'amis pensifs et bons. Pas une parole d'amertume, pas un reproche, pas un soupir ne troublaient les lèvres. Rien que des accents bienveillants, mélodieux et discrets. Une intime communion d'âme nous réunissait en pensée. On se devinait et l'on se comprenait sans rien se dire et le silence palpitait sur nous comme un fluide de bonté.

...Il n'est pas vrai qu'une semblable vie soit triste. Mais lugubre plus que la mort est le bruit que mènent les gens dont l'âme est vide. Notre sérénité se trouvait toute en nous. Notre cœur était gonflé de tendresse et l'immense joie intérieure qu'il décelait ne se dispersait pas à tous les vents. Nous gardions le meilleur de nous-mêmes pour les nôtres, et jamais nous n'étions à court d'affection.

ALBERT ANDRÉ.



VERS ET PROSES

Il y a bien longtemps, nous avons assisté au théâtre du Parc à une représentation de *La tragédie florentine*, d'Oscar Wilde ; la pièce avait, par sa finale, marqué fortement notre adolescence. Nous n'avions jamais eu depuis lors l'occasion de contrôler notre impression, quand dernièrement nous parvint le n° 10-11 des « Cahiers britanniques et américains », contenant la traduction française de *Une tragédie florentine* et fragments dramatiques inédits. Nous l'avons donc lue avec beaucoup d'intérêt et cependant, nous avons été déçu, car nous n'avons guère trouvé que du brillant, des mots so-

nores et des fantoches là où autrefois nous avions cru trouver de la vie. Il est évident que de bons acteurs peuvent encore donner l'illusion de la vie à ce petit drame très rapide.

Vous connaissez le sujet. Un seigneur florentin s'est introduit chez un marchand en l'absence de celui-ci et fait la cour à la femme : il est bien près de réussir, quand le commerçant rentre. Après des pourparlers et des marchandages assez courtois, le jeune seigneur et le vieux marchand comme en jouant se battent en duel — c'est une lutte à mort. Le vieux, un moment désavantagé par sa femme qui lui tient le flambeau devant les yeux, prend bientôt le dessus et tue son adversaire, ramenant à lui sa femme qui, tendant les bras au vainqueur, lui dit :

« Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous étiez si fort ? »

Et lui de répondre :

« Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous étiez si belle ? » et de l'embrasser ensuite sur la bouche. (Rideau.)

Tout l'Oscar Wilde d'avant la *Ballade de Reading* est dans ces deux dernières phrases : on sent immédiatement la grande part de conventionnel de son art.

Mais il n'importe, il est intéressant de trouver de tels textes, des inédits d'Oscar Wilde : le cahier contient encore un fragment de *La Sainte Courtisane* et le scénario de *Le Cardinal d'Avignon.* La partie la plus intéressante du cahier (1) est, à notre avis, dans les souvenirs de Bernard Shaw sur Oscar Wilde, écrits avec l'âpreté et la rosserie qui caractérisent le dramaturge anglais.

Après avoir été si cruel pour Wilde que nous aimons, que faudrait-il dire à cet Emmanuel d'Is qui nous envoie *Guenola,* édition des « Tablettes » ? Trois actes en prétendus vers ! Passons : il ne faut faire aux rimeurs nulle peine.

A la même édition, voici *La lampe devant l'autel,* de M. Jean Roux, qui nous redit l'éternelle chanson d'amour : s'il n'a pu renouveler le vieux thème, il fait des sonnets souvent très présentables ; il paraît jeune et il lui faut pardonner puisqu'il a déjà aimé.

Pour la même raison, nous serons indulgent pour Marcel Paquot, qui nous apporte *La Joie d'aimer,* où nous relevons, surtout dans la première partie, bien des négligences. Le vers libre n'est pas facile ; Paquot est bien plus maître de son outil quand il reste dans les mètres réguliers : les petits poèmes de *La Sagesse des heures* ne sont pas loin de la perfection.

Pour l'ensemble, le volume de Paquot est d'une agréable fraîcheur de sentiment et personnel malgré que la forme fasse penser à Viélé Griffin : ceci n'est d'ailleurs pas un reproche, car les vers libres de l'auteur de *Clarté de vie* sont peut-être les seuls qui nous satisfassent entièrement.

Il est peut-être moins personnel, le livre d'amour de Marcel Thiry, titré *Le Cœur et les Sens,* mais il dénote un beau talent, un réel souci de la forme et une inquiétude que l'on ne rencontre guère chez les jeunes. Il est vrai que Thiry (Paquot aussi, d'ailleurs) a fait la guerre ; à en croire les indications de localités d'où furent datés certains poèmes, l'auteur participa à l'expédition belge en Russie. Le plus curieux c'est qu'il ne soit fait aucune allusion

(1) Pour ceux que cela peut intéresser " Les cahiers britanniques et américains ,, 13, quai Conti, Paris VIe, publient chaque mois des traductions d'œuvres inédites des meilleurs écrivains anglais et américains, avec notice biographique et critique et des dessins. Ils annoncent « Pure littérature » du Président Wilson, des œuvres de B. Shaw, E Poe, Rab. Tagore.

à la guerre : le poète scrute l'âme féminine cherchant à démêler dans l'amour la part du cœur et celle des sens. Mentionnons en passant, car il vaut qu'on le dise, si les vers sont généralement bien frappés, le livre est richement édité par la Printing Co. de Liége.

Ce voulut être une belle édition également que celle des *Litanies des petits Belges,* de Marcel Angenot; mais pourquoi ne pas modifier un peu l'encadrement lorsque la longueur des vers obligeait à des renvois pour ne pas briser le cadre adopté. Datées de mai 1919, ces litanies à un tas de saints (dont deux nouveaux, Delattre et Verlaine, on ne sait trop pourquoi !) pour que les Boches s'en aillent, apparaissent un peu comme moutarde après dîner, surtout qu'elles contiennent pas mal de rimes conventionnelles et n'ont, par contre, pas tout l'esprit qu'il faudrait. On lit ces litanies sans plaisir.

Nous avons ouvert avec curiosité le volume de Conrardy, car à de certains poèmes lus dans des revues, nous nous étions dit : « Conrardy s'est mûri pendant la guerre, il y a dans ses vers une gravité nouvelle, une précision et une fermeté qui n'y étaient point autrefois. » *L'Exil dolent* (1), sans doute, va nous confirmer dans nos hypothèses; la douleur a visité le poète; nous comprenons, en effet, qu'il a été blessé et bien près de mourir et qu'il fut soigné en Angleterre. Ce sont donc les peines de l'exil que le poète chante; nous retrouvons ici ces beaux poèmes auxquels nous fîmes allusion plus haut; mais à côté il en est d'autres aussi avec des négligences impardonnables chez quelqu'un qui connaît son métier et sait que le temps ne respecte pas ce qui a été fait sans lui.

(1) Edition des Chants de l'Aube, Bruxelles

Conrardy, vous avez prouvé que vous pouviez nous donner mieux et nous attendons.

Nous dirons de même à Marthe Langouche, dont nos lecteurs auront sans doute remarqué le poème *Paix* publié ici-même il y a quelques mois.

Lisant la *Margelle de Jade* (1), nous étions étonné de la gaucherie et de la puérilité de certains passages; on sent une confiance juvénile, celle que nous eûmes autrefois quand nous croyions faire d'énormes découvertes et que nous trébuchions dans des mystères sans profondeur. Mais nous eûmes l'explication quand au bout du livre nous vîmes la date de l'édition : 30 juillet 1914 et nous revinmes à la préface de Jean Delville qui nous dit qu'il s'agit d'une toute jeune fille. Nous faisons donc volontiers crédit à Mlle Langouche, chercheuse d'absolu, admiratrice de Gustave Moreau et de Jean Delville, et nous attendons avec confiance son prochain livre, avec l'espoir qu'il faudra ce jour-là faire fumer l'encensoir d'or des grandes cérémonies.

Qu'on nous permette de signaler les illustrations de la *Margelle de Jade,* signées A. Moitroux ou L. Buisseret; elles rehaussent singulièrement le volume. Certaines ont le charme d'une gravure de Keapsake avec de la grandeur en plus, de la distinction et quelquefois toute la valeur d'une œuvre décorative.

Il est aussi quelques beaux bois parmi les seize que Louis Moreau a gravés pour *Le cœur de l'ennemi* (2), poèmes traduits de l'allemand par Ivan Goll.

Il n'était guère besoin de ces poèmes

(1) Chez Figuière à Paris.

(2) Edition de la revue *Les Humbles*, 4, rue Descartes, Paris V^e^.

pour nous apprendre qu'il y a en Allemagne des gens qui aiment la France; nous-mêmes l'avons pu constater avant août 1914, quand nous lisions *Die Aktion*, ou *Der Sturm*, ou *Die Zukunft*, mais nous avons vu aussi que ces idéalistes étaient des isolés dont les voix furent perdues dans la foule. Ah ! il était très beau de publier en septembre 1914 : *Mon cœur est grand comme l'Allemagne et la France réunies* (Klemm), ou de ne pas croire à la guerre, comme Ehrenstein et Goll, ou de faire appel à la fraternité avec Karl Otten; mais hélas ! ces rêveurs ont prouvé que les poètes ne peuvent rien contre la politique (sauf, évidemment, quand ils s'appellent d'Annunzio).

C'est ce que nous répéterons à Alix Pasquier, qui nous envoie une petite brochure *Les Ecrivains belges à l'Académie* (1), où il prône la création d'une académie littéraire belge. Si cela peut suffire pour apprendre aux Belges si pas à aimer, du moins à respecter leur littérature, nous ne demandons pas mieux; mais de grâce, que la politique en soit exclue.

Il serait curieux de savoir combien il y a en Belgique d'exemplaires du livre de F.-H. Grimauty *Six mois de guerre en Belgique par un soldat belge* (2). Ce livre, nous eûmes le plaisir de le lire sous le manteau pendant l'occupation dans une édition clandestine faite sur du papier à chandelles. Avec quelle ardeur nous avons dévoré ces pages si vivantes d'un des nôtres; en un style alerte et simple, l'auteur nous conte les événements de la guerre en Belgique depuis août 1914 jusqu'à février 1915.

Il y a tant de volumes de guerre émanant de gens qui ont cru qu'il suffisait pour intéresser de raconter les événements auxquels ils ont été mêlés — mais il y en a si peu qui valent la peine d'être lus, qu'il est nécessaire de louer ceux qui méritent vraiment d'être remarqués.

Nous n'hésitons pas à dire que le livre de Fernand Hubert Grimauty est peut-être le meilleur de tous les livres publiés sur la guerre par des Belges et qu'à plusieurs points de vue il peut subir la comparaison avec les meilleurs livres de guerre français.

G.-M. RODRIGUE.

(1) Edition Polmoss.

(2) Librairie académique Perrin.

QUELQUES LIVRES

Si la gloire de certains livres est : qu'ils exigent d'être loués, c'est un mérite évident pour d'autres, qu'on leur doive de les critiquer. On ne s'en désintéresse pas. Et se plaindre de leurs défauts, n'est-ce pas un signe qu'on voudrait les aimer sans réserve ?

L'Immolation, de M. Léon Grégoire (Jouve et Cie, Paris), est de ceux-là. Ce livre m'a fait songer à Barbusse. Et il ne faudrait pas qu'on prît ceci pour une appréciation uniquement laudative...

Il y a dans ces pages — roman de la guerre en Belgique : Dinant, Liége, l'Yser... — des coloris puissants, la force d'évocation naturaliste et de violents bouquets d'images. Quelques chapitres valent d'être lus : *Le Champ des Fanges — La Fête — Nécropole — Le Germe*. Mais ce style est trop inégal; trop de liberté fait que je trouve à chaque page des mots très impropres, lancés au hasard. Aimez-vous des phrases comme celle-ci : « Convulsion-

naires déments qui agitaient le spectre enflammé des théories nivellatrices et amorales de l'anarchie; trop subtils prêtres et dialecticiens de byzantines socialscolastiques qui, dans la sacro-sainte basilique des théories multitudinaires... » O adjectifs !...

M. Grégoire ne me persuadera pas qu'il lui soit nécessaire de s'accorder toute licence pour extérioriser sa pensée ou ses sentiments : les endroits les plus sobres de son roman sont les plus beaux. Une discipline littéraire plus stricte permettra sûrement à l'auteur de nous donner le vigoureux et ardent ouvrage qu'il se doit à lui-même de réaliser.

Et j'aimerais bien mieux l'*Immolation* si elle était écrite comme cette précise notation : *J'ai tué*, de M. Blaise Cendrars (G. Crès et Cie, Paris). La justesse originale des impressions, leur netteté, chaque phrase restituant au lecteur une réalité aiguë — tout cela donne une suite très vivante de croquis — dont je regrette fort qu'ils ne soient pas plus nombreux.

Le *Sang rouge des Flamands*, par M. Pierre Broodcorens (Collection Junior). Un roman d'amour tragique, dans un décor de kermesses et de ripailles. Après Eekhoud et Lemonnier, ce n'est guère neuf. Je veux bien que cela soit écrit avec un vrai souci littéraire, et j'aime beaucoup ces coins de Flandre, artistement esquissés. Mais enfin, je le répète, le grave défaut de ce livre est de nous remettre en présence d'attitudes et de silhouettes trop connues.

Sous le titre *Yvette Bohr et autres récits*, M. Arthur Cantillon publie aux « Cahiers Indépendants » une suite de contes dont l'ironie finement émue ne manque pas de séduction. Quelques-uns de ces récits — je cite : *Siegfried et les nymphes, Robinsonnade, Le Miracle de Riquet à la Houppe* — signifient plus que ne le laisserait supposer la désinvolture avec laquelle ils sont écrits. J'aime aussi la tendresse cachée avec laquelle l'auteur raille ses personnages — et ceux qu'il doit aimer le plus.

Je ne trouve rien à dire du roman de M. Alix Pasquier : *Amoureusement* (Alde, Bruxelles). Ce style correct, toujours égal et gris, coulant avec monotonie durant près de deux cents pages, ne permet guère d'éloge. Et ce banal épisode romanesque, présenté sans aucun attrait nouveau, sollicite peu la critique.

Du même auteur : *Les Ecrivains belges à l'Académie* (Polmoss, Bruxelles). Ce plaidoyer pour la création d'une classe de lettres, à l'Académie de Belgique, ne m'a pas convaincu : je demande qu'on m'explique en quoi cette création relèvera le niveau moyen de notre littérature. Je demande aussi des garanties quant à la sélection qui devra se faire pour élire les trente membres de cette assemblée.

Il y a dans *Exode*, de M. Edgar Tant (Lebègue, Bruxelles) une fine atmosphère d'exil et les délicates nuances d'une inquiète sensibilité de poète.

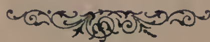
C'est toujours avec plaisir que je feuillette un livre d'art, imprimé avec goût, semé d'illustrations curieuses, tel que *Sous l'Egide de la Marne* (Edit. Bossard, Paris). M. Edmond Pilon nous y présente la Marne des Peintres, celle des Poètes, la Marne rustique et paisible; ou guerrière comme en 1814, 1914 et 1918. L'auteur rehausse un texte plein d'intérêt, par des gravures de choix ou des photos. Parmi ces dernières, j'ai retrouvé, avec émotion, la tombe de Charles Péguy...

Je finis par deux livres de guerre. Encore ? Oui, mais ils ont ceci d'excellent, qu'ils sont typiques.

D'abord : *Journal d'un soldat de dix-huit ans* (Philippe Reynier), édité par Sansot. Ce livre est à lire. Mieux que tels volumes écrits pour ou contre une idée, ces pages rendent l'impression que fit l'existence au front sur les combattants. Ce journal, ces lettres simples d'un adolescent qui a fait le don de sa vie avec joie, émeuvent grandement, parce qu'elles furent écrites pour être l'intime souvenir de leur auteur. Il ne se préoccupait que de conserver ces notes, écrites parfois en pleine action — pour les relire à l'aise, plus tard, lorsque le cauchemar aurait cessé. Il est mort... Des fragments littéraires sont joints à ce journal, et montrent les premières originalités d'une poète que nous aurions pu aimer.

Armée d'Orient, par Henri Semnos (Figuière et C^le^, Paris), est un roman-journal de l'expédition des Dardanelles et de la campagne de Serbie. Récit coloré et plein de vie, il nous transporte avec l'auteur de Bizerte à Alexandrie, de Lemnos à Salonique, parmi de beaux paysages esquissés avec amour, avec exaltation. Et l'on aime que M. Henri Semnos s'attriste de voir ces pays de soleil et d'harmonie bouleversés par la lutte, et mélancoliques de toutes les douleurs qu'ils portent maintenant.

LÉON CHENOY.



LES ARTS PLASTIQUES

Salle Giroux : Jakob Smits.

La salle Giroux a rouvert ses portes aux tendances modernistes. Le programme de cette saison promet de grands noms et des esthétiques intéressantes.

L'art de Jakob Smits est de ceux qui obtiennent des admirations ferventes et des détracteurs résolus. D'abord, il faut reconnaître au peintre une singulière force de renouvellement. On se souvient de sa toile du Musée Moderne (*Le Père du Condamné*) : page émouvante et sobre, concentrée, sans déclamation, sans effets de couleur. Avant la guerre déjà, Jakob Smits était sollicité par l'éclat inquiétant de certains ciels blafards, par la royauté des tons primitifs, par la simplicité folklorique de la forme. Il avait signé ce prodigieux *Garçon au Coquemar* sur fond rouge vif, ainsi que d'autres œuvres revues ici avec joie. Quelle serait la courbe de ce talent, on était impatient de la connaître.

Jakob Smits semble avoir atteint l'apogée de sa maîtrise. Il répète avec le même accent l'agonie sanglante ou cuivrée du soleil, et le voici épris des grandes ombres opaques et des soirs lunaires. J'aime moins tel cycle, parce que le réalisme y est forcément exécuté d'imagination. Je ne m'emballe pas davantage pour les œuvres inspirées par la guerre; non que je leur dénie le frisson patriotique, mais elles sont d'une exécution trop facile. Le métier de Jakob Smits est d'ailleurs d'un abord malaisé. La simplicité de forme et de couleur est le résultat d'un travail long et tenace. L'on se demande si le plâtrage et le replâtage étaient bien nécessaires pour arriver à la crudité d'un blanc ou au chant d'un rouge. L'on admet la naïveté du dessin et les

fautes de perspective dans des esquisses brossées lyriquement, mais ici, cette gaucherie voulue, fruit du labeur, perd de son charme.

Pourtant, Jakob Smits corrigeant ses défauts — ce qui lui serait aisé — aurait-il le même attrait ? Je ne le pense pas et force m'est de reconnaître presque juste le paradoxe : les défauts exaltent le talent. En dépit de ces remarques, on est très vite pris par l'accent et l'émotion de cette épopée rustique et patriarcale où les scènes de l'évangile se situent presque naturellement. L'on goûte le charme ridicule de l'ange poussé par la clarté qui vient dire l'*Annonciation* à la petite vieille debout dans sa chambre proprette. On aime la fantaisie processionnante du *Christ aux outrages;* il est assis au milieu d'une cour, et des enfants et des paysannes l'invectivent. La scène se passe à contre-jour. Smits possède le secret de ces fausses lumières. J'aime franchement la *Pietà* : les tons y ont la fraîcheur des enluminures et rien n'est plus tragique que ces trois femmes diversement souffrantes, penchées sur le corps du supplicié. Ce corps sanglant, ce regard qui chavire, c'est de l'art digne de Vander Weyden.

Je signale aussi le *Travail,* symbolisé par un laboureur borgne au repos, le type singulier, le sarrau bleu, les tournesols d'or forment un ensemble nouveau, puissant. Outre les intérieurs particuliers, les femmes qui travaillent ou bercent leurs enfants, les paysans qui prennent le repas du soir devant la fantasmagorie des nuages, il y a des paysages de sablons où des moutons paissent une herbe maigre, la vision y est personnelle, la lumière agissante, parlante; on a l'impression d'un cri sauvage et inouï, très triste et prenant. Ce sont là des chefs-d'œuvre.

ARMAND EGGERMONT.



LETTRE DE PARIS

Comment on fait un roman!

Par une récente enquête, l'*Intransigeant* s'informait auprès des écrivains de la faculté de travail que leur avaient laissée les conditions de la guerre.

Les nombreuses réponses prouvent qu'au milieu des occupations et des fatigues sans nombre du service militaire, les auteurs trouvaient assez de loisirs pour composer un volume de vers, mais ne possédaient généralement pas le calme et la tranquillité nécessaires à l'élaboration d'un roman.

Un roman demande un travail continu, suivi et méthodique incompatible avec les hasards et les déplacements de la guerre. Il est admis que pour faire un bon roman, il faut un an ou deux de labeur pendant lesquels on ne doit guère penser qu'à son œuvre et ne se laisser distraire par aucun autre sujet.

Si l'on met plus de deux ans à écrire un roman, on risque de voir sa pensée s'éparpiller et de compromettre gravement l'unité de l'ouvrage. Le corps humain en perpétuelle combustion est entièrement renouvelé au bout de sept ans, disent les physiologistes. Les idées de l'homme subissent aussi des transformations continuelles, mais le cycle de cette évolution nous semble beaucoup plus court.

Les deux qualités fondamentales

d'un bon roman sont : vérité et nouveauté. Il est dificile de les réunir, car elles ne s'accordent pas très bien ensemble. Ce qui est vraiment *nouveau* n'a presque jamais l'air d'être *vrai*. Comme disaient les Goncourt : « Le défectueux de l'imagination, c'est que ses créations sont rigoureusement logiques : la vérité ne l'est pas. » Il faut autant que possible choisir une histoire qui est arrivée et qui n'a jamais été racontée.

Quelle coutume bizarre que celle de donner un titre à un roman ! C'est avouer qu'il peut se résumer en trois ou quatre mots, qu'il ne renferme par conséquent qu'une idée ! Un bon roman doit en contenir des centaines bien différentes les unes des autres ; il doit être riche de suc ; il doit posséder des racines profondes dans toutes les sciences et dans tous les arts. Le moment viendra où on sera stupéfait qu'on ait eu l'audace d'écrice trois cents pages sur une seule idée qu'on étayait faiblement au moyen d'une anecdote délayée le plus possible.

Donc, nous proposons pour le roman de demain, qu'au lieu de lui donner un titre, on le désigne par un numéro, par le nom d'un grand homme comme les navires de guerre, ou par tout autre moyen qui ne fasse pas allusion à son contenu, car c'est faire l'aveu d'une bien pauvre imagination et d'une tendance déplorable au bavardage que d'annoncer : J'ai parlé de cela et rien que de cela pendant trois cents pages.

Il faudrait habituer le public à cette diversité d'inspiration, à cette complexité de facture. Elles n'empêchent pas une réelle unité de trame, mais celle-ci doit être élégamment dissimulée.

Il faudrait l'habituer à des œuvres *simples* et *décousues* comme la vie.

A des œuvres *simples*. Que recherche-t-on trop ordinairement dans un roman ? Une intrigue où se heurtent des caractères savamment opposés. Or, si l'on observe la vie quotidienne, la plupart du temps les caractères ne s'opposent pas : ils se juxtaposent. Les dissentiments, les adultères, les jalousies, les crimes sont des passions anormales, en marge de la vie. Pourquoi les prendre comme sujets d'étude ? Pourquoi ne pas s'attacher à décrire l'existence de personnages qui vivent en bonne harmonie avec tout le monde ? Leurs cœurs n'en sont pas moins agités de passions ardentes bien plus intéressantes à dévoiler. La vie intérieure de chacun de nous est autrement brûlante et passionnée que la vie extérieure.

Il faudrait habituer le public à des œuvres *décousues* comme la vie. La vie la mieux réglée connaît des *accidents*, car les événements ne s'enchaînent pas, n'ont pas de concordance entre eux, comme les bâtisseurs de romans se l'imaginent. Cette incohérence des événements doit être compensée par l'unité des caractères. Comment étudier ces caractères ? Sur soi-même, voilà la meilleure façon. Chacun a mille personnages en soi : il s'agit de les mettre au jour.

Si l'on fait de la littérature objective, on remarquera que pour créer des types réellement intéressants et pleins de vie, on est obligé d'emprunter des traits à plusieurs personnages pour en former un seul, tellement nous nous connaissons imparfaitement les uns les autres.

Il faudrait enfin habituer le public à prendre un livre tel qu'il est, à ne pas chercher à lire entre les lignes. On attribue toujours à un auteur des intentions qu'il n'a pas. Le lecteur, au lieu de se demander : Que veut-il dire ? se demande : Où veut-il en venir ?

Supposons maintenant que le roman est terminé et que c'est un chef-

d'œuvre. Ce n'est rien que d'écrire un livre : c'est tout de le faire paraître. C'est là que la difificulté commence. Comment supposer que le public va acheter un livre signé d'un monsieur X qu'il ne connaît pas? Il demande une marque ancienne, estimée sur le marché de Paris : la marque Richepin, la marque Boylesve. On dit de l'amoureux que ce n'est quelquefois qu'une robe qu'il aime; le public n'aime toujours qu'un *nom*. Souvent, il ne fait guère attention à ce qu'il y a dessous.

Les obstacles sont nombreux aujourd'hui pour celui qui cherche à réussir. Le commerce de librairie ne va plus. Quelques vieilles entreprises continuent à marcher cahin-caha. La firme Bourget, la firme Marcel Prévost subsistent encore... mais les jeunes, comment vont-ils arriver à se faire connaître ?

Il y aurait peut-être un moyen : les concours à outrance et ne distribuant pas seulement, comme il y a lieu habituellement un prix unique, mais récompensant les cinq ou les dix manuscrits classés premiers, ou du moins attirant l'attention sur eux.

La littérature souffre de n'avoir pas, comme la peinture au moyen du Salon, la multiplicité des récompenses. S'il se crée un concours, il n'y aura qu'un seul élu... et quelquefois il le sera pour des considérations étrangères à l'art. On couronne l'homme plutôt que l'œuvre.

Nous croyons que les concours nombreux, avec chacun plusieurs prix, sont le seul moyen de venir en aide aux jeunes auteurs, à condition surtout que les œuvres présentées soient manuscrites et non imprimées.

Sans cela, le noble métier d'écrivain menace de devenir une distraction coûteuse réservée à ceux qu'Alfred de Vigny a nommé *les orgueilleux méchants et les riches futiles.*

GEORGES VITRY.



LE THÉATRE A PARIS

THÉATRE EDOUARD VII : *L'Erreur d'une Nuit d'Eté,* comédie en trois actes de Ph. Maquet. — THÉATRE FEMINA : *Souris d'hôtel,* comédie en quatre actes de Armont et Gerbidon. — THÉATRE ANTOINE : *Aux jardins de Murcie,* pièce en trois actes de José Félin y Codina.

Enfin, nous avons eu une pièce humaine, une chose imparfaite dont la perfection eût pu être un chef-d'œuvre. Il ne s'agit pas, évidemment, de l'*Erreur d'une Nuit d'Eté,* où il n'y a qu'un pâle délayage au goût moderne des proverbes de Musset. L'ouvrage est soigné; il est littéraire; la psychologie y est très juste, très appliquée; les traits de caractère y sont souvent ingénieux; la forme en est parfois poétique. Mais que c'est long et lent, une pièce si consciencieuse! On a bâillé presque et surtout on en est mélancolique. Théâtre vide, ou théâtre vieux; mouvement sans forme ou forme sans mouvement: voilà l'art d'aujourd'hui. Par bonheur, il y a un espoir, une œuvre, cette quinzaine.

Ce n'est pas cependant *Souris d'hôtel,* quoique l'on pût beaucoup espérer des auteurs de *L'Ecole des Cocottes,* où l'observation de mœurs était saisie avec un esprit qui ne nuisait en rien à la sagacité et à la justesse. Connaissez-vous l'autre Souris, celle de Pailleron ? C'est la même histoire, plaquée d'Ar-

sène Lupin : un célibataire d'autant plus novice en l'art d'aimer qu'il a consommé l'amour de beaucoup de femmes, est violemment contraint à se passionner pour la gamine qu'il dédaignait. C'est encore l'anecdote d' « Amour, quand tu nous tiens », la piètre pièce de Romain Coolus, que joue l'Athénée. Seulement, si la Souris de Pailleron abondait en candeur et en psychologie, la Souris d'hôtel de MM. Armont et Gerbidon, avec sa vocation un peu spéciale, fait beaucoup trop de choses pour avoir le temps d'avoir autant de caractère, si, malgré l'expression, la ferme volonté de mener à bien une intrigue, corsée à plaisir, n'en tient pas lieu. A quoi bon raisonner, d'ailleurs ? Nous sommes en plein conte, non de fées, mais de brigands, en plein idéal anarchiste, s'il vous plaît. Mais, personne ne s'en aperçoit : tous ces cambrioleurs sont les meilleures gens du monde : tout qui ne l'est pas n'est qu'imbécile ou goujat. Ce n'est pas le vol qu'il faut supprimer, c'est la police ! Rien n'inspire de meilleurs sentiments que la science de la fausse écriture et de la tricherie au jeu. Et c'est bien de l'honneur que font à ce trop honnête homme — qui est l'objet de leur sollicitude parce qu'il est un excellent niais — ce brave parrain et sa filleule en consentant à partager désormais sa demeure et sa couche. Aïe ! les voici qui rentrent dans la vie régulière ! Ne sera-ce pas le début de leurs misères ? Et puis, la police, que fait-elle pendant tout ce temps-là ? Vaine ou exploitée et, encore on ne la voit guère : au fond, c'est là peut-être la grande vérité de la pièce.

Je vous répète qu'il en est de plus profondes, de plus belles et de plus humaines dans le théâtre d'aujourd'hui même, et ailleurs que dans le théâtre espagnol. Néanmoins, *Aux jardins de Murcie*, de José Félin y Codina, est le cri même du drame de l'amour et de la mort. Javier fut frappé par Pencho d'un coup de couteau dont il meurt lentement ; éperdûment épris de Maria del Carmen, la fiancée de son meurtrier, il s'en empare sous la menace de dénoncer son bien-aimé, se voue à elle de toute sa passion, qu'il savoure d'autant mieux qu'elle est aussi sa vengeance. Mais quand Pencho refuse de payer à ce prix son salut et se livre à la justice pour libérer Maria del Carmen, Javier le provoque pour un nouveau duel et, afin de lui permettre de défendre son honneur, le cache dans sa propre demeure. Javier se leurre sur sa santé ; sa vie va s'éteindre : qu'importe alors la mort de l'ennemi ? mais Maria del Carmen, qu'en fera-t-il ? Il lutte par instinct, mais il se sacrifie tout de suite et sauve et son meurtrier et la femme qu'il aime. Et cette tragédie des trois héros soulève sa lourde douleur parmi les figures expressives des gens qu'elle intéresse : le père de l'un, la mère de l'autre, quelques amies et les voisins, et le pays.

Pour mettre en pleine valeur cette atmosphère, le théâtre Antoine figure vraiment l'œuvre. La salle elle-même, sur laquelle empiète un vaste proscenium, est décorée aux alentours de celui-ci avec des draperies espagnoles et des pleurs de grenadiers en espalier. Le rideau est une vaste tenture de soie blanche frappée au centre des armes de la province de Murcie. La musique qui flotte parfois dans l'air est toute locale. Les danses des fiançailles pénètrent les sens des spectateurs de toute la fougue furieuse de ces réjouissances au soleil. Les personnages font irruption soit par les avant-scènes, ce qui n'est, au fond, qu'un tout premier plan qu'on transporte dans la salle, soit par le fond de celle-ci et les couloirs des fauteuils, ce qui, loin de fortifier l'impres-

sion, l'altère en créant un certain malaise dû au contraste entre l'attitude contemplative et toute désintéressée des spectateurs et l'émotion particulière des acteurs qui déambulent parmi eux. Il y a là un excès de mise en scène qui tient plus à l'excentricité qu'à l'originalité(1). Et ce décor unique, qui s'efforce en vain de fixer la tonalité de l'œuvre, et ne varie d'acte en acte que par ses accessoires, ne corrige la banalité que par l'invraisemblance. Parmi les interprètes, il faut révéler M. Henri Rollon (Pencho), pour l'aisance tragique de ses sentiments et la sincérité et le caractère de leur expression. Faut-il s'étonner que les Espagnols ne voient ni ne peignent leur pays et ses gens avec nos yeux et notre pinceau ? La magie de soleil et de couleurs qu'y découvre et féconde notre imagination, semble, au contraire, avoir brûlé en leur être ce génie même de l'âme. Abrutis, sans doute, de lumière et de reflets, ils ne vivent plus qu'avec leurs yeux et l'instinct. Ils ne comprennent, ils ne content, ils ne parlent que par images et ils y empâtent avec une intensité confuse les caractères et les types que sans entendre, ils ont saisi. Les profils et gestes s'y arrachent crûment, comme sous la découpure torride de leur ciel. Leur lutte elle-même ne halète et ne flamboye que dans une véritable prostration de fièvre. Mais voilà un document de race incomparable.

Enfin, quelle est donc cette œuvre considérable, dont nous parlons depuis le début ? C'est *Mon père avait raison,* de Sacha Guitry, qui mérite une chronique spéciale que nous lui consacrerons dès que l'actualité nous le permettra. D'ailleurs, il s'agit d'une œuvre qui a le temps d'attendre. LÉON RUTH.

(1) Nous eûmes la même impression ici, à Bruxelles, à la représentation des *Butors et la Finette* de François Porché du Théâtre des Galeries Saint-Hubert. N.D.L.R.

Une manifestation en l'honneur de Victor Rousseau est organisée par le " Thyrse " dans la seconde quinzaine de novembre, à l'Hôtel de l'Espérance. La participation au banquet est de 8 francs (boissons non comprises).

CORRESPONDANCE

« Bruxelles, le 18 octobre 1919.

« Monsieur le Directeur du
« *Thyrse*, Bruxelles.

« Monsieur,

« Votre revue publie dans son numéro du 1er octobre, sous la signature de « La Vigie », ces lignes : « Paraphrasant le *Vox populi* de Villiers « de l'Isle-Adam, où revient de manière si dramatique le « prenez pitié « d'un pauvre aveugle, s'il vous « plaît ! », J.-F. Elslander écrit : « Et pendant quatre ans on souffre, on « pleure, on espère. Mais les jours « vont s'assombrissant. Il y a de la lai- « deur de plus en plus. » Vous devi- « nez, lecteurs, qu'il s'agit ici des « quatre années de guerre. Elslander « souffrait alors jusqu'à porter à la « « Gaîté » un *Parrain* censuré. Pre- « nez pitié d'un pauvre aveugle, s'il « vous plaît ! »

« Voudriez - vous avoir l'extrême obligeance de dire à « La Vigie » qu'elle en a menti et publier, dans votre

prochain numéro cette petite rectification ? « J.-F. ELSLANDER. »

Eh bien, oui ! — La Vigie, pourtant très attentive, a manqué de vigilance. *Parrain*, la pièce de M. J.- F. Elslander, fut joué en 1913, donc avant la guerre, et j'ai confondu avec *Papa*, de MM. Roger et Montois, joué au même théâtre de la Gaîté en novembre 1914. D'excuses je vous en tends une brassée, ô Elslander ! Trouvez-en, dans le tas, de toutes formes, des grosses et des plates... Moi, j'endosse le cilice du pénitent.

Mais une remarque à propos de votre gros mot ne messied pas ici. *Ell en a menti !* dans la bouche d'un vieu Bruxellois, est une expression trop fré quente, trop légèrement jetée, pou qu'elle revête une signification inju rieuse. Mentir, en bon français, c'es dénaturer la vérité alors que cette vé rité est connue; or, il y a, ici, erreu tout simplement, et cette erreur est pro clamée. Au surplus, qui n'a commis un erreur au moins une fois dans sa vie J'en ai commis une grosse *calamiteus* Que le confrère Elslander me la par donne, lui qui perpétra *Le Cadavr* cette erreur de jeunesse !

LA VIGIE.

Le Bout de Table

Pourquoi Pas? nous tance parce que nous avons employé « sujet » pour « domestique ». Si, pour vivre, *Pourquoi Pas?* devait, comme le *Thyrse*, recourir aux extras d'un Maître d'hôtel, il saurait que, même dans les établissements mondains où ce serviteur opère, ce belgicisme lui tinterait si fréquemment aux oreilles que son purisme collet-monté en prendrait une entorse.



On a beau médire de M. De Paeuw, le successeur de Corman, il reste prouvé que dans des circonstances périlleuses il sut tenir haut et ferme le fanion du fonctionnarisme. Que celui qui en doute sache qu'en exil, au Havre, alors que les armées luttaient à qui aurait la suprématie en ce monde, M De Paeuw fit prendre à son domicile, près le Cinquantenaire, son habit de cérémonie Il ne fallut pas moins que l'intervention du Ministre d'Espagne pour que cet uniforme lui parvint viâ Hollande. C'est — avis au *Pourquoi pas?* — le fait de guerre qui m'a le plus frappé !



Un musicien de chez nous, compositeur de talent puisque prix de Rome, se trouvait à Paris à l'heure même où l'action des *Berthas* précipitait dans les caves les Parisiens de tout âge et de tout sexe. Il découvre un appartement au cinquième étage d'un immeuble du quartier Monceau, en fait le tour du propriétaire et est interrompu par la sirène annonciatrice d'obus éclatants. L'émule de Beethoven dégringole l'escalier, pénètre dans le sous-sol déjà comble de gens fris sonnants, se trouve voisin d'une adorabl Américaine et lui qui n'en «menait pas large la rassure tout en l'admirant.

Le danger conjuré, le musicien ramène l jeune américaine dans son appartement elle. Phénomène ! La sécurité à deux devai y être grande, car, au cinquième, on ne l revit *never more !*



Saviez-vous, ô lecteurs, que la *Caverne* e *Notre Père des Bois* de l'illustre Nyst sont de chefs-d'œuvre? Hier encore, le joyeux Tré mouillat le proclamait en plein prétoire, mai les faits réduisent à néant cette tentativ d'immortalisation. Oyez :

Dans une vente de livres on mit à prix outre un volume de Nyst qui atteignit u franc vingt cinq centimes, frais compris, un douzaine d'ouvrages de M. Ed Picard. C lot fut présenté au public avec l'emphas prometteuse qui laissait augurer une fameus surenchère, mais que peut-on contre l'inexo rable? Le lot fut adjugé onze francs. O vi chère !

Sic transit...



On prête à un vieux parlementaire fran çais ce mot charmant.. et rosse sur Clemen ceau : « Le plus grand service qu'il ait rendu à son pays, c'est de n'avoir pas été dans l'oppo sition au moment de la conclusion de la paix. »

LE MAITRE D'HÔTEL.

EUGÈNE DEMOLDER

Tandis qu'on préparait l'inauguration du monument Max Waller, Eugène Demolder s'éteignait en France, à Essonnes, où il habitait depuis plus de vingt ans. De même que Waller avait été en quelque sorte l'incarnation de la *Jeune Belgique,* Demolder fut, de son côté, l'âme d'un petit groupe d'écrivains qui collaborèrent activement à cette revue. Si celle-ci fut, comme le prétendaient ses détracteurs, une chapelle, ses prêtres y officiaient librement et différaient sous beaucoup de rapports. Les uns — les poètes — avaient de la tenue et étaient un peu distants. Les autres — les prosateurs — étaient moins collets montés et ne craignaient pas de coudoyer la foule. A « Sésino », où nous nous réunissions, c'étaient les poètes qui donnaient le ton. Si l'on n'était pas toujours grave, les conversations ne se tenaient pas moins le plus souvent dans le domaine de la spéculation pure. Ivan Gilkin discutait avec Léopold Wallner les problèmes les plus ardus de l'esthétique musicale, tandis qu'Albert Giraud aiguisait des épigrammes et commentait la philosophie de Nietzsche... en éternuant ! On buvait des bocks — bière « à l'instar » — devant des tables de marbre. Lorsque les poètes quittaient le café pour remonter dans leur tour d'ivoire, les prosateurs se laissaient volontiers entraîner par Demolder, le bon guide, qui les conduisait dans des lieux moins éthérés. Avec Eekhoud, Delattre, Stiernet, des Ombiaux, quelquefois Verhaeren — que les prosateurs avaient adopté, parce que ses confrères le considéraient comme un phénomène compromettant pour leur corporation — nous nous engagions dans des rues sordides et magnifiques où, depuis les temps les plus reculés, existent des cabarets célèbres dans le monde des marchands de moules. C'est « Saint-Pierre », c'est le « Vieux Château d'Or »... De derrière son comptoir, la main sur la pompe à bière, le patron, Flamand pansu, accueillait notre ami par un cordial «Bonjour, monsieur Eugène!».Quand nous étions installés, autour d'une table qui, cette fois, était une vraie table, une table de bois, la « serveuse » qui s'avançait, cordiale elle aussi et souriante, ne se trompait pas non plus d'adresse : « Que peut-on vous servir, monsieur Eugène ? » Question bien oiseuse !... Que pouvait-on servir, en effet, à Demolder dans un vieux cabaret bruxellois, sinon le meilleur lambic de la cave ?

Dès qu'il avait son verre devant lui, notre ami se transformait. Il caressait le verre de sa main potelée, bombait la poitrine, redressait la tête et, dans sa figure réjouie, ses yeux bleus, ses petits yeux si vifs, si pétillants et si doux, s'éclairaient d'un tendre sourire. Devant un verre de lambic, l'homme acquérait, si je puis dire, toute sa valeur. Lui qui aimait tant les vieux maîtres flamands et hollandais, il avait lui-même l'air de sortir du tableau d'un de ces peintres; et ce n'est pas sans raison que Félicien Rops l'avait appelé, dans une de ses lettres, « Mon bon Frans Hals ». Il était représentatif du milieu, bonhomme et jovial. Il était populaire dans tous les vieux cabarets qu'il fréquentait. Il aurait été populaire dans tout ce quartier du « bas de

la ville », s'il l'avait voulu. S'il l'avait voulu, il en aurait été le mandataire politique. Il serait devenu échevin et député, comme Léon Lepage, ou ministre, comme Pierre Van Humbeek. Seulement, ainsi qu'il me l'écrivit un jour, il avait décidé « de ne pas prendre la vie au sérieux ». Au barreau, où il n'avait fait que passer, il s'était contenté de monter une revue, de fréquenter le « Thémis - Club » où l'on dînait, d'organiser une exposition de souvenirs professionnels et d'admirer les quelques hommes supérieurs qu'il renfermait : Jules Lejeune, Edmond Picard, Paul Janson, Eugène Robert; à la justice de paix, où il fonctionnait comme juge suppléant, il se montrait plein d'indulgence pour toutes les Manon Lescaut que les vicissitudes de leur pauvre vie amenaient devant lui, et prenait régulièrement le parti des colporteuses contre le ministère public; au Ministère de la justice, où il fut quelque temps sous-chef de bureau, il décora son morose cabinet de reproductions de tableaux de ses chers maîtres flamands, réadmira Jules Lejeune, devenu son ministre, et, ayant découvert dans l'immeuble quelques fonctionnaires à la Courteline, il s'en fit des amis, qui l'escortaient à sa sortie du bureau.

Lorsque Eugène Demolder déclarait qu'il ne prenait pas la vie au sérieux, il s'exprimait mal. Ce qu'il ne prenait pas au sérieux, c'étaient uniquement toutes les choses auxquelles le vulgaire attache de l'importance, la course aux places et aux dignités, les titres et les fonctions officielles, tout ce qui provoque la considération des sots. Mais la vie, la vraie vie, nul plus que lui ne la prenait au sérieux. Il la dégustait en gourmet. De tout ce qui l'entourait, il n'y avait rien qui ne l'intéressât et qu'il ne fît servir à son plaisir ou à son bonheur. Les hommes et les choses, les formes et les couleurs — les couleurs surtout — lui procuraient un monde de distractions joyeuses et d'impressions ineffables. C'était un observateur averti, mais un observateur qui n'observait que pour se distraire, pour s'amuser ou pour rêver. Il était artiste sans le savoir, poète sans s'en douter. Si ses amis n'avaient pas découvert qu'il avait du talent, il ne s'en serait peut-être jamais aperçu. Heureusement que la *Société nouvelle* veillait, et aussi *L'Art Moderne* et la *Jeune Belgique*. Pour faire plaisir à leurs directeurs — c'était le meilleur des hommes et le plus obligeant des camarades — il suivit les expositions de peinture et alla chercher des inspirations dans les musées. C'est de là que sortirent ses trois premiers livres : les *Impressions d'art*, les *Contes d'Yperdamme* et les *Récits de Nazareth*.

Les deux derniers, qui devaient être réunis plus tard pour former *La Légende d'Yperdamme*, contiennent des contes tout en description ou plutôt tout en peinture, les uns éblouissants, les autres naïfs et pittoresques. A l'inverse de Stendhal, qui promenait son miroir de romancier le long des routes, il promène le sien dans les musées. Il greffe une œuvre de poète sur des œuvres de peintres. Il fait parler ou plutôt il fait mouvoir — car les personnages de ses premiers livres parlent peu — tout le petit monde que les peintres flamands et hollandais du XVIIe siècle ont immobilisé dans leurs tableaux. Comme eux, il est tour à tour mystique ou profondément réaliste. Il écrit comme ils peignent. Ses phrases sont des touches de couleur. Il choisit les mots autant pour leur beauté que pour leur sens. Il se pénètre si bien du génie de ces maîtres qu'on a pu voir en lui, après la publication de ses premiers li-

vres, l'héritier le plus direct de la tradition artistique flamande et qu'on s'habitua à l'identifier avec son milieu. Lui-même d'ailleurs aimait à se donner toutes les apparences d'un artiste autochtone et intransplantable. Aussi fut-ce une grande surprise lorsqu'on apprit qu'il allait quitter Bruxelles pour vivre en France, où il venait d'épouser Mlle Claire Rops, la fille du grand aquafortiste wallon. Ce qu'on avait trouvé naturel chez un Rodenbach, on ne le comprenait pas pour Demolder. Il partit néanmoins. Il s'installa à la Demi-Lune, dans la jolie retraite que Rops s'était aménagée en Seine-et-Oise et que Fontainas appelait « la maison du bonheur ». Il y resta. Il y connut le bonheur. Il y fut heureux. Contrairement à ce qu'on avait pu croire, son talent, au lieu d'en souffrir, y gagna. Sous l'influence de Rops, le plus sévère et le plus discipliné des maîtres, il devint également sévère pour lui-même. Son art s'épura. Aux belles improvisations poétiques qu'il avait données jusque-là, succédèrent rapidement des œuvres équilibrées et plus harmonieuses.

Ce fut d'abord un volume de souvenirs du barreau, *Sous la Robe,* écrits sous l'influence de la nostalgie qu'il ressentit, malgré tout, pendant les premiers temps de son exil ; puis un petit livre de contes, *Quatuor,* qui marque déjà un progrès sérieux dans sa manière. Puis vint un grand roman, *La Route d'Emeraude,* son œuvre la plus caractéristique et peut-être la plus parfaite. Demolder a, cette fois, abandonné le tableau pour la fresque. Il est définitivement maître du féerique domaine que l'imagination des Rembrandt, des Rubens et des Breughel a hanté. Il matérialise leurs rêves, surtout leurs rêves charnels. Il reconstitue moins le milieu où ils ont vécu, que celui où ils auraient voulu vivre s'ils avaient pu recréer le monde sur le modèle de leurs œuvres. Lire *La Route d'Emeraude,* c'est entrer dans le paradis des panthéistes.

Après avoir publié *Les Patins de la Reine de Hollande,* un joli conte féerique, un peu dans la même note que *La Route d'Emeraude,* mais plus délicat et plus fin, puis *Le Cœur des Pauvres,* il songe à étendre son champ d'actions et à se renouveler. Il s'est acclimaté en France. Ses admirations artistiques ont perdu de leur exclusivisme. Il s'est familiarisé avec le génie latin ; il a appris à goûter la douceur et la grâce du paysage français. Il était du reste moins flamand qu'on ne s'était plu à le croire. M. Gustave Abel, qui a donné l'année dernière une très intéressante conférence sur ses œuvres, avait fait à cette occasion des recherches sur ses origines. Si loin qu'il avait pu remonter, il ne lui avait découvert que des ascendants wallons. Il en avait conclu que c'était, en dépit de son nom flamand, un Wallon, que la France avait fini par révéler à lui-même. Cela paraît paradoxal. Et pourtant... Rodenbach et Verhaeren ont pu vivre de longues années en France sans que leur art en ait été sensiblement influencé. Il n'en a pas été de même de Demolder. Après quelques années d'exil, c'est à son pays d'adoption qu'il demande le sujet d'un nouveau roman. Il écrit *Le Jardinier de la Pompadour.* Il emprunte son sujet au XVIIIe siècle français, l'époque la plus française de toute l'histoire de France. Ce n'est plus Rubens et Rembrandt, ce ne sont plus les peintres flamands et hollandais qui l'inspirent. C'est Boucher, Lancret et Fragonard. Son style même se modifie. Il devient plus léger et plus sûr. Il devient plus latin. Si la description tient encore la première place dans ce

roman — et la meilleure — il s'y révèle plus psychologue. Les personnages sont plus fouillés. Il nous montre davantage leur âme et leur fait parler un langage plus naturel. Ce sont bien des Français du XVIIIe siècle qui évoluent dans ce joli décors d'Etioles, où le soleil pétille, où les fleurs sourient...

Demolder, à cette époque, travaillait beaucoup. Il était devenu un romancier appliqué et un producteur abondant. A peu près en même temps que *Le Jardinier de la Pompadour,* il faisait paraître *L'Arche de M. Cheunus,* un petit recueil de poèmes en prose qu'il avait éparpillés dans diverses revues, et, deux ans plus tard, un pittoresque récit de voyage : *L'Espagne en Auto.* Quand la maladie l'a frappé, il avait commencé un nouveau roman, dont l'action se passait sous Louis-Philippe. Il m'en avait communiqué les premiers chapitres. On y sentait de nouveau la volonté de faire une œuvre bien latine, un vrai roman français, simple, synthétique et fort.

Mais la maladie est venue... Puis la mort... Il n'avait que quarante-cinq ans lorsque la plume lui est tombée des mains. Par les beaux livres qu'il laisse, nous pouvons juger de ce qu'il aurait donné encore. Il était resté aussi enthousiaste qu'à ses débuts. Il avait gardé toute sa foi dans l'art. Il travaillait continuellement à se perfectionner. Il était resté fidèle aux principes dont les « Jeune Belgique » avaient fait leur programme. Il ne voulait créer que des œuvres parfaites. Il avait recommencé cinq fois *Le Jardinier de la Pompadour.* Si le temps l'a trahi, s'il n'a pu donner toute sa mesure dans sa seconde manière, il a couronné la première par un chef-d'œuvre. Pour son pays natal, il restera l'auteur de *La Route d'Emeraude.*

Les âmes des morts voltigent où elles veulent. Quand les nombreux amis qu'Eugène Demolder avait laissés ici voudront communier avec lui, ils se rendront dans le « bas de la ville », dans ce vieux coin de Bruxelles où ils ont passé tant d'heures joyeuses en sa compagnie et où son talent avait mûri et s'était développé. Son souvenir y restera toujours lié. Il vivra toujours dans la chaude couleur de ses rues archaïques, dans le grouillement de son petit peuple, dans le pittoresque de ses cabarets vieillots, dans le bleu tendre de son ciel, dans sa lumière et dans ses brumes, dans le son de ses cloches, dans le langage muet de ses vieilles pierres...

HUBERT KRAINS.



SOUVENIRS VÉNITIENS

Matins du Palazzo Biondetti ! Clairs matins
Où les cloches jetaient leurs appels argentins,
Plus purs dans le suave et radieux silence;
Premiers accents, graves et lents, d'un hymne immense,
Doucement entonnés par un chœur virginal...
Les gondoles fendaient l'eau verte du canal
Avec un froissement voluptueux de soie...
Matins où tout semblait un présage de joie !

Où la vie, en sa renaissante nouveauté,
S'offrait intacte, ainsi qu'un beau fruit velouté !
Matins d'ivresse heureuse et de ferveur profonde !
Matins révélateurs où la beauté du monde
Me trouvait recueilli, joyeux et frémissant,
Vous revivrez ! J'aurai mes yeux d'adolescent
Pour revoir la splendeur éternelle des choses !
Comme autrefois, les vieux palais de marbres roses,
Rongés par les embruns du temps et de la mer,
Frémiront au soleil tels qu'une jeune chair !
L'eau se nuancera de moires d'émeraude !
Le jour montant aura le large élan d'une ode !
Au-dessus du Lido, vague et presque irréel,
Les vaporeux lointains de la mer et du ciel,
Comme alors, mêleront leurs chatoiements de nacre !
Toute cette splendeur que la gloire consacre
Comme alors, m'étreindra de son double frisson...

O tardives ardeurs de l'arrière-saison !
Je mourrai... Les obscurs éléments de mon être
Se dissoudront... Pourtant je ne veux pas connaître,
Avant d'avoir vidé ta coupe, ô volupté,
L'horreur, l'irréparable horreur d'avoir été.

FERNAND SÉVERIN.



LAURENT TAILHADE

Avec Laurent Tailhade qui vient de nourir à Combs-la-Ville à l'âge de 55 ans, disparaît une des figures les plus étonnantes de la littérature française. Il débuta dans les lettres en donnant un volume de vers chez Lemerre, *Le Jardin des Rêves;* en 1889, il publia sa meilleure œuvre poétique : *Vitraux,* chez Vanier. Ces deux œuvres, réunies avec quelques poèmes en prose, reparurent aux éditions du Mercure en 1907 sous le titre *Poèmes élégiaques.* C'est l'un pur poète. Dans l'entretemps, il avait donné un volume de vers d'un autre genre, *Au pays du mufle,* attaques violentes contre certains de ses contemporains : ces vers ont reparu sous le titre *Poèmes aristophanesques,* en 1904. Ils sont d'un pittoresque et d'une verve extraordinaires : le style en est truculent, la forme savante, le trait toujours mordant. Pour l'amateur de style, même s'il ne comprend pas à qui cela fut envoyé, c'est un vrai régal; il importe d'ailleurs peu de savoir qui cela devait toucher, car d'une édition à l'autre des noms ont changé.

Cela explique assez le caractère de L. Tailhade, dont l'existence fut une continuelle évolution. Farouche anticlérical, collaborateur de *La Raison* et de *L'Action,* il passe brusquement

au *Gaulois* catholique et mondain.

Ce ne fut pas sans étonnement qu'on lut sa première chronique du *Gaulois* consacrée à Lamartine : Tailhade déclarait que *Le Crucifix* était le chef-d'œuvre de Lamartine et la perle des perles de la poésie française.

C'était un rhéteur admirable connaissant sa langue à fond, sachant en utiliser toutes les ressources et de ce fait capable de défendre toutes les idées.

Tour à tour poète chrétien, poète païen, anarchiste, athée, libertaire, nationaliste, il traite tous les sujets avec une verve étonnante et une éloquence magnifique qui lui valurent toujours l'admiration des lettrés. Bretteur de lettres, il fut aussi un enragé duelliste.

Né près des frontières du pays basque, il était très au courant de la littérature espagnole. Il paraît même qu'il a traduit une partie de *Don Quichotte :* quel plaisir on aurait à lire *Cervantès* traduit par cet hidalgo magicien des lettres françaises, Laurent Tailhade.

Il vint fréquemment en Belgique.

Nous le vîmes présenter Aristide Bruant à l'Alcazar, et au Théâtre Communal, en faisant l'apologie de Vénus, la *Sonate à Kreutzer,* adaptée par H. Fleischman.

En juin 1914, il était à Liége magnifiant Th. Gautier.

Pour avoir une idée de sa prose cruelle, il faut lire ses *Lettres familières,* suite d'articles qu'il donna à *La Raison,* la *Fronde* ou l'*Action* de 1900 à 1904. Voici, par exemple, le début de la lettre familière au marquis Henri de Rochefort-Luçay, moribond :

» Avez-vous, marquis, dans les loisirs de la villa Dupont, au cours des heures brèves que vous laissent les hippodromes, les ventes de tableaux, l'évacuation de votre ordure quotidienne, avez-vous — malgré les encens de Montégut, Possien et autres piliers d'estaminet, malgré les bénédictions de l'Eglise, la crédulité des fiacres, la bienveillance des calottes rouges et le bonheur domestique dont vous êtes couronné — avez-vous, pendant une heure de mélancolie, envisagé le terme prochain de vos calembredaines ?

« Ce thème favori de Bossuet, de Flaccus, l'inanité des jours, l'ombre et la poussière qu'est la vie humaine, l'entendîtes-vous sonner parfois à vos caduques oreilles ? Nous sommes tous mortels, « ou du moins presque tous », comme disait le père Bridaine, en se reprenant afin de ne pas contrarier Louis XIV.

« Cette idée, à la manière d'un éclair sur les ténèbres, a-t-elle jailli de la pauvre chose que, faute d'expression meilleure, nous sommes contraints de nommer votre intellect, à savoir que la fin est imminente... »

Et comme cela au long de deux colonnes, il fouaille sa victime avec une souriante cruauté.

On peut lui reprocher un tas de choses, les lettrés n'en garderont pas moins un culte pour le fougueux polémiste et l'écrivain impeccable que fut Laurent Tailhade (l'orang Tailhade comme a dit quelqu'un).

G.-M. Rodrigue.



DANS LES OMBRES NUPTIALES

Quenouille d'or qui s'effiloche,
la lune
virevolte et s'accroche
aux clous scintillants des étoiles importunes.
Les saules besogneux,
avec des gestes de lavandières,
semblent tremper des haillons bleus
dans les lumières
des flots criblés de lune....
L'étang, pâle entre ses rives brunes,
semble offrir son sein mouillé
à nos fronts ensommeillés...
Les peupliers,
femmes de chambre à gestes blancs,
ont renoué leurs tabliers
sur leurs corps sveltes et charmants...
Les sapins recroquevillés
font le gros dos, comme des chats...
Les lampyres sur le sol gras
font trembloter leurs feux rouillés...
Des musiques neigent
des feuillages à franfreluches
et c'est dans nos cœurs qui s'allègent
des glissements doux de peluches.

Oh ! la tache d'or du ciboire !
la tache d'argent de l'hostie !
Nos deux êtres communient
dans la nuit blonde aux longs reflets de moire.
Oh les gazouillis du sang,
comme un bruit d'eau dans nos artères... !
Oh les astres crépitant
sur la meule de célestes diamantaires !...
Nos deux bouches sont scellées
par les cires chaudes et lourdes de nos fièvres,
toutes les fleurs sont mêlées
dans notre amour et sur nos lèvres...
Une volupté sans issue
a noué nos deux chairs tremblantes,
la passion est venue
avec ses étreintes géantes...
et les cimetières, là-bas,
ont beau dans le silence
croiser leurs bras
ou faire des gestes de démence;

nos deux corps las ont beau rouler,
rudement, sur les pierres froides,
parmi les morts qui dorment roides;
rien ne pourra glacer
la rouge frénésie
qui fait flamber nos tempes
et tressaillir dans notre vie
le fourmillement d'or de ses lampes...

Et c'est pourquoi, dans le soir plein de nids,
où des sommeils d'oiseaux
font du silence dans l'infini,
le ciel, vieillard penché, nous bénit...
Et c'est pourquoi les eaux
feuillettent sous les feuillées
leurs livres de prières
aux pages enluminées
et chantonnent des « ave » de lumière.
Et c'est pourquoi la lune
fait triompher son ostensoir
dans l'énorme main brune
de quelque dieu au fond du soir.

EMILE SCHWARTZ.

LE XXVe ANNIVERSAIRE D'« ALLIANCE ET PROGRÈS »

Une première d'auteurs belges

Si ta cause est celle de la littérature, mon cher Thyrse, les services qu'on te rend ne font qu'un ingrat ! Qui donc, parmi tes lecteurs, sait que certain samedi d'octobre on nous a fait un présent de roi ! Deux dramaturges nouveaux ! Une compagnie d'amateurs, Alliance et Progrès, dans sa fête jubilaire, a donné deux cadets à l'art dramatique : MM. Salkin et Lespès.

Un cercle jubilaire ! Ah ! la verte jeunesse que celle de ce vieillard ! La ville de Bruxelles, en l'espèce M. Jacqmain, échevin des beaux-arts, avait tenu absolument qu'il acceptât congratulations et subsides, et, ma foi ! quel jubilaire s'est fait jamais scrupule de changer en agapes l'or sonnant d'une subvention ? J'aurais vu Alliance et Progrès, le bonnet sur l'oreille, faire, ce 18 octobre, par les rues tardives de Bruxelles, quelque monome joyeux qui sentît sa fin de banquet, il m'eût ressuscité, par l'entrain de ses folies, le moyen âge de la Basoche. Mais voilà ! Alliance y va de pair avec Progrès. Cette compagnie a tenu à faire de ses subsides de l'ivresse pour les autres (rien n'enivre comme un bon spectacle) et n'a eu soif elle-même que d'applaudissements !

« Je leur donnerai *La Maison vide*, se dit-elle, après avoir convié bourgeois, littérateurs et toutes sortes d'élèves d'âge mûr qui faisaient masse : écoles d'adultes, écoles professionnelles — des prétextes à diffusion populaire ! Encore n'est-ce là que mon premier spectacle : suivront de près, par étapes

rythmées, la *Victoire,* de Van Offel, le *Cloître,* de Verhaeren... Et sur ces mets de consistance, le sel des levers de rideau (*Un Confident,* de Max Deauville), voire le sel d'une conférence... Qui sait ?... il suffit que Destrée le veuille... » Mais la Garonne a-t-elle voulu ?

Et nous avons eu la *Maison vide :* si ton public n'en ignore plus, ô Thyrse, ce n'est pas de ta faute !

Ah ! la vaillante compagnie ! Passe encore du théâtre belge,... mais du théâtre inédit ! Qu'un groupe, dont Mme Paule Claude est la délicieuse étoile, ait eu la foi devant des textes dénigrés ! Car le théâtre belge a réputation douteuse, en cette Belgique, où, faute de scènes, on a tant de peine déjà à se faire siffler ! — Ah ! mes confrères en théâtre, imitez MM. Salkin et Lespès ! Allez donc aux cercles dramatiques ! L'expérience sûrement acquise vous y donnera sur les doigts à chacune de vos fautes d'orthographe dramatiques. Glissez vos âmes d'auteurs dans ces artistes accueillants, ils vous réservent l'aubaine de l'épreuve scénique, et comme ils auront nom MM. Mettewie (un peu uniformément saccadé, mais si convaincu), Ylegoms (si juste d'accent) ou De Geyter, et comme l'héroïne sera Mme Paule Claude, qui n'a pas consenti que son talent allât sans beauté, créatrice experte déjà d'atmosphère et de tragique rentré, avec toutes ces aides précieuses, bien taciturnes seront les pièces qui ne diront rien au public.

Celle de MM. Lespès et Salkin lui a parlé. Lorsqu'il jetait ses « Qu'il mourût » surhumains, Corneille avait trente-quatre ans : nos collaborateurs doivent mettre leur âge bout à bout pour être son aîné. Ils auraient pu refaire à propos de Belges et d'Allemands l'action austère d'un Horace; ils auraient pu râter ensemble une tragédie; ils ont préféré réussir un drame. On s'aime dans Corneille, mais au profit du devoir patriotique; on s'aime dans cette pièce de deux fois vingt années pour s'y aimer deux fois davantage, à travers l'obstacle d'une patrie ! Mais alors ? c'est l'amour sans loi, l'amour furieux des tragédies de Racine ? Eh non ! point de tragédie ! tout s'arrange à la manière des drames ! Notre Allemand amoureux n'est point tout à fait allemand... même qu'il est né en Belgique, d'une maman née en Belgique..., ce qui ne laisse de sentiments germaniques qu'à cet endurci de père, un vrai celui-là, qui sert même l'empire comme officier de réserve. Allons ! allons ! tout s'arrangera : Jacques peut aimer Françoise. Quoi qu'il fît contre l'Allemagne, il ne saurait trahir qu'à demi, et dans cette pièce en gobelet d'escamoteur, la trahison, muscade coupée en deux, passera moitié par moitié. Affaire de conventions internationales ! au pis aller, une option en règle à sa majorité servira d'éponge à cette moitié de traître. Vous voyez l'ordonnance de la pièce : un premier acte où s'enchevêtrent l'Amour et la Mort ! : déclarations de guerre, déclarations d'amants; un second acte où Jacques et sa mère, reçus, à contre-cœur du reste, se font mettre à la porte des salons. Pourvu, mon Dieu ! que Françoise tienne bon ! c'est le rôle de cet acte de nous en faire douter : elle affirmait encore sa constance à son pauvre amour, que l'annonce d'un malheur, en accablant ses parents, l'oblige à se rapprocher d'eux : son frère, là-bas, au front, blessé par ceux dont Jacques est compatriote ! Va-t-elle l'abandonner par convenance de famille ? C'est mal connaître ce petit cœur. Au troisième acte, l'abandon n'est plus que conditionnel : « Il faudra, mon petit Jacques,

que tu passes la frontière, si tu veux me mériter ! » Qui ne souhaiterait mériter une Françoise qu'un cercle incarne de la sorte ! Jacques passera la frontière.

Le père de Jacques seul, prussien convaincu, lui en pourrait tenir rigueur. Mais voilà ! ses rigueurs eussent-elles tenu après la défaite ? Oui certes, chez un héros de tragédie ; mais ce héros de drame n'est plus qu'un commerçant ! Il eût fini par le pardon, vous dis-je, et les auteurs étaient dispensés de l'immoler à son fils... s'il n'était resté à leur pièce guerrière un second plan de tragédie, — de tragédie se faisant petite, une tragédie qui ne demande qu'à filer à l'anglaise. C'est que cette Belge de maman choisit moins aisément que Jacques entre des devoirs contradictoires : son mariage lui a fait une seconde patrie, et au surplus, il reste toujours que son mari se bat au front. A Dieu ne plaise que son fils passe du côté belge, ou le voilà du coup dressé contre son père. On voit Corneille poindre au détour du drame... mais un Corneille de quel aloi ? Les batailles modernes n'ont plus l'allure antique de combats singuliers. Rien n'arrive, a-t-on dit, que l'impossible : la balle que tirera le fils, choisissant sa victime entre des millions de poitrines, ira-t-elle par fatalité se loger au cœur paternel. Et voilà le destin chargé du parricide ! Mais non, pas pour cette femme torturée. Mieux que d'une balle matérielle, un père, elle le sait, peut mourir de la trahison d'un fils. « Père contre fils ! » : les auteurs devaient en finir par la méthode d'Alexandre : ils ont tranché ce père Gordien. C'est une victime de la pièce et non de la Grande Guerre ! « Va ! », dit pour finir cette mère concise. Il reste pourtant que nos Corneille ont fait un câble d'un cadavre ; déjà au deuxième acte, le frère blessé était une ficelle. Reconnaissons que câble et ficelle étaient habilement tressés. MM. Salkin et Lespès ont devant eux un avenir de faiseurs habiles : craignons que l'accueil légendairement empressé des directeurs de nos scènes ne rejette quelque jour derrière eux cet avenir enviable.

GASTON HEUX.



LES ARTS PLASTIQUES

Salle « Studio ». Les artistes montois.

Quelques artistes montois se sont groupés autour du vieux maître graveur Auguste Danse, duquel on revoit avec plaisir les parfaites planches exécutées d'après les tableaux de Watteau. *Finette* et l'*Indifférent* sont des transpositions prestigieuses de juste compréhension. Auguste Danse doit certainement s'assimiler plus facilement le génie voisin de Watteau que le lyrisme débordant et truculent de la *Kermesse flamande* de Rubens.

Georges Montenez exécute avec science plusieurs portraits. Maurice Mercier prouve le même savoir dans la tête très fouillée du *Paysan brabançon;* je n'apprécie guère ses dessins photographiques dans lesquels il banalise Gustave Moreau (*Saint Michel*) ou enlève tout dramatique à la *Belgique martyre*. Marius Renard, très inégal, expose quatre pastels destinés à l'illustration d'un livre sur le Borinage.

Le principal attrait du salon réside dans l'envoi d'Anto Carte. Cet artiste, fort apprécié, s'est choisi plusieurs maî-

tres, tant flamands que wallons. Il débuta avant la guerre avec un panneau décoratif qui, par les colorations fauves et le style, rappelait fortement Fabry. Actuellement, je constate de grandes affinités avec Vande Woestyne (*Crépuscule sur des Ruines*), Delaunois (*L'Oiseleur, Le Mineur aveugle, Pêcheur*), les *Ouvriers tragiques* de Levêque (*Humble offrande*) et même, ce qui est plus regrettable, avec Baes (*Mater Dolorosa*). Ces comparaisons ne doivent se prendre littéralement, mais elles indiquent que Carte n'est pas fixé sur son orientation et que son style dû à la forme disséquée manque encore d'originalité. Ce sont là des remarques générales; elles n'enlèvent rien à la valeur intrinsèque des œuvres. Certaines d'entre elles sont admirables, telle cette *Humble offrande,* lithographie sous forme de triptyque, où le mineur agenouillé donne la lumière de sa lampe, le berger un bol de lait, cependant que l'Enfant, nu, sur les genoux de sa Mère, se tient le pied. La présentation est assez neuve. La *Mater Dolorosa*, de facture presque trop soignée, rappelle la toile exposée au Salon de Printemps. Carte poursuit l'épopée du mineur; Constantin Meunier avait d'ailleurs ouvert la voie (*Le Grisou*). Le monotype *Vieux village*, de coloration assez allemande, illustre les poèmes de Verhaeren. *Crépuscule sur des Ruines* est le plus émouvant tableau de guerre que je connaisse.

Léon Londot s'était révélé à l'exposition des Aquarellistes; il ne déçoit point. Réaliste certes, non pas à la manière flamande, mais adouci par une ambiance poétique. Beaux effets de neige, notations colorées (*Kermesse à Uccle*), délicatesse des lumières et des ombres (*A la Lampe*), et même effet décoratif très suggestif (*Journée d'Eté*).

Maurice Guilbert offre un ensemble artiste d'une belle et lumineuse vision décorative aux tons francs, frais et largement appliqués. Jules Postel, inégal, abuse des roses et des mauves. Il se rattache plutôt à l'impressionnisme de l'école gantoise qu'aux tendances montoises. Ses œuvres manquent parfois de solidité, de relief; le coloris en est toujours délicat et lumineux (*Au Vieux Cornet*). Le procédé n'est cependant pas un dogme pour Postel; l'artiste aborde, quand le sujet le lui commande, un métier plus large, mais jamais brutal.

Au Cercle artistique. René de Baugnies

René de Baugnies œuvre en marge des courants modernes. Ni l'impressionnisme, ni le souci des plans traités par larges masses ne l'ont effleuré. Son réalisme sage se refuse aux pâtes sonores, à l'acuité du sentiment. La facture est légère, transparente. Le peintre réussit surtout les ciels et les effets de neige. Son *Hiver* est une très belle page, d'allure presque décorative; elle évoque bien le pays de Breughel, sans recherche d'archaïsme cependant. René de Baugnies est en progrès, sa palette s'enrichit, ses sujets se diversifient. Les paysages animés ne sont pas les meilleurs, les vaches souvent mal mises ne vivent pas, leurs mouvements restent mécanisés. Il y a aussi parfois (*Cour de ferme*) une surabondance de détails qui ne sont pas traités en peintre. J'apprécie le *Vieux hangar, Etang de Scheut, Maison dans la neige, Automne à Berchem, Moulin blanc :* ce sont là des esquisses variées, justes, colorées.

ARMAND EGGERMONT.



LETTRE DE PARIS.

L'Evangile de la Bonne Vie, par ALEXANDRE MERCEREAU (1)

C'est une banalité que de dire: Un livre est un ami. Je me souviens d'avoir traité ce sujet lorsque j'étais élève de quatrième; et pourtant, en dépit du cliché, depuis une semaine, j'ai un ami : un livre posé sur ma table de travail.

Je sens sa présence réconfortante, quand je marche à travers la pièce, à la recherche de l'inspiration. Sa vertu condensée s'échappe dans l'atmosphère de la chambre. Il veut me convaincre à tout prix, car il n'y a pas de livre, si insignifiant soit-il, qui n'ait été écrit pour *défendre* une idée.

Les livres ! je les aime tant ! Il me semble que si je devenais aveugle, je voudrais encore quelquefois en tenir un dans ma main, sans savoir ce qu'il contient, pour le seul plaisir de la sentir frémir, s'élargir ou se tasser sous ma paume caressante comme un oiseau fragile et vivant qu'on craint de meurtrir et qu'on serre pourtant bien fort de peur qu'il s'envole.

Donc, celui-ci repose sur ma table au milieu des autres. On distingue qu'il vient d'être lu au calme sourire de sa couverture entr'ouverte comme une bouche largement fendue. La nuit s'avance. Ma tête s'alourdit; mes yeux se ferment. Je regagne mon lit; je souffle la lampe et... l'obscurité ne se fait pas, car là-bas, sur ma table, au pied de ma couche, je sens qu'il veille une *Lumière*.

Une lumière s'échappe des pages fermées et rayonne à travers la chambre, une lumière que perçoit seul l'esprit, et qui m'appelle et m'invite à me replonger dans ces feuillets sortant de la presse.

Malgré moi, je rallume ma lampe, puisque mes pauvres yeux humains sont aveugles à côté de mon regard intérieur et je rouvre le livre aux passages qui m'ont frappé.

J'ai lu d'autres volumes cette semaine, puisque mon métier l'exige; j'en ai lu de rares, de passionnants, de sincères; je n'en ai pas lu d'aussi sûrs que l'*Evangile de la Bonne Vie.*

Voici enfin un livre en qui l'on peut placer sa confiance. Il ne se lance pas dans les mensonges dorés d'une intrigue qui nous captive pour nous laisser désenchantés; c'est un livre de doctrine, mais il a soin de ne pas donner de conseils impossibles à suivre et décourageants.

J'ai trouvé une certitude ici-bas. Si la vie a été mauvaise, si le spectre de l'ennui me harcèle, je sais qu'en ouvrant l'*Evangile de la Bonne Vie,* en me plongeant dans ce flot de sagesse limpide, je ressortirai rasséréné, régénéré, plus *compréhensif* et plus pur.

«L'acte de vivre est un acte sérieux», dit M. Mercereau. Il vaut en effet qu'on l'étudie de façon à obtenir l'existence la plus belle et la plus harmonieuse possible.

La vie intérieure est seule importante; elle seule peut procurer toutes les joies. Nos bras de chair ne peuvent étreindre que bien peu de choses. L'esprit embrasse l'univers entier. Nous possédons tout par la pensée; et plus nous cultiverons cette puissance de possession de notre cerveau, plus nous serons les vrais riches, les seuls riches de la terre.

---

(1) Editeur : Eug. Figuière, 3, place de l'Odéon, Paris

Malheur aux riches ! Vous connaissez tous la terrible parole du Christ dans sa sévérité redoutable. M. Mercereau la paraphrase à sa manière. Jésus a voulu voir dans la richesse une source de maux futurs, un malheur, un anathème. M. Mercereau nous en montre le néant; il nous en éloigne à jamais et sans effort par une suite de raisonnements bien enchaînés.

«Les possessions positives, dit-il, ont ceci de singulier, qu'elles ne changent en rien les individus dans leur absolu, et que nul ne peut en avoir plus que quiconque, quelque quantité qu'il en ait.» Et, plus loin : «C'est notre genre, notre qualité de subjectivation d'une chose qui fait la valeur du plaisir qu'elle nous procure.»

Le style de M. Mercereau, comme on a pu le voir par l'exemple de ces deux phrases, est extrêmement châtié. Il rappelle tour à tour celui des écrivains de la grande lignée française : Montaigne et sa lenteur savante quand il scrute la vie des anciens; Pascal, lorsque la pensée brûlante se dégage et éclate spontanément; La Bruyère et sa sûreté de main pour mener son idée droit au but à travers les méandres délicats des relatives et des subordonnées; A. France enfin, avec un lyrisme moins contracté, plus de souffle dans les passages poétiques, comme dans celui où est évoqué «le candide clignotement des grands yeux sidéraux».

Qu'un tel livre, si plein de faits et d'idées, si riche de réflexion, ait pu être écrit au front, voilà qui ne cessera d'étonner les générations et de leur apprendre, si elles étaient tentées de l'oublier, que la souffrance, cette divine méconnue, fait toute la grandeur de l'Homme.

GEORGES VITRY.



LE THÉATRE A PARIS

THÉATRE DES CHAMPS - ELYSÉES : *L'Isba russe.* — THÉATRE DES VARIÉTÉS : *Les sentiers de la vertu,* comédie en trois actes de de Flers et de Caillavet. — Essai sur le cinéma.

Combien l'émotion musicale gagne à ne valoir que par elle-même et, depuis que j'ai entendu rêver, frémir, badiner l'âme russe dans la sensualité de ses chœurs populaires, comme je regrette de comprendre la langue lorsque j'écoute chanter en français! Toujours, le mot distraira du son, le contrôle de l'esprit embarrassera l'âme. Et s'il n'y a là qu'un paradoxe, il n'en a pas moins pour lui la vérité de la logique. Le théâtre est action, la musique est extase. A chaque geste, à chaque mot d'un opéra, non seulement l'émotion, aussi infinie qu'elle est indécise, répandue en notre imagination par la vertu de la musique, est troublée, atténuée, ou au moins violentée par la réalité, mais encore le drame qui progresse bouscule la musique qui s'attarde. S'il y a vraiment paradoxe, c'est dans l'idée d'accoupler le genre le plus objectif de la littérature, le théâtre, à l'art le plus subjectif, la musique. Le théâtre raconte, la musique contemple; le théâtre n'est que conflit, la musique n'est — n'est même dans la fureur et le désespoir — que sérénité; guerre et paix, l'une tue l'autre, le drame bâcle le rêve, le rêve empêtre le drame. *L'Isba russe* n'avait ni drame, ni même d'action : c'était une succession de danses, de mélopées et de chœurs;

même l'*Isba russe* n'avait pas de texte, puisqu'on n'en comprenait rien. Eh bien, depuis ce soir-là, je ne veux plus entendre chanter qu'en russe. Quel dommage que que'que initiative de folklore wallon ne révèle pas avec autant de piété et d'art les cramignons du pays de Liége, par exemple, aussi riches en atmosphère et en âme. Rien n'y manque, pourtant, car je me souviens avoir feuilleté un recueil d'exquises orchestrations qu'en ont faites des musiciens de là-bas. Pour ceux-là seuls, pour la tendresse et l'esprit de leur candeur, je renonce au russe.

La semaine est aussi pauvre que celle qui vient s'annonce riche.

Il y a bien la reprise des *Sentiers de la vertu*, la première œuvre de Robert de Flers et feu de Caillavet, dont l'esprit éclectique résume décidément toute son époque. Mais préférez-vous l'avenir au passé ?

Alors, ne vous offusquerez-vous pas si, pour une seule petite fois, j'ose vous parler du cinéma ? Non, si vous n'avez pas en art et en esthétique des préjugés mais des principes. Or, si vous y réfléchissez quelque peu, et, même — mais rarement — si vous allez y voir, vous constaterez qu'il y a de la beauté et une beauté originale, à faire au cinéma. Il y a un art nouveau à créer dont les lois et les conditions ne s'établissent pas, faute d'artistes qui aient l'intelligence et le courage de vaincre le dédain qu'inspira au début — qui date déjà de quelque quinze ans — une entreprise trop absorbée par son progrès matériel, l'organisation et le perfectionnement de son travail, pour lui assigner dès les tâtonnements du début, un but, pour y établir le règne de l'esprit. Alors, si cette nouvelle forme de spectacle progresse si lentement, sans logique et avec tant de fautes de goût, de quel droit le lui reprocher ? On laisse toute l'initiative, toute la pensée, toute l'expérience, qui forment la vie et l'âme d'une esthétique, à la merci des gens de profession, des gens de finance et de pauvres ouvriers de lettres, à la seule merci des manœuvres.

Abandonnez donc le théâtre aux directeurs et aux interprètes ! Vous pouvez juger de l'excellence et de la beauté dont nous affigerait leur règne, à l'aspect du théâtre contemporain, où l'inertie et la misère de la littérature sont précisément exploitées par la force brutale que l'argent a acquise depuis la guerre. Il faut, au contraire, s'étonner et se réjouir de rencontrer cependant des tentatives pareilles à celles qui nous ont valu « J'accuse » et « Christus », ces films auxquels il n'a peut-être manqué pour être des chefs-d'œuvre que d'être inspirés non par l'instinct, mais par la conscience de leur art. Qui la leur donnera ? Sans doute, ces exemples nous prouvent déjà que la critique analytique n'est qu'un moyen non une nécessité pour le progrès d'un art. Mais un moyen qui précise toute la puissance possible d'une œuvre — donc en élargit la conception — qui en indique les plus vrais moyens d'expression — donc lui donne sa forme la meilleure, — qui explore, ordonne, limite et définit son domaine, ce moyen-là n'est-il pas indispensable à la prospérité, à l'essence même d'un art dont il tient la science, au sens propre du mot ? Or, un moyen indispensable ne diffère guère d'une nécessité. Et puis, il faut souvent — et, à notre époque vide presque toujours — que l'art et les artistes luttent contre l'intérêt et l'influence des gens qui ont pour métier de les livrer au public. Dans son cabinet, dans son atelier, l'homme d'art n'aurait d'autre ressource que ce commerce qui lui im-

poserait trop aisément sa loi du lucre, s'il n'avait un recours à l'abus, l'opinion publique et la voix qui enseigne à celle-ci la vérité : la critique. Donc, il faut une esthétique au cinéma. Jusque maintenant, celui-ci ne connaît encore que l'information du journal ou, tout au plus, une opinion trop professionnelle.

Nous n'essayerons pas de vous développer l'esthétique du cinéma, ni même de vous en dresser le plan : c'est la matière de tout un volume. Mais, pareille œuvre serait toute neuve ; ayons, du moins, le mérite d'établir brièvement le principe de sa nature et de ses lois. Le cinéma procède bien moins du théâtre que du roman. Une comédie ou un drame est même impossible au cinéma : alors que l'art dramatique est le commentaire actif — par cause et effet — des éléments — personnages et situation — d'un conflit, le cinéma ne connaît sans doute que l'acte, mais l'acte pur, nu, primitif, le geste ; s'il ne devait exprimer que l'essence propre d'une pièce de théâtre, il la réduirait à une lutte schématique, qui, malgré toute la richesse que l'image peut nous révéler en un geste, ne serait jamais qu'une conception rudimentaire, un mélodrame. Et l'on sait que c'est là le défaut, parce que c'est là l'erreur du cinéma. Celui-ci n'a que que des conditions qui lui soient communes avec le théâtre, le but et les moyens en sont absolument différents. Dans le roman, au contraire, narratif et descriptif, non pas actif, le geste aussi, lorsqu'il est posé, n'existe et ne vaut que par lui-même ; il est significatif ou caractéristique, non pas principal. Il cadre avec les circonstances d'âme ou de milieu qui le provoquent, mais c'est cette âme et ce milieu qui profitent de l'intérêt qu'attire ce geste. Si j'ose ainsi dire, le geste rentre dans l'âme et le milieu, ceux-ci ne ressortent point par lui. Nous touchons au principe du cinéma qui est donc proche de celui du roman. La situation et les personnages valent par les circonstances et les détails qui les dévoilent, les expliquent, les dépeignent. Cependant, le geste est là, moyen brutal et unique, qui appelle l'acte. Alors, c'est ce geste-là qu'il faut varier, enrichir, puisqu'on en peut multiplier et commenter indéfiniment le cadre, l'expression, la portée. Prenons le cas le plus banal : un individu ouvre une porte ; vous pouvez d'abord voir le geste lui-même, puis l'aspect de la rue à ce moment précis, la saison, le temps, l'heure de l'époque, par son expression la plus sensuelle, l'image ; puis, vous pouvez contempler l'état de son visage ; enfin, l'aspect du lieu où il pénètre apparaît, avec, successivement, chacune des physionomies des choses et des gens qui l'habitent. Sans doute, il faut de l'action, puisqu'il y a geste ; mais de l'action aussi lourde de faits et de caractère qu'on le désire, du théâtre romanesque, dans un sens où l'on n'a jamais pu employer cet accouplement de mots jusqu'ici. Ainsi, le théâtre pourrait, par exemple, pousser aussi loin qu'il le veut la signification et les aspects de son conflit, étaler ce qu'il concentrait, joindre la nuance à sa puissance, et le roman peut, grâce à la concision et à l'intensité du geste, résumer en force sa persuasion. Evidemment, ceci n'est que de la doctrine ; il faudrait maintenant en faire de la vie, chercher sous le principe le secret périlleux de cette vie, l'art, éviter le culte du détail pour lui-même, qui n'est que peinture, science ou, hélas ! photographie, et tue le spectacle. Il n'y a plus là qu'une question d'originalité et d'ingéniosité. Mais elle n'en demeure pas moins toute la question.

Léon Ruth.

LA MANIFESTATION organisée par le « Thyrse » en l'honneur de Victo Rousseau aura lieu jeudi 4 décembre à 7 1/2 heures du soir à l'Hôtel de l'Espéranc place de la Constitution, à Bruxelles (Saint-Gilles). La participation au banquet a été portée définitivement à 10 francs par personne (boissons non comprises) Nous prions les adhérents de s'inscrire le plus tôt possible.

NOTES

UNE PREMIÈRE D'AUTEUR BELGE a eu lieu à la « Bonbonnière », mercredi 29 octobre. De vrais acteurs y ont courageusement défendu une pièce en trois actes pavée d'excellentes intentions et qui portait un titre malchanceux : *L'Irréparable*. On s'était mis en frais de réclame et d'invitations, et la salle était rayonnante d'illustrations littéraires et autres. Sur la scène, les péripéties du drame se sont déroulées dans une atmosphère de mélo, actionnées avec plus de bonne volonté que d'adresse. Mais comme le « coup de théâtre », la « scène de sentiment » étaient répétés abondamment, les amateurs peu difficiles d'émotions fortes et attendrissantes y trouvèrent leur compte et firent à l'auteur un succès auquel d'ailleurs chacun s'associa, à titre d'encouragement. Cette pièce, annonça le premier rôle, a été écrite aux armées par M. le Dr M. Lust.

M. Lust, qui est vaillant, puisque militaire, nous doit une revanche.

L. R.

AU MUSÉE DU LIVRE. — La séanc annuelle de rentrée a eu lieu mercred 22 octobre 1919. M. Sander Pierron a parlé du *Livre d'art en Belgique*. Puis ont suivi, de mercredi en mercredi, de conférences sur la *Musique belge*, pa M. Charles Van den Borren, bibliothécaire du Conservatoire royal de musique; sur l'*Ame belge dans la littérature*, par M. Georges Eekhoud; su *Max Waller*, par M. Léopold Rosy directeur du *Thyrse*.

Et voici les séances annoncées : mercredi 19 novembre, à 8 h. 1/2 : *Le renouveau de l'Ex-libris en Belgiqu* (projections lumineuses), par M. Raou Ruttiens; mercredi 26 novembre, à 8 1/2 h. : *La presse en Belgique*, pa M. Louis Piérard.

L'exposition d'illustrations organisée dans les locaux de la « Maison du Livre », 46, rue de la Madeleine, à Bruxelles, du dimanche 26 octobre au mercredi 31 décembre 1919, est ouverte de 10 à 12 et de 2 à 5 heures Le dimanche, de 10 à 12 heures.

Le Bout de Table

Le procès de *La Belgique* nous a révélé de grandes choses. D'après les journaux, Me Jacmot parla de son client en ces termes :

« Hanneuse, qui est orphelin et enfant naturel, avait une marotte : combattre l'idée d'une guerre économique avec l'Allemagne au lendemain de la guerre. »

Quelle mission assuma cet orphelin et enfant naturel !

Cette jeune bonne qui prit service chez notre ami B... était bien la perle dont les qualités énoncées attisent la conversation languissante de ces dames. Elle était charmante d'ailleurs et prude comme l'est une campagnarde aux principes austères. A la vue d'un fils d'Adam, ses yeux se dérobaient sous de longs cils ; or :

« Allez chez X. demander les maquereaux, lui dit sa maîtresse du ton enjoué qui est son ton naturel. »

La perle rougit et murmura tout bas :

« Jamais je n'oserais, madame... »

LE MAITRE D'HÔTEL.



d'après un médaillon de Lagae.

DOM BRUNO DESTRÉE

Olivier-Georges Destrée est décédé le 30 octobre, à Louvain.

Ah ! ce n'était pas hier !... Il y a quelque trente ans, au temps où la *Jeune Belgique* était dans le plus vif éclat de sa turbulente et féconde jeunesse...

Le plus jeune des Jeune-Belgique était, à cette époque, Olivier-Georges Destrée... Il avait été introduit dans le groupe enthousiaste et chevelu, au début de ses études à l'Université de Bruxelles, par son grand frère Jules, et il en était devenu aussitôt l'enfant gâté. Il ne tarda guère, on le pense bien, à écrire, lui aussi, à se hasarder dans le poème en prose ou dans la chronique artistique. On ne saurait dire, d'ailleurs, que sa collaboration à la revue fut jamais très active : de son naturel, il était plutôt une créature de luxe et de loisir, plus encline à jouir de la vie, qu'à la vivre énergiquement ou qu'à s'astreindre aux dures et persévérantes disciplines du labeur littéraire. Sa réelle vocation était celle du dilettante, flâneur raffiné de la beauté, qui va à elle partout où elle s'offre, satisfait sans plus de la joie qu'il a reçue d'elle.

L'aimable garçon ! Grand, vigoureux, d'une irréprochable élégance, avec un soupçon de dandysme, il produisait un peu l'effet, dans notre

société aux allures fantaisistes ou débraillées, d'un mondain égaré parmi des bohèmes ! Il était d'humeur ouverte et joyeuse, toute de prime saut, étrangère à tout pessimisme, et elle ne s'assombrissait, parfois, que lorsque, sur le tard, après des déambulations nocturnes trop prolongées, la conversation s'orientait vers les discussions religieuses ou philosophiques... Car les « grands mots », les théories et les sciences abstraites, lui inspiraient à la fois du dédain et le plus profond éloignement. Et, en somme, rien alors ne lui paraissait digne d'attention et de respect, dans ce monde, que l'art et les artistes.

Nous ne saurions dire s'il acheva ses études universitaires et fut nanti du diplôme d'avocat. Personne moins que lui, certainement, n'était prédestiné à la carrière contentieuse du barreau. Il n'y essaya même pas, si nous nous souvenons bien, et elle se serait malaisément conciliée, au demeurant, avec ses goûts cosmopolites. On avait, en effet, chance de le rencontrer, de loin en loin, chez la bonne vieille demoiselle Evrard, dont il était le pensionnaire choyé et quelque peu despote, mais, le plus souvent, il était à Londres, à Paris ou à Florence, partout également chez lui, partout entretenant des amitiés précieuses et chères.

En dépit de ses pérégrinations incessantes et de l'indolence invétérée qu'on lui supposait, Olivier-Georges travaillait, cependant. C'est ainsi qu'en 1894, il ébahissait ses incrédules amis en leur offrant presque simultanément deux volumes signés de son nom !

Dans le premier, consacré aux Préraphaélites, l'auteur se présente en missionnaire enthousiaste de l'école, exalte et commente l'œuvre de celle-ci, principalement dans le domaine de l'art décoratif, présente enfin au lecteur, à côté de l'initiateur Dante-Gabriel Rossetti, Burne-Jones, William Morris, Watts et Walter Crane. L'admiration juvénile d'Olivier-Georges pour un art qui, surtout chez Rossetti et chez Walter Crane, répliquait si parfaitement à ses affinités, pénètre ces pages, qui sont illustrées de traductions, d'une rare fidélité, de quelques-uns des poèmes de Rossetti. Nous ajouterons, incidemment, que Destrée publia, par la suite, dans des revues, des traductions remarquables de Tennyson, notamment des *Idylles du Roi,* qu'il serait très désirable de voir réunir par quelque éditeur intelligent.

Le second de ces ouvrages, les *Poèmes sans rimes,* dont l'impression, à très petit nombre, sur les presses de Chiswick, avait été dirigée par un jeune artiste anglais de talent, M. Herbert P. Horne, constitue un bijou typographique. C'est aussi l'œuvre la plus caractéristique d'Olivier-Georges. Ce sont des poèmes écrits dans une prose chantante, un peu lente et embarrassée, par moments, mais où se reflètent on ne peut plus parfaitement l'esprit et l'imagination du poète : esprit de simplicité qui s'abandonne au charme de la vie et à la séduction des choses de la nature et de l'art ; imagination que la fréquentation des contrées et des hommes a laissée dans l'enivrement sans amertume de beaux souvenirs, fomentateurs de rêve. Florence, principalement, nourrit de la mémoire de ses inoubliables émotions quantité de ces poèmes, entre autres l'un des plus accomplis du recueil, celui qui est intitulé *Vénus florentine,* directement inspiré du merveilleux tableau de Botticelli.

Quelques années à peine s'étaient écoulées, depuis ces publications, qu'Olivier-Georges se retrouvait de nouveau à Florence, résolu à entre-

endre une œuvre de plus longue haine... Mais l'Olivier-Georges qui parurait, à cette heure-là, les rues nées de la cité était fort différent au nd de celui que l'on pouvait y rentrer auparavant. Ses dispositions times s'étaient modifiées, dans l'inrvalle. Il n'avait rien laissé de son jouement et, peut-être, de son optiisme, mais il s'essayait à mettre plus gravité dans sa vie, plus de suite ns ses travaux, et aussi à consacrer e partie de son temps aux œuvres aritables. Il commençait à douter que rt fût une fin suffisante à la vie de omme. Sous l'influence de son cousin ami Paul Tiberghien, débutait l'évotion qui devait faire du mondain livier-Georges le bénédictin dom runo.

Qui, en dehors des deux amis, aurait s'aventurer à analyser les phases de transformation spirituelle qui les ussa à revêtir le froc monacal, l'un à chartreuse de Montreuil; l'autre, à bbaye de Maredsous ? Tout au plus, ux qui les ont connus et aimés tous ux se hasarderont-ils à supposer que ul Tiberghien, intelligence haute et nétrante, non sans quelque inclinan à la subtilité, être d'élite, au surs, d'une bonté et d'une modestie licieuses, a été acheminé davantage r les voies de la raison et de la converse philosophique qu'il entreteit sans cesse en lui-même, tandis 'Olivier-Georges était mû plutôt par sentiment, par la fascination de léal de beauté éthique et esthétique 'il s'était formé, et dont la vie reliuse lui paraissait offrir la réalisan.

Ses hésitations, s'il en avait eues, aient cessé, lorsqu'il consacrait ses rnées florentines à écrire le *Voyage s rois mages*, le poème auquel nous sions allusion, il y a un instant. Ce sont des récits en prose poétique dans la trame desquels il s'efforçait d'associer, avec un art sans recherche, certaines légendes et ses réminiscences de voyageur et d'artiste. Ces pages ont quelque chose de l'apparence d'un conte à la manière orientale, non seulement par le développement lent et entrecoupé de la matière, mais encore par le fait que l'auteur a greffé sur les aventures des mages des épisodes de la belle légende de Saint-Barlaam, que l'on peut lire dans la *Légende dorée,* et dont la substance n'est qu'une transposition chrétienne de la légende du Bouddha Çakya-Mouni.

En vrais orientaux qu'ils sont, les Mages d'Olivier-Georges ne sont pas pressés. Ils campent souvent et ils ont toujours le temps d'écouter les longs récits qu'ils se font mutuellement, aussi bien que ceux dont les régalent les gens qu'ils rencontrent sur la route... De telle sorte, que le conte ne finit pas... L'auteur, laissant les bons Rois mages au milieu du chemin, a rejoint Bethléem tout seul !...

Les épreuves du noviciat et ses études théologiques terminées, Olivier-Georges était ordonné prêtre le 30 août 1903, à l'abbaye de Maredsous. Durant cet espace de temps, il avait publié un volume intéressant, consacré à une mystique flamande inconnue du XVIII[e] siècle, la mère Deleloë. Par la suite, il allait, tout en exerçant la charge de maître des novices, reprendre son activité littéraire.

Et, dès 1908, il faisait paraître un recueil de poèmes auquel il donnait pour titre le vers initial de la *Divine comédie : Nel mezzo del cammin di nostra vita... Au milieu du chemin de notre vie...* Mais le périple spirituel dont ces pages nous présentent la symbolique évocation n'a aucune similitude avec celui dont le grand Florentin

nous a laissé l'éblouissant et sombre tableau : « Vous avez eu l'heureuse inspiration de recueillir, dans le calme de votre monastère, les souvenirs des jours où votre âme inquiète, errant par les chemins, cherchait à se fuir ellemême, mais ne savait où aller. » Ainsi le cardinal Mercier définit-il excellemment le sens de ce livre, dans la lettre qui sert d'introduction à l'ouvrage.

Le *Speculum Perfectionis,* le *Miroir de Perfection des frères mineurs,* qui nous a conservé du Petit Pauvre une incomparable image d'humanité et de sainteté, rapporte que parmi les premiers disciples de François se trouvait « frère Pacifique, qui était poète dans le siècle ». Et il ajoute, ailleurs, que, selon l'intention du bienheureux François, il devait aller, par les routes, chanter le cantique des créatures, pour la conversion des peuples à pénitence. »

Olivier-Georges Destrée était poète dans le siècle; dom Bruno le fut également dans le cloître. Il chantait — et il continua à chanter. Auparavant, il cueillait l'émotion délicate de ses *Poèmes sans rimes* sur les chemins de l'Angleterre et de l'Italie où il aimait errer; partout où ses yeux et son âme s'étaient enchantés devant les puretés et les simplicités de la beauté. Ainsi, une religion s'était formée en lui, indécise mais radieuse, faite d'impressions, de jouissances spirituelles, de nobles souvenirs, et servie par des prêtres qui étaient des artistes, des poètes ou des héros. Religion tout humaine, cependant, qui s'exaltait dans l'expression d'un vers, dans la ligne harmonieuse d'un édifice ou d'une cime, dans la couleur d'une fresque — images qui s'impriment, comme des illustrations, en marge de notre pensée, et dont la mémoire se réveille en nous en même temps que celle des rêves et de aspirations dont elles étaient devenue l'occasion.

« Nous sommes faits de la mêm étoffe que nos rêves », disait Shakespeare. De même, notre idéal ne nou est pas extérieur, mais consubstantiel nous n'avons pas à le trouver au dehors, mais bien à le dégager en nous-mêmes, à le tirer du tréfonds obscur où il gît, à la fois apparent e caché. Olivier-Georges Destrée n cherchait pas; il se cherchait : l'idéal la vocation, préformés en lui, dénoncé dans toutes les dilections de son art e dans tous les choix de sa pensée, mais qui ne devaient qu'à la longue, sous l'impulsion d'un travail secret, s'élucider complètement à ses propres yeux surgissent tout à coup devant ceux-ci avec tous les caractères de l'évidence...

De sorte que l'idéal dont l'auteur des *Poèmes sans rimes* se montrait animé se manifeste également, mais élargi, agrandi, non plus spéculatif, mais positif; non plus esthétique, mais religieux, dans la partie finale de ce recueil. La joie de l'art est restée; la joie de Dieu, venue, et de l'harmonie et de la confusion de ces deux joies sont nées nombre de pages brillantes comme des fresques et lyriques comme des hymnes.

Et ce sont les belles histoires, colorées et fines comme des enluminures, de *Sainte Dorothée,* qui envoya des roses du Paradis à l'incrédule Théophile; de saint Jean Gualbert, qui vit le Christ crucifié dans les yeux suppliants de son ennemi terrassé; ce sont les *Mages,* enfin, charmants et diserts, mais qui n'arrivent jamais. Et le volume se termine par une série de *poèmes symboliques et religieux,* d'une belle élévation de pensée et de foi, graves, gracieux ou touchants, tel celui où nous apparaît « le cœur toujours

remblant de frère Pusillanime »), si etit devant Dieu si grand...

Les *Impressions et souvenirs,* qui latent de 1913, marquent le dernier tade de la pensée de l'écrivain. Ici, sa ision ne se trouble ou ne s'obscurcit lus de doutes ou d'appréhensions. Son ort est fixé. Il connaît son but. Et, 'il se souvient, il ne se mélangera rien lans le prestige des souvenirs qui soit le nature à déconcerter sa pieuse insiration. Et il met en épigraphe à son euvre ces mots du psaume : *In te cantátio mea semper.*

Impressions et souvenirs — images les lieux, des monuments ou des êtres ui ont laissé vestige dans la mémoire le l'auteur, vestige de beauté parce u'il est artiste ; trace spirituelle, parce u'il est moine. La splendeur du nonde naturel, la grandeur des œuvres ù les hommes ont mis leur amour, out ce qui fermentait en eux de puisances d'adoration et de prière, parlent galement à l'esprit fervent de dom Bruno. Il célèbre l'une et décrit les utres, où qu'il les rencontre, sur les ords illustres de l'Arno ou du Rhin, omme dans la Wallonie, dont il est ssu, comme dans les pays flamands u'il aime. Mais ni les unes, ni les utres ne sont pour elles-mêmes ; toutes lles signifient Dieu, elles le glorifient, t il n'est de contemplation pour le oète religieux qui ne fasse apparaître lerrière elle, ainsi qu'une auréole, le ayonnement de la présence divine... Une beauté ainsi s'ajoute à la beauté, qui l'achève et en accroît le pouvoir sur les âmes. De sorte que ce que nous retrouvons ici, sous des modalités différentes, ce sont les impressions d'un être que la réalité enchante toujours, mais qu'à présent elle ne saurait satisfaire.

Dom Bruno vivait à Louvain les jours égaux du cloître, dans la régularité, chère à son esprit paisible, des exercices et des devoirs, lorsque la guerre éclata et que le Hohenzollern, sous l'égide du vieux dieu sauvage que chantaient les scaldes scandinaves, livra la Belgique à la rage sanguinaire et sadique de ses hordes... Les Bénédictins du Mont-César, molestés, menacés, soupçonnés par les brutes germaniques, furent envoyés en Allemagne, à la maison-mère de l'ordre, à Maria-Lach. Mais, ils n'y séjournèrent pas longtemps, environnés qu'ils y étaient de l'hostilité de leurs confrères teutons.

Dom Bruno nous aurait dit, sans doute, quelque jour, ses émotions de ces terribles années, les tristesses de l'exil parmi des frères ennemis, les affres des croyants devant les œuvres, un moment triomphantes, de l'Iniquité...

Mais, hélas ! la mort est venue, soudaine, inattendue ; la séparation définitive d'avec ce noble et délicat esprit, le silence qui ne sera plus rompu, jamais...

ARNOLD GOFFIN.



BIENTOT TU VAS PARTIR...

ientôt tu vas partir ! Douleur
e se retrouver solitaire,
out seul en face de son cœur,
ace à face avec sa misère.

O roses de la passion !
Cruel amour, exil, voyage !
Tu descendras vers la station
Tristement, avec tes bagages.

Tu te diras : oh quand, mon Dieu,
Le reverrai-je ? Sombres heures !
Les larmes mouilleront tes yeux,
Mais tu reverras la demeure

Où nous avons passé ces jours,
L'humble chambre aux lambris de plâtre,
La niche du chien dans la cour,
Et la cuisine avec son âtre.

Tu reverras le vieux jardin,
Les poiriers, le puits, les étables,
Et Montlevon dans le matin
Parmi sa ceinture d'érables.

Tu reverras l'herbe du pré,
Le chemin de fer et la route
Qui va d'Auclaine à Lafeutré,
Le bois, le tunnel et sa voûte.

Tu verras passer tout cela.
Mais moi, mais moi, que reverrai-je !
Oh ! tes yeux qu'un rêve étoila,
Ton chapeau clair, ta mante beige.

Ta grâce, ta jeunesse en fleurs,
Tes mains si tendres et si blanches,
Ta grande bonté, ta douceur
De source calme qui s'épanche !

Moi je serai tout seul, parmi
La morne misère des autres.
Oh ! douleur d'un sort ennemi !
Et tout ce bonheur qui fut nôtre,

Quand reviendra-t-il luire encor
Sur nous de sa divine flamme,
Et psalmodier de sa voix d'or
Les cantilènes de notre âme !

Pourtant j'espère en l'avenir,
J'ai foi, malgré l'époque dure,
Et ce repos qui va finir,
Et novembre sur la nature.

Reviens te serrer près de moi.
Ce pauvre jour déjà s'efface;
Demain je resterai sans toi
Sous un grand ciel d'ombre et de glace.

Possédons encor ce moment
Dans l'heure exquise et nuancée,
Et lis avec ravissement
Dans le livre de ma pensée.

Tu verras mon amour très doux
Et mon âme sœur de la tienne,
Et mon pauvre cœur à genoux
Devant notre existence ancienne.

Ranime mon languide espoir.
Les horizons se vaporisent,
Déjà s'efface dans le soir
Le crépuscule en robe grise.

Ne pense pas; n'égrénons plus
Le long chapelet de nos peines.
Ecoute sonner l'angelus
Aux clochers épars dans la plaine.

Notre bonheur est tout là-bas;
Aperçois-tu sa chère image ?
Mais ton âme pleure tout bas,
Et l'ombre éteint le paysage.

NICOLAS BEAUDUIN.

Ecrit au repos, à Montlevon
le 6 octobre 1917.



EUGÈNE GILBERT

Il aura été dans nos lettres le critique de bon accueil, celui qui vient de s'éteindre à Tailfer, à l'âge de 54 ans.

A l'antipode des pamphlétaires, il se prouva capable de les comprendre. Je n'en veux pour preuve que les éloges adressées, par Gilbert, « après les réserves d'usage », au contempteur gé-

nial du XIXe siècle, à Léon Bloy !

Et de suite, par un tel exemple, l'attitude de ce critique toujours bienveillant se précise et se dégage : Gilbert dans son œuvre de juge sait d'emblée déterminer la qualité dominante. Et quelque loin qu'il ait été des manières et des procédés, des intentions et des tendances, des négations et des amours des écrivains — innombrables! qu'il critiqua, jamais, certes, il ne put lui être fait grief d'avoir manqué à la justice, ou du moins d'avoir manqué à la sincérité si bellement scrupuleuse d'une conscience ferme et douce.

Car, n'allez pas croire que cet accueillant, que ce bénévole soit autant qu'on l'a dit, ni autant qu'on l'a cru « un bénisseur ». Il s'en faut et de beaucoup ! Seulement, voilà : nous vivons dans un âge où la langue classique a diablement perdu de sa vigueur ancienne. Les mots n'ont plus leur portée d'autrefois. La plupart sont déjà à notre entendement comme ces fusils démodés qui n'atteignent plus le but, tandis que les mitrailleuses crépitantes sont seules capables d'émouvoir les sentinelles aux écoutes de l'entendement. Et la critique de bon ton ne nous a plus l'air d'une critique.

Le fait de parler une langue très *Revue des deux mondes,* dans cette *Revue générale* dont il était le directeur (avec Henri Davignon), ne devait donc pas conférer à Gilbert une notoriété de pourfendeur, ni même de juge redoutable ou d'Aristarque enfiellé ! Son plan d'ailleurs était tout autre. Il était, comme Mallarmé, de cet avis : qu'un livre de vers « c'est toujours bien ». Entendez par là que l'effort vers la beauté du verbe en nos jours de mercantilisme, d'arrivisme et de bolchevisme, est un acte, déjà, si intentionnellement méritoire qu'il n'en faudrait parler, même s'il est faible ou nul, qu'avec sympathie grande. Mais la langue « correcte » de Gilbert n'allait pas sans quelque ironie. Elle était « en douceur » aussi, comme sa critique. Pleine de vie d'ailleurs, et se plaisant aux rapprochements les plus inattendus et souvent les plus justes, cette critique d'Eugène Gilbert.

L'écueil était dans la hiérarchie des éloges. Ayant une *tendance volontaire* à trouver *avant tout* les *qualités* des œuvres (à l'encontre de tant de Zoïles qui ne cherchent que les défauts), le critique de la *Revue Générale* risquait fort de ne pas donner la note juste dès qu'il parlait des grands, des forts, des maîtres. Ayant trouvé, avec une joie de chercheur d'or, quelques pépites égarées dans un tas d'œuvres ordinaires, et de cent « marguerites » du fumier d'Enius ayant fait des pages agréables, aux citations des plus flatteuses, il devenait fort dangereux à Gilbert de faire encore des réserves, voire des reproches aux plus hauts écrivains de l'heure.

Il ne se l'interdisait pas cependant. Les jugeant assez « solides » pour résister à tout et les estimant assez forts pour écouter un conseil de sagesse, il leur parlait net à ceux-là. Mais le lecteur pouvait ne pas s'y retrouver tout de suite. On ne pratiquait pas longtemps Gilbert, il est vrai, sans le comprendre. *Charité* envers les faibles. *Justice* pour les puissants. Mais sympathie réelle et spontanée pour tous. Telles semblent avoir été sa devise et sa vie.

Or, cet écrivain de bon ton se pouvait risquer — et sans crainte — aux vastes ensembles critiques.

Si des œuvres telles que *France et Belgique* ne sont que les recueils revus et soigneusement corrigés de ses études mensuelles de la *Revue Générale* (il s'en rencontre d'excellentes), un ouvrage comme celui qu'Eugène

Gilbert signa sur le *Roman contemporain* est à lui seul capable d'assigner à son auteur une place de tout premier plan parmi les penseurs littéraires du XIXe siècle.

Une grande idée morale domine d'ailleurs toute l'œuvre de Gilbert. Ce catholique n'a jamais rien cédé au goût pervers ni à la mode. De ce qui eût été une capitulation, il gardait, comme d'un déshonneur, une sorte d'horreur farouche. Il avait une âme naturellement noble. Et sa douceur tombait devant la lâcheté. S'il a su comprendre un grand nombre d'âmes, s'il a pu sonder des milliers d'esprits, il s'est gardé, comme d'une félonie, de les louer pour ce qu'en son for il blâmait. Et jamais en lui le croyant n'eut à rougir du mondain, quelles que fussent ses obligeances.

Sa base était le dogme net; sa morale, celle du décalogue; sa philosophie, celle des grands docteurs qui ont illustré la chaire chrétienne. Il a prouvé qu'avec cela il était parfaitement capable d'analyser et de comprendre toutes les manifestations de l'esprit moderne. Vers libristes et symbolistes, parnassiens et naturalistes, polémistes et rêveurs, tous les vrais fervents d'art furent bien jugés par lui, à tout le moins bien accueillis. Et ce ne fut point, certes, le moindre mérite d'Eugène Gilbert d'avoir, dans des milieux naturellement réfractaires aux innovations esthétiques, défendu, soutenu, encouragé d'un éloge incessant toutes les audaces techniques de la littérature artiste de ces trente dernières années. Par là, ce « bon critique », d'origine française, mais natif de Louvain, a bien mérité de nos lettres belges.

Et c'est pourquoi *Le Thyrse* m'a demandé de lui consacrer — hélas ! bien en hâte — ces quelques lignes dont je sais trop combien elles sont insuffisantes... Je n'y ai rien dit, par exemple, de la formidable érudition de Gilbert, cette érudition dont un jour le comte de Spoelberg (le châtelain de Louvenjoul qui fut un balzacien hors de pair) me vanta la substance, l'étendue et l'étonnante variété.

Et maintenant je pense, non sans une amère douceur, aux pages que me consacra cet ami des tous premiers jours. Car la douleur même demeure égoïste et nous mêlons toujours notre personne aux deuils des Lettres, à ces deuils hélas ! si nombreux, depuis que le canon tonna !...

GEORGES RAMAEKERS.



QUELQUES LIVRES

Il faut ouvrir un livre avec le désir de l'aimer et se faire une joie des beautés qu'on y trouve — et non pour dresser la liste de ses faiblesses et railler ses défauts.

Rien ne m'a été plus simple, plus naturel, que de lire avec cet esprit de sympathie et ce vœu de l'émotion, *Celles qui sont restées,* de Mme Cécile Gilson (1). Il y a, dans beaucoup de ces pages, des qualités si hautes de cœur et d'esprit, unies à des mots tellement sincères et humains — et féminins — que j'écrirais presque, à leur égard, le mot : admiration. Mais on l'a banalisé...

Parlerai-je de finesse psychologique? C'est sous-entendre quelque chose de sec et de chirurgical dont restent bien éloignées les subtiles notations

(1) Lamberty, Bruxelles.

d'âme et de sentiment, les lignes poignantes de ces récits où palpite, souffre, s'exalte, saigne et flambe l'amour, dans sa plus fière conception.

Tels passages sont émouvants comme le spectacle même de la douleur — de la douleur et de l'amour chez des êtres qui veulent rester dignes d'eux-mêmes et l'un de l'autre.

Je pense surtout, en écrivant cela, aux deux morceaux qui terminent, en le couronnant, ce livre : *Jean, mon ami* et *Les Noces*. Il ne me semble pas que la littérature féminine belge ait rien produit d'aussi grand, d'aussi vrai ; et je trouve, en ces lignes traduisant en style personnel de nobles émotions et de profonds sentiments, la marque d'une attachante sensibilité qui toujours me touche et quelquefois me passionne.

Je tiens d'autant plus à dire tout l'intérêt de ce livre, que son titre : *Celles qui sont restées,* me laissait craindre une suite de banalités sentimentales. D'autres que moi pouvant avoir cette même appréhension, je me dois, et je dois à ce beau livre, de les rassurer. Des huit récits où passent celles qui sont restées, aucun n'est quelconque, bien que les cinq premiers soient de l'« anecdotisme » pur et ne présentent pas ce caractère de grave humanité qu'expriment les derniers.

Tout compte fait, cela donne au volume une variété qui n'est pas sans attrait. Mme Cécile Gilson sait manier la raillerie avec une telle sobriété et une telle justesse de détails qu'il lui suffit de tracer diverses silhouettes, sans les commenter, pour qu'on en ressente toute la médiocrité plaisante ou antipathique. Le portrait de Nine, dans *Fantaisie d'ambulance*, celui de Céline dans l'*Epave,* et celui de Colette Valentin, dans *Jean, mon ami,* sont d'exquises notations où le mépris et l'ironie indulgente se traduisent d'une manière parfaite.

M. Carlo De Mey publie, sous le titre : *Un simple amour et l'église mutilée* (1), une nouvelle et quelques pages d'impressions, le tout préfacé par Iwan Gilkin. Je n'oserais médire d'un livre auquel un de nos maîtres trouve de belles qualités, mais j'avoue ne pas les voir. Laissé à mes propres moyens, j'aurais avant tout reproché à M. De Mey son manque absolu d'originalité. A certains détails : une description, un bout de dialogue, je sens bien que l'auteur aurait pu faire mieux. Dans l'ensemble, toutefois, c'est terne et d'une simplicité cherchée qui devient de la simple banalité.

Je suppose qu'en écrivant l'*Histoire d'une vie* (2), Mme Jane M'Punda ne s'est pas occupée d'autre chose que de tuer agréablement ses journées. C'est parfait. Mais j'ose espérer qu'elle m'excusera si je m'abstiens de critiquer ici son roman. Il y aurait trop à reprendre, ne fût-ce qu'en son style très inexpérimenté. Bien conseillée, Mme Jane M'Punda nous réserve peut-être des surprises. Je le lui souhaite.

Pour les Heures intimes (3), Mme la duchesse Caracciolo di Brienza nous offre un recueil de pensées et de maximes glanées chez les plus illustres manieurs de plume, en allant de Marc-Aurèle à Marcelle Tinayre, de Leibnitz à Romain Rolland, en passant par Montesquieu et Henri Rochefort. Ce recueil est ce que sont tous les recueils de ce genre : une mosaïque de belles pierres, qu'on se lasse de voir une à une, et qu'il faut savoir laisser et reprendre.

LÉON CHENOY.

---

(1) Édit. de la Jeunesse Nouvelle, Louvain.

(2) Lamberty, Bruxelles.

(3) Idem.

LES ARTS PLASTIQUES

Salle " Studio ". — IIIe Salon du Nu.

La peinture du nu est la plus difficile qui soit, parce que la plus expressive. Les exposants ne visent guère à l'idéation, ni même — sauf Langaskens — à la décoration. Leurs études n'ont pas d'autre valeur que celle qu'on attache au paysage, à la nature morte. Considéré ainsi, le nu reste d'un abord malaisé. Plusieurs écueils sont à éviter : d'une part le glacial académisme, d'autre part la forme bâclée. Le tableau ne doit pas davantage resservir le vain exercice de rhétorique; le caractère conventionnel du nu ne peut se faire admettre que par des qualités exceptionnelles de couleur, de lumière, de forme, de fantaisie. Trop d'artistes se bornent à reproduire un modèle; leurs œuvres sont médiocres, banales, vulgaires. Le salon actuel est très incomplet; on devrait le reconstituer en faisant appel à un plus grand nombre de peintres.

Jacqmotte tombe dans le poncif ingriste : ouvrage impeccable et froid, forme parfaite, sans séduction. Les petites études précieuses et riches de Baes lui font pardonner ses toiles banales. Laudy n'expose qu'une étude de facture nerveuse et rapide, délicate de tons, d'une expression étrange, presque perverse. Le *Peigneur bleu*, de Gouweloos, bien que trop apprêté, unit aux qualités de composition et de dessin un coloris juste et riche qui rappelle — avec moins de délicatesse toutefois — la manière de Alfred Stevens. Glansdorff s'intéresse autant aux accessoires et au décor qu'à la chair; ses tableaux valent par leur modernisme lumineux et coloré. Le *Dos de blonde*, de G.-M. Stevens, bien peint, manque d'émotion, de frémissement. Toussaint, trop mondain, réussit surtout les étoffes. Haustraete, fort en progrès, reste cependant crayeux. *L'Enfant prodigue*, de Langaskens, se signale par son dessin, son style, sa fantaisie. Les dessins de Wagemans rappellent Rops. Les œuvres de Sauer sont connues. Excellente lithographie, d'allure orientale, signée Lebrun.

Au Cercle Artistique. — Lantoine et Cauchie.

Lantoine, resté fidèle à sa technique impressionniste, expose des pages lumineuses, délicates, d'une poésie subtile et prenante. La douceur qui en compose le charme en fait aussi la faiblesse. Cependant, si parfois on souhaiterait plus de synthèse et d'accent, comment ne pas admirer, je dirai même ne pas aimer, ce *Paysage Mosan* ou surtout ce *Presbytère de Saint-Job*, ou encore tant de toiles inspirées par les harmonies des pays ensoleillés (*Le Cap d'Ail, Ruelle ensoleillée, Cap Ferrat*, etc.). Plusieurs portraits, ainsi que la *Jeune femme nue* — ceci est très beau — sont exécutés suivant la méthode impressionniste. De nombreux dessins, réalistes ceux-là, jettent une note presque discordante.

Cauchie, assez brutal dans ses toiles, réussit mieux la gouache ou l'aquarelle. Je goûte spécialement ses marines, ainsi que ses décorations (*La source d'or, Dans les fleurs*), d'une facture cependant trop compliquée.

A la galerie Giroux. — Van den Eeckhoudt.

Voici une exposition sensationnelle et triomphale qui classe le peintre parmi nos maîtres et les maîtres. Jamais il ne m'a été donné de voir ensemble plus somptueux. Si la cause de l'art moderne devait être défendue, elle serait gagnée ici. Plus de pointillisme à vibrations timides, mais la plénitude des accords sonores, le maximum d'intensité colorée. Il en résulte une joie extraordinaire de couleurs chantant dans l'éblouissante lumière, et ce n'est pas un ton qui sonne, porté par des gris délicats, c'est toute une fanfare. Le peintre ignore les gris, il ignore aussi les demi-teintes ; sa palette, très nuancée et compliquée pourtant, parvient aux couleurs primaires et retentissantes soutenues par le dessin très sûr, dont le rythme large produit le maximum d'effet. Rien d'étonnant donc à ce que tel art soit si puissamment, si naturellement décoratif. On peut admirer sans réserve; c'est un talent complet, parfait, logique, enthousiaste dans tous les sujets traités. Telles œuvres ne pâliront certes pas devant celles des plus grands maîtres. A quoi bon citer des titres, il faudrait les citer tous. J'insiste sur la présentation neuve des natures « mortes » (quel terme inexact pour l'art de Van den Eeckhoudt !) ; pas d'apprêt ici, même guère d'accessoires sans motif. Et les paysages du midi avec leurs végétations ardentes, leurs sombres ciels bleus, leurs trésors de fruits, leurs villes mangées de lumière ! Mieux encore que ces œuvres inattendues, on aime les tableaux avec figures, on y rencontre les mêmes qualités, mais on y rencontre aussi l'éternité des simples gestes et la grâce des nobles attitudes. Je le répète, le maître de la *Figure rose* a marqué une étape dans l'histoire de l'art.

Armand Eggermont.



LETTRE DE PARIS

Une conférence de Mme Aurel sur les écrivains morts à la guerre

Le 8 novembre, au Salon d'Automne, Mme Aurel parla de quelques-uns de ces écrivains morts à la guerre « pour exhausser la paix ».

« Puisque ceux qui nous dirigent semblent avoir peur de Jésus, dit Mme Aurel, bien qu'ils lui prennent son socialisme, je vais leur indiquer une religion à offrir au peuple, de nouveaux saints à ajouter au calendrier. Qu'ils tâchent d'imposer ces lumières, les lumières de tous ceux qui se sont sacrifiés pour une paix durable, pour une plus belle France, une France qui sache vivre aussi haut qu'elle sait mourir. »

Mme Aurel présenta *Sylvain Royé*. « Il avait 22 ans quand la guerre a commencé. Il était tout illuminé de poésie. A cet âge on ne pense point aux affaires. *Il savait l'avarice avec laquelle il faut serrer sur soi le petit livre d'un poète*. Il chanta, il pleura et il plut... et cet enfant nerveux, si sensible qu'il tremblait au moindre bruit de la nuit, n'eut jamais peur un instant dans l'épouvantable fournaise. »

Parmi les vers de Sylvain Royé offerts ensuite à notre admiration, il en

est deux qui firent oublier tous les autres. Pendant quelques secondes, la présence du poète fut presque palpable au milieu de nous. Sa jeune image douloureuse hanta cette salle austère quand nous entendîmes cet adieu déchirant lancé par lui à propos de ces belles heures de la Victoire :

> Faites, Seigneur, que ceux qui verront [ces heures
> Se souviennent de ceux qui ne reviendront pas!

Puis, Mme Aurel évoqua le masque de *Paul Drouot,* descendant du général Drouot, le Sage de la Grande Armée. « Je le revois encore avec ses yeux silvestres, *faune doux aiguisé de tendresse française.* Il aima la douleur et sut la chanter. Il eut raison. Ceux qui n'aiment que la joie sont des demi-voluptueux, les vrais impotents de la vie. Son éducation, chose rare, était sans lacune. Du reste, *il faut de tout pour planter dans la vie un français de bon bois.* »

Mme Aurel parla ensuite de G. Apollinaire qui ne souffla mot de la guerre à partir du jour où il eut l'honneur de la faire. De lui, nous retiendrons cette notation caractéristique : une phrase qu'il a entendu dire à un fantassin songeur, presqu'un enfant, qui mettait sa cagoule en soupirant : « Pendant que nous n'y sommes pas, que de filles deviennent belles ! »

Lucien Rolmer, lui, malgré son dédain de la nature, était le doux poète des nids. Il n'aimait que le bleu. Comme dit Mme Aurel, *il n'a eu que des péchés d'oiseau.* Nous avons saisi au passage des vers délicieux :

> Aux rives de la mort, les âmes sont des roses.
> . . . .
> Le serment de tendresse est comme un clair [de lune.
> Il jette sur l'été les neiges de l'hiver.

Charles Péguy, né du peuple, mais non de la plèbe, comme il se plaisait à dire, nous charme par cette définition de Paris : Paris, pour les fous, ville la plus folle; pour les sages, ville la plus sage; Paris, capitale de la luxure, de la paresse, de la foi, de la charité, capitale de tout.

Il nous émeut dans ce vers inoubliable confirmé par sa fin héroïque :

> Heureux ceux qui sont morts pour une juste [guerre.

« Cette mort est un crime », dit Mme Aurel, et, songeant aux 357 écrivains français tombés au champ d'honneur, elle ajoute : « Je ne pardonnerai jamais à l'Etat de ne pas avoir sauvé notre culture. ».

Louis Pergaud fut pauvre, et il resta pauvre, car il n'avait pas l'esprit de lutte; il ne se plaignait pas de la misère, sinon parce qu'elle empêche de travailler. Il trouva pourtant le moyen de vivre avec ses cent francs d'instituteur, lui, sa femme et le poète Deubel qu'il avait recueilli par charité, car il fut un saint avant d'être un héros.

Il dépeignit minutieusement les mœurs des animaux, ces pauvres prisonniers de l'ignorance. Il montra que chez eux, le drame est plus fréquent, plus intense que dans la vie de l'homme. Ils semblent parfois poursuivis par la fatalité antique.

Lionel des Rieux ! « *Cet homme était beau et il était aimé !* » s'écrie Mme Aurel. Il mourut après un combat. On veilla son corps dans la tranchée reprise. Il était si heureux de quitter la vie, un soir de victoire, qu'il souriait continuellement. La mort venue, on n'a pas pu refermer ses lèvres sur ses dents éclatantes... »

Gabriel Tristan Franconi, mort en beauté dans sa 31e année, était un socialiste converti. Il a toujours cru à l'utilité de son sacrifice. Il a voulu qu'on gravât sur sa tombe : « Ci-gît

un père français ». *Quelle leçon à l'amour réticent qui contrebat nos gloires !* Il demanda d'entrer dans les tanks. *Il voulait sentir tous les clous de la roue sous laquelle on broyait la France.*

Sa jeune veuve vint elle-même réciter avec émotion et avec flamme quelques-uns de ses plus beaux vers : *Un soir, je mourrai caporal de France... Invocation à la liberté.*

Lugné-Poë lut un chapitre de son roman : *Un tel, de l'armée française.* Ce fut déchirant. G.-T. Franconi, dans ce ballottement incessant de notre esprit entre le découragement et l'espérance, semble revenir à des sentiments plus optimistes. Il croit avec ferveur qu'il en réchappera. Il évoque sa vie heureuse après la guerre dans son logement de la rue des Canettes, *auprès de la blonde compagne* que nous venons d'entendre et de voir, revêtue de ses voiles de deuil...

Nous eûmes ensuite l'autre face de sa pensée. Un de ses amis vint lire une longue lettre de lui, pleine d'humour, d'ardeur et de tendresse, où il décrit les splendides spectacles auxquels il assista et où il pousse ce cri poignant, après lequel nous n'avons plus le courage de continuer : « Vois-tu, vieux frère, peut-être que j'en crèverai... mais c'était beau ! »

GEORGES VITRY.



LE THÉATRE A PARIS

NOUVEAU THÉATRE LIBRE : *La Maison épargnée,* pièce en trois actes de Jean-Jacques Bernard; *Aux Oubliettes,* pièce en deux actes de M. Violette. — THÉATRE DES ARTS : *Le Moyen dangereux,* pièce en quatre actes de M. Girette.

La Maison épargnée pose un dilemme de conscience qui a durement partagé la population des pays envahis. Doit-on sacrifier à l'intransigeance de l'honneur patriotique les besoins, même les plus urgents, de la vie civile ou faut-il, au contraire, consentir au sentiment de l'humanité un accommodement avec l'ennemi ? La question est au principe de ce drame, mais elle n'en fait pas la matière, faite toute de vie et d'atmosphère, tant même, que le dessin des types et des caractères comme le conflit de politique qui domine le débat, n'existent que pour créer l'impression d'une vérité générale, une odeur de philosophie humaine. Et voilà la belle qualité de l'œuvre, celle qui évoque Ibsen. Mais, pourtant, en précisant la nature de l'âme sociale qui nous est développée là, en accusant ses reliefs, et en indiquant l'esprit de ses actes, nous trahirons certes, par une malheureuse nécessité critique, l'œuvre que nous analyserons et qui ne fixe que les traits et les gestes saisis par une observation exclusivement intelligente de la réalité. Et maintenant, il faut songer — un peu seulement, parce que la comparaison était inévitable — au père de l'auteur, à Tristan Bernard. Néanmoins, ce sens de la stricte mesure entre la vérité et l'art, entre la vie et le genre, est la qualité maîtresse de l'humoriste, comme elle tend, appliquée à un autre domaine de l'émotion, à être celle du fils.

Donc, par pur dévouement civique, Fabien Costile adoucit et épargne les humiliations et les privations à ses

concitoyens, en intervenant auprès du commandant qu'il héberge. Et tout le village que le maire abandonna dès la première patrouille de uhlans, déborde de gratitude, se serre autour de lui. Dès ce premier acte, la sensation bizarre d'une maison où la liberté est gênée par l'intrusion d'un étranger qui a le droit de geôle, qui domine sourdement, qu'on ne voit pas, mais dont on entend l'éperon brutal dans l'escalier, le choc du sabre au plafond, dès qu'il rentre, cette gêne morbide des habitudes est aussi bien figurée qu'une impression aussi intime peut être traduite à la scène. Mais voici la retraite et avec elle l'allégresse de la délivrance. On rit en chœur de la récompense que le commandant promet à son hôte pour la correction de son attitude, lorsque soudain, parmi les rires et les cris de joie, une clameur d'épouvante. Le feu est au village, depuis le clocher jusqu'à la dernière cabane; seule, une maison est épargnée, celle de Fabien Costile; tous s'y réfugient; et c'est une invasion horrible de la misère et de la terreur, que M. Arquillière a magistralement mise en scène, de même que le deuxième acte où, dans une installation de fortune, tous les sinistrés campent au même salon de Fabien Costile. Et, après quatre mois, voilà déjà l'égoïsme, et voilà toute la vilaine âme humaine. On envie l'objet de l'ironie ou de la maladresse du commandant qui épargna ce refuge; et il faut entendre la réplique un peu littéraire, mais si vraie où Fabien Costile, honteux de sa chance, dépeint l'insolence de ce bâtiment intact et riche parmi ces ruines. On reproche à cet honnête homme les bienfaits qu'au prix de sa fierté il a extorqué à l'oppresseur pour tous ces gens, sur leur propre prière, afin de les sauver de l'angoisse, de la faim et peut-être de la mort. Le maire, sans vergogne, est rentré au pays; on oublie sa lâcheté pour ne se souvenir que du bonheur, non pas de la charité de celui qui, seul, leur resta fidèle. Et c'est le maire qui supplantera cet aveugle bonhomme dans l'estime et dans la gratitude publiques. Ici, bien que l'auteur ne l'indique pas, il y a, semble-t-il, un mobile bien particulier à cette attitude générale : c'est d'instinct que tous ces êtres prennent le parti de l'ingratitude; bien que l'ancien régime qui, sous l'auréole de la victoire, rétablit son autorité, les ait piteusement abandonnés à l'heure de l'alarme, il n'en représente pas moins, pour eux, l'ère de la liberté, de la tranquillité, de la paix; il rappelle, il laisse espérer une époque où l'on n'était réduit à solliciter le secours de personne; il est l'administration, cette forme de la société, sauvegarde de l'individu, de l'égoïsme légal. Fabien Costile, que figure-t-il, lui ? Les jours obscurs du malheur, où il se sacrifie, où il aide, mais où il viole la misère de chacun ,où il amasse de la honte sous son ineffable charité. On rougit de son héroïsme; on est secrètement enchanté de souiller, de ravaler son attitude, on accueille avidement jusqu'au soupçon d'espionnage; cela, c'est l'égoïsme individuel; on est enchanté quand le maire affirme que l'Etat remboursera le bienfaiteur, acquittera la communauté; cela, c'est l'égoïsme national.

C'est dommage que le dernier acte ait cédé à un excès de symbole, dû au développement d'un très beau trait de caractère : atterré par tant de haine, par tant de rancune, Fabien Costile doute de la pureté de sa conscience : vraiment, a-t-il bien agi ? Il s'exile, avec sa pauvre famille, et pourtant, ce sacrifice ne le contente pas encore : il veut tuer jusqu'au souvenir. Et ici,

l'intention, qui alors s'affirme seulement derrière l'image impartiale de la vie, se trouble tout de suite. Il met lui-même le feu à la maison épargnée par l'incendie. Qu'est-ce qui l'inspire ? La rage et la rancœur ou le scrupule et le suprême renoncement ? Il eût mieux valu ne pas conclure, que de laisser le spectateur dans l'incertitude. L'œuvre était trop bien posée en beauté pour la terminer en fièvre. Tout de même, c'est une œuvre considérable.

Aux Oubliettes, de M. Violette, contient une scène très tragique : au deuxième acte, une mère par le sang dispute sa petite fille à celle qui fut la mère par le cœur, puisque l'enfant lui fut confié dès l'âge de deux jours. La langue sacrifie tellement au mouvement qu'elle manque un peu de relief ; et les personnages se soucient tant de demeurer l'entité de leur cas qu'ils y perdent assez le type de leur personnage. D'ailleurs, ce défaut participe du genre lui-même. M. Violette se voue à la pièce à thèse, il fait le procès de l'Assistance publique, son éloquence distribue ardemment les arguments entre ses divers personnages, et s'il atteint à un moment l'émotion tragique, c'est parce qu'il rencontre une opposition de sentiments — non pas d'âme ni de caractère — vraiment poignante. M. Violette soumet trop servilement ses réelles qualités dramatiques au goût du Théâtre Libre d'autrefois. La formule a fourni ses chefs-d'œuvre ; provoquons l'autre sans la chercher, de toute notre sincérité.

Une œuvre de haute valeur dont l'imperfection ne tient qu'à une erreur de composition, c'est *Le Moyen dangereux.* L'auteur a conçu un sujet vraiment tragique : une fille, absolument vouée à son amour filial, jette au cou d'une aventurière un fiancé qu'elle aime peut-être, pour empêcher son père de l'épouser. La grosse difficulté de toute tragédie, c'est de rendre humaine la passion monstrueuse dont elle peint la destinée. M. Girette a péché par l'excès contraire. Il a employé à exécuter son œuvre des qualités de maître et de psychologue ; chaque âme est fouillée et achevée, aucune situation n'est omise ni esquivée. L'ouvrage est définitif. Mais ces moyens exquis et rares pénètrent ce drame d'une atmosphère et d'un ton de comédie ; or, on sait que par le caractère toujours unique de son invention, la tragédie est au drame ce que le vaudeville est à la comédie. La tragédie, n'est jamais que de la poésie dramatique ; or, cette poésie s'exerce autant sur l'invention de l'action que sur celle du dialogue ou des personnages ; l'action n'est plus dès lors indépendante de l'inspiration de l'auteur, elle peut sacrifier sa logique à son souci de beauté. De même, dans le vaudeville, c'est au gré de la fantaisie de l'auteur que l'action abdique de sa vérité. C'est un syllogisme : puisque le drame était traité en comédie, dans la mesure où la pièce de M. Girette fut tragique, elle parut vaudevillesque. L'expérience fut significative : c'était aux mouvements de l'action que l'allure de l'œuvre choquait. Mais dès que la situation était établie, toujours elle se développait avec une rare vérité d'expression et, souvent, elle atteignait à la grande angoisse tragique. Il y a là de pures pages dignes d'un chef-d'œuvre de littérature dramatique. Hélas ! le public d'aujourd'hui veut du théâtre, sans idées et même sans mots, pour crever de rire ou de pleurer, mais surtout pour oublier de penser : nous sommes à l'époque où l'on avoue que le « Misanthrope » ennuie, où la critique désabusée ou commerciale, est contaminée par une ambiance qui ruine jus-

qu'à son libre arbitre — ah ! le tort que peut, en répétition générale, le seul aspect d'une salle vide — et où l'on a l'impudence de reprocher à ce « jeune » auteur de soixante ans de n'avoir pas encore eu l'occasion d'apprendre à éviter d'aussi nobles erreurs.

LÉON RUTH.



NOTES

LA MANIFESTATION EN L'HONNEUR DE VICTOR ROUSSEAU *a réuni déjà les adhésions de Mlle Lina Pollard, cantatrice, MM. Albert Giraud, Arnold Goffin, Hubert Krains, Jules Destrée, Maurice Wilmotte, Georges Marlow, parmi les aînés de la littérature ; MM. Paulus, Ottevaere, E. Morren, Ciamberlani, Montald, Wolfers, Braecke, Wansart, peintres et sculpteurs; R. Moulaert, compositeur; Van Neck, architecte, plusieurs dames, nombre de jeunes écrivains et artistes.*

Mme Aurel assistera vraisemblablement au banquet.

Rappelons que celui-ci a lieu à l'Hôtel de l'Espérance, place de la Constitution, Bruxelles (*toilette de ville*). *Le prix de la participation est de 10 francs* (*boissons non comprises*). *Les adhésions doivent être adressées le plus tôt possible à la direction du* Thyrse, *104, avenue Montjoie, Uccle.*



L'ADMINISTRATION DES POSTES présentera sous peu les quittances d'abonnement pour l'année 1920. Le montant en a été fixé à 12 francs. Nous sommes obligés, à cause de l'accroissement des frais — contrairement aux prévisions — de porter le prix du numéro à fr. 0.60 (fr. 0.75 pour l'étranger) à partir du 1er janvier 1920.

Nous faisons un pressant appel à tous nos amis pour qu'ils nous aident à maintenir et développer le *Thyrse*. Les difficultés d'existence d'une revue comme la nôtre ne sont un mystère pour personne et nous ne développerons pas ce thème en mineur.

Anticipant sur la date traditionnelle des vœux, nous souhaitons à tous ceux qui nous lisent — et les Dieux secourables savent leur nombre ! — une générosité monnayable au barème des abonnements, sans lesquels il n'est de revue possible. Adieu alors les joies enviables du fascicule régulièrement déposé dans les boîtes le 1er et le 15 de chaque mois !

Et pour ceux dont la cassette peut amplifier la beauté du geste (salut ! ô mânes de Tailhade) nous signalons notre édition sur papier de luxe, qui permet le mécenat à prix réduit. Gloire durable, car le nom est imprimé en tête de l'édition !

Ont souscrit en 1919 : MM. Léon Paschal, M. Gripekoven, Macre; Mlle Scarnière, Mme Albert Lejeune, MM. Léopold Rosy, G.-M. Rodrigue, Léon Wéry, Omer De Vuyst, Camille Fabry, Edouard Fonteyne et Léon Guinotte.

Grâces leur soient rendues !

Il nous reste encore quelques collections que l'on peut se réserver au prix de 50 francs.

Pour 1920 (12 mois) le montant de la souscription est de 100 francs.



Supplément au « Thyrse » du 15 décembre 1919.



VICTOR ROUSSEAU
STATUAIRE

Hommage à Victor Rousseau

La manifestation organisée le 4 décembre 1919 en l'honneur du grand statuaire a été digne de l'artiste qui en était le héros. Nous reproduisons, dans l'ordre où ils ont été prononcés, les discours qui lui furent adressés.

DISCOURS DE M. LÉOPOLD ROSY, DIRECTEUR DU " THYRSE "

C'était il y a quelque seize ans, le 5 décembre — nous célébrons donc un anniversaire — dans un assez froid préau d'école à Saint-Gilles. La première conférence pour l'érection du monument Max Waller y était organisée. Avec toute la délicatesse de ses souvenirs, dans l'harmonie de ses phrases imagées, Albert Giraud avait évoqué la juvénile figure de Max Waller, symbolique de la renaissance de notre littérature. Parmi le public se trouvait Victor Rousseau : le statuaire venait écouter le poète. Et il lui apportait son concours.

Ce que l'un disait dans la splendeur de son verbe, l'autre en devait être le réalisateur, dans le marbre et le bronze. Car, spontanément, Rousseau était venu ce soir adhérer à cette campagne pour élever un monument à la gloire littéraire.

Campagne téméraire : allait-elle aboutir? Projet certes original : il ne rapporterait pas un sol à ses collaborateurs. — Rousseau ne s'en inquiéta pas.

Il s'était laissé séduire par cette figure de Max Waller, par cette renaissance littéraire dont il appréciait toute l'action généreuse pour la culture de notre sensibilité, de notre imagination, de notre intelligence. Et il voulait être de ceux qui allaient contribuer à en perpétuer le souvenir. Mais se doutait-il que son adhésion toute spontanée allait donner à la campagne naissante une impulsion qui devait être rapidement garante du succès! D'emblée, il imposait confiance. Des poètes avaient eu l'idée de glorifier un des leurs; un sculpteur était venu qui avait dit : je suis à votre disposition pour réaliser cette idée avec vous. Il se faisait que ce sculpteur était déjà un maître dont l'œuvre comptait des admirations nombreuses. Et l'on conclut que, s'il acceptait de glorifier Waller et la *Jeune Belgique*, ils étaient dignes de son talent et que son inspiration doterait la sculpture belge d'une œuvre maîtresse.

La cause était gagnée. Le nom de Rousseau était un gage d'aboutissement; il ne fallait que le temps de la mener à bon port. Vous savez avec quel bonheur elle y arriva.

Nous nous devons d'en remercier le magicien qui en fut l'heureux artisan. Nous le devons, car il y apporta non seulement le plus entier désintéressement, mais toute son âme et tout son art!

Sut-il comprendre assez admirablement le sujet : Un poète beau, mort jeune, incarnant la renaissance de la

littérature, la beauté de l'art d'écrire, les joies sans mélange des jeux et des spéculations de l'esprit.

Son art, d'ailleurs, n'était-il pas le plus parfait qu'on pût rêver pour magnifier un talent, fauché dans sa fleur, et cependant évocateur déjà d'une évolution spirituelle ?

Car dans l'inspiration du maître que nous célébrons aujourd'hui, que de grâce, que de charme, avec cette vie intense qui fait affleurer à la surface du marbre, malgré la froideur de la matière, une palpitation intérieure si puissante, qui fait chanter dans le bronze les ondes de l'âme qu'il fait vivre !

Rousseau fait vibrer la matière, mais d'une vibration pour ainsi dire cachée qui fait frémir ses compositions, révélatrices de sa pensée.

Rousseau fait chanter les lignes, les clartés et les ombres mais dans un rythme discret que ne trouble aucun mouvement heurté.

Un optimisme serein se dégage de ses œuvres dans la plasticité harmonieuse de leur inspiration si pure.

Il fuit le procédé brutal et facile ; il sait la puissance d'un développement mesuré et il préfère à la violence des extériorisations désordonnées, l'intensité des foyers de la vie intérieure.

La réalisation sculpturale de ces dilections-là est moins aisée, mais l'opiniâtreté de son art, la probité de ses moyens, la maîtrise de son métier servent admirablement la beauté de son inspiration.

Voyez donc au square Ambiorix ce monument Waller ; voyez la souplesse des lignes de cette figure qui évoque la renaissance des lettres ; elle s'éveille, ses yeux s'ouvrent à la clarté jeune d'un matin plein de promesses. Elle se soulève d'un sommeil trop longtemps imposé peut-être, mais dans la langueur harmonieuse du geste attendu, une force calme se dégage pour affermir en nous les espoirs d'avenir. Et le doigt levé vers les cieux semble annonciateur de félicités spirituelles, dans cette musique des yeux qu'est la grâce des mouvements. Sous ces paupières mi-closes et dans cette attitude encore agenouillée, quelle irrésistible et vitale confiance !

Et cette vision s'érige, grâce à une architecture dont nous ne manquerons pas de congratuler l'auteur ici présent, l'architecte Van Neck, au-dessus du médaillon de Max Waller. Sa jeune beauté sourit, grave un peu, dans la pureté du profil, l'œil se reposant sur une profusion d'étoiles, la main s'abandonnant à caresser des roses.

La pensée ennoblit le front et la résolution volontaire au coin des lèvres semble laisser percer un soupçon d'ironie.

N'est-ce pas ainsi que nous imaginons le plus volontiers notre littérature : saine, harmonieuse, sans grandiloquence, servie par des poètes et des écrivains qui savent la puissance du verbe mais aussi la grâce et la vertu de la mesure et de l'esprit.

Maître, nous ne pouvions imaginer interprétation plus près de nos désirs.

Mais nous avions rêvé pour vous en remercier mieux que ce menu — si menu — de ce soir. Les poètes, les artistes proposent, et les restaurateurs disposent. Cependant, remarquez que, si les plats sont modestes, les convives sont de choix. Jugez-en : un ministre frais émolu et l'espèce en est rare, des artistes, des écrivains, des jeunes et des aînés, un député, des académiciens, non de ceux, il est vrai, qui empêchent notre confrère Rency de dormir, mais qu'importe, un maître de la librairie française, que je salue tout particulièrement, des dames en nombre, qui sont

la parure de cette réunion et que je remercie pour leur présence.

Maître, vous avez voulu vous prêter à cette manifestation et je suis bien placé pour dire combien il en coûta à votre éloignement du bruit que fait la renommée. Mais il fut convenu que cette réunion serait sans cérémonie, sans protocole officiel. Nous avons un ministre parmi nous ? Saluons-le. Il adhéra spontanément bien avant que le maroquin gouvernemental lui fut imposé. Et vous ne m'en voudrez point si, au nom de tous, je lui présente toutes nos félicitations.

Le fait n'est-il pas unique d'un ministre des Sciences et des Arts qui soit un lettré et un artiste et qui s'en souvienne, puisqu'il est des nôtres ce soir.

Nous n'ignorons pas le poids du fardeau qu'il a accepté. Dans ce pays où l'on a agi trop souvent en matière littéraire et artistique avec un discernement fort relatif, la tâche est lourde et ingrate pour celui qui entreprend de régler l'intervention de la puissance publique dans des domaines aussi périlleux que ceux des Arts et des Lettres. Mais nous avons confiance entière. L'intérêt général ne sera jamais sacrifié, avec Jules Destrée, à l'intérêt particulier de personnalités habiles. Les Lettres et les Arts auront la place qui leur revient dans l'Etat.

Et voyez : sa carrière ministérielle s'ouvre sous des augures heureux. Que d'événements réconfortants : l'inauguration du monument Max Waller a lieu un an après la plus épouvantable crise qu'ait traversée ce pays : le bourgmestre de Bruxelles, ministre d'Etat, y reçoit le mémorial devant un public d'élite. Deux mois plus tard, on fête l'auteur du monument en présence du grand Maître de l'Université, présidant désormais aux destinées des Lettres et des Arts en ce pays. Rencontre plus merveilleuse qu'on ne pourrait le supposer, puisqu'elle est pour ainsi dire spontanée.

Constatons l'efficacité du combat que livra Waller disparu il y a trente ans.

Rousseau, vous êtes l'heureux artisan du spectacle d'aujourd'hui. Nous y participons de tout notre cœur.

Les Lettres, la Poésie, les Arts plastiques, ne sauraient s'ignorer. Ils se rencontrent heureusement dans cette manifestation, que nul souci étranger à l'art ne ternit. A quelque tendance esthétique qu'ils sacrifient, tous ceux qui sont ici sont vos amis, et tous acclament en vous le pur artiste, le fervent créateur de beauté plastique et spirituelle qui avez si heureusement évoqué la communion du verbe ailé et du mouvement sculptural.

Et au nom du *Thyrse,* je vous remercie d'avoir été celui qui renoue la tradition de nos banquets tragiquement interrompue par la guerre. Nous les avions créés pour permettre le rapprochement de tous ceux qui, dans le domaine de la Pensée et des Arts, font œuvre de créateurs et d'artisans. Notre pays souffre de ces distances trop fréquentes entre les artistes et les écrivains et nous pensons qu'on ne saurait assez multiplier les occasions de les supprimer. Les banquets en sont une. Et j'évoque avec émotion celui qui présida le premier d'entre eux. Je salue la mémoire de Henry Maubel.

Aujourd'hui, nous aurions voulu associer à cette manifestation notre grand poète Albert Giraud, mais il s'est dérobé à nos intentions. Sans doute, comme il nous l'a écrit, Rousseau a fait un monument, et lui n'a fait qu'un discours. Devant cette logique, nous ne pouvions que nous incliner, car nous nous sommes dit qu'elle nous donnerait l'occasion d'un banquet après celui-ci.

*

Je viens de le rappeler : il faut multiplier les occasions de se rencontrer et Giraud nous en fournira une. Nous n'aurions garde de la laisser échapper. Car s'il n'a fait qu'un discours pour le monument Waller, il a écrit un livre où, à l'ombre du Laurier, il drapa sur le souvenir de nos douleurs, le prestige de ses vers. Le *Thyrse* voudra en fêter le succès.

Rousseau, vous m'excuserez de cette parenthèse, puisqu'elle est annonciatrice de nouvelles manifestations de notre vitalité...

Maître, j'ai voulu caractériser la réunion de ce soir et vous dire notre gratitude pour le concours que vous nous avez prêté, vous remerçier pour avoir si heureusement symbolisé dans le bronze et le marbre durables l'œuvre de la *Jeune Belgique* et son initiateur, vous exprimer notre joie pour cette communion que vous avez réalisée de notre dévotion aux lettres et de votre inspiration d'artiste. Vos amis et admirateurs sont venus nombreux pour vous témoigner leur sympathie. Gaston Heux vous dira dans un instant, plus spécialement, les mérites de l'artiste que nous célébrons.

Je suis heureux et fier d'être le premier interprète de cette assemblée pour vous congratuler et lever mon verre en votre honneur !

DISCOURS DE M. GASTON HEUX

Il n'est personne, mon cher Rousseau, dans ce concours de vos fervents, qui ne sache, à votre propos, les raisons de son enthousiasme, et seul un penchant pour la redite pourrait feindre d'en douter.

L'art dont vous êtes a tant de manières de s'affirmer ; l'œil complaisant se satisfait de toute maîtrise ; il suffit qu'une ombre de tact y dispute le sentiment au sentimentalisme, ou que, réduite à des fêtes du muscle, la plastique, grisée d'elle-même, donne prétexte, aux corps qu'elle adule, de se prodiguer en attitudes. L'art le plus abstrait sacrifie à l'enivrement physique et ne touche l'âme qu'après les sens. Aux yeux, d'abord, d'être conquis ! Le jeu savant des lumières et des ombres colore la sculpture comme le ferait un sobre pinceau. C'est la joie des grands statuaires d'être peintres à leur façon... — Comment ne serait-ce pas la vôtre, mon cher Rousseau, dont l'art est une prestigieuse volupté ? Mais il arrive qu'on l'oublie à contempler vos œuvres où triomphe une lumière rivale, tant vos figures s'éclairent du dedans, tant monte du cœur de vos marbres l'illumination de la souveraine intelligence ! La pleine conscience déborde vos créations, et, fluide mystérieux qui commande aux gestes, pour les diversifier, s'ingénie en mille nuances.

Que n'y a-t-il autour de nous d'autres artistes que vos adeptes ! Il y aurait bien quelque joie dans la nécessité de vous définir. Oui ! votre art incline à la réflexion, mais non à la manière d'un code philosophique. La plastique a ses mariages de raison, noces spirituelles qui se guindent, où la glaise académique s'éprend comme d'une dot des espérances d'une idée. Chez vous, un geste naît qui se suffit, qui a la vie complète de la Vie, mais que votre intelligence, un doigt vers les hauteurs, initie par degrés, à ses ambitions. Vous pensez comme d'autres s'émeuvent, et telle est la discrétion de votre raison qu'elle semble

avoir comme pudeur les belles formes où elle se retire. Vos tendances, néanmoins, s'affirmèrent parfois comme un défi. Le vaste front de votre Déméter soutenait contre un autre idéal qu'un marbre a le devoir de penser. Ce sont là, si je puis dire, vos œuvres de théorie, et sans leurs confidences, bien peu se douteraient peut-être quelle essence littéraire cristallise vos inspirations.

Ah ! si je prenais la parole au nom des littérateurs présents, comme je devrais à ces hommes de lettres de rappeler à votre sympathie qu'ils furent d'instinct vos premiers amis. Tout ce que vous ajoutez d'impalpable à la rigidité de la pierre, ce flottement de rêve qui la prolonge dans l'espace, et qui en devient un peu le miracle, puisqu'il lui met comme un parfum, pas un de ceux qui vous fêtent qui ne soit expert à le percevoir : ils se penchent sur vos marbres comme pour les respirer ; au-delà des formes taillées surgit, à force de magie, un monde de suggestions : la figure juvénile qui clot les yeux dans vos « Sœurs de l'Illusion » sait bien qu'elle ferme les paupières sur tout un idéal à votre image ; monde enchanté qui adopte vos rythmes, même quand le repos de vos ciseaux laisse à notre rêverie le soin de les tailler dans un paros invisible.

Mais quoi ! mon cher Rousseau ! je me garde bien d'un excès de présomption. Des maîtres ici présents, qui prendraient la parole, sembleraient déjà l'usurper, puisqu'ils décideraient une éloquence à demeurer muette, qui, pour nous éblouir, n'a guère qu'à le vouloir ! Cette voix qui soulevait l'Italie vengeresse autour de « l'Orateur formidable », au sortir des belles véhémences n'aurait qu'à se prêter aux injonctions de votre art : elle donnerait dans l'exquis toute la mesure de sa souplesse.

C'est à qui mérite d'être votre interprète, de vous dire l'admiration des lettrés ; — pour moi, mon cher Rousseau, j'en éprouve quelque honte, je viens vous chercher querelle !

« Pour l'Art » m'envoie vers vous, les lèvres un peu pincées. En vérité, ce soir, vous êtes à trop d'étrangers ! Vingt ans de lutte commune ne vous avaient-ils pas cédé un peu à nous ? Le sens de la famille s'était comme élargi dans quarante âmes fraternelles. Un cercle d'art est un foyer qui regroupe les hommes au gré des adoptions de l'esprit. La lutte perdure encore dont vous connûtes ensemble les ardeurs initiales, où, par un prodige de l'émulation, nul ne s'agrandissait sans agrandir les autres ! Eh ! bien, mon cher Rousseau, dût cette fraternité ombrageuse peser sur vous de sa tyrannie, « Pour l'Art », par mon entremise, vous ramène à ce passé commun. Il veut que je vous enveloppe de sa devise, comme pour vous disputer à cette faveur multipliée qui vous disperse dans les cœurs.

Peut-être au fond sommes-nous fiers qu'on se soit mis de partout à faire votre siège : nous n'aimions donc qu'à bon escient ! Mais enfin, il y a la morale ! Quelque chose de tricolore me ceint d'une brusque écharpe. Sorte de commissaire de l'Art, je constate pour un cercle jaloux le flagrant délit de votre popularité, et le groupe inquiet qui vous rappelle de toutes ses faiblesses va boire à Rousseau trop aimé un peu comme tel époux cherche à noyer son chagrin !

Rousseau se leva alors, très ému et en termes tout simples, remercia. Il déclara vouloir retenir des paroles trop élogieuses qu'il avait entendues, la

sympathie d'amis heureux de saluer son retour au pays après un exil de plus de quatre années. Il dit sa joie d'avoir collaboré à la commémoration Waller, ce qui lui fut aisé, remarqua-t-il, puisqu'on lui avait donné un beau sujet.

Et après qu'il eut remercié l'assemblée, une ovation le salua.

Puis se leva :

M. JULES DESTRÉE,
MINISTRE DES SCIENCES ET DES ARTS

Voici, en substance, son allocution :

Je ne ferai pas un discours officiel, parce que je n'en ai pas reçu mandat : je suis ici parce que, dès la manifestation annoncée, avant mon entrée au Ministère, j'ai fait parvenir mon adhésion. Je suis de ceux qui s'inclinent devant les artistes.

Si le Gouvernement ne m'a pas délégué, c'est qu'il ne savait pas. Car, eût-il su, il aurait estimé avec moi qu'il doit être représenté dans des réunions où l'on fête les meilleurs d'entre les fils de la Nation.

J'aime et je connais Rousseau depuis longtemps ; mais je suis heureux de la manifestation d'aujourd'hui, parce qu'elle prend un caractère qui dépasse les relations personnelles, et qu'elle permet de fêter un artiste qui représente l'art national. Et il est bon de le constater : nous ne sommes pas seulement épris de couleurs et de sensations violentes, mais Rousseau prouve que nous pouvons être séduits par les lignes et les formes. C'est que Rousseau est un artiste sorti de la terre wallonne. Comme tel, il fut particulièrement honoré lors de cette manifestation régionaliste que fut l'exposition de Charleroi en 1913. Son œuvre fut à l'honneur comme il convient, dans les salles d'exposition, dans les conférences, les articles de la presse.

La guerre est venue. J'ai revu Rousseau dans les brouillards de Londres. J'aurais voulu à un certain moment l'emmener avec moi vers les cieux lumineux de l'Italie. Il a préféré attendre en Angleterre la fin de l'horrible drame. Je l'ai retrouvé avec joie dans notre pays reconquis et libre, plein de fougue, d'espoir et d'idéal.

Je sens monter vers lui mon admiration et ma sympathie. Je salue cet artiste poète, amant des lignes et aussi des cadences et des rythmes — car c'est un musicien aussi bien qu'un poète —, je le salue au nom de la Belgique.

Les paroles ministérielles furent soulignées de bravos nourris.

Mlle Pollard chanta ensuite en l'honneur de Rousseau « A toi » de Schumann et « Cantique » sur des vers de Verhaeren, par R. Moulaert, celui-ci accompagnant au piano l'intelligente interprète.

Le « Pourquoi Pas » a bien voulu consacrer à cette manifestation un compte

rendu spirituel, ainsi qu'il convient. Nous nous en voudrions d'en priver nos lecteurs. Le voici (1) :

Banquet Rousseau

Voulant honorer le beau talent de Victor Rousseau, auteur du monument Max Waller, la revue *Le Thyrse* avait organisé le 4 décembre un banquet auquel était conviée l'élite de nos artistes d'ébauchoir, de brosse et de plume. Nous ne les citerons pas, ils étaient trop.

Mais s'ils étaient trop pour les citer, ils n'étaient pas assez pour s'opposer à l'intrusion d'un hôte inattendu, car au moment où débutaient ces agapes confraternelles, un cyclone s'abattant sur Bruxelles ouvrit les fenêtres de la salle avec fracas, et il fallut des grappes humaines et artistes pour rétablir les crémones dans la normale. Peu de dommage en somme : le vent n'avait fait qu'emporter dans un tourbillon les « menus » prometteurs, ce qui permit au Vatel de l'endroit de les faire mentir !

Ce banquet fut cordial car, nul ne l'ignore, la cordialité est la vertu maîtresse des bons confrères. Au dessert. Léopold Rosy, directeur du *Thyrse* et zélé promoteur du monument Waller, prononça un important discours. Disons à sa louange qu'il s'acquitta bien d'une tâche ardue : il congratula le héros de la fête, salua le ministre Destrée présent, et signala l'âge de son *Thyrse* vaillant. Quelqu'un fit remarquer avec beaucoup d'à-propos que le destin de cet aimable garçon était : 1° d'organiser des banquets ; 2° d'ériger des monuments ; 3° de diriger une revue. Il est des sorts moins enviables. Après lui, Gaston Heux, au nom du cercle « Pour l'Art », sut distiller en de nerveux raccourcis tout ce qu'un cerveau d'esthète peut concevoir à l'endroit d'un grand artiste.

Alors, Jules Destrée se leva. Disons bien vite, qu'en souscrivant à ce banquet, Destrée n'était qu'avocat, artiste et député. Lorsqu'il s'assit, en convive, à cette table confraternelle, il était ministre des sciences et des arts. C'est ainsi que *Le Thyrse* récompense ses souscripteurs. Destrée se leva, disions-nous et, en un discours sans apprêt, sut définir l'art de la statuaire et mettre en parallèle le Flamand épris de couleurs et le Wallon, de belles lignes. Bien que le gouvernement ne l'eût pas délégué à cette fin, il salua Rousseau au nom de ce gouvernement, et chacun applaudit, car de telles paroles faisaient vibrer les cœurs.

Avec l'émotion des grandes âmes, Victor Rousseau opposa la modestie à tant de louanges, et ce fut sincère et beau.

Grâce, ou plutôt à cause du pinard, la fin de cette soirée nous apparaît maintenant quelque peu nébuleuse. Nous nous souvenons que M[lle] Pollard chanta d'une voix claironnante ; qu'un étudiant chanta un refrain bachique ; que Louis Piérard, pour ses débuts de député, chanta des chansons wallonnes et que Maurice Wilmotte ne fit pas de discours.

C'était charmant !

(1) Notre confrère Le *Soir* en relatant la manifestation, déclare qu'elle fut discrètement annoncée. Nous prions notre confrère de remarquer que la presse quotidienne fut en effet d'une discrétion remarquable. A part l'*Etoile belge*, la *Nation belge* et la *Gazette* aucun de nos confrères n'inséra le communiqué que nous leur adressâmes, à deux reprises. Le *Soir*, l'*Independance*, la *Nation belge*, la *Meuse*, le *Pourquoi Pas* publièrent des comptes rendus. Il est vrai que Carpentier venait de remporter sa grande victoire. Et ceci accaparait l'attention.. Rousseau, que n'êtes-vous boxeur ! *Le Th.*

Banquet Victor Rousseau

le 4 décembre 1919

honoré de la présence de M. le Ministre des Sciences et des Arts

SOUSCRIPTEURS :

MM. Paul Artôt, artiste-peintre ;
Ad. Blomme, architecte ;
Georges Bohy, homme de lettres ;
Bonnetain, statuaire ;
Pierre Bourgeois, homme de lettres ;
Victor Bourgeois, architecte ;
P. Braecke, statuaire ;
Ciamberlani, artiste-peintre ;
Ch. Conrardy, homme de lettres ;
A. Declercq, id. ;
Robert Decerf, id. ;
Jules Destrée, ministre des sciences et des arts ;
Mme Jules Destrée ;
MM. Devlaeminck ;
M. d'Haveloose, statuaire ;
Omer De Vuyst, m. du Cté du *Thyrse;*
Omer Dierickx, artiste-peintre ;
Dillen, id. ;
Fr. Dohy, homme de lettres ;
Dubuisson, id. ;
R. Dupierreux, id ;
Mme R. Dupierreux ;
MM. Fichefet, artiste-peintre ;
Arnold Goffin, homme de lettres ;
Mme Arnold Goffin - Canivet, femme de lettres ;
M. Gaston Heux, homme de lettres ;
Mme Gaston Heux ;
MM. Julien Flament, homme de lettres ;
R. Janssens, artiste-peintre ;
Jaumenne ;
Mme Jaumenne-Clément, femme de lettres ;
MM. Hubert Krains, homme de lettres ;
M.-J. Lefebvre, artiste-peintre ;
Grég. Le Roy, homme de lettres ;
H. Liebrecht. id. ;
O. Liedel, artiste-peintre ;
G Marlow, homme de lettres ;
Mme G. Marlow ;
MM. C. Mathy, homme de lettres ;
C. Montald, artiste-peintre ;
G. Morren, id. ;
R. Moulaert, compositeur ;
H. Ottevaere, artiste-peintre ;
José Perée, homme de lettres ;
MM. Louis Piérard, député ;
P Paulus, artiste-peintre ;
Mme P. Paulus ;
Mlle L Pollard, cantatrice ;
MM. J. Potvin, homme de lettres ;
G.-M. Rodrigue, secrétaire-administrateur du *Thyrse* ;
Léopold Rosy, directeur du *Thyrse;*
Mme Léopold Rosy ;
M Victor Rosy, architecte ;
Mme Victor Rosy ;
Mme Blanche Rousseau, femme de lettres;
Mlle Rousseau ;
MM. Léon Sneyers, architecte ;
Theuveny, directeur de la Renaissance du Livre, Paris ;
Thibaut, architecte ;
H Thomas, artiste-peintre ;
Mme H. Thomas ;
MM. Tilmont ;
G. Vande Kerckhove, homme de lettres
G. Vande Woestyne, artiste-peintre ;
P. Vanderborght, homme de lettres :
Van Neck, architecte ;
Vanzevenberghen, artiste-peintre ;
A. Verhaeren, id. ;
A Wansart, statuaire ;
Mme A Wansart, artiste peintre ;
MM. E Wansart, id. ;
M. Wilmotte, homme de lettres, membre de l'Académie de Belgique ;
Ph. Wolfers, statuaire ;
M. Wolfers, id.

S'étaient fait excuser :

MM Léon Chenoy, homme de lettres ; P. Colmant, artiste peintre ; A. De Rudder homme de lettres ; I. De Rudder, statuaire M. des Ombiaux, homme de lettres; M. Drapier, id, ; Fabry, artiste-peintre ; Albert Giraud, homme de lettres; José Hennebicq, id ; F. Khnopff, artiste peintre; Lagae, statuaire Am. Lynen, artiste peintre (1) : Alix Pasquier, homme de lettres : Eg. Rombaux, statuaire ; Jean Severin, homme de lettres H Van Dyck ; Viérin, artiste-peintre.

---

(1) Voici sa lettre d'excuses :

Je regrette beaucoup de ne pouvoir assister au banquet que « Le Thyrse » offre au grand artiste, au bon et loyal camarade Rousseau. Il sait, d'ailleurs l'estime que j'ai toujours eue pour son œuvre; il doit se rappeler le long article avec portrait que j'ai fait faire sur lui dans « La Réforme », ce dont je retire une certaine fierté.

Je l'ai rencontré plus d'une fois rue des Bouchers, une sardine d'une main et une miche de pain dans l'autre; il était alors simple ornemaniste. Ce parfait ouvrier devait, plus tard, écrire des choses émouvantes en plâtre et en marbre.

Je lui serre la main de tout cœur,
AM. LYNEN.

La vérité est, que cette manifestation me ferait pleurer.

L'ARCHANGE

A JEAN DELVILLE

Il est venu, sacré de songe et de mystère,
Parmi les lys dormants du merveilleux jardin
Pour susciter, selon la loi d'un ciel lointain,
Le frisson triomphal et vierge de la terre.

Et, soulevant son voile en un seul geste austère,
Il a semé, tel un trésor diamantin,
Le poème éternel des dieux et du destin,
Au travers de l'espace immense et solitaire.

Toujours, l'Hymne ineffable, en ses accords savants,
Epanche son profond vouloir à tous les vents,
Et sur son aile ouverte un soleil d'or ruisselle.

Et, d'un baiser d'amour, l'Ame éveille et bénit
— Comme apparu vivant dans un bloc de granit —
Le visage de la Splendeur universelle.

Je sculpte en mon esprit ta beauté franche et vierge;
Ton corps marmoréen vibre d'un sang sacré;
Et ta bouche mi-close, où le sourire émerge,
S'apaise d'un aveu lentement murmuré.

Ton geste fier ébauche une large pensée;
Tes bras étreignent l'art d'un amour idéal,
Et ta lèvre divinement magnétisée
S'empreint de la bonté d'un baiser nuptial.

J'achève dans tes yeux l'ivresse d'un grand songe;
J'y mire le vouloir d'un désir enchanteur;
Et si tu meurs jamais en un vivant mensonge,
Ton souffle exhalera ma foi de créateur.

RAYMOND DARNIX.

Extraits d'un recueil inédit : *Les Ombres triomphales.*



LES ARTS PLASTIQUES

Salle « Studio ». — Salon d'Automne

Tous les exposants ont acquis la notoriété et plusieurs des œuvres réunies nous sont connues. Firmin Baes garde son style photographique dans *La Gamine au Pot de grès*. Anto Carte s'inspire du *Pardon* de Braecke. L'hiver couvre les champs. *L'Enfant prodigue,* le torse nu, entoure de ses bras le père assis qui se penche et lui prend la tête entre ses vieilles mains, et le regarde, avec quel amour! Œuvre admirable. Les deux paysages sont moins harmonisés de tons. J'aime fort le mystère qui se dégage du *Nocturnal à l'Eglise du Béguinage,* de Delaunois. Outre des portraits à la sanguine, Delville a dessiné une délicate bleuine (*Dante buvant les eaux du Léthé*). Le Léthé est symbolisé par une merveilleuse vierge traitée à la manière italienne, tandis que le Dante, par son style giottesque, allie la réalité à la poésie. L'exécution est serrée, méditée. C'est de l'art qu'on n'oublie pas. Quel dommage qu'un peintre de la valeur de Delville ne puisse donner sur nos murailles publiques la forme durable à ses imaginations. On revoit avec plaisir les dessins de Fabry — un autre grand décorateur — surtout son volontaire *Profil de jeune homme*. Gilsoul, coloriste subtil, devrait élargir sa touche. Gouweloos nous ménage la surprise d'une marine aérée et mouvementée. (*Les Nuées*). Heymans adopte un métier de plus en plus menu (*Une rue à Houffalize*). Khnopff n'ajoute rien à sa réputation d'artiste délicat et mystérieux. *La Grenouillère*, de Laermans, vaut par la lumière, la simplification de la forme et la richesse du coloris. *Le Paysan à la bêche,* vêtu d'une camisole rouge, domine la terre comme une statue. Les personnages épisodiques sont hors de proportion; Laermans adopte sans doute volontairement cette esthétique primitive. L'Angleterre n'a guère favorisé Marcette; cependant, un paysage (*Des chênes*) mérite d'être retenu. Paulus donne bien l'impression de brouillard dans sa *Tamise;* il expose aussi une *Hiercheuse* bien plantée et plus colorée que ses premières œuvres du « pays noir ». Bonne nature morte de Toussaint; celle de Wagemans est un exercice de virtuosité. Verdussen refait du De Braekeleer ou du Mertens.

Quelques sculpteurs. Alfred Courtens, ravissant dans *Jeunesse* — cette terre cuite me fait songer à Carpeaux — se montre surtout peintre dans *Bonne Maman*. Très joli, le buste de fillette par Canneel. Wolfers, Philippe, déploie beaucoup de grâce dans deux œuvrettes exquises : *Ingénue* (marbre) et *Farandole* (bronze).

Galerie Giroux. — Paerels

Paerels s'intéresse à tous les spectacles, à tous les sujets. La lumière est son unique préoccupation. Il laisse de l'imprécision dans la forme, la qualité du ton est parfois banale et la touche prend une maigreur cursive qui étonne. Mais la lumière harmonise les faiblesses ou les négligences; Paerels ne se soucie que de ce qui le requiert. Ses œuvres, qui pourraient sembler incomplètes, répondent à l'impression et à la vision momentanée de l'artiste : elles se suffisent donc. D'ailleurs, ces toiles ne visent pas à un but décoratif défini. Vues à leur vraie distance, elles séduisent par l'originalité de la mise en page et surtout par la lumière qui vivifie et transforme le coloris. Celui-ci devient neuf, jeune, opulent. L'art très simple rappelle les vignettes des enfants. J'aime particulièrement l'im-

pressionnisme des marines, les somptueuses natures mortes, les nus audacieux (*Brune et Blonde, Nu couché*) et cette admirable *Toilette de l'enfant* tenue en harmonies claires, presque aquarellées. Les portraits assez petits, sont de pénétrantes études psychologiques ou de riches sonorités colorées; voir notamment *Le peintre Schmalzigang* en habit noir, assis dans le fauteuil vert et cru sur fond jaune.

Salle Æolian. — Pierre Abattucci

Abattucci est un poète qui réalise ses rêves en paysages. Il ne croit pas devoir se livrer aux recherches techniques, il se contente d'un métier mou, fade parfois et traditionnel, si traditionel qu'il remonte à celui de Claude Gellée le Lorrain. Pour suggérer cette poésie, le peintre choisira de préférence les heures brumeuses où les plaines et les arbres semblent des apparitions. Aux effets lunaires et aux automnes, je préfère les étés et les toiles où frissonnent les grands nuages (*Temps nuageux, Les champs*).

ARMAND EGGERMONT.

Exposition Massonet

Armand Massonet expose à l'ancien hôtel communal de Saint-Gilles (1) ce qu'un programme trop modeste appelle des croquis du front. Les personnes qui auront visité cette exposition n'auront certes pas perdu leur temps et elles auront goûté un vif plaisir à la fréquentation de ces soldats toujours si vivants dans les attitudes et les milieux variés où l'artiste les a pris. Ces petits et pittoresques dessins sont de précieux souvenirs dont la valeur ne fera que s'accroître au fur et à mesure que le recul des années parera la grande guerre d'une grandeur et d'une poésie d'épopée.

A Massonet peintre, on reprochera peut-être la brutalité du pinceau et la crudité des tons qu'il prodigue. Il est certain que la plupart des sujets guerriers traités ne se prêtent à aucun genre de grâce. Mais regardez cette grand'route, par exemple, qui s'enfonce dans un paysage bouleversé, escortée de chicots d'arbres tragiques que les boulets ont déchiquetés; regardez ce canon démonté qui tend désespérément vers le ciel tourmenté une gueule désormais inoffensive; regardez, et vous voilà séduit d'emblée par l'habileté de la mise en page; regardez, et vous voilà conquis par la poésie tragique qui s'en dégage.

D'autres toiles, d'ailleurs, aux sujets moins violents, montrent que Massonet, quand il le veut, sait assouplir son pinceau et adoucir sa palette.

J'ai revu avec satisfaction une série de numéros du *Claque à fond*, un journal de tranchées que Massonet dirigea et illustra au front. Ce serait, à mon avis, faire œuvre utile et intéressante de rééditer ce journal dont le texte et les dessins ont des qualités indiscutables et dans lequel les meilleurs de nos soldats épanchèrent leur humour, leur enthousiasme ou leur mélancolie aux heures terribles où s'écrivait la page la plus pathétique et la plus glorieuse de notre histoire. En outre, ce serait rendre un hommage mérité aux collaborateurs talentueux qui ont échappé à la mort; et ce serait honorer la mémoire de ceux qui sont tombés.

CAMILLE MATHY.



(1) Sous les auspices de la *Fédération postscolaire de Saint-Gilles*.

RÉSURRECTION

pièce en cinq actes et six tableaux d'après Tolstoï, par Henry Bataille.

Nous imaginons que M. Henry Bataille fut épris pour l'âme de Tolstoï d'une tendresse toute spontanée et d'une sympathie toute filiale, car le génie russe de cette littérature toute neuve des pays du Nord lui dévoila sans doute, à l'aurore même de l'esthétique qu'il innovait, les aspirations morales qui lui correspondaient. En effet, M. Henry Bataille a toujours envisagé l'homme et conçu ses personnages comme la manifestation ou l'écho d'une dualité contradictoire, d'une personnalité extérieure qui dément l'être intime; il y a cherché, y a épanoui jusqu'à l'abus ses conflits dramatiques. Nous ne nous souvenons guère qu'on ait examiné sérieusement à leur époque le principe, non plus que les origines, de cette opinion à la fois philosophique et psychologique; mais, pour en avoir fait admettre péremptoirement l'étrangeté, il lui fallait d'autant plus d'habitude et de compatibilité dans l'âme contemporaine. Essayons d'en trahir les raisons. D'abord, cette seconde personnalité qui boude à l'autre jusqu'à en désintéresser son existence, vit réellement en nous, où elle a acquis d'autant plus violemment conscience et énergie depuis l'exaltation romantique; nous l'appelions auparavant l'imagination, et , depuis, nous en avons réalisé, en quelque sorte, la substance, en l'introduisant au droit d'élection dans notre esprit, sous le nom d'idéal. Alors, seulement, le romantisme a quitté la poésie, qui encombrait à faux toutes les formes de la littérature, pour évoluer vers le véritable théâtre; en effet, dès ce moment, l'être romantique, en même temps qu'un élément palpable, devient une source de conflits vraiment dramatique; et c'est ici que Bataille le rencontre.

Mais, tandis qu'il s'immisce à la scène, le vieux romantisme conquiert aussi le roman; aussi l'épanouit-il à merveille à l'étranger, s'il se heurte en France à une réaction naturaliste, due, sans doute, au goût positif, concret, de cette nation et que nous préciserons tantôt. Car, dans l'Europe du Nord, en Russie surtout, il emplit des âmes que les affres incessantes de leur misère sociale obsèdent et amarrent au spectacle d'une réalité implacable et cruelle; ce n'est que sur celle-ci et par celle-ci que l'artiste russe reflète et brode son imagination, qui, sous l'énorme poids d'une évidence aussi impitoyable, se transforme immédiatement et prend consistance en un Idéal, pour transfigurer l'observation triviale des gestes et des pensées et guider l'enchaînement morne des actes et des volontés sous son égide suprême; voilà en quoi la critique littéraire considère le mysticisme russe. Par contre, sur la France, il règne toujours un goût essentiel de l'harmonie et de la plénitude qui, même en dépit de la substance et de ses éléments, jouit surtout de l'agrément et de l'ampleur de la forme, répugne donc à la moindre disproportion, — telle que le concours même génial de la banalité à l'épopée — et à la moindre mesquinerie — telle que l'intrusion même poignante d'un détail trop hétéroclite. Et ce peuple, non seulement par cette qualité de race, qu'a développée avec une lucidité si puissante Taine, mais par ce dilet-

tantisme tout spéculatif, où s'assoupit l'énervement et la fatigue de son activité, se désintéresse de toute révolution morale qui dérangerait la quiétude empirique et malgré — ou à cause de — cette curiosité même dont il se passionne, sans y concourir, au souffle énergique et au violent coloris des revendications morales de la littérature septentrionale. Aussi, d'instinct, il n'assimila de cette influence que la conception psychologique pour la nettoyer encore et l'illuminer sous la netteté précise de son genre favori : le théâtre. C'est là, en effet, qu'Henry Bataille épanouit son œuvre.

Alors, *Résurrection,* de Tolstoï, subit, naturellement, par cette adaptation, une altération d'aspect, qui déséquilibre surtout. Malgré toute son originalité, Henry Bataille fut entravé par le scrupule respectueux d'une œuvre qu'il n'osa pas entièrement renouveler. D'abord, le drame conserve l'allure narrative d'un roman, qui, de chapitre en chapitre, non d'acte en acte, procède par étape, non par évolution. (A propos du même dramaturge, mais d'un cas différent, nous avons déjà fait ailleurs le procès des adaptations vaines.) Ensuite, comme nous venons de l'indiquer, l'esprit français abhorre un tissu gratuit de détails de mœurs, s'ils ne concourent pas intimement au caractère même des personnages et du conflit. Aussi, M. Bataille échoue-t-il dans de tièdes flottements, lorsqu'il essaye, par exemple, de brosser l'atmosphère toute spéciale et les types tout particuliers d'une prison de femmes russes. Il estompe aussi, du reste, par l'autre particularité de sa race, toute l'étreinte poignante de la perpétuelle et multiple angoisse morale du roman, des méandres atroces de l'initiation du prince Nékludoff à l'horreur sociale, depuis l'après-midi où, juré d'une cour d'assises, il rencontra dans la prostituée, surnommée la Maslowa, dont il juge le crime, Katucha, la naïve servante, dont il déprava jadis la vertu, par une nuit de Pâques, dans le château de ses tantes, qui la chassèrent dès sa grossesse. Henry Bataille ne se soucie guère non plus d'élaborer tout le remords dont le farouche héroïsme voue et enchaîne cet aristocrate à la « rédemption » de sa victime. Non, par-dessus l'inégalité presque boîteuse de l'œuvre, ce que chante et où vibre la subtile sensibilité du dramaturge, c'est en Katucha, qui, dans l'ordure amorale et l'ivrognerie où elle se vautre, dans la prison commune, fuit avec un entêtement superstitieux, avec un respect craintif, des souvenirs presque étrangres d'une jeunesse immaculée; c'est Katucha, traquée par son passé jusque dans l'infirmerie où son rédempteur l'a réfugiée, méconnue par lui-même, et qui noue, au-dessus de la limpidité de son regard, le ruban rouge d'autrefois, dans les cheveux noirs, avec la chanson populaire d'alors, en soupirant : « Mais qu'est-ce qui manque donc ?... » ; c'est Katucha qui, par le sacrifice de son amour, surpasse enfin la générosité trop orgueilleuse de l'amant, et, au doux son des cloches de la résurrection de Pâques, dans l'amour, réalise enfin, à nouveau, la splendide plénitude de cette allégresse, en vouant à la Cause de la charité, à la résurrection du bonheur d'autrui, sa propre Résurrection. Et ici encore, Henry Bataille ne nous embellit qu'une âme de femme et un amour sublime, et non cet être d'idéal et cette morale suprême, parce que Henry Bataille n'est que l'expression française du mysticisme russe.

LÉON RUTH.



NOTES

Le *Thyrse* salue la mémoire d'Octave Maus et de Maurice Kufferath, deux lettrés éminents dont notre pays déplore la perte. Nous aurions voulu leur rendre hommage dans ce numéro. Les nécessités de mise en page nous en ont empêché. Nous sommes obligés de différer l'insertion d'articles qui leur sont consacrés.



Le *Thyrse* publiera incessamment des lettres inédites de Charles Van Lerberghe.



Notre ami D. J. Debouck a épousé le 11 décembre Mlle Jane Van Messem. Nos félicitations et nos vœux.



LECTURES. — Le premier numéro de *Les Jours Nouveaux* (1) a paru le 5 novembre.

Les A. J. N. veulent assumer une rude tâche, certes, mais ils paraissent de taille à réussir ce qu'ils appellent une organisation démocratique de la Renaissance française. Travailler pour des œuvres, pour des idées, pour des réalisations dans tous les domaines, est-il plus bel idéal ?

Chaque numéro comportera quatre grandes rubriques : la critique générale, la réorganisation, la vie internationale et la partie anthologique. Le critérium des A. J. N. sera le « Vrai en tout » : ils veulent le retour à la bonne santé morale, à la forte raison des ancêtres, à la réalité sociale, aux vérités intellectuelles, à la divine sincérité de l'art.

Il faut applaudir à des articles comme ceux de R. Veyssié et de Gaston Sauvebois : le premier, qui réclame des actes, dit « Ouvrons la fenêtre et désinfectons » ; le second signale une situation trop semblable à celle que nous avons en Belgique pour que nous la passions sous silence. Nous allons depuis l'armistice de désillusion en désillusion. Nous avions cru à l'union sacrée, non plus par amour de la patrie en danger, mais simplement par la conscience que chacun devait enfin avoir de l'existence de cette patrie. Eh bien, il faut déchanter. La nauséabonde agitation politique d'avant la guerre a recommencé ; si elle a changé, ce n'est hélas ! que pour devenir pire.

« Et ceux-là, dit Sauvebois, qui se plaignent de la vie chère, s'alarment plus encore de la mauvaise conscience sociale qu'elle révèle et des basses passions qui la développent sans vergogne... Si bien qu'il va peut-être falloir reviser nos idées sur l'intérêt général et sur la conscience nationale. »

Plus loin, l'artisan Diogène se demande qui forme le monde des travailleurs ?

Sont-ce ceux-là qui remplacent les tyrannies par leur tyrannie, ceux-là qui veulent pendre les exploiteurs et qui sont les exploités dociles du moindre bistro ; sont-ce ces jouisseurs qui se vautrent dans le fumier des débauches dont ils ont chassé des messieurs trop riches ?

Il est curieux de retrouver à peu près les mêmes pensées dans le livre d'un jeune Belge qui s'écrie :

« Allez, carriers, luttez comme des

(1) Cahiers hebdomadaires des artisans des *Jours Nouveaux*, 10, rue Oudinot, Paris, 7e, voir le *Thyrse* du 15 octobre, page 211.

Signalons du no 1, un curieux poème « Les Pélerins de la er » du regretté critique Paul Gilbert, auteur de la *Forêt des Cippes*, mort pour la France Du no 2, mentionnons un beau poème, plein d'émotion, de Nicolas Beauduin et trois admirables dessins de Maurice Denis.

bêtes, âpres au gain pour nourrir de vos sueurs de galères et de sang le cabaretier obèse qui est en train de devenir maïeur en cultivant ses salades et sa flemme. »

Le livre dont ces lignes sont extraites a vu le jour en 1918; le hasard nous l'a mis dernièrement entre les mains : il ne paie pas de mine avec sa pauvre couverture jaune et son papier de guerre presque bistre, mais le texte en est admirable. Notre sympathie grandit encore quand nous apprenons que l'auteur n'a pas trente ans et qu'il a travaillé comme ouvrier carrier, après avoir fait deux ans d'études à l'Ecole moyenne d'Andenne. Il signe Jean Tousseul. Son livre titré : *La mort de petite Blanche* (1) est préfacé par Georges Eekhoud. Je crois bien que voilà la seule préface où l'auteur du livre ne soit pas surfait. On peut, sans crainte, souscrire au jugement de l'écrivain de *Kermesses*.

La prose de Jean Tousseul s'avère « à la fois sobre et corsée, nerveuse et fine » ; elle est colorée mais sans excès ; elle révèle une sensibilité exquise, un homme qui aime les ouvriers ses frères sans apporter à sa sollicitude « rien de la hargneuse partialité du sectaire, du politicien et du polémiste ».

On ne sait que choisir dans ce livre, presque tout est du meilleur crû ; il faudrait peut-être, pour n'être pas trop long dans les éloges, dire ce qui est moins bien que le reste. Et, ma foi ! pour le peu de scories qu'il y a dans le volume, mieux vaut n'en pas parler, surtout que le lecteur, entraîné par l'émotion, ne les remarquera vraisemblablement pas et qu'il vaut mieux ne pas lui gâter son impression.

C'est une œuvre belle de ferveur attendrie où l'auteur communie intensément avec l'âme des humbles et des parias qu'il fait vivre véritablement devant nous.

Il faut mettre Jean Tousseul dans votre bibliothèque auprès de Charles-Louis Philippe : il en est digne.

G.-M. Rodrigue.



A l'Académie de Belgique. — Le secrétaire général de l'Association des écrivain belges a adressé au secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique la lettre suivante :

« Monsieur le secrétaire perpétuel,

« L'Académie royale de Belgique, toutes classes réunies, a rejeté la proposition de M. Maurice Wilmotte ayant pour objet la création d'une classe réservée aux écrivains belges de langue française. Elle a adopté, par contre, une proposition émanant de la classe des beaux arts et tendant à réserver dans cette classe quelques sièges aux littérateurs. Je me vois contraint de vous rappeler que l'Association des écrivains belges, réunie en assemblée générale il y a quelques semaines, a rejeté à l'unanimité cette solution, qui ne nous donne pas satisfaction. Cette décision, qui engage tous nos écrivains, a été, en temps utile, portée à la connaissance de l'Académie. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir la rappeler au souvenir des membres de la classe des beaux-arts, en leur donnant communication de cette lettre.

« Agréez, Monsieur le secrétaire perpétuel, l'hommage de mes sentiments distingués.

Georges Rency,
Secrétaire général de l'Association des écrivains belges. »

On sait que cette question des écrivains à l'Académie est loin de passionner le monde littéraire. M. Rency s'y consacre cependant avec une ardeur que nous savons apprécier. Néanmoins la lettre que nous publions est surprenante et ne constituât-elle qu'une faute de tactique qu'il devrait la déplorer amèrement. Evidemment, M. Rency se devait de s'indigner, et l'*Etoile Belge* ironise quand elle qualifie de « cavaliers » les termes de

(1) Imprimerie coopérative, 2, rue des Augustins, à Huy.

cette protestation. (Il faut bien faire la part des choses, avouons-le.) Mais qu'elle n'ait point l'onction académique qui siérait dans une affaire de cette importance, M. Rency le reconnaîtra sans doute lui-même. Donc, la faute a été commise ; ne va-t-elle pas amener des réflexions fâcheuses ? Nous le craignons, disons-le sans ambage. Que de patients efforts compromis par un geste trop vif ! Et nos vénérables académiciens ne demanderont pas même à M. Rency s'il a interprété comme il convient l'ordre du jour voté par l'assemblée des Ecrivains belges le 23 juin dernier.

*

Le comité directeur et les sections de la *Fédération nationale des cercles de langue française,* réunis à la « Maison du Livre » le 30 novembre 1919, ont tenu à féliciter M. Jules Destrée de sa nomination de Ministre des Sciences et des Arts. Un télégramme lui a été transmis, lui exprimant « leur pleine confiance dans la politique de liberté des langues qu'il va enfin introduire dans le régime de notre enseignement public » et comptant « sur sa vigilance et son immuable attachement à la culture française pour assurer la défense et l'extension de notre langue dans toute la Belgique ».

*

Un musée folklorique brabançon. — Le Conseil provincial du Brabant a décidé d'organiser, au siège de la Province, un service historique et folklorique, ainsi que de recherche des souvenirs de guerre.

Au lendemain des événements que nous venons de traverser et qui auront pour conséquence inévitable la transformation rapide de notre pays, il importe de sauver de l'oubli tout ce qui constitue la vie de nos cités, communes et villages. La décision du Conseil répond à une nécessité. Le rapport présenté par M. Gheude sur la question et dont les conclusions ont été intégralement adoptées, expose dans ses grandes lignes ce que devrait être l'œuvre projetée :

Recherche et conservation des souvenirs se rapportant à la grande guerre — objets, souvenirs d'ordre matériel, trace des déprédations ennemies, histoire des villes et communes sous la période d'occupation, actes de patriotisme, etc.

⊙

Le jury a proclamé lauréats du concours de littérature organisé par la province de Brabant, et dont nous avons parlé dans nos numéros des 1er et 15 août :

MM. Adolphe Misson, auteur de *Belgelette* (prime 1,000 francs) ; M. Deauville, auteur de la *Boue des Flandres* (prime 2,000 francs) ; M. H. Teirlinck, auteur de *De Nieuwe Uylenspiegel* (prime 2,000 francs).

❀

Palais du Trocadéro, avenue de la Toison d'Or, 17, Bruxelles. — Samedi 20 décembre 1919, à 4 heures précises, Mme Georgette Leblanc parlera de Maurice Maeterlinck, d'Emile Verhaeren, de Charles Van Lerberghe, commentera nos trois grands poètes et interprétera « Poèmes d'Amour ». De Verhaeren : *Les heures claires;* de Charles Van Lerberghe : *La chanson d'Eve,* (avec le concours de Mlle Marguerite Maze, du Théâtre-Maeterlinck, récitante), et de M. Maurice Maeterlinck : *Chansons,* avec musique de G. Fauré, Gabriel Fabre, Henry Février.

On peut louer les places à l'avance au Trocadéro.

Le Bout de Table

A t il assez servi de cible aux traits et lazzis, ce prosateur dont tout l'art, criait-on, consistait à fourbir un sabre Le voilà présidant aux destinées d'un journal et, de maints clans railleurs, monte aussitôt l'encens de l'enivrement. On n'imagine pas combien le fait d'assumer une telle direction améliore le style et confère le talent. Et pourtant, la veille de son accession au fauteuil directorial, ce styliste écrivait un article sur Baudelaire à Bruxelles, article dont nous extrayons :

« On les trouve (les poèmes) dans des revues françaises de l'époque, et surtout dans le volume d'œuvres posthumes publiées après sa mort. »

C'est ainsi qu'il écrivait hier ; mais, demain !



Les journaux publient souvent de ces annonces qui découvrent de vastes horizons. En voici une qui a trait à la vente d'un butin de guerre, en la bonne ville de Diest, et l'objet proposé aux enchères est un rouleau compresseur

Un rouleau compresseur ! Et voilà, à l'énoncé de ce vocable, un passé qui file, comme dit le poète. Car on se souvient de ce temps héroïque où il n'était question que du rouleau compresseur représenté par l'armée russe dont le poids et la poussée devaient écraser l'insolente Allemagne. Pendant deux ans, alors que les journaux n'y croyaient plus, les prouesses de cet irrésistible engin ont servi de thème aux états-majors de nos squares et de nos cafés Ces généraux, interloqués par l'annonce des victoires honnies, eurent recours à cette arme prodigieuse, crurent à ses promesses, s'endormirent béatement sur ces mots :

— Heureusement, il y a le rouleau compresseur !

Celui dont la vente est annoncée est détérioré et abandonné à deux kilomètres de la ville de Diest. L'autre, qui devait décider de la grande guerre, roule encore dans les steppes de la Moscovie, mais en broyant les mêmes hommes qui en menaçaient la Bochie incendiaire !



Autre écho de la grande épopée :

Essen, écrivent certains journaux d'Outre-Rhin, substitue à la fabrication des canons celle des machines agricoles.

Après le culte de Mars celui de Cérès, ô antinomie !

Au fait, pourquoi pas? puisque voici les champs fécondés par des sacrifices inouïs. Après l'horreur des saignées, la paix charmante, les chansons bucoliques, les moissons blondes, les couchants cuivrés, les pipeaux et les bergeries, la poésie enfin, la poésie endormeuse !

Si endormeuse que les Alliés ne perdront pas de vue l'horizon rougeoyant de la ville de fer. Il faut que des regards attentifs plongent sans répit dans l'usine de la mort, afin d'assurer le monde que c'est pour la paix que le terrible forgeron travaille.



Monsieur, féministe convaincu, parcourt le journal et comme il prépare son épouse à un rôle politique, il s'attarde aux débats parlementaires et lit tout haut :

« De deux à trois heures, il n'y eut que des caucus à la Chambre. »

— Mon Dieu, murmure Madame, là aussi !



Style de reporter parlementaire :

« A ce moment le vénérable M. Visart ascensionne le bureau ».

Ascensionner pour monter ; solutionner pour résoudre ; c'est dans l'ordre.



Ce fonctionnaire que nous écoutions béatement en sirotant notre grenadine est originaire de Bruxelles en Brabant. Bien que parfait rond de cuir alignant des chiffres ou les termes de ses rapports avec une rare virtuosité, il parle Beulemans comme père et mère, je veux dire comme Fonson et Wicheler, c'est clair. Que de rimes !

Il a de lui-même une opinion hautaine. Les Havrais le tenaient en très haute estime. Il est vrai, ajoutait il, en se jetant un regard de satisfaction, qu'il leur était donné de connaître le dessus du panier...

Il avait, au Havre, l'honneur de partager le home d'un personnage de marque, un personnage que nous ne citerons pas de peur d'émouvoir notre chancellerie. Notre fonctionnaire était plein de déférence envers son illustre compagnon ; il le suivait servilement, le servait avec componction, connaissait l'emploi de son temps et — est-ce croyable? s'étonnait de savoir son fétiche assujetti aux nécessités consécutives à toute digestion ; aussi finissait il :

« Chaque matin, à 8 heures, qu'il fasse beau ou laid, il se retire et... »

Il fallut le chœur de nos voix pour couvrir des révélations retentissantes !

Le Maitre d'Hôtel.

Table des matières

contenues dans le Tome seizième du "Thyrse"

ERRATA : p. 108, 22e vers, lire : *Ne se déprendra plus* au lieu de *Ne se dépendra plus.* — P. 181, 1re colonne, ligne 4, lire : *octobre* au lieu de *avril.*

2746. — Soc. an. M. Weissenbruch, imp. du Roi, 49, rue du Poinçon, Bruxelles.